MAISON
DES
. PP. OBLATS,
ONTREAL.

Histoire Profane B 4

BIBLIOTHEQUE
DE LA
MAITRISE ST. PIERRE.

AVIS.

1° Prendre grand soin de ce livre.

2° Le rapporter au bout d'un mois. Si on le garde plus d'un mois, on payera une amende de trois sous chaque semaine.

3° La Bibliothèque sera ouverte :

1° Le Dimanche depuis 1 heure P.M. jusqu'aux Vêpres.

2° Le Jeudi depuis 1 heure jusqu'à 3 heure P. M.

CSP

DON DE
PÈRES OBLATS
ÉGLISE ST. PIERRE
MONTRÉAL

MÉMOIRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LA ROCHEJAQUELEIN.

J.-L. Bergevin.

CSP
DC
218.2
.L32 A3
1815
v.1

A MES ENFANTS.

C'est à cause de vous, MES CHERS ENFANTS, que j'ai eu le courage d'achever ces Mémoires, commencés long-temps avant votre naissance, et vingt fois abandonnés. Je me suis fait un triste plaisir de vous raconter les détails glorieux de la vie et de la mort de vos parents. D'autres livres auroient pu vous faire connoître les principales actions par lesquelles ils se sont distingués; mais j'ai pensé qu'un récit simple, écrit par votre Mère, vous inspireroit un sentiment plus tendre et plus filial pour leur honorable mémoire. J'ai regardé aussi comme un devoir, de rendre hommage à leurs braves compagnons d'armes. Mais combien de traits m'ont échappé ! Je n'ai eu aucune note. L'impression vive que tant d'événements

ont fait sur moi, a été ma seule ressource. Loin donc d'avoir pu écrire *l'histoire complète de la Vendée*, je n'ai pas même raconté tout ce qui s'est passé pendant le temps où j'ai vu la guerre civile. Mille oublis me donnent des regrets. Je n'ai pu et n'ai voulu écrire que ce dont je me rappelois parfaitement; et c'est seulement par ignorance, que je passe souvent sous silence ou ne fais qu'indiquer des faits, des actions ou des personnes qui mériteroient à tous égards des éloges. Mon cœur ne sera satisfait, que si d'autres, mieux instruits, leur rendent la justice qui leur est due. Je n'ai pu bien savoir que ce qui regardoit mes parents et mes amis : je me suis donc bornée à rapporter avec une exacte vérité tout ce dont je conserve le souvenir.

Mon ouvrage achevé, j'ai eu l'occasion de le faire lire à quelques personnes de notre armée, en qui j'ai confiance. Elles ont relevé des erreurs, ajouté des faits qui peuvent entrer dans mon cadre. Il falloit donc rédiger l'ouvrage pour insérer ces

notes dans le texte, qui d'ailleurs étoit surchargé de détails inutiles, et dont le style étoit diffus et incorrect. Je l'ai confié à M. Prosper de Barante. Son amitié l'a fait consentir à se charger de le refondre, de le corriger en entier, en y conservant la grande simplicité qui seule convient à la vérité. La description du pays, dans le troisième chapitre, est toute de lui.

DONNISSAN DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Ce 1^er^. Août 1811.

P. S. Presque tous mes parents et mes meilleurs amis ignoroient que j'eusse écrit des mémoires; ils ont cependant été lus, prêtés, et même copiés à mon insu. J'en ai été vivement affligée, d'autant plus que l'ordre que M. de Barante avoit rétabli par sa rédaction, m'a fait apercevoir, depuis, d'une foule d'erreurs que j'avois commises. Il y avoit, de plus, beaucoup de détails qui ne pouvoient absolument intéresser que ma famille. L'espèce de publicité donnée à cet ouvrage, me fait craindre qu'une des personnes qui en ont des copies, n'y ajoute ou n'y retranche, suivant son caprice, et ne les fasse imprimer d'un

instant à l'autre, aujourd'hui que le gouvernement qui y auroit mis obstacle, n'existe plus.

Cette crainte me force de me presser à les faire imprimer moi-même, et de désavouer toute autre publication. Éloignée de M. de Barante, quand j'ai laissé mon manuscrit à Bordeaux pour l'impression, je n'ai pu le consulter sur les nombreux changements que j'avois faits à la rédaction : je n'ai pu lui communiquer que le supplément qu'il m'a semblé naturel d'y ajouter.

MÉMOIRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LA ROCHEJAQUELEIN.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. Coalition du Poitou. Mon mariage. Ordre de rester à Paris. Époque qui précéda le 10 Août 1792.

Je suis née à Versailles, le 25 Octobre 1772, fille unique du marquis de Donnissan, gentilhomme d'honneur de Monsieur (aujourd'hui Louis XVIII). Ma mère, fille du duc de Civrac, étoit dame d'atours de Madame Victoire : ses bontés, j'ose presque dire son amitié, l'avoient rendue la protectrice de toute notre famille : j'ai l'honneur d'être sa filleule et celle du Roi.

J'ai toujours été élevée dans le château de Versailles, jusqu'au 6 Octobre 1789, époque où je partis dans la voiture de Mesdames, qui suivoient le cortége du malheureux Louis XVI,

qu'on entraînoit à Paris : elles obtinrent de s'arrêter à Bellevue, sous la garde des troupes Parisiennes.

Les premiers malheurs de la révolution affectoient vivement ma mère, qui n'en prévoyoit que trop les horribles suites. Elle pria Madame Victoire de lui permettre d'aller passer quelque temps dans ses terres, en Médoc. Mon père obtint l'agrément de MONSIEUR, et nous partîmes à la fin d'Octobre.

J'avois été destinée, dans mon enfance, à épouser M. le marquis de Lescure, né en Octobre 1766. Il étoit fils d'une sœur de ma mère, morte en couches. Son père, mort en 1784, lui avoit laissé pour 800,000 fr. de dettes, ce qui rompit mon mariage. La plus grande partie de la fortune étoit alors entre les mains de la comtesse de Lescure, sa grand'mère. Les gens d'affaires l'engagèrent à répudier la succession de son père. Il eut la délicatesse, ainsi que la comtesse de Lescure, de répondre de tout; et ils mirent une telle économie dans leur dépense, qu'à l'âge de vingt-quatre ans M. de Lescure n'avoit plus que 200,000 fr. de dettes, et la certitude de 80,000 fr. de rente. Mes parents renouèrent un mariage que nous avions tous également désiré.

M. de Lescure étoit entré à l'école militaire à l'âge de treize ans, et en sortit à seize. Parmi les jeunes gens de son âge, il n'y en avoit point de plus instruit, de plus vertueux, de plus parfait; il étoit en même temps si modeste, qu'il étoit comme honteux de son propre mérite, et s'étudioit à le cacher. Il étoit timide et gauche : au premier aspect, ses manières et sa toilette antique le rendoient peu agréable, quoiqu'il fût très-bien de taille et de figure. Il étoit né avec des passions fort vives: cependant, au milieu de l'exemple général, ayant sous les yeux un père très-dérangé dans ses mœurs, il avoit une conduite parfaitement régulière. Sa grande dévotion le préservoit de la contagion, et l'isoloit au milieu de la cour et du monde. Il communioit tous les quinze jours. L'habitude de résister sans relâche à ses penchants et aux séductions extérieures, l'avoit rendu sauvage; ses idées étoient arrêtées fortement dans son esprit, et quelquefois il s'y montroit attaché avec obstination. Cependant il étoit d'une douceur parfaite; jamais il n'a eu un mouvement de colère, pas même de brusquerie. Son humeur étoit toujours égale, et son sang froid inaltérable. Il passoit son temps à lire, à étudier, à méditer par goût et

non par vanité, car il ne cherchoit pas à jouir de ce qu'il savoit. J'en veux citer un exemple.

Un jour il étoit chez la duchesse de Civrac, notre grand'mère; et, suivant son habitude, au lieu de se mêler à la conversation, il avoit pris un livre. Ma grand'mère lui en fit le reproche, lui disant que puisque le livre étoit si intéressant, il n'avoit qu'à le lire tout haut: il obéit. Au bout d'une demi-heure, quelqu'un s'étant approché de lui, s'écria : « Mais c'est de » l'Anglais! Comment ne le disiez-vous pas? » Il répondit d'un air déconcerté : « Ma bonne » maman ne sait pas l'Anglais; il falloit bien » que je lusse en Français ».

Son père étoit au fond un excellent homme; il s'étoit malheureusement livré au libertinage et au jeu : il avoit pour compagnon de ses débauches le gouverneur de son fils; mais celui-ci avoit quelque chose de si grave et de si doux, qu'ils venoient lui avouer leurs fautes, chercher auprès de lui des conseils et des consolations. Malgré ce changement de rôle, il conserva toujours à son père un respectueux amour.

M. de Lescure vint chez mes parents au mois de Juin 1791. Il étoit alors d'une coalition qui s'étoit formée en Poitou; elle étoit

fort importante, et auroit pu disposer de trente mille hommes. Presque tous les gentilshommes du pays y étoient entrés, et l'on pouvoit compter sur une grande partie des habitants de la province, comme la suite l'a bien prouvé. Il y avoit deux régiments gagnés, dont l'un formoit la garnison de la Rochelle, et l'autre étoit à Poitiers. A un jour donné, on devoit supposer des ordres; les régiments se seroient réunis; et de concert avec tous les gentilshommes, on auroit opéré une jonction avec une autre coalition qui devoit s'emparer de la route de Lyon, et attendre les Princes, alors en Savoie. La fuite du Roi et son arrestation déconcertèrent tous ces projets.

M. de Lescure, apprenant le départ du Roi, nous quitta pour se rendre à son poste, et revint peu de jours après, parce que la noblesse du Poitou, voyant que le but de la coalition étoit manqué, prit le parti d'émigrer comme les autres. Cette résolution n'étoit pas calculée, car tous les gentilshommes s'étoient entendus entre eux pour cette coalition. Loin d'être persécutés dans leurs terres, beaucoup s'étoient faits commandants de la garde nationale dans leurs paroisses, et tous les jours les paysans venoient leur demander à s'armer

contre les patriotes. Les Princes connoissoient cet état de choses, et n'étoient pas d'avis que les Poitevins coalisés émigrassent; mais les jeunes gens voulurent absolument suivre le torrent. On leur représentoit vainement qu'il falloit rester où l'on pouvoit être utile, et qu'ayant le bonheur d'habiter une province fidèle, il ne falloit pas s'en éloigner : ils n'écoutoient rien, et ne voulurent pas même attendre le retour de deux personnes qui étoient allé prendre les ordres définitifs des Princes. Ainsi toute cette coalition du Poitou fut dissoute. On émigra en foule, et ceux qui étoient d'un avis différent, se trouvèrent forcés d'imiter les autres. M. de Lescure partit de Gascogne avec le comte de Lorges, notre cousin germain. Ils coururent des risques en sortant de France; on les arrêta aux frontières. Il fallut prendre pour guides des contrebandiers, et s'en aller à pied par des routes détournées.

M. de Lescure, le lendemain de son arrivée à Tournay, apprit que sa grand'mère avoit eu une attaque d'apoplexie, et touchoit à son dernier moment. Il demanda aux chefs des émigrés la permission de revenir pour quelque temps en Poitou; elle lui fut accordée. Il arriva auprès de M^me^. de Lescure; et voyant

que son état donnoit encore quelque espoir, et pouvoit se prolonger, il songea à rejoindre les émigrés ; mais il voulut auparavant me revoir et passer vingt-quatre heures avec nous.

Lorsque M. de Lescure avoit voulu émigrer, ma mère, afin de régler l'époque de mon mariage, avoit consulté à ce sujet M. le comte de Mercy Argentau, ancien ambassadeur d'Autriche en France, et qui étoit son ami. Il étoit dans la confiance du prince de Kaunitz, et connoissoit mieux que personne les dispositions du cabinet de Vienne. Il répondit qu'il n'y avoit aucun préparatif de guerre ; que les puissances ne se détermineroient à ce parti, que si elles y étoient forcées, et que M. de Lescure pouvoit très-bien passer tout l'hiver en France. Il étoit déjà parti, quand cette réponse y arriva.

Mme. de Chastellux, ma tante, qui avoit suivi Mesdames à Rome, avoit envoyé la dispense du Pape, nécessaire pour mon mariage : elle portoit qu'il ne pourroit être célébré que par un prêtre qui eût refusé le serment, ou qui l'eût rétracté. Ce fut, je crois, la première fois que le Pape fit connoître son opinion sur cette question. Plusieurs prêtres des environs, en l'apprenant, rétractèrent le serment qu'ils

avoient prêté. Il se trouvoit aussi que, par un fort grand hasard, nous avions dans notre paroisse un prêtre insermenté, l'abbé Queyriaux. Le nouvel évêque constitutionnel avoit d'abord envoyé un autre curé; mais c'étoit un prêtre Allemand, qui, ne pouvant se faire entendre à des paysans du Médoc, se retira. La paroisse se trouvant sans curé, en fit demander un autre à l'évêque. Comme c'étoit un franc incrédule, qui n'attachoit pas d'importance aux diversités d'opinions religieuses, il dit aux habibitants d'engager l'ancien curé à retourner provisoirement dans sa paroisse. Il y étoit souvent insulté par les mauvais sujets; mais il supportoit sa situation avec piété et courage.

Toutes ces circonstances, et plus encore les sentiments mutuels de M. de Lescure et les miens, avoient déterminé ma mère à conclure mon mariage. M. de Lescure apprit, en arrivant, que nos bans étoient publiés; il vit la lettre de M. de Mercy, et resta. Trois jours après, nous fûmes mariés; ce fut le 27 Octobre 1791. J'avois alors dix-neuf ans, et M. de Lescure en avoit vingt-cinq. Il apprit, trois semaines après, que sa grand'mère avoit eu une nouvelle attaque. Je me rendis auprès d'elle avec M. de Lescure.

Elle passa deux mois entre la vie et la mort, des vomissements continuels, de fréquentes rechutes d'apoplexie, et un cancer ouvert. Elle articuloit à peine quelques mots pour prier Dieu, et pour remercier des soins qu'on prenoit d'elle. Jamais on n'a vu mourir avec un courage si angélique. Les titres étoient supprimés; on ne pouvoit plus en graver sur son tombeau. Les paysans y firent écrire : Ci-git la Mère des Pauvres. Cela valoit bien les autres épitaphes.

M. de Lescure la regretta vivement. Onze ans avant sa mort, elle avoit fait un testament tel que sa position d'alors le lui permettoit. Il étoit chargé d'une grande quantité de legs. Si elle eût pu y songer, les dettes que son petit-fils avoit à payer, les effets de la révolution sur sa fortune, auroient assurément changé ses intentions. Le testament manquoit des formalités nécessaires : il n'étoit pas obligatoire; mais M. de Lescure s'y conforma avec scrupule de point en point. Il ne voulut pas même que les domestiques qui depuis avoient bien mérité d'elle, et qui n'étoient pas compris sur le testament, se crussent oubliés; il leur fit, à tous, des dons au nom de sa grand'mère, comme si elle les eût ordonnés.

Au mois de Février 1792, nous prîmes la résolution de partir pour émigrer. M. Bernard de Marigny nous accompagnoit. C'étoit un parent et un ami de M. de Lescure; il étoit officier de marine et chevalier de St. Louis; il s'étoit distingué dans son état. C'étoit un fort bel homme, d'une taille élevée et d'une grande force de corps; il étoit gai, spirituel, loyal et brave. Jamais je n'ai vu personne aussi obligeant : il étoit toujours prêt à faire ce qui étoit agréable aux autres; au point que je me souviens que, comme il avoit quelque connoissance de l'art vétérinaire, tous les paysans du canton venoient le chercher quand ils avoient des bestiaux malades Il avoit une extrême vivacité; et quand il s'animoit, il s'exaltoit d'une manière démesurée. J'aurai si souvent occasion de parler de lui, que j'ai voulu le faire connoître. Il avoit alors quarante-deux ans.

Nous arrivâmes à Paris. Quelques accidents survenus à ma voiture, nous forcèrent de nous y arrêter pour plusieurs jours avant de continuer notre route. Je ne pus être présentée au Roi. Depuis que S. M. étoit à Paris, toutes les présentations avoient été suspendues.

J'allai aux Tuileries, chez M^me^. la princesse

de Lamballe ; c'étoit la plus intime amie de ma mère. Elle me reçut comme si j'avois été sa fille. Le lendemain, M. de Lescure alla aux Tuileries. La Reine daigna lui dire : « J'ai su » que vous aviez amené Victorine ; elle ne peut » faire sa cour, mais je veux la voir ; qu'elle » se trouve demain à midi chez la princesse » de Lamballe ».

M. de Lescure me rapporta cet ordre flatteur, et je me rendis chez Mme. la princesse de Lamballe. La Reine arriva ; elle m'embrassa. Nous entrâmes toutes les trois dans un cabinet. Après quelques mots pleins de bonté, S. M. me dit : « Et vous, Victorine, que » comptez-vous faire? J'imagine bien que vous » êtes venue ici pour émigrer ». Je répondis que c'étoit l'intention de M. de Lescure ; mais qu'il resteroit à Paris, s'il croyoit pouvoir y être plus utile à S. M. Alors la Reine réfléchit quelque temps, et me dit d'un ton fort sérieux : « C'est un bon sujet ; il n'a pas d'ambi- » tion ; qu'il reste ». Je répondis à la Reine que ses ordres étoient des lois. Elle me parla ensuite de ses enfants. « Il y a long-temps que » vous ne les avez vus. Venez demain, à six » heures, chez Mme. de Tourzel, j'y menerai » ma fille » ; car alors elle trouvoit de la con-

solation à soigner elle-même l'éducation de Madame Royale, et Mme. de Tourzel n'étoit plus chargée, dans l'intérieur, que de M. le Dauphin.

Après le départ de la Reine, Mme. la princesse de Lamballe me témoigna combien elle jouissoit de l'accueil que j'avois reçu. Je lui dis que j'en sentois tout le prix, et que certainement M. de Lescure resteroit. Elle me recommanda le plus grand secret sur ce qui m'avoit été dit.

Le lendemain, j'allai chez Mme. de Tourzel. La Reine entra avec Madame Royale. Elle vint à moi, et daigna me dire tout bas, en me serrant fortement la main : « Victorine, j'espère » que vous resterez ». Je répondis que oui. Elle me serra de nouveau la main, alla causer avec MMmes. de Lamballe et de Tourzel; et avec une attention et une bonté angéliques, elle éleva la voix, au milieu de la conversation, pour dire : « Victorine nous reste ». Depuis lors, M. de Lescure alla aux Tuileries tous les jours de cour, et chaque fois la Reine a daigné lui adresser la parole.

Cependant j'avoue que bientôt je ne fus plus tranquille. On émigroit en foule : on blâmoit M. de Lescure de ne point partir; il me sem-

bloit que sa réputation en souffriroit, s'il ne suivoit le mouvement général. En arrivant à Paris, il avoit annoncé le dessein d'émigrer, et il se trouvoit qu'il avoit changé de résolution, précisément deux jours après le décret qui confisquoit les biens des émigrés. Cette circonstance étoit affreuse. Tout le monde lui écrivoit les lettres les plus fortes. Dans mon inquiétude, je priai M^me^. de Lamballe de parler de nouveau à la Reine. S. M. la chargea de me répéter mot pour mot sa réponse : « Je n'ai rien à » dire de nouveau à M. de Lescure ; c'est à » lui de consulter sa conscience, son devoir, » son honneur ; mais il doit songer que les dé- » fenseurs du trône sont toujours à leur place, » quand ils sont auprès du Roi ». Alors je fus rassurée, bien certaine que les Princes approuvoient ceux qui restoient pour défendre le Roi. C'étoit la même cause, et ils étoient en relation continuelle.

Dès que M. de Lescure sut la réponse de la Reine, il n'hésita pas. « Je serois vil à mes » yeux, me dit-il, si je pouvois balancer un » instant entre ma réputation et mon devoir. » Je dois avant tout obéir au Roi ; peut-être » aurai-je à en souffrir, mais du moins je » n'aurai pas de reproches à me faire. J'estime

» trop les émigrés, pour ne pas croire que » chacun d'eux se conduiroit comme moi, s'il » étoit à ma place. J'espère que je pourrai » prouver que si je reste, ce n'est ni par » crainte, ni par avarice, et que j'aurai à me » battre ici, autant qu'eux là-bas. Si je n'en ai » pas l'occasion, si mes ordres restent incon- » nus du public, j'aurai sacrifié au Roi jusqu'à » l'honneur, mais je n'aurai fait que mon de- » voir ».

Deux mois après, M. de Calvimont Saint-Martial vint de Coblentz passer quelques jours à Paris. J'obtins la permission de faire dire par lui, à mon oncle de Lorges, que M. de Lescure avoit des ordres particuliers.

M. de Marigny voyant que M. de Lescure ne partoit pas, et qu'il étoit sans cesse au château, lui dit, que sans demander aucune confidence, il l'estimoit trop pour ne pas suivre son sort.

Nous répondîmes de lui à M^me^. de Lamballe, et elle obtint qu'on lui donnât aussi l'ordre de rester : elle en chargea M. de Lescure ; mais le secret le plus absolu étoit toujours recommandé, dans la crainte que des propos indiscrets donnassent de l'inquiétude à l'assemblée nationale.

Nous habitions l'hôtel de Diesbach, rue des Saussayes. La vie que nous menions étoit fort retirée : je ne recevois personne. M. de Lescure étoit souvent aux Tuileries : dès qu'il craignoit quelque mouvement, il y passoit la journée.

Au 20 Juin, je fus fort effrayée. J'allois chez Mme. la princesse de Lamballe ; j'étois seule en voiture. J'étois en deuil de cour, à cause de la mort de l'Impératrice; ce qui avoit déjà exposé quelques personnes aux insultes du peuple. J'arrivai sur le Carrousel, au milieu de la foule : mon cocher ne put avancer. Je voyois la populace désarmer et maltraiter les gardes du Roi. Les portes des Tuileries étoient fermées : on ne pouvoit entrer. Je pris le parti de me retirer sans avoir été remarquée.

Tout l'été se passa à peu près de même. M. de Lescure étoit toujours aux Tuileries, ou dans les lieux publics, même parmi le peuple, en se déguisant, pour mieux juger de la situation des esprits. Pour moi, je fuyois le monde; je n'allois guère que chez Mme. la princesse de Lamballe. Je voyois toutes ses inquiétudes, tous ses chagrins : jamais il n'y eut personne de plus courageusement dévoué à la Reine.

Elle avoit fait le sacrifice de sa vie. Peu de temps avant le 10 Août, elle me disoit : « Plus » le danger augmente, plus je me sens de force. » Je suis prête à mourir : je ne crains rien ». Elle n'avoit pas une pensée qui ne fût pour le Roi et la Reine. Son beau-père, M. le duc de Penthièvre, l'adoroit. Elle lui avoit prodigué les plus tendres soins; et il mourut du chagrin qu'il ressentit de la fin cruelle de sa belle-fille.

Vers le 25 Juillet, Mme. de Lamballe m'annonça que M. le baron de Vioménil étoit arrivé de Coblentz, et qu'il devoit commander les gentilshommes restés près du Roi. Il entra chez elle au moment même : alors elle lui dit que M. de Lescure avoit reçu des ordres, et le lui recommanda.

Le 29 Juillet, mon père, ma mère et quelques autres personnes de ma famille, arrivèrent à Paris, fuyant le Médoc, à cause des scènes qui venoient de se passer à Bordeaux, où deux prêtres avoient été massacrés.

Nous fûmes témoins, le 8 Août, d'une horrible aventure qui se passa dans la rue même que nous habitions. En face de notre hôtel, logeoit un prêtre qui faisoit le commerce des cuirs. Il avoit soulevé le peuple contre lui dans son quartier, en disant un jour, « que les as-

» signats feroient augmenter le prix des sou-
» liers, et que bientôt on les paieroit 22 fr. ».
Depuis ce moment, on l'accusoit d'être accapareur. Il arriva une voiture de cuirs pour lui. Un homme de la garde nationale, une femme et quelques enfants, arrêtèrent cette charrette, en criant : A la lanterne! Le prêtre descend pour les appaiser; il ne peut réussir. On veut à toute force conduire ces cuirs à la section, qui étoit à quelques portes plus haut : il y consent, et s'y rend aussi. Nous avions été nous promener aux Champs Élysées. En rentrant, nous vîmes la rue pleine de monde; mais le tumulte n'étoit pas très-grand. A peine fûmes-nous dans l'hôtel, que les cris commencèrent. Le prêtre étoit à la section : le peuple vouloit qu'on le livrât. Quelques administrateurs désiroient le sauver; d'autres s'y opposoient. Nous craignîmes que le désordre ne s'augmentât de plus en plus, et nous prîmes le parti d'abandonner l'hôtel. Nous descendîmes, et traversâmes la foule. A quelques pas plus loin, on cassoit les vitres d'un limonadier qu'on accusoit d'aristocratie. Cependant on ne nous dit rien. Un instant après, le malheureux prêtre fut jeté par la fenêtre, et le peuple le mit en pièces.

Le 6 Août, M. de Grémion, officier Suisse

de la garde constitutionnelle du Roi, vint dans notre hôtel pour occuper un logement que M. de Diesbach avoit réservé. Il arriva le soir; et, par un heureux hasard, les voisins ne s'en aperçurent pas.

On commençoit à dire qu'il y auroit du mouvement le lendemain. M. de Lescure s'apprêtoit à aller passer la nuit au château, lorsqu'il vit arriver M. de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, major du régiment de Flandre, que le Roi honoroit d'une confiance particulière, bien méritée par ses vertus. Il étoit resté à Paris par son ordre. « Il est inu-» tile, dit-il, d'aller au château ce soir : j'en » viens. Le Roi sait positivement qu'on ne » cherchera à l'attaquer que le 12. Il y aura » du bruit cette nuit : on s'y attend ; mais ce » sera du côté de l'arsenal. Le peuple veut y » prendre de la poudre, et cinq mille hommes » de la garde nationale sont commandés pour » s'y opposer. Ainsi, ne vous inquiétez pas, » quelque chose que vous entendiez. Le châ-» teau est en sûreté : j'y retourne, uniquement » parce que je soupe chez M^me^. de Tourzel ».

Cet avis nous fit partager la sécurité que de perfides renseignements avoient inspirée à la cour.

CHAPITRE II.

Le 10 Août. Fuite de Paris.

Vers minuit, nous commençâmes à entendre marcher dans les rues et frapper doucement aux portes. Nous regardâmes par les fenêtres : c'étoit le bataillon de la section, qu'on rassembloit à petit bruit. Nous pensâmes qu'il s'agissoit de l'arsenal.

Entre deux et trois heures du matin, le tocsin commença à sonner dans notre quartier. M. de Lescure ne pouvant résister à son inquiétude, s'arma, et partit avec M. de Marigny, pour voir si le peuple ne se portoit pas vers les Tuileries. Mon père et M. de Grémion étant arrivés trop récemment, n'avoient point encore de cartes pour entrer au château. Ils furent forcés de demeurer ; mais les cartes mêmes ne purent servir. M. de Lescure et M. de Marigny essayèrent de pénétrer par toutes les issues, qu'ils connoissoient fort bien. Des piquets de la garde nationale défendoient l'entrée de chaque porte, et empê-

choient les défenseurs du Roi de parvenir auprès de lui. M. de Lescure, après avoir tourné autour des Tuileries, après avoir vu massacrer M. Suleau, etc., rentra pour se déguiser en homme du peuple; mais à peine étoit-il dans l'hôtel, que la canonnade commença. Alors le désespoir s'empara de lui. Il ne se consoloit pas de n'avoir pu pénétrer au château. Nous entendîmes d'abord crier : Au secours ! voilà les Suisses! nous sommes perdus! Le bataillon de la section revint sur ses pas, et fut rejoint par trois mille hommes armés de piques toutes neuves, qui arrivoient du fond du faubourg. Nous crûmes, pendant une minute, que le Roi avoit le dessus. Bientôt les cris de vive la nation! vivent les sans-culottes! succédèrent à ceux que nous avions d'abord entendus. Nous restâmes abattus, entre la vie et la mort.

M. de Marigny avoit été séparé de M. de Lescure. Le peuple l'avoit enveloppé et entraîné au milieu de la foule, qui attaquoit le château. Au commencement de l'attaque, une femme fut blessée à côté de lui; il la prit dans ses bras, et l'emportant, il échappa au malheur affreux de combattre, malgré lui, contre le Roi qu'il venoit défendre. Il fut impossible à d'autres d'éviter cette contrainte. M. de

Montmorin arriva à notre hôtel, après avoir échappé à un grand danger : il se sauvoit suivi par quatre hommes de la garde nationale, qui venoient de se battre, et qui étoient ivres de carnage. Il entra chez un épicier, et lui demanda un verre d'eau-de-vie. Les quatre gardes entrent aussi comme des furieux. L'épicier se doute sur le champ que M. de Montmorin sort du château; et prenant un air de connoissance, il lui dit : « Eh bien! mon cousin, vous » ne vous attendiez pas, en arrivant de la cam» pagne, à voir la fin du tyran. Allons, buvez » à la santé de ces braves camarades et de la » nation ». Ce fut ainsi que cet honnête homme le sauva sans le connoître ; mais ce fut pour bien peu de temps : il fut massacré le 2 Septembre.

Plusieurs autres personnes vinrent aussi nous demander asile. Nous passâmes la journée dans de cruelles transes. On massacroit les Suisses aux environs, et notre hôtel portoit pour inscription, au-dessus de la porte : Hôtel de Diesbach. Beaucoup de passants la remarquoient. On disoit aussi, dans le quartier, que M. de Lescure étoit chevalier du poignard. C'étoit le nom que le peuple avoit donné aux défenseurs secrets du Roi. Heureusement on ignoroit l'ar-

rivée de M. de Grémion. D'ailleurs nous étions assez aimés dans la rue, parce que nous avions soin de faire prendre toutes les fournitures de la maison, dans les boutiques voisines.

Nous attendions le soir avec impatience, pour fuir de l'hôtel. Chacun se déguisa, et on convint d'aller séparément se réfugier rue de l'Université, faubourg St. Germain, chez une ancienne femme de chambre. Mon père et ma mère sortirent ensemble, et arrivèrent sans accident. Je partis avec M. de Lescure. J'exigeai qu'il quittât ses pistolets. Je craignois que cela ne le fît reconnoître pour un chevalier du poignard. Il y consentit par pitié pour mes instantes prières. J'étois alors grosse de sept mois.

Nous suivîmes l'allée de Marigny, et de là nous entrâmes dans les Champs Élysées. L'obscurité et le silence y régnoient. Seulement on entendoit, dans le lointain, des coups de fusil du côté des Tuileries. Les allées étoient désertes. Tout à coup nous distinguâmes la voix d'une femme qui venoit vers nous, en demandant du secours. Elle étoit poursuivie par un homme qui menaçoit de la tuer. Elle s'élança vers M. de Lescure, saisit son bras en lui disant : « Monsieur, défendez-moi! » Il étoit

fort embarrassé, sans armes, et retenu par deux femmes qui s'attachoient à lui, et qui étoient presque évanouies. Il voulut vainement se dégager pour aller à cet homme, qui nous couchoit en joue en disant : « J'ai tué des aris- » tocrates aujourd'hui; ce sera cela de plus ». Il étoit complétement ivre. M. de Lescure lui demanda ce qu'il vouloit à cette femme. « Je » lui demande le chemin des Tuileries, pour » aller tuer des Suisses ». En effet, il n'avoit pas eu d'abord l'intention de lui faire du mal; mais elle s'étoit troublée, avoit pris la fuite sans lui répondre, et il la poursuivoit. M. de Lescure, avec son admirable sang froid, lui dit : « Vous avez raison, j'y vais aussi ». Alors cet homme se mit à causer avec lui; mais de temps en temps il nous couchoit en joue, disant qu'il nous soupçonnoit d'être des aristocrates, et qu'il vouloit au moins tuer cette femme. M. de Lescure se seroit bien jeté sur lui, mais il ne le pouvoit pas : cette femme et moi nous nous cramponnions à ses bras de plus en plus, sans savoir ce que nous faisions. Enfin il persuada à cet homme que nous allions aux Tuileries. Alors il voulut nous accompagner; mais M. de Lescure lui dit : « J'ai là ma femme » qui est près d'accoucher; c'est une pol-

» tronne; je vais la mener chez sa sœur, et » puis je viendrai te rejoindre ». Ils se donnèrent rendez-vous, et il nous laissa.

Je voulus absolument quitter les allées, et marcher dans le grand chemin qui sépare les Champs Élysées. Jamais je n'oublierai le spectacle qui se présenta à mes yeux. A droite et à gauche étoient les Champs Élysées, où plus de mille personnes avoient été massacrées pendant le jour. La plus profonde obscurité y régnoit. En face, on voyoit les baraques des Tuileries enflammées; on entendoit la fusillade et les cris de la populace. Derrière nous, les bâtiments de la barrière étoient aussi en feu. Nous voulûmes entrer dans les allées de la droite, et les traverser pour aller gagner le pont de Louis XVI. J'entendis du bruit, des gens qui crioient et qui juroient : je n'osai passer de ce côté; la peur me saisit, et j'entraînai M. de Lescure tout à fait à gauche, le long des jardins du faubourg St. Honoré. Nous arrivâmes sur la place Louis XV : nous allions la traverser, lorsque nous vîmes une troupe qui débouchoit des Tuileries par le pont tournant, en faisant des décharges de mousqueterie. Nous prîmes alors la rue Royale, puis la rue St. Honoré. Nous traversâmes la foule

de tous ces hommes armés de piques, qui poussoient des hurlements féroces. La plupart étoient ivres. J'avois tellement perdu la tête, que je m'en allois criant, sans savoir ce que je disois : « Vivent les sans-culottes ! illuminez ! » cassez les vitres ! » et répétant machinalement les vociférations que j'entendois. M. de Lescure ne pouvoit me calmer, ni empêcher mes cris. Enfin nous arrivâmes au Louvre, qui étoit sombre et solitaire. Nous passâmes au Pont Neuf, et de là sur le quai.

Le plus morne silence régnoit de ce côté de la Seine ; tandis qu'on voyoit sur l'autre rive les flammes des Tuileries, qui jetoient une sombre lueur sur tous les objets, et qu'on entendoit le bruit du canon, la fusillade, les cris de la multitude. C'étoit un contraste frappant. La rivière sembloit séparer deux régions différentes. J'étois épuisée de fatigue, et ne pus aller jusqu'au lieu où ma mère étoit retirée. Je m'arrêtai dans une petite rue du faubourg St. Germain, chez une ancienne femme de charge de M. de Lescure. J'y trouvai deux domestiques. Ils étoient venus cacher des diamants et des effets précieux qu'ils avoient emportés au péril de leur vie ; car le peuple massacroit tous ceux qui pilloient dans les maisons.

Ils m'apprirent que ma mère étoit sauvée. Je les chargeai d'aller la rassurer sur mon sort; mais ils ne purent aller l'avertir. Elle passa la nuit dans les angoisses, tandis que mon père couroit la ville pour tâcher de découvrir ce que j'étois devenue. Ils n'apprirent de mes nouvelles que le lendemain matin.

Nous sûmes, par deux ou trois femmes qui étoient restées dans l'hôtel de Diesbach, que toute la nuit on avoit massacré des Suisses dans notre rue. Agathe, ma femme de chambre, avoit eu un homme tué à ses côtés, pendant qu'elle revenoit de porter à un garde-suisse qui étoit caché, des habits pour se déguiser. Le lendemain, il y eut encore du carnage. M. de Lescure, malgré mes prières, voulut aller savoir des nouvelles de ses amis. Il vit égorger deux hommes près de lui.

Nous demeurâmes huit jours dans nos asiles, mais ma mère et moi nous venions réciproquement nous voir, déguisées en femmes du peuple. Un jour je revenois de chez elle; M. de Lescure me donnoit le bras. Nous passâmes devant un corps de garde; un volontaire, assis à la porte, dit à ses camarades : « On voit » passer des chevaliers du poignard; ils sont » déguisés, mais on les reconnoît bien ». Je

contins mon émotion ; en rentrant, je tombai sans connoissance.

On nous dit que les administrateurs de la section du Roule étoient assez bons ; cependant nous n'osâmes pas rentrer à l'hôtel Dieshach. Nous allâmes nous loger à l'hôtel garni de l'Université. Ce fut là que ma mère, déjà accablée par tant de malheurs, apprit, par les cris publics, que Mme. de Lamballe avoit été transférée à la Force. Elle fut saisie d'une fièvre inflammatoire.

Quand elle fut un peu mieux, nous songeâmes à sortir de Paris. Chaque jour on faisoit de nombreuses arrestations, et nous attendions notre tour, craignant de l'avancer encore en demandant les passe-ports qui nous étoient nécessaires pour partir.

Dieu nous envoya un libérateur. M. Thomassin, qui avoit été gouverneur de M. de Lescure, se dévoua pour nous, et résolut de nous sauver ou de périr. C'étoit un homme rempli d'esprit et de ressources, grand ferrailleur et très-hardi. Quoique fort attaché à M. de Lescure, il s'étoit un peu mêlé au parti révolutionnaire ; et tel que je viens de le peindre, il lui avoit été facile d'acquérir de la faveur et de l'influence. Il étoit commissaire de

police, et capitaine dans la section de St. Magloire. Il se fit donner une commission pour aller acheter des fourrages ; ensuite il nous mena lui-même à la section. Il étoit en habit d'uniforme, avec des épaulettes. Pendant qu'avec toute la jactance d'un héros des sections de Paris, il tenoit des discours à l'ordre du jour, un honnête secrétaire nous expédia nos passe-ports, sans qu'on y fit attention. M. Thomassin fit ensuite toutes les autres démarches prescrites à la municipalité, etc., etc.

Le lendemain pensa nous être funeste. M. de Lescure voulut, avec l'aide de M. Thomassin, obtenir deux autres passe-ports ; l'un pour M. Henri de la Rochejaquelein, son cousin et son ami : il étoit officier dans la garde constitutionnelle du Roi. Lorsqu'elle avoit été licenciée, les officiers avoient reçu de la bouche de S. M., l'ordre de ne pas émigrer, et de rester auprès de lui. Le second passe-port étoit pour M. Charles d'Autichamp ; il avoit aussi fait partie de la garde du Roi. C'étoit l'ami de M. de la Rochejaquelein : il avoit alors vingt-trois ans, une belle et noble figure, et une réputation distinguée parmi les officiers. Ces deux messieurs étoient au château le 10 Août, et avoient échappé comme par

miracle. M. d'Autichamp avoit tué deux hommes, au moment où ils alloient le massacrer. Depuis le 10 Août, ces messieurs ne savoient comment se dérober aux dangers qu'ils couroient à chaque instant à Paris.

M. de Lescure chercha à employer pour eux les moyens qui nous avoient réussi; mais il falloit deux témoins qui vinssent signer leurs passe-ports. Il s'adressa à ce limonadier dont le peuple avoit cassé les vitres le 8 Août. Celui-ci se prêta obligeamment à ce qui lui étoit demandé, et promit même d'amener un second témoin. M. de Lescure, ses deux amis, les témoins, et M. Thomassin, toujours dans son équipage militaire, se rendirent à notre section. M. de Lescure déclara que ces messieurs logeoient chez lui. Des passe-ports leur furent promis; mais on les pria d'attendre un instant, pendant qu'on expédioit d'autres personnes.

Dans cet intervalle, le second témoin jeta les yeux sur un papier affiché dans la salle; c'étoit un nouveau décret qui condamnoit aux fers les faux témoins pour les passe-ports. Cet homme effrayé s'approche du secrétaire, lui annonce qu'il se récuse, et que ces messieurs lui sont inconnus. Comme il avoit fait cette

déclaration à voix basse, le secrétaire seul l'avoit entendue. Cet honnête homme dit alors tout bas à M. de Lescure : « Vous êtes perdus! » Sauvez-vous! » Puis, affectant un ton d'humeur, il lui dit tout haut qu'on n'avoit pas le temps de les expédier, et de passer dans un autre moment. Ces messieurs échappèrent ainsi à ce danger.

Enfin, nous nous mîmes en route pour le Poitou, le 25 Août, mon père, ma mère et moi, tous fort mal vêtus. Nous montâmes en voiture avec M. Thomassin, qui avoit son grand uniforme. M. de Lescure couroit à cheval avec un seul domestique.

Arrivés à la barrière, nous montrons nos passe-ports. On nous dit qu'il en faut un aussi pour les chevaux de poste, avec leur signalement, et qu'il faut aller le demander à la section de St. Sulpice. M. Thomassin descend, reconnoît le capitaine du poste pour un de ses camarades; il obtient de lui que nous passerons de suite. Il y avoit devant nous une autre voiture arrêtée par la même raison, et à qui le capitaine refusoit la même faveur. Cette voiture prend le parti de retourner à la section. Notre postillon, qui étoit un méchant homme ivre, retourne aussi, et suit au grand

galop la première chaise de poste, malgré les cris de M. Thomassin, qui étoit remonté avec nous. Nous arrivons à la section : le peuple s'attroupe, entoure la voiture, en criant : A la lanterne! à l'Abbaye! Ce sont des aristocrates qui se sauvent!

M. Thomassin descend, entre à la section, montre nos passe-ports, étale tous ses brevets. Les commissaires se souviennent de l'avoir vu en diverses occasions ; il les embrasse, et obtient le laissez-passer. Pendant ce temps, le tumulte et les clameurs augmentoient autour de la voiture; et lorsque M. Thomassin sortit, la populace sembla vouloir s'opposer à notre départ. Alors M. Thomassin se mit à haranguer du haut du perron de la section. Il exposa tous ses titres, déploya encore ses brevets, dit que nous étions ses parents, et que nous allions acheter des fourrages pour l'armée; puis, ayant l'air de s'abandonner à l'enthousiasme, il exhorta tous les jeunes gens à voler à la défense de la patrie, et leur jura que sa mission remplie, il iroit se mettre à leur tête pour combattre avec eux. « Oui, mes ca» marades, s'écria-t-il en finissant, répétez tous » avec moi : Vive la nation! » Pendant que la populace toute émue applaudit, M. Tho-

massin se jette dans la voiture, ordonne au postillon de partir, et nous reprenons la route d'Orléans.

Ce postillon nous mit encore dans un grand péril. A une lieue de Paris, nous rencontrâmes un détachement de Marseillais; c'étoit l'avant-garde des troupes qui alloient à Orléans chercher les prisonniers, qu'elles massacrèrent ensuite à Versailles. Le postillon s'avise de traverser toute la largeur de la route pour aller accrocher ces soldats; il en culbute deux ou trois. Dans l'instant, toute la troupe nous couche en joue. M. Thomassin se montre par la portière : « Mes camarades, leur dit-il, tuez ce coquin-» là. Vive la nation! » En voyant l'uniforme et les manières de M. Thomassin, ils s'appaisent.

Sur toute la route, nous trouvâmes des colonnes de soldats qui se rendoient aux armées. Ils étoient insolents, arrêtoient et insultoient les voitures : mais notre capitaine Parisien, en se montrant et en criant : Vive la nation! nous délivroit de tout accident.

Le soir, nous arrivâmes à Orléans. A la barrière, on nous demanda nos passe-ports. Il y avoit là beaucoup de monde. On s'informa avec empressement et inquiétude, s'il étoit vrai qu'on vînt chercher les prisonniers.

On nous dit que c'étoient d'honnêtes gens, que la ville leur étoit dévouée, et les défendroit, si on vouloit leur faire du mal. Je fus bien touchée des sentiments de ce bon peuple, et cette scène sera toujours présente à mon souvenir.

Après Beaugency, nous nous arrêtâmes dans un village où l'on nous demanda nos passeports. Dès qu'on sut qu'il y avoit dans la voiture un capitaine de la garde nationale de Paris, on le pria de descendre, et de passer en revue cinquante volontaires du village, qui alloient partir pour l'armée. Aussitôt M. Thomassin met pied à terre, tire gravement son épée, passe en revue ces jeunes gens, leur fait un discours patriotique, et remonte ensuite avec nous, aux cris de vive la nation.

Il nous arriva dix aventures à peu près semblables. L'uniforme Parisien avoit alors une grande puissance. L'assurance avec laquelle M. Thomassin jouoit son rôle, inspiroit encore plus de respect pour lui. Il étoit comme un général d'armée, et, grâce à lui, nous traversâmes une route couverte de quarante mille volontaires, sans être arrêtés ni même insultés.

A Tours, nous apprîmes qu'il y avoit du

trouble à Bressuire, précisément dans la ville auprès de laquelle est située la terre de Clisson, où nous allions nous réfugier. Nous nous arrêtâmes dans le faubourg de Tours; mais M. de Lescure continua sa route pour entrer en Poitou.

CHAPITRE III.

Description du Bocage. Mœurs des habitants. Premiers effets de la révolution. Insurrection du mois d'Août 1792. Époque qui précéda la guerre de la Vendée.

Nous passâmes deux jours assez tranquillement dans le faubourg. Il y avoit cependant un peu de tumulte dans la ville. Le peuple promenoit, sur des ânes, de pauvres femmes qui ne vouloient point aller à la messe des prêtres constitutionnels.

M. de Lescure nous envoya un courrier aussitôt qu'il sut des détails sur ce qui s'étoit passé en Poitou. Il nous mandoit que tout y étoit calmé, et que nous pouvions continuer notre route. Nous suivîmes le chemin de Saumur.

Dans un village que nous traversâmes, nous trouvâmes un paysan en faction. Il arrêta la voiture, et voulut non-seulement voir nos passe-ports, mais ouvrir les malles. Nos femmes, qui avoient les clefs, n'étoient pas avec nous, et nous étions fort embarrassés. Les

gens du village commençoient à s'attrouper. M. Thomassin fit demander l'officier du poste, lui montra nos passe-ports, se plaignit de l'indiscipline des soldats, et lui ordonna de mettre la sentinelle en prison. L'officier s'excusa en s'inclinant avec respect.

Nous arrivâmes à Thouars. Cette ville avoit embrassé avec chaleur le parti populaire. L'insurrection de quelques cantons voisins, contre lesquels la garde nationale avoit marché, augmentoit encore l'effervescence des esprits. Cependant on nous laissa passer après avoir fouillé et bouleversé toutes nos malles, au point qu'on ouvrit des pots de confitures pour y chercher de la poudre à canon. Enfin nous parvînmes à Clisson.

Le château de Clisson est situé dans cette partie du Poitou qu'on nomme *le pays de Bocage*, et que, depuis la guerre civile, on a pris l'habitude d'appeler du nom glorieux de Vendée.

Le Bocage comprend une partie du Poitou, de l'Anjou et du comté Nantais, et fait aujourd'hui partie de quatre départements, Loire inférieure, Maine et Loire, Deux Sèvres et Vendée. On peut regarder comme ses limites, la Loire au nord, de Nantes à Angers; au cou-

chant, le pays marécageux qui forme la côte de l'Océan ; des autres côtés, une ligne qui partiroit des Sables, et passeroit entre Luçon et la Roche sur Yon, entre Fontenay et la Châtaigneraie, puis à Parthenay, Thouars, Vihiers, Touarcé, Brissac, et viendroit aboutir à la Loire, un peu au-dessus des ponts de Cé. La guerre s'est étendue au-delà de ces limites, mais par des incursions seulement. Le pays de l'insurrection, la vraie Vendée, est renfermé dans cet espace.

Ce pays diffère, par son aspect, et plus encore par les mœurs de ses habitants, de la plupart des provinces de France. Il est formé de collines en général assez peu élevées, qui ne se rattachent à aucune chaîne de montagnes. Les vallées sont étroites et peu profondes. De fort petits ruisseaux y coulent dans des directions variées : les uns se dirigent vers la Loire ; quelques-uns vers la mer ; d'autres se réunissent en débouchant dans la plaine, et forment de petites rivières. Il y a partout beaucoup de rochers de granit. On conçoit qu'un terrain qui n'offre ni chaînes de montagnes, ni rivières, ni vallées étendues, ni même une pente générale, doit être comme une sorte de labyrinthe. Rarement on trouve

des hauteurs assez élevées au-dessus des autres côteaux, pour servir de point d'observation et commander le pays. Cependant en approchant de Nantes, le long de la Sèvre, la contrée prend un coup d'œil qui a quelque chose de plus grand. Les collines sont plus hautes et plus escarpées. Cette rivière est rapide et profondément encaissée; elle roule à travers des masses de rochers, dans des vallons resserrés. Le Bocage n'est plus seulement agreste; il offre là un coup d'œil triste et sauvage. Au contraire, en tirant plus à l'est, dans les cantons qui sont voisins des bords de la Loire, le pays est plus ouvert, les pentes mieux ménagées, et les vallées forment d'assez vastes plaines.

Le Bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres. On y voit peu de grandes forêts; mais chaque champ, chaque prairie, est entouré d'une haie vive qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. Ils n'ont point un tronc élevé ni de vastes rameaux. Tous les cinq ans on coupe leurs branchages, et on laisse nue une tige de douze ou quinze pieds. Ces enceintes ne renferment jamais un grand espace. Le terrain est fort divisé; il est peu fertile en grains. Souvent des champs assez étendus restent long-temps

incultes. Ils se couvrent alors de grands genêts ou d'ajoncs épineux. Toutes les vallées, et même les dernières pentes des côteaux, sont couvertes de prairies. Vue d'un point élevé, la contrée paroît toute verte ; seulement au temps des moissons, des carreaux jaunes se montrent de distance en distance entre les haies. Quelquefois les arbres laissent voir le toit aplati et couvert de tuiles rouges de quelques bâtiments, ou la pointe d'un clocher qui s'élève au-dessus des branches. Presque toujours cet horizon de verdure est très-borné; quelquefois il s'étend à trois ou quatre lieues.

Dans la partie du Bocage qui est située en Anjou, la vue est plus vaste et plus riante. Les cultures sont plus variées, les villes et les villages plus rapprochés. C'est surtout le Bocage du Poitou, que j'ai voulu faire connoître.

Une seule grande route, qui va de Nantes à la Rochelle, traverse ce pays. Cette route, et celle qui conduit de Tours à Bordeaux, par Poitiers, laissent entre elles un intervalle de plus de trente lieues, où l'on ne trouve que des routes de traverse. Les chemins du Bocage sont tous comme creusés entre deux haies. Ils sont étroits, et quelquefois les arbres, joignant leurs branches, les couvrent d'une espèce de

berceau. Ils sont bourbeux en hiver, et raboteux en été. Souvent, quand ils suivent le penchant d'une colline, ils servent en même temps de lit à un ruisseau; ailleurs, ils sont taillés dans le rocher, et gravissent les hauteurs par des degrés irréguliers. Tous ces chemins offrent un aspect du même genre. Au bout de chaque champ, on trouve un carrefour qui laisse le voyageur dans l'incertitude sur la direction qu'il doit prendre, et que rien ne peut lui indiquer. Les habitants eux-mêmes s'égarent fréquemment, lorsqu'ils veulent aller à deux ou trois lieues de leur séjour.

Il n'y a point de grandes villes dans le Bocage. Des bourgs de deux à trois mille ames sont dispersés sur cette surface. Les villages sont peu nombreux et distants les uns des autres. On ne voit pas même de grands corps de ferme. Le territoire est divisé en métairies : chacune renferme un ménage et quelques valets. Il est rare qu'une métairie rapporte au propriétaire plus de 600 fr. de rente. Le terrain qui en dépend est vaste, mais produit peu : la vente des bestiaux forme le principal revenu; et c'est surtout à les soigner, que s'occupent les métayers.

Les châteaux étoient bâtis et meublés sans

magnificence ; on ne voyoit en général ni grands parcs, ni beaux jardins. Les gentilshommes y vivoient sans faste, et même avec une simplicité extrême. Quand leur rang ou leur fortune les avoit pour un peu de temps appelés hors de leur province, ils ne rapportoient pas dans le Bocage les mœurs et le ton de Paris. Leur plus grand luxe étoit la bonne chère, et leur seul amusement étoit la chasse. De tout temps les gentilshommes Poitevins ont été de célèbres chasseurs : cet exercice et le genre de vie qu'ils menoient, les accoutumoient à supporter la fatigue, et à se passer facilement de toutes les recherches auxquelles les gens riches attachent communément du goût et même de l'importance. Les femmes voyageoient à cheval, en litière ou dans des voitures à bœufs.

Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans, ne ressembloient pas non plus à ce qu'on voyoit dans le reste de la France. Il régnoit entre eux une sorte d'union inconnue ailleurs. Les propriétaires y afferment peu leurs terres : ils partagent les productions avec le métayer qui les cultive. Chaque jour ils ont ainsi des intérêts communs, et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Comme les domaines sont très-divisés, et

qu'une terre un peu considérable renfermoit vingt-cinq ou trente métairies, le seigneur avoit ainsi des communications habituelles avec les paysans qui habitoient autour de son château; il les traitoit paternellement, les visitoit souvent dans leurs métairies, causoit avec eux de leur position, du soin de leur bétail, prenoit part à des accidents et à des malheurs qui lui portoient aussi préjudice; il alloit aux noces de leurs enfants, et buvoit avec les convives. Le dimanche, on dansoit dans la cour du château, et les dames se mettoient de la partie. Quand on chassoit le loup, le sanglier, le cerf, le curé avertissoit les paysans au prône. Chacun prenoit son fusil, et se rendoit avec joie au lieu assigné. Les chasseurs postoient les tireurs, qui se conformoient strictement à tout ce qu'on leur ordonnoit. Dans la suite, on les menoit au combat de la même manière, et avec la même docilité.

Ces heureuses habitudes, se joignant à un bon naturel, font des habitants du Bocage un excellent peuple. Ils sont doux, pieux, hospitaliers, charitables, pleins de courage et de gaieté. Les mœurs y sont pures; ils ont beaucoup de probité. Jamais on n'entend parler d'un crime, rarement d'un procès. Ils étoient

dévoués à leurs seigneurs, avec un respect mêlé de familiarité. Leur caractère, qui a quelque chose de sauvage, de timide et de méfiant, leur inspiroit encore beaucoup plus d'attachement pour ceux qui depuis si long-temps avoient obtenu leur confiance.

Les habitants des villes et les petits propriétaires n'avoient pas pour la noblesse les mêmes sentiments. Cependant, comme ils étoient toujours reçus avec bienveillance et simplicité quand ils venoient dans les châteaux ; comme beaucoup d'entre eux devoient de la reconnoissance à des voisins plus puissants qu'eux, ils avoient aussi de l'affection et du respect pour les principales familles du pays. Quelques-uns ont embrassé avec chaleur les opinions révolutionnaires, mais sans aucune animosité particulière. Les horreurs qui ont été commises ne doivent pas leur être attribuées, et souvent ils s'y sont opposés avec force.

En 1789, dès que la révolution fut commencée, les villes se montrèrent favorables à tout ce qui se faisoit. Les gens de la plaine surtout s'empressèrent de prendre part au nouveau mouvement ; il y eut même de ce côté-là des châteaux attaqués et brûlés. Au

contraire, les habitants du Bocage virent avec crainte et chagrin tous ces changements, qui ne pouvoient que troubler leur bonheur loin d'y ajouter. Lorsqu'on forma des gardes nationales, le seigneur fut prié, dans chaque paroisse, de la commander. Quand il fallut nommer des maires, ce fut encore le seigneur qui fut choisi. On ordonna d'enlever des églises les bancs seigneuriaux : l'ordre ne fut point exécuté. Enfin, chaque jour les paysans se montroient plus mécontents du nouvel ordre de choses, et plus dévoués aux gentilshommes.

Le serment des prêtres vint accroître encore le mécontentement. Quand les gens du Bocage virent qu'on leur ôtoit des curés auxquels ils étoient accoutumés, qui connoissoient leurs mœurs et leur patois, qui presque tous étoient tirés du pays même, qui s'étoient fait vénérer par leur charité, et qu'on les remplaçoit par des étrangers, ils ne voulurent plus aller à la messe de la paroisse. Les prêtres sermentés furent insultés ou abandonnés. Le nouveau curé des Échaubroignes fut obligé de s'en revenir, sans avoir pu obtenir même du feu pour allumer les cierges; et cet accord universel régnoit dans une paroisse de quatre mille habitants. Les anciens prêtres se cachoient et

disoient la messe dans les bois. On essaya dans quelques endroits des mesures de rigueur. Il y eut des soulèvements partiels et des émeutes assez vives. La gendarmerie éprouva quelquefois de la résistance, et les paysans commencèrent à montrer de la constance et du courage. Un malheureux homme du Bas Poitou se battit long-temps avec une fourche contre les gendarmes. Il avoit reçu vingt-deux coups de sabre. On lui crioit : « Rends-toi ». Il répondoit : « Rendez-moi mon Dieu », et il expira ainsi.

L'insurrection du mois d'Août 1792, fut plus considérable. Après le 10 Août, les mesures devinrent plus sévères. On poursuivit, on persécuta avec plus d'acharnement les prêtres insermentés. On ferma quelques chapelles. Plusieurs des nouveaux administrateurs se montrèrent de plus en plus durs et insolents envers un peuple habitué à la douceur et à la justice. Tous ces motifs, et la nouvelle des premiers succès des puissances coalisées, achevèrent d'allumer les esprits. Les paysans se rassemblèrent armés de fusils, de faux, de fourches, pour entendre la messe dans la campagne, et défendre leur curé, si l'on venoit pour l'enlever. Une circonstance particulière

mit tout ce peuple en mouvement. Un nommé Delouche, maire de Bressuire, eut une querelle avec quelques autres fonctionnaires, et fut chassé de la ville où il avoit voulu proclamer la loi martiale. Alors il s'en alla à Moncoutant. Là, il détermina les paysans à marcher. Plus de quarante paroisses se réunirent. Un gentilhomme, M. Baudry d'Asson, et Delouche, étoient les chefs de cette multitude. Trois autres gentilshommes, MM. de Calais, de Richeteau et de Feu, prirent aussi parti dans cette troupe. Tous les autres seigneurs du pays qui n'avoient point émigré, étoient encore à Paris. Cette expédition fut dirigée avec une profonde ignorance. M. Baudry ne manquoit pas de courage; mais il n'avoit aucun moyen, et il étoit incapable de commander dix hommes. Il mena à la boucherie les malheureux paysans. On hésita si l'on marcheroit d'abord sur Châtillon ou sur Bressuire. Enfin, contre l'avis de M. Delouche, on décida qu'on iroit attaquer Châtillon, où siégeoit le district. On y entra sans résistance. Le district s'étoit retiré à Bressuire. On brûla tous ses papiers, puis on marcha sur cette dernière ville. Sans un orage affreux qui dispersa la troupe des insurgés, Bressuire eût été pris, suivant

toute apparence. Ce retard donna le temps aux gardes nationales de la plaine d'arriver au secours de la ville, qui en demandoit depuis plusieurs jours. Les paysans attaquèrent le lendemain. Les gardes nationales, qui étoient dans leur première ferveur de patriotisme, montroient assez de courage; mais il ne fut pas long-temps nécessaire. Le combat fut court, et les révoltés se dispersèrent presque sur le champ. Une centaine de pauvres paysans furent tués en criant : Vive le Roi! On en prit cinq cents. Delouche se sauva, et depuis fut arrêté à Nantes. M. de Richeteau fut atteint et fusillé à Thouars, sans jugement. M. Baudry parvint à se cacher, et à se dérober aux poursuites pendant six mois. Il reparut ensuite dans la guerre de la Vendée, où il a péri.

La victoire des gardes nationales fut souillée par des atrocités. Malgré l'indignation de la plupart des habitants de Bressuire, et les efforts de quelques hommes de bien, il y eut des prisonniers massacrés de sang froid. M. Duchatel de Thouars, qui depuis à la convention montra tant de courage dans le procès du Roi, fit ce qu'il put pour sauver ces malheureux. On en égorgea un dans ses bras, et il fut blessé en voulant le préserver. M. de

Feu et M. de Richeteau, qui, à la suite de quelques pourparlers, avoient la veille consenti à rester en ôtage, furent aussi massacrés. Les gardes nationales de la plaine retournèrent dans leurs foyers, emportant comme trophées, au bout de leurs baïonnettes, des nez, des oreilles et des lambeaux de chair humaine.

La commission qui fut chargée, à Niort, de juger les prisonniers, montra beaucoup de douceur et d'humanité; elle ne prononça aucune condamnation ; tout fut rejeté sur les morts ou les absents.

Ce fut peu de jours après ces tristes événements, que nous arrivâmes à Clisson. La paroisse de Boismé, où est situé le château, n'avoit point pris part à la révolte. Comme elle touche presque à la plaine, les esprits y étoient moins ardents; d'ailleurs ils avoient conservé leurs prêtres. Le curé et le vicaire avoient prêté le serment, en protestant contre tout ce qui pourroit s'y trouver de contraire à la religion catholique, apostolique et romaine. Ils continuoient à reconnoître l'ancien évêque, et n'obéissoient point au constitutionnel. Le district, qui connoissoit le danger d'irriter les paysans sur cet article, fermoit les yeux sur cette irrégularité, tellement que le vicaire

ayant écrit au district qu'il rétractoit même cette espèce de serment, n'en avoit reçu aucune réponse.

Bientôt après notre arrivée, nous apprîmes les massacres de Septembre. Nous voulûmes cacher à ma mère la mort de M^me^. de Lamballe ; mais elle s'en douta, et nous interrogea. Notre silence lui confirma ce malheur. Elle tomba sans connoissance, et demeura trois semaines dans un état affreux. Nous parvînmes à lui dérober la nouvelle de l'assassinat de quelques autres personnes, surtout celui de M. de Montmorin, de Fontainebleau, le meilleur ami de toute notre famille. Le ministre périt le même jour.

Ce fut alors qu'on chassa les religieuses de leurs couvents. Ma mère avoit été élevée à Angoulême, par sa tante, abbesse de St. Auxonne, sœur du duc de Civrac. Elle avoit pour elle beaucoup de reconnoissance et d'attachement. Nous envoyâmes M. Thomassin la chercher, pour qu'elle vînt habiter avec nous. Nous lui offrîmes de donner aussi asile à plusieurs autres religieuses ; mais elle vint seule.

M. Henri de la Rochejaquelein étoit enfin parvenu à s'échapper de Paris. Toute sa famille avoit émigré. Il se trouvoit seul au châ-

teau de la Durbellière, dans la paroisse de Saint-Aubin de Baubigné, une de celles qui s'étoient révoltées. Cette circonstance, l'isolement où il se trouvoit, sa qualité d'officier de la garde du Roi, pouvoient faire craindre qu'on ne prît quelque mesure contre lui. M. de Lescure l'engagea à venir à Clisson, où il ne paroissoit pas qu'on dût avoir la moindre inquiétude. J'étois près d'accoucher. Le château étoit habité par des femmes et des personnes âgées. M. de Lescure n'étoit pas de caractère à montrer une imprudence inutile : d'ailleurs il étoit fort aimé, et regardé comme un homme uniquement livré à la piété et à l'étude. Nous vivions assez tranquilles.

Henri de la Rochejaquelein avoit alors vingt ans. C'étoit un jeune homme assez timide, et qui avoit peu vécu dans le monde. Ses manières et son langage laconique étoient remarquables par la simplicité et le naturel. Il avoit une physionomie douce et noble. Ses yeux, malgré son air timide, paroissoient vifs et animés. Depuis, son regard devint fier et ardent; il avoit une taille élevée et svelte, des cheveux blonds, un visage un peu alongé, et une tournure plutôt Anglaise que Française. Il excelloit dans tous les exercices du corps, sur-

tout à monter à cheval; mais, par je ne sais quel hasard, il n'avoit appris à faire des armes qu'un mois.

Nous avions beaucoup d'autres hôtes à Clisson; M. d'Auzon, vieillard infirme et respectable, proche parent de M. de Lescure, et qui lui servoit de père; M. Desessarts, notre voisin, gentilhomme que la famille de Lescure avoit toujours aimé, et qui depuis beaucoup d'années habitoit le château avec ses enfants. Il avoit un fils, officier de marine, émigré, et un autre qui étoit destiné à l'état ecclésiastique, et à qui M. de Lescure étoit fort attaché. Ce jeune homme n'étoit point encore engagé dans les ordres; cependant on lui avoit demandé le serment : il l'avoit refusé, et depuis ce moment il étoit forcé d'habiter à Poitiers, par mesure de surveillance. Le père et les fils étoient spirituels et aimables, ainsi que M^lle^. Desessarts. Il y avoit aussi à Clisson un chevalier de***, qui étoit un peu de nos parents. La révolution l'avoit ruiné, et il s'étoit réfugié chez nous. C'étoit un homme de cinquante ans, petit, gros, bon, mais fort borné, et bigot jusqu'au ridicule. M. de Marigny ne nous avoit pas quittés.

Telle étoit la société nombreuse qui habi-

toit Clisson. On se tenoit renfermé de peur de se compromettre. On ne faisoit ni on ne recevoit aucune visite. Les domestiques étoient très-nombreux, et presque tous très-sûrs, dévoués à nous et à nos opinions. Le maître d'hôtel et le valet de chambre, chirurgien de Mme. de Lescure, étoient cependant très-révolutionnaires; mais M. de Lescure les gardoit par respect pour les volontés de sa grand'mère, à laquelle ils avoient prodigué des soins, et qui l'avoit demandé en mourant.

Le 31 Octobre au soir, j'accouchai d'une fille. Dans un autre temps, j'aurois voulu la nourrir: mais je prévoyois que tôt ou tard la révolution nous atteindroit, et je voulois qu'il me fût possible de suivre M. de Lescure partout; soit en prison, s'il étoit pris; soit à la guerre où il avoit résolu de prendre part, si elle venoit à éclater. Je pris donc une nourrice pour ma fille.

Le Roi périt. MM. de la Rochejaquelein et de Lescure avoient chargé quelques amis de les avertir, si l'on préparoit un mouvement ou du moins un coup de main pour le sauver. Rien ne fut essayé. On se figure aisément quelle profonde douleur nous éprouvâmes tous en apprenant cet attentat. Pendant plu-

sieurs jours, ce ne furent que des larmes dans tout le château.

Après le fort de l'hiver, ma mère pensa à retourner en Médoc. Elle vouloit m'emmener avec elle; mais je me refusai à quitter M. de Lescure, et lui-même n'auroit pas consenti à s'éloigner du Poitou. Il prévoyoit que tôt ou tard les paysans, que l'on continuoit à vexer sans ménagement, finiroient par se révolter; et il vouloit faire la guerre avec eux. Mon père auroit eu aussi du regret de manquer cette occasion. D'un autre côté, ce voyage n'étoit pas sans danger. Dans ce malheureux temps, il y avoit quelquefois plus de risque à changer de demeure qu'à se tenir tranquille. Au milieu de ces irrésolutions, la guerre éclata.

Me voici à cette époque à jamais célèbre. On voit que cette guerre n'a pas été, comme on l'a dit, excitée par les nobles et par les prêtres. De malheureux paysans, blessés dans tout ce qui leur étoit cher, soumis à un joug que le bonheur dont ils jouissoient auparavant rendoit plus pesant, n'ont pu le supporter, se sont révoltés, et ont pris pour chefs et pour guides, des hommes en qui ils avoient mis leur confiance et leur affection. Les gentilshommes et les curés proscrits et persécutés, et qui d'ailleurs étoient ennemis de la cause qu'atta-

quoient les paysans, ont marché avec eux, et ont soutenu leur courage ; mais aucune personne raisonnable n'a jamais pu imaginer qu'une poignée de pauvres gens, sans armes et sans argent, pourroit vaincre les forces de la France entière. On s'est battu par opinion et par sentiment, non par calcul. On n'avoit ni but, ni même espoir positif, et les premiers succès ont passé l'attente qu'on avoit d'abord conçue. Il n'y a eu ni plan, ni complots, ni secrètes intelligences. Tout le peuple s'est levé à la fois, parce qu'un premier exemple a trouvé tous les esprits disposés à la révolte. Les chefs des diverses insurrections ne se connoissoient même pas. Pour ce qui regarde M. de Lescure et nos parents, je puis affirmer qu'ils n'ont fait aucune démarche qui pût amener la guerre. Ils la prévoyoient, la désiroient même ; mais c'étoit une idée vague et éloignée. S'ils eussent provoqué la révolte par quelque sourde menée, s'ils eussent activement travaillé à exciter les paysans, je le saurois, et assurément il n'y auroit pas lieu de le cacher. La suite du récit va montrer comment ils se trouvèrent conduits à prendre parti dans l'insurrection. Je crois pouvoir affirmer que dans toute la Vendée, les choses se sont passées à peu près de la même sorte.

CHAPITRE IV.

Commencement de la guerre. Départ de M. de la Rochejaquelein. Notre arrestation.

Je ne pourrai point donner des détails complets sur les premiers commencements de la guerre de la Vendée. Je n'en ai pas été témoin, et même je ne les ai jamais sus d'une manière très-précise, que pour quelques points. Je raconterai seulement de quelle manière elle arriva successivement jusqu'à nous.

Le recrutement des trois cent mille hommes fut la cause du soulèvement presque général dans le Bocage. Ce mouvement prit d'abord de l'importance sur deux points assez éloignés, Challans, dans le Bas Poitou, et St. Florent en Anjou, sur les bords de la Loire. Il n'y eut aucun concert entre ces deux révoltes; on fut même très-long-temps sans savoir dans un de ces cantons ce qui se passoit dans l'autre.

A St. Florent, le tirage avoit été indiqué pour le 10 Mars; les jeunes gens s'y rendirent

dans le dessein presque arrêté de ne point obéir. Quand on les vit mal disposés, on voulut les haranguer. Leur résistance augmentant toujours, on en vint aux menaces, et enfin la mutinerie se déclarant de plus en plus, le commandant républicain fit braquer une pièce de canon devant le district : un instant après, elle fut tirée sur les jeunes gens. Personne ne fut tué. Ils s'élancèrent sur la pièce ; on la leur abandonna. Les gendarmes et les administrateurs se dispersèrent en fuyant. Le district fut pillé, les papiers brûlés, la caisse distribuée. Le reste du jour se passa en réjouissances ; puis les jeunes gens retournèrent chez eux, sans trop savoir ce qu'ils deviendroient et comment ils échapperoient à la terrible vengeance des républicains.

Jacques Cathelineau, du village du Pin en Mauges, voiturier colporteur de laines, étoit un des hommes les plus respectés de tous les paysans du canton. Aussitôt qu'il eut entendu raconter ce qui venoit de se passer, il prit la résolution de se mettre à la tête de ses compatriotes, et de ne pas les laisser en proie à toutes les rigueurs qui menaçoient le pays. Sa femme le supplia de ne pas songer à ce projet. Il n'écouta rien. Laissant l'ouvrage auquel il

travailloit, il rassembla les habitants, et leur parla avec force du châtiment que tout le pays alloit subir, si l'on ne se déterminoit pas à se révolter ouvertement. Cathelineau étoit fort aimé de tout le monde : c'étoit un homme sage et pieux. Le courage et la chaleur qu'il mit dans ses exhortations, entraînèrent les jeunes gens. Aussitôt une vingtaine s'arment, et promettent de marcher avec lui. Ils partent sur le champ. Le nombre s'accroît ; ils arrivent au village de la Poitevinière. Cathelineau fait sonner le tocsin, rassemble les habitants, leur répète ce qu'il a persuadé à leurs voisins. Bientôt sa troupe est de plus de cent hommes. Alors il se détermine à aller attaquer un poste républicain de quatre-vingts hommes, qui étoit placé à Jallais, avec une pièce de canon. On marche en recrutant sans cesse sur la route. Le poste est enlevé. On y fait des prisonniers. On s'empare de la pièce, que les paysans surnomment *le Missionnaire*. On prend aussi des armes et des chevaux.

Encouragé par ce premier succès, Cathelineau entreprend le même jour d'attaquer Chemillé, où se trouvoient deux cents républicains et trois pièces de canon. Les révoltés étoient déjà plus de quatre cents. Ils essuient

une première décharge, fondent sur leurs ennemis, et emportent un avantage prompt et complet.

En même temps, deux autres rassemblements s'étoient formés dans les environs. Un jeune homme, nommé Foret, du village de Chanzeau, paysan un peu plus instruit et intelligent que ses camarades, qui venoit de rentrer en France, après avoir suivi un émigré, avoit paru exercer assez d'influence sur les jeunes gens à St. Florent. Les gendarmes vinrent pour l'arrêter le lendemain. Il s'y attendoit. Dès qu'il les vit approcher, il en tua un d'un coup de fusil; les autres s'enfuirent. Foret courut à l'église, sonna le tocsin, rassembla les habitants, leur prêcha la révolte, et leva une forte troupe dans tous les villages voisins. Stofflet, garde-chasse de M. de Maulevrier, en fit autant de son côté; et le 14 Mars au matin, ces deux troupes vinrent se joindre à celle de Cathelineau. Le jour même, on se porta sur Chollet, qui est la ville la plus considérable du pays. On eut à combattre cinq cents républicains qui avoient du canon. Le combat ne fut pas plus incertain ni plus long qu'à Chemillé; mais le résultat étoit plus important. Chollet étoit un chef-lieu de district.

On y trouva des munitions, de l'argent et des armes.

Le temps de Pâques approchoit; les paysans croyoient en avoir assez fait pour être craints. Ils voulurent retourner chez eux. L'armée fut entièrement dissoute. Tout rentra dans l'ordre accoutumé. Une colonne républicaine, envoyée d'Angers, parcourut le pays, ne trouva pas de résistance, mais n'osa pas exercer de vengeance. Après les Pâques, on songea à faire une nouvelle révolte, et à chasser encore les républicains; mais les paysans voulurent se donner des chefs plus importants. Ils allèrent dans les châteaux demander aux gentilshommes de se mettre à leur tête. M. d'Elbée étoit tranquillement auprès de sa femme, qui venoit d'accoucher, et il n'avoit pris aucune part à la première insurrection. M. de Bonchamp, qui étoit avec lui l'homme le plus considéré du canton, fut entraîné de la même façon.

L'insurrection du Bas Poitou commença le 12 Mars, à peu près en même temps que celle de l'Anjou. Elle fut plus générale. De Fontenay à Nantes, presque aucune paroisse ne se soumit au recrutement, et il se forma sur le champ un grand nombre de rassemblements

qui résistèrent ouvertement aux républicains. Les plus importants furent ceux de Challans et de Machecoult. Un nommé Gaston, perruquier, commanda le premier. Il avoit tué un officier, avoit revêtu son uniforme, et s'étoit donné quelque importance. Après s'être emparé de Challans, il marcha sur St. Gervais, et il y fut tué. Des rapports mal rédigés, de faux récits, firent de ce Gaston le commandant de Longwy, qui avoit ouvert ses portes aux Princes, en 1792. Pendant longtemps la France entière crut que tous les insurgés de la Vendée étoient commandés par ce général Gaston, tandis qu'en Poitou sa prompte mort faisoit qu'on ignoroit presque son nom.

Les révoltés du district de Machecoult eurent encore de plus grands succès; mais ils en usèrent pour faire des atrocités, et c'est le seul point de l'insurrection où il s'en soit commis. Peu après le soulèvement, on alla chercher M. de Charrette dans son château, pour le mettre à la tête de ces deux troupes, qui devinrent bientôt l'armée la plus considérable du Bas Poitou. Il avoit jusqu'à ce moment vécu tranquille et très-soumis. Du jour où il se vit le chef des révoltés, il approuva par politique

leurs cruautés, et les souffrit encore durant quelques jours, pour qu'il n'y eût plus ni amnistie à espérer, ni arrangement à faire. En peu de temps, il fut le principal chef de cette partie. Cependant cinq ou six petites troupes conservèrent des commandants particuliers.

Une autre armée se forma également le 12 Mars, du côté des Herbiers et de Chantonnay. Dès les premiers jours, elle fut commandée par des gentilshommes, M. de Verteuil, MM. de Béjarry et quelques autres. Ce fut de ce côté que les révoltés obtinrent d'abord les avantages les plus marqués; et de là est venu le nom de *Vendéens*, donné aux insurgés. Ils battirent un général républicain. Les Herbiers, Chantonnay, le Pont Charron, tombèrent en leur pouvoir. Au bout de quelques jours, ils se donnèrent pour chef M. de Royrand, qui étoit un ancien militaire fort respecté.

Pendant tous ces mouvements, nous étions à Clisson, parfaitement tranquilles, sans nous douter de rien. On étoit alors tellement dans l'inaction et la stupeur, qu'on ne savoit en aucune façon ce qui se passoit à quelques lieues plus loin. M. Thomassin étoit allé dans une terre de M. de Lescure, auprès des Sables. En revenant, il traversa le bourg des Herbiers, et

trouva que tout y étoit fort calme. Il n'y avoit pas plus de deux heures qu'il en étoit sorti, continuant sa route, qu'il vit arriver derrière lui beaucoup de personnes qui s'enfuyoient au grand galop, et qui lui dirent que les Herbiers venoient d'être pris par dix mille Anglais débarqués sur la côte : il les prit pour des fous, et poursuivit son chemin. En arrivant à Bressuire, il fut arrêté par plusieurs personnes qui le questionnèrent avec inquiétude, et lui firent part de toutes leurs alarmes. La ville étoit en rumeur. Deux cents volontaires étoient sous les armes. On ne savoit que croire des bruits qui commençoient à circuler. M. Thomassin, qui avoit continué à jouer à Bressuire son rôle de brave capitaine patriote, et qui portoit toujours son uniforme, avoit inspiré de la confiance aux autorités. Il se moqua de toutes leurs craintes, leur conta en riant son histoire des Herbiers, et leur dit qu'il se chargeoit de défendre la ville contre toute attaque. Ils le prirent au mot, et exigèrent sa parole qu'il reviendroit le soir même.

En effet, après être venu nous rendre compte de tout ce qui se disoit, il retourna à Bressuire, nous laissant inquiets et étonnés. Le lendemain, il nous fit dire qu'il étoit vrai que

les Herbiers et quelques autres bourgs venoient d'être pris; que l'on ne savoit pas encore si c'étoit par des rebelles ou par des troupes débarquées. Un débarquement paroissoit peu probable. De tels succès, obtenus par des paysans mutinés, n'étoient pas vraisemblables non plus.

Cependant d'heure en heure on venoit nous faire des récits absurdes et contradictoires. M. de la Rochejaquelein prit le parti d'envoyer un domestique chez sa tante, M^lle^. de la Rochejaquelein, qui demeuroit à Saint-Aubin de Baubigné, dont les Herbiers sont éloignés de quatre ou cinq lieues seulement. Il écrivit une lettre insignifiante, et le domestique fut chargé de nous rapporter de vive voix quelques nouvelles.

M. le chevalier de***, qui étoit ami et parent de M^lle^. de la Rochejaquelein, donna aussi au domestique, sans nous le dire, une lettre pour elle. Il lui envoyoit une douzaine de sacrés cœurs qu'il avoit peints sur du papier, et sa lettre contenoit cette phrase : « Je vous envoie » une petite provision de sacrés cœurs que j'ai » dessinés à votre intention. Vous savez que » les personnes qui ont foi à cette dévotion, » réussissent dans toutes leurs entreprises ».

Le domestique fut arrêté à Bressuire. On

ouvrit les lettres. Comme on disoit que les révoltés avoient pour signe de ralliement un sacré cœur cousu à leur habit, la lettre du chevalier de*** produisit un terrible effet. Le lendemain, à sept heures du matin, nos gens nous réveillèrent pour nous apprendre que le château étoit cerné par deux cents volontaires, et que vingt gendarmes étoient dans la cour. Nous crûmes que l'on venoit arrêter M. de la Rochejaquelein; nous le fîmes cacher, puis M. de Lescure alla demander aux gendarmes de quoi il étoit question. Ils répondirent que le district exigeoit que le chevalier de*** fût livré, ainsi que les chevaux, équipages, armes et munitions qui se trouvoient dans le château. M. de Lescure se mit à rire, et leur dit qu'apparemment on prenoit sa maison pour une place forte, commandée par le chevalier; qu'il y avoit sûrement du malentendu dans l'ordre du district; que le chevalier étoit un homme paisible et infirme, qu'on feroit mourir de peur, si on l'arrêtoit; qu'il répondoit de lui; qu'au reste il alloit donner des chevaux, des fourrages et des fusils, parce qu'il pensoit qu'on pouvoit en avoir besoin.

Le brigadier des gendarmes prit alors M. de Lescure à part, et lui dit qu'il pensoit comme

nous; qu'il voyoit bien que la contre-révolution alloit se faire; que les révoltés ou les troupes débarquées avoient entièrement défait les patriotes à Montaigu. Il ajouta qu'il falloit, en attendant, tâcher de contenter le district au meilleur marché possible, et qu'il demandoit en grâce à M. de Lescure de rendre un jour témoignage pour lui, afin qu'il conservât sa place. Mon mari écouta toutes ces confidences sans y rien répondre. Il se douta que ce gendarme étoit un patriote peureux. Nous en fûmes donc quittes pour quelques mauvais chevaux.

Deux jours après, M. Thomassin arriva. L'insurrection faisoit à chaque instant des progrès. Bressuire étoit menacé. Le district et les autorités s'étoient retirés à Thouars. M. Thomassin avoit trouvé moyen de s'évader. Il nous apprit la cause de l'expédition des gendarmes, et l'histoire des sacrés cœurs. On avoit d'abord voulu envoyer mettre le feu au château : il étoit parvenu à appaiser cette première fureur.

Nous passâmes la journée dans la joie, attendant toujours l'armée des royalistes. Les paroisses des environs de Bressuire avoient été désarmées après l'affaire du mois d'Août. Les plus ardents parmi les paysans avoient été tués

ou réduits à se cacher. Ainsi tout notre canton étoit contraint d'attendre, pour se soulever, qu'on vînt à son aide.

Le lendemain, nous sûmes que les rebelles avoient été repoussés, et que les autorités venoient de rentrer à Bressuire. Cette triste nouvelle nous consterna; c'étoit le signal de notre perte. Il falloit que M. de Lescure prît un parti. Toutes les gardes nationales de plusieurs endroits étoient convoquées pour aller défendre Bressuire. Il étoit, depuis quatre ans, commandant de sa paroisse. Le château renfermoit plus de vingt-cinq hommes en état de porter les armes, et sûrement l'ordre de marcher contre les rebelles ne pouvoit tarder d'arriver. Nous aurions bien voulu aller les joindre; mais nous ignorions jusqu'aux lieux où ils pouvoient être, et il n'y avoit pas moyen de s'échapper.

On se rassembla pour décider là-dessus. Henri de la Rochejaquelein, qui étoit le plus jeune, parla le premier. Il dit vivement que jamais il ne prendroit les armes contre les paysans ou les émigrés, et qu'il valoit mieux périr. M. de Lescure parla ensuite, et exposa qu'il seroit honteux d'aller se battre contre ses amis. Chacun fut de cet avis; et dans ce

triste moment, personne n'eut l'idée de proposer un conseil timide. Ma mère leur dit alors : « Messieurs, vous avez tous la même » opinion; plutôt mourir que de se déshono- » rer. J'approuve ce courage; voilà qui est ré- » solu ». Elle prononça ces mots avec fermeté; et s'asseyant dans un fauteuil : « Eh bien! dit- » elle, il faut donc mourir? » M. Thomassin répondit : « Non, Madame, j'irai demain ma- » tin à Bressuire, et j'essayerai de vous sauver : » mais peut-être suis-je devenu suspect aux » patriotes pour les avoir quittés; il est possible » qu'ils m'arrêtent. N'importe, je suis décidé » à m'exposer pour mes amis ». Nous le remerciâmes tous.

M. Thomassin partit. Chacun fit alors ses dispositions. Je renvoyai ma petite fille au village avec sa nourrice ; puis ma mère, ma tante l'abbesse et moi, nous allâmes nous cacher dans une métairie. Ces messieurs restèrent préparés à tout, après avoir exigé que nous ne demeurassions pas avec eux. Nous restâmes pendant quatre heures dans cette métairie, à genoux et en prières, fondant en larmes. Enfin M. Thomassin nous envoya dire qu'il avoit été assez bien reçu, qu'on n'avoit rien décidé contre nous, que jusqu'à présent tout se bor-

noit à quelques propos. Le domestique de Henri étoit toujours en prison : on avoit parlé de le fusiller.

Nous passâmes une semaine dans l'anxiété. Nos domestiques ne pouvoient entrer dans la ville sans un laissez-passer. On les fouilloit avec soin. M. Thomassin ne pouvoit nous écrire.

M. de Lescure et Henri avoient entrepris de m'apprendre à monter à cheval. J'avois une grande frayeur, et même quand un domestique tenoit mon cheval par la bride, et que ces deux messieurs marchoient à mes côtés, je pleurois de peur; mais mon mari disoit que dans un temps pareil, il étoit bon de s'aguerrir. Peu à peu, j'étois devenue moins craintive, et je faisois au pas quelques promenades autour du château. Un matin, nous étions à cheval tous les trois, Henri, M. de Lescure et moi; de loin, nous vîmes arriver des gendarmes. Nous forçâmes Henri à gagner au galop quelque métairie. Les gendarmes demandèrent encore des chevaux, et spécialement ceux de M. de la Rochejaquelein. Il en avoit encore un à l'écurie. M. de Lescure essaya de le sauver. Les gendarmes lui dirent que M. de la Rochejaquelein étoit beaucoup plus suspect que lui. « Je ne sais pas pour-

» quoi, répondit-il ; c'est mon cousin et mon » ami, et nous pensons absolument de même ». Les gendarmes demandèrent où il étoit. On leur répondit : A la promenade. Ils emmenèrent le cheval sans rien dire de plus.

Cependant nous apprenions tous les jours de nouvelles arrestations. Tout ce qui restoit de gentilshommes, la plupart vieux et infirmes, étoient mis en prison. Les femmes n'étoient pas épargnées. Nous attendions notre tour. L'ordre de tirer à la milice arriva sur ces entrefaites. Henri étoit compris dans cet ordre. Nos inquiétudes et nos angoisses redoubloient, lorsque arriva un exprès que M^lle^. de la Rochejaquelein envoyoit pour savoir des nouvelles de son neveu. Ce commissionnaire étoit un jeune paysan. Il nous donna de grands détails sur l'armée royaliste. Châtillon étoit pris. Toutes les paroisses des environs se joignoient aux révoltés. Le jeune homme finit par dire à Henri : « Monsieur, on dit que vous irez di- » manche tirer à la milice, à Boismé. C'est-il » bien possible, pendant que vos paysans se » battent pour ne pas tirer? Venez avec nous, » Monsieur, tout le pays vous désire et vous » obéira ».

Henri lui répondit, sans hésiter, qu'il alloit

le suivre. Le paysan lui dit qu'il faudroit prendre des chemins détournés, et faire au moins neuf lieues à travers les champs, pour échapper aux patrouilles des Bleus. C'étoit le nom que les paysans donnoient aux troupes républicaines.

M. de Lescure vouloit suivre son cousin. Nous nous y opposâmes. Henri lui représenta que leur situation n'étoit pas la même; qu'il n'étoit pas forcé de tirer à la milice; que ses paysans n'étoient pas révoltés; qu'il ne pouvoit quitter Clisson, sans compromettre le sort d'une famille nombreuse; qu'on ne savoit pas encore au juste ce que c'étoit que l'insurrection : « Je vais aller examiner les » choses de plus près, lui dit-il; je verrai si » cette guerre a quelque apparence de raison. » Mon départ ne sera pas remarqué; et si » vraiment il y a quelque chose à faire pour » la cause, alors il sera temps de vous déci- » der; maintenant il y auroit de la folie ». Nous joignîmes nos prières à ces représentations. M. de Lescure céda, après avoir résisté long-temps. M^lle^. Desessarts voulut ensuite empêcher Henri de partir, et lui dit que très-certainement il compromettroit son cousin et tous les habitants de Clisson, et que c'étoit

nous envoyer tous en prison. Henri répondit qu'il n'avoit rien à opposer à de pareilles objections, et qu'il seroit au désespoir d'attirer la persécution sur nous. M. de Lescure lui dit alors : « L'honneur et ton opinion t'ont fait » résoudre d'aller te mettre à la tête de tes » paysans ; suis ton dessein. Je suis déjà assez » affligé de ne pouvoir te suivre. Certaine- » ment la crainte d'être mis en prison ne me » portera pas à t'empêcher de faire ton de- » voir. — Eh bien ! je viendrai te délivrer », s'écria Henri en se jetant dans ses bras, et en prenant tout à coup cet air fier et martial, ce regard d'aigle que depuis il ne quitta plus. M. de Lescure pria que l'on ne fît plus aucune représentation sur le départ de Henri, qui étoit irrévocablement décidé.

Après cette scène touchante, le chevalier de*** nous dit qu'il vouloit aussi partir avec Henri, pour aller se joindre aux royalistes. Depuis l'histoire de sa lettre décachetée, la peur le faisoit extravaguer. Après lui avoir fait quelques objections, nous le priâmes de remarquer que M. de Lescure avoit répondu de lui par écrit, au district, et qu'il étoit indigne de le compromettre ainsi. Le chevalier de*** se mit à pleurer, dit qu'on vouloit sa mort, qu'on le

forçoit de résister à la volonté de Dieu, qui lui avoit inspiré le désir et donné les moyens de se sauver; puis il alla demander à mains jointes, à M. de Lescure, la permission de s'enfuir. Mon mari la lui donna par pitié et par dégoût. Alors, nous nous inquiétâmes pour Henri. Le chevalier de*** avoit cinquante ans; il étoit gros et lourd. Nous lui dîmes qu'il retarderoit la marche de son compagnon de voyage; qu'il ne pourroit faire neuf lieues dans une nuit, en sautant les fossés et les haies; qu'il seroit cause de la perte de Henri, et le feroit tomber dans quelque patrouille. « Quand il entendra du bruit, il se sauvera et me laissera là. — Me croyez-vous aussi poltron que vous? » répondit Henri. Abandonnerai-je quelqu'un » qui est avec moi? Si nous sommes surpris, » je me défendrai, et nous périrons, ou nous » nous sauverons ensemble ». Le chevalier de*** se mit à lui baiser les mains, en répétant: « Il me défendra! il me défendra! »

Le soir, quand les domestiques furent couchés, Henri, armé d'un gros bâton et d'une paire de pistolets, partit avec son domestique, le chevalier de*** et le guide. Le dimanche fixé pour la milice arriva. Nos gens se rendirent au bourg. Nous étions à déjeûner. Tout d'un

coup nous entendons crier : « Pistolets en » main ! » et nous vîmes vingt gendarmes entrer au galop dans la cour. Le château étoit cerné. Nous descendîmes sur le champ ; nous allâmes au-devant des gendarmes. Ils nous lurent un ordre du district, portant que M. et Mme. de Lescure, M. d'Auzon et toutes autres personnes suspectes qui pourroient se trouver à Clisson, seroient arrêtées. Ma mère déclara tout de suite, qu'elle me suivroit en prison ; mon père assura qu'il ne vouloit pas non plus nous abandonner : ils persistèrent dans ce généreux dessein, malgré nos instances. M. de Marigny dit aussi qu'il étoit résolu à partager le sort de M. de Lescure.

Les gendarmes avoient toujours leurs pistolets à la main. Il y en avoit deux à mes côtés, qui me suivoient pas à pas. Je leur demandai de me laisser monter dans ma chambre pour m'habiller, en leur faisant remarquer que si j'avois voulu, j'aurois bien pu, à leur arrivée, essayer de fuir ou de me cacher. M. d'Auzon représenta qu'il étoit fort malade. On lui permit de rester.

Quand les gendarmes virent que nous les recevions fort honnêtement, que le château étoit habité par des femmes et des vieillards,

que tous nos gens étoient allé tirer à la milice, ils commencèrent à s'adoucir. Un mot de ma mère les attendrit beaucoup. Je la pressois de ne pas me suivre. Un gendarme lui dit alors : « De toutes façons, il auroit fallu que madame » vînt ; l'ordre comprend toutes les person- » nes suspectes. — Vous voulez donc m'ôter » le plaisir de me sacrifier pour ma fille ? » répondit-elle. Peu à peu les gendarmes nous prirent en amitié, et finirent par nous raconter que l'ordre étoit donné depuis dix jours ; mais qu'on n'avoit pas cru pouvoir se fier aux gendarmes du pays, qui avoient montré de la répugnance à se charger de cette expédition. On avoit attendu l'arrivée des brigades étrangères qui se rassembloient contre les rebelles. Ils étoient arrivés de la veille, de Vierzon en Berry. Ils ajoutèrent qu'ils étoient bien affligés d'avoir à arrêter des gens si aimés dans le pays, et qu'ils feroient pour nous tout ce qui dépendroit d'eux. Cette bonne volonté, qu'ils nous montrèrent de plus en plus, ne fut point achetée ; nous ne songeâmes seulement pas à leur offrir de l'argent.

On attela des bœufs à la voiture, et nous partîmes tous les cinq, escortés par les gendarmes. En sortant de la cour, le chef leur dit :

« Citoyens, j'espère que vous vous empres-
» serez de rendre témoignage de la soumission
» avec laquelle on a obéi, et de l'accueil que
» nous avons reçu ». Quand nous arrivâmes à la porte de Bressuire, beaucoup de volontaires et de peuple se mirent à crier : « A l'a-
» ristocrate ! » Les gendarmes leur imposèrent silence, disant qu'on seroit bien heureux si tous les citoyens étoient aussi bons que nous.

La plupart des personnes arrêtées avoient été conduites au château de la Forêt sur Sèvre, qu'on avoit converti en prison. Les gendarmes nous avoient dit qu'on n'étoit pas sans inquiétude sur la sûreté de ces prisonniers ; qu'on craignoit un massacre. Ils nous avoient promis de s'efforcer de nous faire rester à Bressuire. Ils demandèrent instamment au district qu'on nous laissât retourner à Clisson, avec des gardes. Cela fut refusé. Alors ils sollicitèrent que du moins on nous donnât la ville pour prison. Un officier municipal, fort honnête homme, qui étoit notre épicier, s'offrit à nous garder chez lui. On y consentit.

M. de Lescure se rendit au district. Il étoit tellement respecté dans le pays, que les administrateurs furent interdits ; ils n'osèrent lui

dire qu'on vouloit l'arrêter. Ils alléguèrent que l'ordre étoit donné autant pour sa propre sûreté, qu'à cause des soupçons qu'on pouvoit avoir; qu'il ne pouvoit se plaindre, puisqu'on ne s'étoit déterminé à cette mesure, que bien après l'arrestation de tous les autres nobles. Mon mari leur parla avec assurance, demanda s'il y avoit quelque reproche positif à lui faire, et réclama pour qu'on lui fît son procès, s'il y avoit lieu. On ne lui dit rien du chevalier de*** ni de M. de la Rochejaquelein. C'étoit là les seuls points sur lesquels il pouvoit donner prise. M. et M^lle^. Desessarts s'étant déguisés en gens de service, ne furent point arrêtés. Mon père et ma mère auroient donc pu en faire autant.

CHAPITRE V.

Retraite de l'armée d'Anjou. Avantage remporté aux Aubiers, par M. de la Rochejaquelein. L'armée d'Anjou répare ses pertes. Massacres à Bressuire. Les républicains abandonnent la ville. Arrivée de M. de la Rochejaquelein à Clisson.

Nous nous établîmes tous les cinq dans deux petites chambres, chez l'officier municipal. Il nous recommanda de ne pas nous montrer à la fenêtre, de ne pas descendre; en un mot, de nous faire oublier le plus possible. Il est probable que cette précaution nous sauva la vie.

Nous apprîmes que M. Thomassin avoit été arrêté quelques jours auparavant, et conduit au château de la Forêt.

Deux jours après, la troupe qui étoit à Bressuire partit pour aller attaquer les rebelles aux Aubiers. Deux mille cinq cents hommes défilèrent sous nos fenêtres, chantant en chœur la Marseillaise, pendant que le tambour battoit. Je n'ai rien entendu de plus terrible et

de plus imposant. Ces hommes avoient l'air courageux et animé.

Le lendemain, le bruit se répandit qu'on avoit battu les brigands, et que M. de la Rochejaquelein étoit assiégé dans son château de la Durbellière. Nous passâmes une cruelle journée ; mais sur le soir, on vit tout à coup les braves de la veille arriver en désordre, criant : « Citoyens, au secours ! les brigands » nous suivent ! illuminez ! illuminez ! » La frayeur étoit si grande, que le général Quétineau, qui commandoit, ne put jamais établir une sentinelle à la porte de la ville. Nous commençâmes à espérer et à attendre les royalistes.

Henri, après nous avoir quittés, étoit arrivé à St. Aubin, chez sa tante. Son voyage avoit été périlleux et pénible. Il laissa le chevalier de***, et se dirigea, avec plusieurs jeunes gens des environs de Châtillon, du côté de l'armée des rebelles de l'Anjou : elle étoit alors vers Chollet et Chemillé. Il arriva pour être témoin d'une défaite qui fit reculer les insurgés jusqu'à Tiffauges. MM. de Bonchamp et d'Elbée, qui depuis quelques jours étoient à la tête de l'armée, Cathelineau, Stofflet et tous les chefs, s'accordèrent à lui dire que tout étoit perdu ;

on n'avoit pas deux livres de poudre; l'armée alloit se dissoudre. Henri, pénétré de douleur, s'en revint seul à St. Aubin. Il y arriva le jour même où les Bleus, sortis de Bressuire, étoient venus jusqu'aux Aubiers, et avoient dissipé un petit rassemblement qui avoit voulu résister un instant. Il n'y avoit encore aucun chef, aucun point de réunion dans ces cantons. Les paysans dont les paroisses n'étoient pas occupées par les républicains, arboroient le drapeau blanc, et s'en alloient joindre l'armée d'Anjou.

Henri ne supposoit pas qu'il y eût rien à faire. Les paysans apprenant qu'il étoit arrivé, vinrent le trouver en foule, le suppliant de se mettre à leur tête. Ils l'assurèrent que cela ranimeroit tout le pays, et que le lendemain il auroit dix mille hommes à ses ordres. Il ne balança pas, et se déclara leur chef. Dans la nuit, les paroisses des Aubiers, de Nueil, de St. Aubin, des Échaubroignes, des Cerqueux, d'Izernay, etc., envoyèrent leurs hommes, et le nombre promis se trouva à peu près complet; mais les pauvres gens n'avoient pour armes que des bâtons, des faux, des broches. Il n'y avoit pas en tout deux cents fusils; encore c'étoient de mauvais fusils de chasse. Henri

avoit découvert soixante livres de poudre, chez un maçon qui en avoit fait emplète pour faire sauter des rochers. Ce fut un trésor.

M. de la Rochejaquelein parut le matin, à la tête des paysans, et leur dit ces propres paroles : « Mes amis, si mon père étoit ici, » vous auriez confiance en lui. Pour moi, je » ne suis qu'un enfant; mais par mon cou- » rage, je me montrerai digne de vous com- » mander. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, » tuez-moi; si je meurs, vengez-moi ». On lui répondit par de grandes acclamations.

Avant de partir, il demanda à déjeûner. Pendant que les paysans alloient chercher du pain blanc pour leur général, il prit un morceau de leur pain bis, et se mit à le manger de bon cœur avec eux. Cette simplicité, qui n'avoit rien d'affecté, les toucha beaucoup, sans qu'il s'en doutât.

Malgré tout leur zèle, ces braves gens étoient un peu effrayés. La plupart n'avoient pas vu le feu; d'autres venoient d'être témoins d'une défaite; presque tous se voyoient sans armes. Cependant la troupe arriva jusqu'aux Aubiers, que les Bleus occupoient depuis la veille. Les paysans se répandirent autour du village, marchant derrière les haies

en silence. Henri, avec une douzaine de bons tireurs, se glissa dans un jardin assez près de l'endroit où étoient les républicains. Caché derrière la haie, il commença à tirer; les paysans lui approchoient à mesure des fusils chargés. Comme il étoit grand chasseur, et fort adroit, presque tous ses coups portoient. Il en tira près de deux cents, avec un garde-chasse.

Les républicains, jugeant qu'ils alloient être attaqués, firent un mouvement pour se mettre en bataille sur une hauteur qui se trouvoit derrière eux. Henri profita du moment, et se mit à crier : « Mes amis, les voilà qui s'enfuient! » Les paysans se le persuadèrent. Aussitôt ils sautèrent de toutes parts par-dessus les haies, en criant : Vive le Roi! Les échos augmentoient le bruit. Les Bleus, surpris d'une attaque si imprévue et si étrange, n'achevèrent pas leur mouvement, et prirent la fuite en désordre, abandonnant deux petites pièces de canon, leur seule artillerie. Les Vendéens les poursuivirent jusqu'à une demi-lieue de Bressuire. Il y en eut soixante-dix de tués, et beaucoup de blessés.

Telle étoit à peu près, et surtout dans les commencements de la guerre, la manière de

combattre des Vendéens. Toute la tactique consistoit à se répandre en silence derrière les haies, tout autour de la troupe des Bleus. On tiroit ensuite des coups de fusil de tous côtés; et à la moindre hésitation, au premier mouvement des républicains, on s'élançoit sur eux avec de grands cris. Les paysans couroient d'abord sur les canons. Les plus forts et les plus agiles étoient d'avance destinés à s'emparer promptement de l'artillerie, *pour l'empêcher de faire du mal,* comme ils disoient entre eux. Ils crioient : « Un tel, tu es le plus fort, saute » à cheval sur le canon ». Dans les combats, les chefs s'élançoient toujours les premiers. Cela étoit essentiel pour donner du courage aux soldats, qui étoient souvent un peu intimidés au commencement de l'action.

Cette manière de faire la guerre paroîtra sans doute singulière; mais elle est appropriée au pays. D'ailleurs, il faut songer que les soldats ne savoient pas faire l'exercice, et qu'à peine distinguoient-ils leur main droite de leur main gauche. Les officiers n'étoient guère plus habiles. Les commandants et les généraux n'avoient aucune pratique de l'art militaire. C'étoient des jeunes gens, des abbés simples tonsurés, sortant du séminaire, des bourgeois, des

paysans. Cependant ce sont eux qui, d'abord avec leur courage et leur enthousiasme, puis avec des talents qu'une prompte expérience développa, firent trembler la république, conquirent une partie de la France, obtinrent une honorable paix, et défendirent leur cause avec plus de succès et de gloire que toutes les puissances coalisées.

Quelques détails feront mieux connoître les succès des Vendéens. Il y avoit toujours une prodigieuse différence entre leur perte et celle des républicains. Les paysans, dispersés derrière les haies, n'offroient jamais un front où le feu des ennemis pût faire un grand ravage. Les troupes de ligne tiroient, sans viser, à hauteur d'homme, suivant leur habitude. Les paysans ajustoient et perdoient peu de coups : aussi tomboit-il habituellement au moins cinq hommes d'un côté, tandis que de l'autre on en perdoit un seul. Lorsque les Bleus étoient rangés sur un terrain un peu plus découvert, les paysans se hâtoient encore plus de les ébranler, en s'élançant vivement sur eux. Leur premier effort se dirigeoit toujours sur les canons. Sitôt que la lumière leur annonçoit une décharge, ils se jetoient à terre pour l'éviter, se relevoient aussitôt, couroient en avant pendant

qu'on rechargeoit les pièces, se baissoient encore pendant l'explosion, et de cette façon, ils arrivoient sur la batterie, et attaquoient les canonniers corps à corps.

Les défaites étoient terribles pour les républicains. Quand ils fuyoient dispersés, ils s'égaroient dans le labyrinthe des chemins du Bocage, où rien ne pouvoit diriger leur retraite. Ils tomboient par petits détachements entre les mains des paysans. Ils se trouvoient, sans le savoir, auprès d'un village, sans pouvoir résister aux habitants. Lorsque nos gens, au contraire, n'avoient pas réussi à ébranler la colonne ennemie, et qu'elle parvenoit à les repousser, ils se dissipoient sans qu'on pût les atteindre. Ils sautoient les haies, prenoient de petits sentiers détournés, et retournoient chez eux, dans l'espoir de se réunir encore deux ou trois jours après, et d'être plus heureux. Ils ne se décourageoient pas, et répétoient en s'en allant : « Vive le Roi ! *quand même* ».

Mais la grande et principale cause des premiers succès de la Vendée, c'étoient le courage et le dévouement des royalistes. Les troupes républicaines furent d'abord composées de volontaires nouveaux dans le métier des armes, de gardes nationales étrangères aux habitudes

militaires. L'enthousiasme ne suppléoit pas à l'habileté et à l'expérience, comme parmi nos braves paysans. Ce n'étoit pas leur propre volonté, ni le désir de défendre leur religion, leurs enfants et leurs chefs, qui avoient rassemblé les soldats de la république. Des réquisitions et des mesures de terreur avoient formé à la hâte des bataillons qui se battoient souvent avec répugnance. Leurs généraux inhabiles étoient sans cesse contrariés par des administrateurs ou des commissaires. On les destituoit sans motif, comme on les avoit nommés sans mérite. L'absurdité et l'ineptie présidoient à tous leurs conseils, autant que l'injustice et la cruauté.

Après le combat des Aubiers, nous comptions que les rebelles alloient poursuivre leurs succès, et arriver à Bressuire ; mais Henri songea qu'avant tout il falloit tirer l'armée d'Anjou de la position désespérée où il l'avoit laissée. Il courut toute la nuit pour aller retrouver MM. de Bonchamp et d'Elbée. Il leur fit amener les canons et les munitions dont il s'étoit emparé, et leur conduisit aussi des renforts. Les paroisses d'Anjou commencèrent à se rassembler, et à reprendre une nouvelle ardeur. L'armée se reforma, attaqua les Bleus,

les battit partout. Chollet, Chemillé, Vihiers, tout le pays qu'on avoit abandonné, furent repris, sans éprouver beaucoup de pertes. M. de Bonchamp fut légèrement blessé dans une de ces affaires.

Dans les jours qui suivirent la déroute des Aubiers, l'agitation et l'inquiétude continuèrent à régner à Bressuire et dans la troupe républicaine. Quatre cents Marseillais arrivèrent pour la renforcer. Ils commencèrent à crier qu'avant tout il falloit massacrer les prisonniers. Ils se portèrent à la prison; et malgré les ordres du général Quétineau, et la résistance de toutes les autorités, ils saisirent onze malheureux paysans qu'on avoit pris dans leurs lits quelques jours auparavant, parce qu'on leur soupçonnoit des intelligences avec les rebelles. Ces pauvres gens passèrent sous nos fenêtres. On les conduisit hors de la ville; on fit ranger l'armée en bataille. Le commandant des Marseillais demanda si quelques personnes de bonne volonté désiroient se joindre à ses soldats pour cette exécution. Elle faisoit horreur à tous les habitants du pays; mais quelques gens de Saint-Jean d'Angély se réunirent aux Marseillais. Le maire de Bressuire essaya encore de dé-

fendre les victimes. On le saisit et on l'emporta. Les paysans furent hâchés à coups de sabre. Ils reçurent la mort à genoux, priant Dieu, et répétant : Vive le Roi !

Nous attendions aussi une mort semblable : il paroissoit impossible de l'éviter; mais heureusement les Marseillais ignoroient notre réclusion, et les patriotes de Bressuire et du pays n'étoient pas capables de la leur apprendre. Malgré la différence d'opinions, ils avoient pour nous de l'estime et de l'attachement. Notre hôte étoit rempli de zèle et d'inquiétude sur notre sort. Deux ou trois jours après, il nous amena un nommé Lassalle, commissaire du département. C'étoit un jeune homme fat et bavard. Il nous montra de l'intérêt dans ses paroles. Il nous dit que la guerre avoit rendu nécessaire l'arrestation des nobles; que ce n'étoit pas lui qui avoit voulu nous appliquer cette mesure; que cependant il eût été singulier de voir en liberté des personnes naturellement suspectes; qu'au reste la guerre alloit finir; qu'on alloit raser les haies et les bois, décimer les habitants, envoyer le reste dans l'intérieur de la France, et repeupler le pays avec des colonies patriotes. « Il est fâcheux, disoit-» il, d'en venir à ce parti; mais on y est forcé

» par le fanatisme des paysans, qui du reste » sont de braves gens, *car jamais dans ce pays* » *aucun métayer n'a trompé son maître.* C'est » un fils de M. de la Rochejaquelein qui les » commandoit aux Aubiers. Vous le connois- » sez? demanda-t-il à M. de Lescure. — Oui. » — Il est même votre parent? — Cela est » vrai ». Je tremblois de frayeur pendant ce dialogue; mais l'air simple et le sang froid de M. de Lescure ne laissèrent rien soupçonner à Lassalle; d'ailleurs il arrivoit de Niort, et ne savoit pas que Henri eût habité Clisson. La ville et l'armée étoient tellement préoccupées par la frayeur, que personne ne songeoit à nous. La confusion qui régnoit dans toutes les démarches et dans tous les esprits, nous sauva comme par miracle. A chaque instant il arrivoit des troupes. Quelquefois des terreurs paniques saisissoient tous les habitants. C'étoient là nos moments de jouissance. Nous espérions alors que la ville alloit être prise, et nous écartions l'idée du danger que nous feroit courir l'attaque. M. de Lescure n'avoit pas d'autre idée que cette délivrance. Il l'attendoit pour se joindre à l'armée royaliste, et vouloit même prévenir ce moment, en s'échappant de Bressuire. Il ne supportoit pas la pensée

de ne pouvoir combattre; et assurément, si l'on nous eût transférés à Niort, comme on en parloit, M. de Lescure se seroit fait tuer plutôt que d'être ainsi emmené, et de perdre l'espoir qu'il avoit dans la promesse de Henri.

Ce fut pendant cette crise, que nous vîmes arriver l'abbé Desessarts. Il avoit été compromis à Poitiers, par la découverte d'une correspondance avec un émigré. Le représentant du peuple lui donna à choisir entre la mort ou l'enrôlement dans un bataillon. Il revêtit l'uniforme, et fut envoyé à Bressuire. Il venoit nous voir secrètement, et se concertoit avec mon mari sur les moyens d'aller rejoindre les Vendéens. Nous les décidâmes pourtant à ne hasarder ainsi leur vie et la nôtre, que si on nous transféroit à Niort.

Toutes les nuits il y avoit de nouvelles arrestations dans la ville. Les bourgeois suspects d'aristocratie, les patriotes douteux, étoient emprisonnés. On ne tarda guère à faire subir le même sort au généreux maire qui s'étoit opposé au massacre. Au milieu de cette rigueur toujours croissante, la Providence continuoit à nous préserver. Pendant que chaque jour contribuoit à augmenter nos craintes, une nouvelle circonstance vint surtout les redou-

bler. Ma mère reçut par la poste une lettre d'un prêtre émigré en Espagne. Il lui mandoit, d'une manière mal déguisée, que la guerre venoit d'être déclarée, que la contre-révolution étoit infaillible, et qu'elle devoit être contente. Le lendemain, on commença à ouvrir nos lettres et à nous les remettre décachetées. Nous tremblions d'en voir arriver de semblables à celle de ce prêtre, et nous n'étions pas même bien assurés que celle-là n'eût pas été lue.

Cependant on continuoit à faire des efforts pour le recrutement, dans les paroisses qui ne s'étoient pas encore soulevées; et loin de réussir, on ne faisoit qu'augmenter le nombre des révoltés. Les paysans étoient inébranlables dans leur résolution à cet égard; rien ne pouvoit les obliger à se soumettre au tirage. Je citerai deux exemples qui eurent lieu pendant les derniers moments de notre séjour à Bressuire.

La petite paroisse de Beaulieu fut avertie du jour où l'on devoit faire le tirage. La troupe s'y rendit, et n'y trouva pas un homme. Il n'y avoit plus que des femmes dans le village. On leur signifia que si le lendemain les hommes n'étoient pas rentrés, on viendroit y mettre le feu. Le lendemain on y retourna; les mai-

sons étoient désertes; on ne vit ni femmes ni enfants. Tout le village fut brûlé. Après cette terrible exécution, on somma de la même manière la paroisse de St. Sauveur. Malgré l'exemple de Beaulieu, tous les habitants disparurent. Le maire seul resta avec quelques femmes, pour tâcher de sauver le village. On l'arrêta, et on alloit mettre le feu, quand on apprit que les royalistes étoient près de Bressuire.

Le 1^er^. Mai 1793, la rumeur et le désordre s'accrurent dans la ville. Le bruit se répandit que les brigands étoient venus attaquer Argenton le Château. Le soir, on sut qu'ils avoient réussi, et qu'ils se dirigeoient sur Bressuire, dont ils n'étoient pas éloignés de trois lieues. On mit toutes les troupes sous les armes; mais elles étoient frappées de terreur. Jamais le général Quétineau ne put obtenir que la cavalerie fît une reconnoissance. Quelques cavaliers s'avancèrent un peu, et revinrent précipitamment, disant qu'ils avoient vu de loin une colonne ennemie. Quétineau se porta de ce côté; c'étoit un paysan qui labouroit son champ avec huit bœufs.

La nuit se passa ainsi, la frayeur des républicains s'accroissant de moment en moment.

La crainte d'être massacrés ou emmenés, nous tenoit dans des transes continuelles; enfin, au point du jour, les troupes commencèrent à défiler sans bruit. Le général Quétineau, voyant les dispositions de ses soldats, s'étoit déterminé à faire sa retraite sur Thouars. Il avoit cinq mille hommes; mais il ne pouvoit compter sur eux pour défendre Bressuire, dont la vieille enceinte tomboit en ruine. Le château est dans une assez belle position, mais il étoit aussi fort dégradé; depuis que Duguesclin l'avoit emporté d'assaut sur les Anglais, il n'avoit pas été réparé.

Cette retraite ne se fit pas avec ordre. Pour que rien ne la retardât, Quétineau ordonna à chaque soldat de prendre quatre boulets dans son sac, ne sachant comment emporter assez vîte ses munitions. Cela étoit inexécutable; aussi presque tout fut-il laissé à Bressuire. On avoit d'abord oublié la caisse militaire; on renvoya un détachement pour la chercher. Presque tous les drapeaux furent abandonnés. Une bonne partie des Marseillais déserta. La plus grande partie des habitants suivit le général Quétineau, ou se dirigea sur les villes voisines. Pendant toute cette retraite, nous attendions notre sort. Nous ne pouvions croire

qu'on nous oubliât complétement. Nous avions fermé nos volets. Chaque fois que nous apercevions une compagnie faire halte devant la porte, nous imaginions qu'on alloit nous prendre. Enfin, peu à peu la ville resta comme déserte, sans qu'on songeât à nous, et nous restâmes libres. Quant aux prisonniers de la Forêt, on les avoit emmenés à Niort, et de là Angoulême, où ils restèrent prisonniers; mais aucun d'eux ne périt.

Notre hôte vint alors nous prier de lui donner asile à Clisson; il craignoit que la ville ne fût mise à feu et à sang parles royalistes, pour venger le massacre des prisonniers, qui deux fois avoient été égorgés à Bressuire, au mois de Septembre 1792, et puis dernièrement par les Marseillais. Il dit à M. de Lescure que les brigands aimoient les nobles et respectoient leurs châteaux. Beaucoup d'autres habitants de la ville nous firent la même demande. M. de Lescure répondit qu'il verroit avec plaisir tous ceux qui viendroient chez lui; mais qu'il ne concevoit pas l'avantage qu'on pouvoit espérer, en choisissant cette retraite. Il envoya à Clisson pour qu'on amenât des charrettes, afin d'y charger les effets des personnes à qui il accordoit l'hospitalité.

A onze heures, nous fûmes avertis que la ville étoit enfin complétement évacuée et presque abandonnée. Nous descendîmes ; nous traversâmes les rues ; on n'y voyoit plus que quelques femmes qui se lamentoient. Quand nous eûmes passé la porte, M. de Lescure et moi prîmes notre course par des sentiers détournés : laissant derrière nous mes parents, qui marchoient plus doucement, nous arrivâmes seuls à Clisson. On ne pouvoit concevoir notre délivrance ; personne ne pouvoit en croire ses yeux. Nous retrouvâmes à Clisson MM. Desessarts, d'Auzon, etc. L'abbé Desessarts, qui depuis s'est toujours appelé *le Chevalier*, étoit parvenu à déserter. Il vint nous rejoindre le même jour. Le château se remplit aussi des fugitifs de Bressuire.

Vers le milieu du jour, on répandit la nouvelle que les royalistes avoient changé de direction, et ne marchoient plus sur Bressuire. M. de Lescure se décida sur le champ. Il envoya avertir dans les paroisses voisines, donna un lieu de rendez-vous aux paysans, et leur fit dire qu'ils y trouveroient des chefs. De son côté, il se détermina à partir tout de suite pour Châtillon, afin d'y prendre de la poudre et quelques renforts, et amener ces secours

au lieu du rendez-vous, assez tôt pour pouvoir occuper Bressuire avant que les Bleus y revinssent.

Nous commençâmes à faire tous les préparatifs. M. de Lescure n'avoit communiqué ses projets qu'à M. de Marigny, au chevalier Desessarts et à moi. Mes parents avoient bien les mêmes sentiments que nous, mais non pas la même ardeur de jeunesse. Nous nous cachâmes d'eux : nous redoutions les réflexions et les conseils raisonnables. Nous nous enfermâmes tous les quatre dans une chambre, au milieu d'un château rempli de patriotes réfugiés. Ces messieurs se mirent à apprêter des armes, et moi je faisois des cocardes blanches.

Sur les quatre heures, M. de Lescure vint dire à ma mère que toutes les dispositions étoient faites pour que les femmes partissent escortées, et se rendissent à Châtillon. Elle demanda : « Mais si les patriotes reviennent à » Bressuire, qu'allons-nous devenir ? — De» main, au point du jour, dit M. de Lescure, » je serai maître de Bressuire. Quarante pa» roisses se révoltent cette nuit par mes or» dres ». Ma mère se trouva mal, en s'écriant : « Nous sommes perdus ! » Elle lui représenta qu'il n'avoit pas calculé cette démarche avec

prudence et sang froid ; qu'il ignoroit la position des armées royalistes et républicaines ; que probablement on alloit envoyer de Parthenay pour nous arrêter ; que les paroisses se soulèveroient sans doute, mais sans apparence de succès, si elles étoient livrées à elles-mêmes. M. de Lescure n'écouta point ces objections ; il avoit trop souffert de rester détenu et oisif, et d'avoir différé à se jeter dans la révolte, à cause de nos premières instances. Il avoit vu la frayeur des troupes républicaines ; elle lui donnoit de l'espoir. Il se croyoit certain de pouvoir mettre sa famille en sûreté, et ne pensoit pas l'exposer à aucun danger. Si, pour entreprendre une insurrection, on calculoit les espérances de succès, jamais on ne la commenceroit. Quand une fois elle est entamée, il faut bien la soutenir. La raison et le courage portent à continuer une résistance devenue nécessaire ; mais ce n'est qu'avec une audace irréfléchie, un dévouement entier à ses opinions, un enthousiasme d'autant plus noble qu'il est plus aveugle, que l'on commence de telles entreprises.

MM. de Lescure et de Marigny partirent, montés sur d'excellents chevaux. A peine étoient-ils sortis, que je vis arriver un patriote

de Bressuire, qui se glissoit tout tremblant dans le château, en répétant : « Ils y sont ! ils » y sont ! — Quoi ? lui dis-je. — Les bri- » gands sont à Bressuire », répartit-il. Je le laissai s'affliger avec les autres gens de la ville, et je fis courir tout de suite après M. de Lescure. Il revint au bout d'un quart d'heure, et me trouva causant avec tous les patriotes effrayés. Au moment même, un des métayers qui étoient allé chercher leurs meubles, arriva de Bressuire, et conta que les brigands avoient pris ses bœufs, et qu'apprenant qu'ils étoient à M. de Lescure, ils avoient dit qu'ils les rendroient sur un billet de sa main. « Je vois que » vous aviez raison, dit en souriant M. de Les- » cure aux gens de Bressuire ; il paroît que » les brigands aiment les nobles. Je vais aller » chercher mes bœufs, et sauver vos effets. » Restez ici sans inquiétude ».

Après ce second départ, moins inquiétant que le premier, je songeai que si les royalistes arrivoient sans que M. de la Rochejaquelein fût à leur tête, il se pourroit bien qu'ils fussent mécontents de trouver le château rempli de patriotes. Pour éviter tout accident, j'engageai d'abord tous ces réfugiés à quitter leur cocarde, leur disant qu'il falloit ne prendre le

signe d'aucune opinion, puisque nous ne voulions pas nous défendre. Ensuite je les plaçai tous dans une aile du château, en les engageant à s'y tenir tranquilles. Mon père et ma mère étoient auprès de ma tante, qui étoit malade. J'avois ordonné à tous les gens de ne pas sortir; je craignois qu'ils ne fissent quelque imprudence : de façon que j'étois seule dans la cour, par agitation plutôt que par courage. Au bout de quelques minutes, j'entendis le galop de plusieurs chevaux, et des cris de vive le Roi! C'étoient M. de Lescure et M. de Marigny, qui revenoient avec Henri de la Rochejaquelein : ils l'avoient trouvé en chemin avec trois autres cavaliers. A ce cri de vive le Roi! tout le monde sortit du château. Henri se jeta dans nos bras, en pleurant et s'écriant : « Je vous ai donc délivrés! » Pendant cette joie et cette émotion, les patriotes de Bressuire ouvrirent doucement leur porte, et virent, à leur grande surprise, que c'étoit nous et tous les gens de la maison, qui répétions : Vive le Roi! Ils se jetèrent à nos pieds. M. de Lescure conta toute leur histoire à Henri, qui dit qu'en effet l'asile étoit bien choisi, et qu'ils avoient sagement fait de se mettre à l'abri des brigands, dans leur propre château.

Nous voulûmes ensuite qu'il embrassât quelques-unes des femmes, pour les réconcilier avec ces brigands qu'elles regardoient comme des espèces de monstres. Nous étions tous dans l'ivresse.

Henri nous donna quelques détails sur l'armée; il nous parla surtout de la valeur et de l'enthousiasme des paysans. Nous sûmes qu'il y avoit plusieurs corps de rebelles, commandés par des chefs différents; que presque tous avoient des succès; mais qu'il n'y avoit point de relations habituelles entre eux; que M. de Charrette étoit un des principaux; qu'il venoit de surprendre l'île de Noirmoutier. Nous lui demandâmes de quelle manière on se procuroit des munitions. Il nous raconta comment, à l'attaque d'Argenton, chaque canon n'avoit que trois coups à tirer; mais on y avoit trouvé de la poudre. On avoit alors douze gargousses par chaque pièce. Jamais on n'avoit été si riche. Ces détails, qui auroient dû paroître effrayants, nous combloient de joie. Ma mère elle-même disoit qu'il n'y avoit pas à hésiter, et que le devoir de tout gentilhomme étoit de prendre les armes. Les traits de bravoure de tous ces paysans, que nous rapportoit Henri, nous remplissoient d'admiration. Moi surtout

Universitas

je me livrois à l'espérance avec une vivacité d'enfant.

Henri nous présenta un jeune homme qui étoit venu avec lui, M. Forestier : c'étoit le fils d'un cordonnier de Chaudron. Il avoit été élevé par les soins de M. Dommaigné, et l'avoit suivi depuis le commencement de l'insurrection. Il étoit âgé de dix-sept ans, et avoit une figure charmante. Il venoit de finir ses études. Henri nous dit que c'étoit un des officiers de la cavalerie Vendéenne ; qu'il étoit d'une rare bravoure, et que les chefs et les soldats l'aimoient beaucoup.

M. de Lescure, Henri de la Rochejaquelein et M. Forestier, repartirent bientôt après pour Bressuire. M. de Lescure étoit empressé d'aller se réunir aux généraux, et faire connoissance avec eux. Il fut convenu que mon père, M. de Marigny et M. Desessarts, iroient aussi le lendemain joindre l'armée. Ma mère et moi, les femmes et les vieillards, devions aussi quitter Clisson, pour aller nous établir au château de la Boulaye, qui appartenoit à M. d'Auzon ; il étoit situé dans la paroisse de Mallièvre, entre les Herbiers et Châtillon, au centre du pays insurgé.

CHAPITRE VI.

Les Vendéens occupent Bressuire. Tableau de l'armée royaliste.

Au point du jour, je reçus un billet de M. de Lescure ; il me mandoit qu'il alloit arriver avec Henri, à la tête de quatre-vingts cavaliers. On fit des préparatifs pour les recevoir. Ils amenèrent avec eux le chevalier de Beauvolliers. C'étoit un grand jeune homme de dix-huit ans, que l'on avoit enrôlé par force à Loudun, dans les gendarmes, et qu'on avoit envoyé à Bressuire. Il avoit, la veille, trouvé le moyen de quitter son corps; et aussitôt qu'il vit la ville complétement évacuée, il se mit au galop pour aller en porter la nouvelle aux rebelles qui arrivoient. Son habit de gendarme le fit mal recevoir des premiers cavaliers qu'il rencontra. Cependant un officier paysan, qui se trouvoit là, prit un peu plus de confiance en lui. M. de Beauvolliers lui proposa de venir abattre l'arbre de la liberté, à Bressuire. Le paysan lui répondit : « Allons ;

» mais s'il y a du monde dans la ville, et que » nous soyons surpris, je te brûle la cervelle ». M. de Beauvolliers répondit : « J'y consens, car » je ne suis ni traître ni poltron ». Il se montra toujours plein de bravoure et de douceur. Il devint aide de camp et intime ami de M. de Lescure.

Tous les autres cavaliers qui vinrent avec ces messieurs, n'avoient pas une tournure militaire ni distinguée. Leurs chevaux étoient de toutes tailles et de toutes couleurs. On voyoit beaucoup de bâts au lieu de selles, de cordes au lieu d'étriers, de sabots au lieu de bottes. Ils avoient des habits de toutes les façons, des pistolets à la ceinture, des fusils et des sabres attachés avec des ficelles. Les uns avoient des cocardes blanches, d'autres en avoient de noires ou de vertes. Tous avoient un sacré cœur cousu à leur habit, et un chapelet à leur boutonnière. Ils avoient attaché à la queue de leurs chevaux des cocardes tricolores et des épaulettes enlevées à des Bleus. Les officiers étoient un peu mieux équipés que les soldats, mais n'avoient pas de marques distinctives.

Toute cette troupe venoit pour se montrer aux portes de Parthenay, et y donner une

fausse alarme, afin de cacher la marche de l'armée, qui devoit s'avancer sur Thouars.

Les soldats se mirent à déjeûner. Les paysans des paroisses voisines arrivoient de toutes parts pour se joindre à eux. Des femmes venoient, la hache à la main, après avoir coupé les arbres de la liberté. Le château étoit plein de gens qui mangeoient, qui buvoient, en chantant et criant : Vive le Roi!

Pendant ce temps-là, M. de Lescure racontoit qu'à Bressuire on l'avoit reçu à bras ouverts; qu'on l'avoit traité comme chef de toutes les paroisses de son canton; qu'on l'avoit fait entrer dans le conseil de guerre; qu'on attendoit avec impatience mon père, M. de Marigny et M. Desessarts. Trouver des officiers étoit un grand bonheur, car l'armée en manquoit.

Au milieu de cette conversation, nous entendîmes un tumulte violent dans la cour. Les Vendéens avoient attaché leurs chevaux, et, suivant leur usage, n'avoient pas placé de sentinelle. Trois habitants de Bressuire, dont les femmes s'étoient réfugiées à Clisson, arrivèrent pour les chercher et les emmener à Parthenay. Ils étoient en uniforme de garde nationale, bien armés, et à cheval. Voyant tant de che-

vaux dans la cour, ils crurent, sans y trop regarder, qu'un détachement de Parthenay étoit venu pour nous enlever. Ils trouvent un petit domestique âgé de quinze ans, et lui disent : « Bon jour, citoyen ». Cet enfant répondit en criant : « Il n'y a pas de citoyens ici. Vive le « Roi ! aux armes ! voilà les Bleus ! » Aussitôt tous les cavaliers sortent comme des furieux, le sabre à la main. Mon père et moi étions par hasard dans la cour. Nous courûmes les premiers, et nous nous jetâmes devant ces trois hommes qu'on alloit massacrer. Nous essayâmes d'expliquer aux paysans que ces gens ne venoient pas faire de mal, qu'ils vouloient emmener leurs femmes : elles étoient là à genoux, suppliant et demandant grâce. Les paysans ne vouloient rien entendre. M. de la Rochejaquelein se mit à leur parler. Pendant ce temps, nous fîmes entrer les trois hommes ; ils quittèrent leur habits, prirent une cocarde blanche. Pour calmer les cavaliers, ils furent obligés de cracher sur la cocarde tricolore, et de crier : Vive le Roi !

Vers midi, M. de Lescure et Henri partirent pour Parthenay, et nous pour Bressuire, en accordant aux patriotes réfugiés la permission de rester à Clisson tant qu'ils s'y croi-

roient plus en sûreté qu'ailleurs. Tous étoient des gens honnêtes et paisibles.

Nous nous mîmes en voiture, et des domestiques armés nous escortoient. Quand nous fûmes près de la ville, nous commençâmes à voir des Vendéens. Ils surent qui nous étions, et se mirent à crier : Vive le Roi ! Nous le répétions avec eux, en pleurant d'attendrissement. J'en aperçus une cinquantaine à genoux au pied d'un calvaire. Rien ne pouvoit les distraire de leurs prières.

La ville étoit occupée par environ vingt mille hommes ; il y en avoit six mille tout au plus armés de fusils ; le reste portoit des faux emmanchées à l'envers, arme dont l'aspect est effrayant, des lames de couteau, des faucilles plantées dans un bâton, des broches, ou bien de grosses massues de bois noueux. Tous ces paysans étoient dans l'ivresse de la joie ; ils se croyoient invincibles. Les rues étoient pleines ; on sonnoit toutes les cloches. On avoit fait un feu, sur la place, avec l'arbre de la liberté et les papiers des administrations.

Mon père, M. de Marigny et le chevalier Desessarts, allèrent trouver les généraux. Je me mis à promener dans la ville avec mes femmes. Les paysans me demandoient si j'étois de Bres-

suire. Je leur disois comment la veille j'y étois prisonnière, et comment ils m'avoient délivrée : ils étoient tout heureux d'avoir sauvé une dame noble. Ils me contoient que les émigrés alloient venir à leur secours pour rétablir le Roi et la religion. Ils voulurent ensuite me mener vers Marie-Jeanne : c'étoit une pièce de canon de douze. Elle venoit du château de Richelieu, où le cardinal l'avoit fait placer autrefois avec cinq autres; elle étoit d'un très-beau travail, chargée d'ornements et d'inscriptions à la gloire de Louis XIII et du cardinal. Les républicains avoient pris ce canon à Richelieu, pour le conduire contre les brigands, et il avoit été enlevé au premier combat de Chollet. Les paysans, je ne sais pourquoi, lui avoient donné ce nom de Marie-Jeanne. Ils y attachoient une idée miraculeuse, et croyoient qu'elle étoit un signe certain de victoire. Je trouvai ce canon sur la place; il étoit orné de fleurs et de rubans, et les paysans l'embrassoient. Ils me demandèrent de l'embrasser aussi, ce que je fis volontiers. Il y avoit là treize autres pièces de divers calibres.

Sur le soir, je fus bien surprise et édifiée de voir tous les soldats qui logeoient dans la même maison que nous, se mettre à genoux,

répétant le chapelet qu'un d'entre eux disoit tout haut. J'appris qu'ils ne manquoient jamais à cette dévotion trois fois par jour.

Leur bravoure et leur enthousiasme n'avoient pas détruit leur douceur naturelle. Leur amour et leur respect pour la religion, bien qu'assez peu éclairés, augmentoient ce sentiment. Dans les premiers mois de la guerre, avant que les atrocités des républicains eussent inspiré le désir des vengeances et des représailles, l'armée Vendéenne étoit aussi touchante par ses vertus, qu'admirable par son courage; et depuis, malgré les cruautés des républicains, aucun des désordres qui accompagnent les guerres, n'ont souillé la victoire des royalistes. On entroit de vive force dans les villes sans les piller; on ne maltraitoit pas les vaincus; on n'exigeoit d'eux ni rançon, ni contribution : du moins les habitants du pays ne se rendoient jamais coupables de ces excès. Quelques déserteurs, de jeunes Bretons qui avoient passé la Loire pour se dérober au recrutement, et qui ne pouvoient tirer de chez eux aucun moyen de subsistance, n'étoient pas toujours aussi irréprochables; mais on les punissoit sévèrement. Dans les divisions du Bas Poitou et du comté Nantais, les choses ne se

passoient pas toujours ainsi, et quelques désordres s'y sont commis.

Dans cette journée que je passai à Bressuire, je pus apercevoir ce caractère des soldats Vendéens. Ils détestoient cette ville, à cause des massacres que les troupes y avoient commis; et pour assouvir leur colère, ils ne songeoient pas à faire le moindre mal à un habitant, dans sa personne ou dans sa maison : ils se bornoient à démolir les murs extérieurs de Bressuire.

Dans la maison où j'étois logée, et même dans la chambre où j'étois descendue, il y avoit beaucoup de soldats. Je les entendis s'affliger de ne pas avoir de tabac. Je leur demandai s'il n'y en avoit pas dans la ville. « On en » vend bien; mais nous n'avons pas d'argent, » répondirent-ils ». Alors j'en fis acheter que je leur donnai. Deux cavaliers prirent dispute dans la rue, sous nos fenêtres. Un d'eux tira son sabre et toucha l'autre légèrement. Celui-ci alloit riposter. Mon père, qui étoit tout auprès, lui retint le bras, en lui disant : « Jésus-» Christ a pardonné à ses bourreaux, et un » soldat de l'armée catholique veut tuer son » camarade ! » Cet homme embrassa l'autre sur le champ. Au reste, je n'ai jamais entendu parler d'un duel dans notre armée. La guerre

étoit si active et si périlleuse, que personne ne songeoit à montrer son courage autrement que contre l'ennemi.

L'armée qui occupoit Bressuire étoit composée d'Angevins, et de Poitevins des paroisses qui touchent l'Anjou. Les paroisses que M. de Lescure fit soulever, s'y réunirent, et on la nommoit *la grande armée.* D'ordinaire elle avoit environ vingt mille hommes. Pour les expéditions importantes, on la portoit facilement au double. C'est elle qui avoit le plus d'ennemis à combattre, et qui a eu le plus de succès. Presque toujours elle agissoit de concert avec la division de M. de Bonchamp, qui pouvoit même être regardée comme en faisant partie. Cette division étoit formée de paroisses qui touchent la Loire du côté de St. Florent. Les Bretons qui avoient passé la rivière, s'y étoient joints. Elle comptoit dix ou douze mille hommes, et elle avoit à se défendre plus spécialement contre les troupes républicaines qui occupoient Angers.

M. de Charrette commandoit dans le marais et sur les côtes : il avoit vingt mille hommes dans les plus fortes réunions; il avoit affaire aux garnisons de Nantes et des Sables. Dans le même canton, trois ou quatre petits

rassemblements, commandés par MM. de la Cathelinière, Couëtus, Jolly et Savin, agissoient souvent avec M. de Charrette.

M. de Royrand occupoit Montaigu et les cantons adjacents. Sa division étoit de douze mille hommes. Il n'avoit à combattre que les troupes stationnées à Luçon.

Entre Nantes et Montaigu, MM. de Lyrot et d'Isigny avoient trois ou quatre mille hommes. Ils avoient à se défendre du côté de Nantes.

On voit que la grande armée appuyoit ses derrières sur ces divisions; mais elle avoit à se soutenir sur une ligne bien étendue. Elle étoit à découvert au nord, à l'est et au midi. Les républicains pouvoient venir l'attaquer de Fontenay, de Parthenay, d'Airvault, de Thouars, de Vihiers, de Doué et de Brissac; aussi a-t-elle successivement attaqué et occupé toutes ces villes, soit en repoussant ses ennemis, soit en allant les chercher. Je vais faire connoître les chefs qui la commandoient. Il n'y avoit eu encore aucune nomination de généraux : les soldats suivoient ceux en qui ils avoient confiance, et ceux-ci s'entendoient fort bien entre eux, sans qu'il fût question de grades ni de subordination positive.

M. de Bonchamp, chef de l'armée d'Anjou, étoit un homme de trente-deux ans. Il avoit fait la guerre dans l'Inde avec distinction, sous M. de Suffren. Il avoit une réputation de valeur et de talent que je n'ai jamais entendu contester une seule fois. Il étoit reconnu pour le plus habile des généraux. Sa troupe passoit pour mieux exercée que les autres. Il n'avoit aucune ambition, aucune prétention. Son caractère étoit doux et facile. Il étoit fort aimé dans la grande armée, et on lui accordoit une entière confiance ; mais il étoit malheureux dans les combats. Il a paru rarement au feu sans être blessé, et son armée étoit ainsi souvent privée de sa présence. C'est aussi pour cette cause que je n'ai jamais été à portée de le voir. Il comptoit dans sa division d'excellents officiers; MM. de Fleuriot, anciens militaires, qui le remplaçoient en son absence; MM. Soyer, MM. Martin, M. de Scepaux, beau-frère de M. de Bonchamp, etc., tous fort braves et fort dévoués.

Dans la grande armée, le principal chef étoit en ce moment M. d'Elbée. Il commandoit plus particulièrement les gens des environs de Chollet et de Beaupréau. C'étoit un ancien sous-lieutenant, retiré depuis quelques

années; il avoit alors quarante ans : il étoit de petite taille, extrêmement dévot, enthousiaste, d'un courage extraordinaire et calme. Son amour propre se blessoit facilement et s'emportoit sans propos, quoiqu'il fût d'une politesse cérémonieuse. Il avoit un peu d'ambition, mais bornée, comme toutes ses vues. Dans les combats, il ne savoit qu'aller en avant, en disant : « Mes enfants, la Provi- » dence nous donnera la victoire ». Sa dévotion étoit très-réelle; mais comme il voyoit que c'étoit un moyen de s'attacher les paysans, et de les animer, il y mettoit beaucoup d'affectation et un ton de charlatanisme que l'on trouvoit souvent ridicule. Il portoit dans son habit de pieuses images. Il faisoit des sermons et des exhortations aux soldats, et surtout il parloit toujours de la Providence; au point que les paysans, bien qu'ils l'aimassent beaucoup, et qu'ils respectassent tout ce qui tenoit à la religion, l'avoient, sans y entendre malice, surnommé *le Général la Providence.* Malgré ces petits ridicules, M. d'Elbée étoit au fond un homme si estimable et si vertueux, que tout le monde avoit pour lui de l'attachement et de la déférence.

Stofflet étoit à la tête des paroisses du côté

de Maulevrier. Il étoit Alsacien, et avoit servi dans un régiment Suisse. Lors de la révolte, il étoit garde-chasse au château de Maulevrier; il avoit alors quarante ans : il étoit grand et robuste. Les soldats ne l'aimoient pas, parce qu'il étoit dur et brutal ; mais ils lui obéissoient mieux qu'à personne, et cela le rendoit fort utile. Les généraux avoient grande confiance en lui. Il étoit actif, intelligent et brave. Depuis, il a montré une ambition sans bornes et sans raison, qui lui a donné de grands torts, et qui a perdu l'armée. Alors il étoit, comme tout le monde, dévoué à faire le mieux possible, sans songer à lui.

Cathelineau commandoit les gens du Pin en Mauge et des environs. C'étoit, comme je l'ai dit, un simple paysan qui avoit fait quelque temps le métier de colporteur pour le commerce des laines. Jamais on n'a vu un homme plus doux, plus modeste et meilleur. On avoit pour lui d'autant plus d'égards, qu'il se mettoit toujours à la dernière place. Il avoit une intelligence extraordinaire, une éloquence entraînante, des talents naturels pour faire la guerre et diriger les soldats : il étoit âgé de trente-quatre ans. Les paysans l'adoroient, et lui portoient le plus grand respect. Il avoit depuis

long-temps une grande réputation de piété et de régularité; tellement que les soldats l'appeloient *le Saint d'Anjou*, et se plaçoient, quand ils le pouvoient, auprès de lui dans les combats, pensant qu'on ne pouvoit être blessé à côté d'un si saint homme. Quand M. de Lescure fut à l'armée, il fut aussi surnommé *le Saint du Poitou*, et l'on avoit pour lui, comme pour Cathelineau, une sorte de vénération religieuse.

M. de la Rochejaquelein étoit chef des paroisses qui sont autour de Châtillon. Il avoit un courage ardent et téméraire, qui le faisoit surnommer *l'Intrépide*. Dans les combats, il avoit le coup d'œil juste, et prenoit des résolutions promptes et habiles. Il inspiroit beaucoup d'ardeur et d'assurance aux soldats. On lui reprochoit de s'exposer sans aucune nécessité, de se laisser emporter trop loin, d'aller faire le coup de sabre avec les ennemis. Dans les déroutes des républicains, il les poursuivoit sans aucune prudence personnelle. On l'exhortoit aussi à s'occuper davantage des discussions du conseil de guerre. En effet, il les trouvoit souvent oiseuses et inutiles; et après avoir dit son avis, il lui arrivoit parfois de s'endormir. Mais il répondoit à tous ces reproches : « Pour-» quoi veut-on que je sois un général ? Je ne

» veux être qu'un hussard, pour avoir le plaisir » de me battre ». Malgré ce goût pour les combats, il étoit cependant rempli de douceur et d'humanité. Le combat fini, nul n'avoit plus d'égards et de pitié pour les vaincus. Souvent, en faisant un prisonnier, il lui offroit auparavant de se battre corps à corps contre lui.

M. de Lescure avoit une bravoure qui ne ressembloit pas à celle de son cousin; elle ne l'écartoit jamais de son sang froid accoutumé; et même, lorsqu'il se montroit téméraire, il ne cessoit pas d'être grave et réfléchi. Il étoit l'officier le plus instruit de l'armée. Toujours il avoit eu du goût pour les études militaires, et s'y étoit livré avec zèle. Il avoit lu tous les livres de tactique. Lui seul entendoit quelque chose à la fortification; et quand on attaquoit les retranchements des républicains, ses conseils étoient nécessaires à tout le monde. Il étoit aimé et respecté; mais on lui trouvoit de l'obstination dans les conseils. Pour son humanité, elle avoit quelque chose d'angélique et de merveilleux. Dans une guerre où les généraux étoient soldats, et combattoient sans cesse corps à corps, pas un homme n'a reçu la mort de la main de M. de Lescure. Jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier,

tant qu'il a pu s'y opposer, même dans un temps où les massacres effroyables des républicains entraînoient les plus doux de nos officiers à user de représailles. Un jour, un homme tira sur lui à bout portant; il écarta le fusil, et dit : « Emmenez ce prisonnier ». Les paysans indignés le massacrèrent derrière lui. Il se retourna, et s'emporta avec une colère que jamais on ne lui avoit vue. C'est la seule fois, m'a-t-il dit, qu'il avoit proféré un jurement. Le nombre de gens à qui il a sauvé la vie, est prodigieux : aussi sa mémoire est-elle chérie et vénérée de tous les partis dans la Vendée. De tous ceux qui se sont illustrés dans cette guerre, aucun n'a acquis une gloire plus pure. MM. de la Rochejaquelein et de Lescure étoient unis comme deux frères. Leurs noms alloient toujours ensemble; leur amitié étoit célèbre dans l'armée. Avec un caractère différent, ils avoient la même simplicité, la même douceur, la même absence d'ambition et de vanité. Henri disoit : « Si nous rétablissons le Roi sur le trône, » il m'accordera bien un régiment de hussards ». M. de Lescure ne formoit pas des souhaits moins modestes.

Mon père n'eut point d'abord de commandement particulier, bien qu'il eût le grade de

maréchal de camp, et qu'il eût fait les guerres d'Allemagne. Etranger au pays, il ne se soucioit pas d'être général en chef; il ne désiroit qu'être à l'armée pour faire son devoir. Il étoit fort respecté dans le conseil, et n'étoit point communicatif. Il ne partageoit pas les illusions de quelques chefs, et prévoyoit l'issue déplorable de la guerre. Il aimoit si peu à se faire valoir, qu'à son arrivée à Bressuire, M. d'Elbée lui ayant dit, avec un air de protection, qu'il ne laisseroit pas ignorer au Roi ceux qui mériteroient des récompenses, et qu'il se promettoit d'obtenir quelque faveur par le moyen d'un de ses parents, écuyer du prince de Condé, il se garda bien de lui apprendre qu'il avoit lui-même passé sa vie à la cour Il ne lui vint pas dans la pensée de tourner en ridicule les promesses de M. d'Elbée, et répondit qu'il ne désiroit rien que l'honneur de servir le Roi.

M. de Marigny fut nommé général de l'artillerie : il s'entendoit parfaitement à cette partie de l'art militaire. Pendant la guerre contre l'Angleterre, il avoit pris part à plusieurs débarquements, et il avoit plus d'expérience que la plupart des officiers; mais il s'échauffoit au point de perdre complétement la tête. Aussi

a-t-il nui quelquefois aux succès de l'armée, à laquelle cependant ses talents ont bien plus souvent servi. Il faut encore attribuer à son ardente vivacité, sa dureté et son inhumanité envers les vaincus. Presque jamais il n'en épargnoit aucun, quelques représentations qu'on pût lui faire; il étoit fortement persuadé que cela étoit utile au parti. On n'a jamais pu le détourner de cette idée, et on ne peut attribuer qu'à elle, les cruautés d'un homme jusque-là si bon et si affable, qualités qu'il conserva toujours avec nos soldats. Il étoit d'une bravoure à toute épreuve.

M. Dommaigné étoit général de la cavalerie : c'étoit un brave et honnête homme.

On considéroit encore comme général, M. de Boisy. Sa mauvaise santé étoit cause qu'on le voyoit rarement à l'armée, et qu'il y étoit peu utile. M. Duhoux d'Hautrive, beau-frère de M. d'Elbée, et chevalier de Saint-Louis, quoiqu'il eût du mérite, n'étoit pas non plus dans une grande évidence.

Beaucoup d'officiers, et même tous ceux qui montroient quelques talents, n'avoient pas une place, ni une autorité bien déterminée. Ils combattoient aux postes où ils étoient le plus nécessaires, et faisoient ce dont on les char-

geoit. Les principaux étoient alors MM. Forestier, Tonnelay, Forêt, Villeneuve du Cazeau, les frères de Cathelineau, le chevalier Duhoux, le chevalier Desessarts, MM. Guignard, Odaly, les frères Cadi, Bourasseau, etc., les uns gentilshommes, d'autres bourgeois, d'autres paysans : à ces officiers, s'en ajoutèrent successivement beaucoup d'autres. Tout ancien militaire, tout gentilhomme ou tout homme un peu instruit, toute personne à qui les paysans montroient de la confiance, tout soldat qui faisoit voir de la bravoure et de l'intelligence, se trouvoit officier comme de droit. Les généraux le chargeoient de commander, et il faisoit de son mieux.

On pourra croire qu'un état-major ainsi formé, et où tout semble laissé au hasard, devoit être le théâtre de beaucoup de dissentions et de mal entendus; mais l'absence de toute règle précise, venoit de ce qu'elle eût été superflue et même nuisible. Chacun étoit sûr de soi et des autres. Il ne falloit pas prescrire de devoir à des gens qui faisoient toujours le plus qu'il leur étoit possible. Tous vouloient le même but, et s'y étoient entièrement et sincèrement dévoués. Il n'y avoit ni ambition, ni vanité, ou du moins elles étoient muettes.

On se battoit tous les jours ou à peu près : il ne restoit pas de temps pour se disputer, pour soutenir des prétentions, pour les étaler en conversation. Si quelques-uns avoient des espérances, elles étoient si éloignées des succès qui auroient pu les réaliser, qu'il eût été ridicule d'en parler. La diversité des conditions étoit oubliée. Un brave paysan, un bourgeois d'une petite ville, étoit le frère d'armes d'un gentilhomme. Ils couroient les mêmes dangers, menoient la même vie, étoient presque vêtus des mêmes habits, et parloient des mêmes choses qui étoient communes à tous. Cette égalité n'avoit rien d'affecté ; elle étoit réelle par le fait ; elle l'étoit de cœur aussi pour tout honnête gentilhomme qui avoit du sens. Les différences d'opinion politique étoient aussi effacées. Plusieurs chefs ou officiers avoient eu originairement une nuance diverse dans la révolution, et avoient plus ou moins tard commencé à la détester ; mais jamais il n'étoit question d'amour propre d'aristocratie. On prouvoit assez son zèle actuel, pour qu'on ne mît pas de vanité à sa date.

Tels ont été, à peu d'exceptions près, dans le commencement de la guerre, le caractère des chefs, et le tableau de l'état-major. La forma-

tion et la discipline de l'armée présentoient aussi un spectacle bien différent de celui que les autres guerres offrent ordinairement.

L'armée n'étoit jamais assemblée plus de trois ou quatre jours. La bataille une fois gagnée ou perdue, l'expédition réussie ou manquée, rien ne pouvoit retenir les paysans; ils retournoient dans leurs foyers. Les chefs restoient seuls avec quelques centaines d'hommes déserteurs et étrangers, qui n'avoient pas de famille à aller retrouver; mais dès qu'on vouloit tenter une nouvelle entreprise, l'armée étoit bientôt reformée. On envoyoit dans toutes les paroisses; le tocsin étoit sonné; tous les paysans arrivoient. Alors on lisoit une réquisition conçue en ces termes : « Au saint » nom de Dieu, de par le Roi, telle paroisse » est invitée à envoyer le plus d'hommes pos- » sible, en tel lieu, tel jour, à telle heure : » on apportera des vivres ». Le chef dans le commandement duquel la paroisse étoit comprise, signoit la réquisition. Elle étoit obéie avec empressement ; c'étoit à qui partiroit parmi les paysans. Chaque soldat apportoit du pain avec lui, et les généraux avoient soin aussi d'en faire faire une certaine quantité. La viande étoit distribuée aux soldats. Le blé et

les bœufs nécessaires pour les vivres étoient requis par les généraux, et on avoit soin de faire supporter cette charge par les gentilshommes, les grands propriétaires et les terres d'émigrés; mais il n'étoit pas toujours besoin de recourir à une réquisition. Il y avoit beaucoup d'empressement à fournir volontairement. Les villages se cotisoient pour envoyer des charrettes de pain sur le passage de l'armée. Les paysannes disoient leur chapelet à genoux, se tenoient sur la route, et offroient des vivres aux soldats. Les gens riches donnoient autant qu'il leur étoit possible. Comme d'ailleurs les rassemblements duroient peu, on n'a jamais manqué de vivres.

L'armée n'avoit donc ni charriots ni bagages. On pense bien qu'il n'étoit pas question de tentes. Pour les hôpitaux, ils étoient réglés avec un soin particulier. Tous les blessés royalistes et républicains étoient transportés à St. Laurent sur Sèvre. La communauté des sœurs de la Sagesse, qui sont une espèce de sœurs grises, avoit là son chef-lieu. Les pauvres sœurs, renvoyées de partout, s'y étoient réfugiées en grand nombre. Elles étoient plus de cent. Dans le même bourg, les missionnaires du Saint-Esprit s'étoient aussi consacrés

aux mêmes fonctions. Il y avoit des chirurgiens qui suivoient l'armée, d'autres dirigeoient de petits hôpitaux en différents lieux.

Quand l'armée étoit assemblée, on la partageoit en différentes colonnes, pour attaquer sur les différents points déterminés d'avance par les généraux. On disoit : M. un tel va par ce chemin ; qui veut le suivre ? Les soldats qui le connoissoient, marchoient à sa suite. Seulement, lorsqu'il y en avoit assez dans une bande, on ne laissoit plus les autres s'y joindre ; on les faisoit aller d'un autre côté. Les chefs, arrivés au point d'attaque, formoient de la même façon les compagnies de leurs officiers. Jamais on ne disoit aux soldats : A droite, à gauche. On leur crioit : Allez vers cette maison, vers ce gros arbre ; puis on commençoit l'attaque. Les paysans ne manquoient guère à dire leurs prières avant d'entrer en combat, et presque tous faisoient un signe de croix à chaque coup qu'ils alloient tirer.

Du reste, il étoit impossible, même à prix d'argent, de les placer en sentinelle, ou de leur faire faire une patrouille. Les officiers étoient obligés de se charger de ce soin, quand il étoit nécessaire.

On avoit quelques drapeaux, que l'on portoit dans les affaires importantes et préparées d'avance; mais quand la victoire étoit gagnée, les paysans mettoient drapeaux et tambours sur une charrette, et revenoient comme une foule joyeuse.

Dès que le combat étoit entamé, et que la mousqueterie et l'artillerie se faisoient entendre, les femmes, les enfants, tout ce qui restoit d'habitants, alloient dans les églises se mettre en prières, ou se prosternoient dans les champs pour demander le succès de nos armes. De façon que dans toute la Vendée à la fois, il n'y avoit plus qu'une même pensée et qu'un même vœu. Chacun attendoit, en priant Dieu, l'issue d'une bataille d'où dépendoit le sort de tous.

Tel est le tableau qu'offrit l'armée Vendéenne, pendant les premiers mois de la guerre. Peut-être en voyant combien peu le calcul, l'ordre, la prudence, ont contribué à ses succès, paroîtront-ils plus surprenants encore. Communément on a supposé à l'insurrection un tout autre caractère. On a cru qu'elle avoit été préparée par de vastes trames, que les chefs étoient d'habiles politiques, dont les paysans étoient les aveugles instruments, et qui

avoient travaillé pour l'exécution de grands desseins arrêtés d'avance. Il est facile de voir combien ces pompeuses explications sont éloignées de la vérité : la guerre a été plutôt défensive qu'offensive. Jamais aucun plan n'a pu être concerté pour arriver à un résultat plus élevé que la sûreté du pays. Après les grands succès, l'espérance de contribuer puissamment à la contre-révolution, se présenta assurément à tous les Vendéens; mais sans influer sur leur marche. Au reste, dans les courts instants où l'on pût se livrer à cet heureux espoir, les prétentions des insurgés ne cessèrent point d'être modestes et mesurées. J'ignore quels rêves d'ambition ont pu former dans la suite quelques-uns des chefs; mais le vœu de l'armée, des bons paysans et de leurs officiers, se réduisoient à peu de chose.

1°. Ils désiroient que ce nom de *Vendée*, qui leur avoit été donné par hasard, fût conservé à une province formée de tout le Bocage, et administrée séparément. Depuis long-temps les hommes sensés s'affligeoient de voir une contrée, unie par les mœurs, l'industrie et la nature du sol, séparée en trois parties, dépendantes de trois provinces différentes, dont l'administration avoit constamment négligé le Bocage;

2°. Ils auroient sollicité le Roi d'honorer une fois de sa présence ce pays sauvage et reculé ;

3°. De permettre qu'en mémoire de la guerre, le drapeau blanc flottât toujours sur le clocher de chaque paroisse, et qu'un corps de Vendéens fût admis dans la garde du Roi.

Du reste, les paysans ne vouloient demander ni diminution d'impôts, ni exemption de milice, ni priviléges particuliers : on auroit aussi réclamé l'exécution d'anciens projets pour l'ouverture des routes et la navigation des rivières.

J'ai été bien aise de montrer, en racontant nos espérances et nos vœux, combien la guerre de la Vendée portoit un caractère de simplicité, de raison et de zèle, différente en cela de presque toutes les insurrections, où l'on trouve rarement cette pureté de motifs.

Nous partîmes de Bressuire le 4 Mai au matin. A un quart de lieue de Châtillon, nous trouvâmes un grand nombre de gens de la ville, qui venoient au-devant de nous, sous les armes. Ils crièrent beaucoup : « Vive le Roi, la no- » blesse et les prêtres ! » Ils nous demandèrent où étoit M. de Lescure ; et quand on sut qu'il étoit à l'armée, les transports redoublèrent. A Châtillon, un conseil qui venoit d'être établi nous harangua, et nous fit accepter une garde

d'honneur. Nous continuâmes notre route; au bout d'un moment nous congédiâmes la garde, en lui donnant trente louis; et le soir nous arrivâmes au château de la Boulaye. Nous nous y établîmes, ma mère, ma tante, M. d'Auzon, M. Desessarts, sa fille et moi.

CHAPITRE IV.

Prise de Thouars, de Parthenay et de la Châtaigneraie. Défaite de Fontenay. Prise de Fontenay.

Comme je n'étois point sur le théâtre de la guerre, et que les combats étoient très-multipliés, je ne saurai pas les raconter tous en détail; il y en a même que je pourrai omettre, soit que je n'en aie pas eu une connoissance précise, soit que j'en aie perdu le souvenir.

La prise de Thouars est un des principaux faits de la guerre; il a été surtout important pour moi. C'étoit la première fois que M. de Lescure paroissoit au combat: il s'y fit une telle réputation de bravoure, qu'il acquit tout d'un coup une grande influence dans l'armée.

Le général Quétineau entra à Thouars, le 3 Mai; il ne pensoit pas qu'on vînt l'y attaquer, et ne prit aucune précaution. Le 4 au soir, il fut averti que les Vendéens marchoient sur la ville. Alors il se hâta de prendre quelques mesures.

Thouars est situé sur une hauteur; la rivière de Thoué l'entoure presque entièrement; tous les chemins qui y conduisent aboutissent à cette rivière, hormis la route de Saumur et celle de Poitiers.

Pour arriver à Thouars, les Vendéens avoient le Thoué à passer. C'est une rivière profondément encaissée, et que des digues de moulins rendent presque partout impraticable à gué.

Le passage pouvoit être tenté sur quatre points : *au pont de St. Jean, qui touche la ville;* mon père et M. de Marigny furent chargés de cette attaque. *Au port du Bac du Château;* ce furent MM. d'Elbée, Cathelineau et Stofflet. *A un pont qui est à une demi-lieue de la ville, près du village de Vrine;* c'est là que se dirigèrent MM. de la Rochejaquelein et de Lescure. Enfin, *à un gué plus loin de Thouars, et qu'on nomme le Gué aux Riches;* M. de Bonchamp y fut destiné. Le général Quétineau avoit envoyé du monde pour défendre ces quatre points : mais il y eut du désordre et de la précipitation dans les dispositions qu'il fit. MM. de Lescure, de la Rochejaquelein et de Bonchamp, devoient commencer l'attaque. Il étoit convenu que deux heures après, les autres divisions entameroient

aussi l'action. Il y eut des retards; elles n'arrivèrent qu'au bout de cinq heures, et la fausse attaque devint l'attaque principale.

A cinq heures du matin, la colonne commandée par MM. de Lescure et de la Rochejaquelein déboucha du village de Ligron, qui est situé sur une hauteur en face du pont de Vrine. Les bataillons de la Nièvre et du Var défendoient le pont; ils y avoient placé une barricade formée avec du fumier et une charrette; ils avoient aussi de l'artillerie en bonne position.

Pendant six heures on se canonna, et l'on fit aussi un feu de mousqueterie qui eut peu d'effet, à cause de la trop grande distance. Sur les onze heures, les Vendéens étoient prêts à manquer de poudre : M. de la Rochejaquelein courut en chercher, et laissa le commandement à M. de Lescure seul. Mon mari s'aperçut un instant après, que les républicains commençoient à s'ébranler, et ne faisoient plus aussi ferme contenance. Alors il saisit un fusil à baïonnette, cria aux soldats de le suivre, descendit rapidement la hauteur, et arriva jusque sur le pont au milieu des balles et de la mitraille. Aucun paysan n'avoit osé le suivre : il retourne, les appelle, les exhorte, leur donne

encore l'exemple, et revient sur le pont; mais il reste encore seul à cette seconde fois; ses habits étoient percés de balles. Enfin, il essaie un troisième effort. Dans cet instant, M. de la Rochejaquelein et Forêt arrivent, et volent au secours de M. de Lescure, qui n'avoit pu décider qu'un seul paysan à marcher en avant. Tous les quatre traversent le pont. M. de Lescure saute le retranchement : le soldat est blessé, mais Henri et Forêt passent aussi. Cependant les paysans accouroient en foule pour les secourir; et le passage fut forcé.

Un instant après, M. de Bonchamp réussit à passer le gué aux Riches; il étoit défendu par la garde nationale d'Airvault. Ces braves gens ignorant qu'ils étoient coupés, et que le pont de Vrine étoit pris, refusèrent de se rendre, et périrent tous en combattant avec un grand courage. On a attribué ce trait à ceux que l'on nommoit Marseillais, qui en étoient incapables, et qui, dans toute la guerre, se sont montrés aussi lâches que féroces.

Dès que les républicains opposés à M. de Lescure, virent que le pont étoit emporté, ils s'enfuirent en désordre vers la ville. Une trentaine de cavaliers les poursuivirent jusque sous les murs; mais ils revinrent ensuite prendre

poste en avant du pont, pour protéger le passage de toute l'armée: quand elle eut défilé, ce poste avancé se replia. Les républicains, encouragés par ce mouvement qu'ils prenoient pour une fuite, avancèrent sur les Vendéens : on les laissa arriver, et une vive décharge de mousqueterie et d'artillerie les mit une seconde fois en déroute; ils se retirèrent précipitamment dans la ville. Les Vendéens les suivirent de près; mais les portes furent fermées : alors on voulut tenter un assaut. La ville est enceinte d'un vieux mur sans fossé; les paysans se mirent à le démolir à coups de piques; mais ce moyen n'étoit pas prompt pour faire une brèche. On n'avoit pas d'échelles. M. de la Rochejaquelein monta sur les épaules de Texier, de la paroisse de Courlay, et atteignit ainsi la cîme du mur, à un endroit où il étoit dégradé. Il tira quelques coups de fusil; puis, avec ses mains, il arracha des pierres. Enfin, on parvint ainsi à faire une sorte de brèche, et l'on se précipita dans la ville. Pendant ce temps, les deux autres divisions avoient passé la rivière et commencé leur attaque. Le général Quétineau vit bien qu'il ne pouvoit se défendre; mais craignant de se compromettre en capitulant, il proposa aux administrateurs du dis-

trict d'arborer le drapeau blanc, et d'aller, par une députation, déclarer qu'ils se soumettoient. Ils hésitèrent long-temps. Tous étoient fort prononcés dans leur opinion républicaine, et ils avoient une grande crainte de se trouver entre les mains des brigands. Quétineau leur démontra qu'on ne pouvoit songer à résister. On se résigna alors à capituler; on alla au-devant de M. d'Elbée, faire acte de soumission. Ce fut précisément au même instant que MM. de la Rochejaquelein et de Lescure entrèrent dans la ville.

Malgré cette circonstance, il n'y eut aucun désordre, pas un habitant ne fut maltraité, pas une maison ne fut pillée. Les paysans coururent d'abord aux églises sonner les cloches et prier Dieu. Ils brûlèrent l'arbre de la liberté et les papiers des administrations, ce qui, je ne sais pourquoi, leur faisoit toujours un fort grand amusement; puis on les logea chez les particuliers. Ils s'y montrèrent fort doux et tranquilles, exigeant seulement du vin et des vivres.

Tous les gens en fonctions de Thouars eurent d'abord beaucoup de frayeur, et craignoient de mauvais traitements. Ils se mirent sous la protection des chefs, et ne les quittoient

pas, de peur d'être assaillis par les paysans. MM. de Lescure et de la Rochejaquelein, qui étoient du pays, les mirent sous leur protection : en entrant dans la ville, deux ou trois s'étoient attachés aux pans de leurs habits, pour trouver ainsi une sauve-garde plus assurée.

On ne fit pas grâce cependant aux prêtres sermentés ; ils furent mis en prison, et on les emmena lorsqu'on quitta la ville, ainsi que deux cents hommes pris les armes à la main avant la capitulation ; mais on ne leur fit aucun mal. Tous les chefs Vendéens furent logés ensemble dans la maison où étoit déjà le général Quétineau.

M. de Lescure, qui l'avoit connu autrefois grenadier, et qui le savoit honnête homme, l'emmena dans sa chambre. Quétineau, lui dit: « Monsieur, j'ai bien vu vos volets fermés, » quand j'ai quitté Bressuire : vous avez cru » qu'on vous oublioit ; mais ce n'est pas par dé- » faut de mémoire que je vous ai laissé la li- » berté ». M. de Lescure lui témoigna toute sa reconnoissance, et ajouta : « Vous êtes libre, » vous pouvez partir ; mais je vous engage à » rester avec nous : vous êtes d'une autre opi- » nion ; ainsi vous ne combattrez pas, mais vous » serez prisonnier sur parole, et tout le monde

» vous traitera bien. Si vous retournez avec les » républicains, ils ne vous pardonneront pas » cette capitulation, qui pourtant étoit indis- » pensable : c'est un asile que je vous offre con- » tre leur vengeance ». Quétineau lui répon- dit : « Monsieur, si je m'en vais avec vous, je » passerai pour un traître ; il paroîtra certain » que j'ai livré la ville, et cependant je n'ai fait » autre chose que de conseiller une capitula- » tion, au moment où j'ai vu la ville prise d'as- » saut. Je prouverai que j'ai fait mon devoir. » Je serois déshonoré, si on pouvoit me sup- » poser des intelligences avec l'ennemi ». Ce brave homme demeura inébranlable dans sa résolution ; d'autres personnes renouvelèrent inutilement, auprès de lui, les propositions que M. de Lescure lui avoit faites. Cette bonne foi et ce dévouement à sa cause lui concilièrent l'estime de tous nos chefs. Il ne s'abaissa à au- cune supplication, et garda toujours un ton fort convenable. Stofflet, qui n'avoit point dans ses procédés autant de délicatesse que ces mes- sieurs, fut d'abord assez grossier envers le gé- néral Quétineau ; il vouloit lui faire quitter sa cocarde. Une dispute alloit s'engager, lors- que les autres chefs vinrent faire cesser les pro- pos de Stofflet.

Les paysans aussi étoient fort éloignés de concevoir comment on pouvoit avoir des égards pour un général républicain, et ils étoient bien surpris de voir qu'il logeât dans la même maison que leurs généraux. Les gens de la division de M. de Bonchamp, apprenant que Quétineau et lui couchoient dans la même chambre, en prirent surtout une grande alarme : ils vinrent en foule demander à M. de Bonchamp de ne pas y consentir, et lui montrèrent des craintes. Il fut très-fâché de cette espèce d'insulte pour Quétineau, et reçut fort mal leurs instances. Ils les renouvelèrent plusieurs fois dans la soirée; enfin, voyant qu'il n'en tenoit aucun compte, ils s'introduisirent dans la maison dès qu'il fut couché, et passèrent la nuit dans l'escalier et devant la porte de la chambre, pour garder leur général. Son garde-chasse même, lorsqu'il crut son maître endormi, ouvrit doucement la porte, et s'alla coucher au pied du lit. Le lendemain, en se réveillant, M. de Bonchamp gronda ces braves gens des preuves d'attachement que, dans leur défiance mal entendue, ils venoient de lui donner.

L'armée Vendéenne fit à Thouars quelques recrues : plusieurs soldats prirent parti avec nous; mais on y gagna surtout de fort bons

officiers, qui depuis se distinguèrent. On remarqua principalement M. de la Ville de Baugé. Il avoit combattu contre les Vendéens dans la garde nationale de Thouars; il abandonna un parti où on l'avoit enrôlé de force; il devint, peu de mois après, un des principaux chefs royalistes. Il étoit plein de bravoure, de talents, de patience, de simplicité, et d'un zèle infatigable. Il s'employoit à tout, et toujours utilement; le plus souvent il commandoit l'artillerie. Il avoit alors vingt-sept ans. Il s'attacha d'amitié à MM. de Lescure et de la Rochejaquelein, qui lui donnèrent toute leur confiance.

MM. Daniaud Dupérat et le chevalier Piet de Beaurepaire, âgés de dix-huit ans, célèbres à l'armée par leur bravoure, devinrent deux de nos meilleurs officiers. M. Herbauld avoit étudié pour être prêtre, mais n'étoit point dans les ordres. On l'avoit mis par force dans un bataillon; ses vertus, sa piété, sa modestie, son zèle et son courage, le rendirent cher à tous les Vendéens. M. de Beauvolliers l'aîné, frère du chevalier, étoit un homme actif et zélé; il étoit surtout excellent pour tout ce qui demandoit de l'ordre et du soin.

MM. de la Marsonnière et de Sanglier, également dévoués, étoient âgés; ils se mirent dans

l'artillerie, et le premier rendit souvent de grands services.

Le chevalier de Mondyon, qui étoit un enfant de quatorze ans, se joignit aussi à l'armée. Il arrivoit de Paris, où il s'étoit échappé de sa pension, et avoit fabriqué un faux passe-port, pour venir dans la Vendée se battre pour le Roi. Il avoit une figure charmante, un courage ardent, et beaucoup de vivacité dans l'esprit.

M. de Langerie étoit plus jeune encore; il n'avoit pas treize ans. On ne vouloit pas d'abord lui laisser prendre une part active à la guerre, mais on ne put l'en empêcher. A la première affaire, il eut un cheval tué sous lui; on le fit alors aide de camp de M.***, qui commandoit Châtillon. Il déserta de ce poste, où il n'avoit rien à faire; il se procura un cheval, et revint à l'armée.

M. Renon étoit arrivé de Loudun avant la bataille de Thouars; il s'y distingua par la plus rare valeur, comme à toutes les affaires qui ont eu lieu depuis; il avoit environ trente ans.

Après avoir passé deux jours à Thouars, on marcha sur Parthenay; les républicains l'avoient évacué. Le chevalier de Marsanges, émigré, et cinq dragons ses camarades, quittèrent l'armée républicaine, et arrivèrent ce

jour-là dans la nôtre. Les généraux voyoient toujours ces déserteurs avec plaisir : les paysans avoient de grandes défiances, et s'imaginoient que les transfuges étoient des espions.

On se dirigea ensuite sur la Châtaigneraie ; la ville étoit défendue par trois ou quatre mille républicains. Ce fut là que tous les nouveaux Vendéens eurent leurs preuves à faire. M. de Lescure, pour essayer M. de Baugé, le mit à la tête de deux cents paysans, dans un poste difficile à garder. Il parvint à s'y maintenir avec beaucoup de courage et de sang froid. Le petit chevalier de Mondyon fut blessé, ainsi que le chevalier de Beauvolliers et M. Dupérat. Les six dragons qui avoient rejoint à Parthenay, et qui avoient vu la défiance des Vendéens, voulurent la dissiper; ils combattirent avec une témérité extraordinaire ; il y en eut un de tué : alors les paysans se mirent à crier : « Assez, » dragons, assez; vous êtes de braves gens ».

La Châtaigneraie fut emportée après quelque résistance; les conseils de mon père contribuèrent beaucoup à ce succès.

Il y avoit déjà plusieurs jours que les paysans étoient sous les armes ; ils avoient une grande envie de retourner chez eux ; on ne pouvoit plus les retenir. Ils commirent quelques désor-

dres à la Châtaigneraie. Le lendemain, 16 Mai, il ne s'en trouva plus que sept mille; à grand'-peine on en rassembla trois mille de plus, et l'on alla attaquer Fontenay.

MM. de Lescure et de la Rochejaquelein commandoient l'aile gauche; ils eurent d'abord de l'avantage, et parvinrent dans les faubourgs de la ville, après avoir repoussé les républicains; mais pendant ce temps-là, l'aile droite et le centre furent mis en pleine déroute. Les paysans étoient découragés; les dispositions furent mal faites; on entassa l'artillerie dans un chemin où elle ne put être d'aucun avantage. M. d'Elbée fut blessé à la cuisse; M. de la Marsonnière fut enveloppé, et pris avec plus de deux cents hommes. On crut que tout étoit perdu. Cependant MM. de Lescure et de la Rochejaquelein parvinrent à n'être point coupés; ils firent leur retraite en bon ordre, et sauvèrent même leurs canons.

Après cette affaire, on se trouva dans une mauvaise situation; toute l'artillerie étoit perdue; Marie-Jeanne avoit été prise; il ne restoit plus que six pièces de canon. On n'avoit plus de poudre; chaque soldat, tout au plus, avoit une cartouche. Un général étoit blessé; les paysans n'avoient plus leur première assurance.

Les chefs ne perdirent pas courage ; ils prirent promptement leur parti, affectèrent beaucoup de gaîté, et répétèrent aux soldats qu'on alloit bientôt avoir une revanche.

On engagea les prêtres à relever le zèle du peuple par des prédications. Ils répétèrent que Dieu avoit permis ce malheur, en punition du dégât qu'on avoit fait dans quelques maisons à la Châtaigneraie.

Une circonstance imprévue contribua plus que toute autre chose à ranimer les paysans.

Pendant que l'armée étoit à Thouars, les soldats trouvèrent dans une maison un homme en habit de volontaire, qui leur raconta qu'il étoit prêtre ; qu'on l'avoit mis de force dans un bataillon républicain à Poitiers. Il demanda à parler à M. de Villeneuve du Cazeau, qui avoit été son camarade de collége. M. de Villeneuve le reconnut en effet pour M. l'abbé Guyot de Folleville. Mais bientôt après, il ajouta qu'il étoit évêque d'Agra, et que des évêques insermentés l'avoient sacré, en secret, à St. Germain. M. de Villeneuve fit part sur le champ de tout ce récit à M. Pierre Jagault, bénédictin, dont les lumières et la prudence étoient fort estimées. Tous deux proposèrent à l'évêque d'Agra de se joindre à l'armée : il

hésita beaucoup, allégua sa mauvaise santé; enfin ils parvinrent à le déterminer, et l'amenèrent à l'état-major. Personne n'imagina de douter de ce qu'il racontoit. M. de Villeneuve le reconnoissoit; il donnoit encore pour garants, M. Brin, curé de St. Laurent sur Sèvre, et les sœurs de la Sagesse. Il annonça que le Pape avoit nommé quatre vicaires apostoliques pour la France, et qu'il étoit chargé des diocèses de l'ouest. Il avoit une belle figure, un air de douceur et de componction, des manières distinguées. Les généraux virent avec grand plaisir un ecclésiastique d'un rang élevé et d'une belle représentation, venir contribuer au succès de leur cause, par des moyens qui pouvoient avoir beaucoup d'effet. Son arrivée ne fit pas encore grand bruit à Thouars. Il fut convenu qu'il se rendroit à Châtillon, et que là il y seroit reçu comme évêque.

Ce fut ainsi qu'arriva dans la Vendée cet évêque d'Agra, qui a joué un si grand rôle, et qui est devenu si célèbre dans l'histoire de la guerre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet homme trompa toute l'armée Vendéenne, sans qu'on puisse deviner quel étoit son but et ses projets. Tout ce qu'il avoit raconté étoit faux. L'abbé Guyot de Folleville

avoit d'abord, à ce qu'il paroît, prêté serment; il avoit quitté Paris quelque temps avant la guerre de la Vendée, et étoit venu se réfugier à Poitiers, chez une de ses parentes. Ses manières, son air de douceur et de dévotion, lui avoient donné un grand succès dans la société de Poitiers. Toutes les ames pieuses, toutes les religieuses qui avoient quitté leur couvent, avoient un grand empressement pour l'abbé de Folleville. Ce fut alors qu'il s'imagina, pour se donner plus de considération et d'importance, de confier à ces bonnes ames qu'il étoit évêque d'Agra. Je crois qu'une vanité assez ridicule fut son seul motif. C'est ainsi que les missionnaires et les sœurs de St. Laurent avoient appris son existence, par leurs dévotes correspondances de Poitiers. Quand il fut introduit à l'armée, il continua son mensonge, que personne ne put dévoiler, et qu'il n'y avoit pas de raison pour soupçonner : c'est la seule explication que l'on puisse donner à la singulière conduite de cet abbé. Assurément il ne nous trahissoit pas. Il a péri pour notre cause, et jamais il n'y a rien eu d'équivoque dans ses démarches. D'un autre côté, ou ne peut pas supposer que cette imposture lui ait été suggérée par le dessein ambitieux de se faire le premier

personnage de la Vendée, ou bien encore pour exercer plus d'empire sur le peuple, en prenant un caractère plus éminent. L'évêque d'Agra avoit l'usage du monde, mais fort peu d'esprit, et en outre, il n'a jamais montré ni talent, ni énergie, ni force de résolution. D'ailleurs, si son roman avoit été calculé pour la guerre civile, pourquoi l'auroit-il débité à Poitiers, avant de savoir s'il y auroit une guerre dans la Vendée? Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'abbé de Folleville ait été conduit à devenir un aussi grand personnage, en faisant un conte ridicule, dicté par une sotte vanité.

On a supposé que les généraux étoient complices de cette supercherie, et qu'elle avoit été inventée par eux, pour avoir plus d'influence sur les paysans. Aucun des chefs de la Vendée n'étoit capable de se jouer ainsi de la religion. Si quelqu'un avoit proposé un pareil projet, il auroit éprouvé une vive opposition de tous les autres; et pour tromper l'armée, il auroit fallu un consentement unanime, et un secret impénétrable dans tout l'état-major, puisqu'à cette époque, il n'y avoit pas de général en chef. On crut, sans beaucoup de réflexion, un récit qui étoit vraisemblable, et qui, une fois admis, devint fort utile à la cause.

Ce fut surtout après la déroute de Fontenay, qu'on recueillit un grand avantage de la présence du prétendu évêque d'Agra. Il arriva à Châtillon le jour même de la défaite. Toutes les cloches furent sonnées; on se porta en foule sur ses pas; il distribua des bénédictions; il officia pontificalement. Les paysans étoient ivres de joie. Le bonheur d'avoir un évêque parmi eux, leur rendit toute leur ardeur, et ils ne songèrent plus au revers qu'ils venoient d'éprouver.

On rassembla de nouveau l'armée. La division de M. de Bonchamp, qui étoit retournée en Anjou après la prise de la Châtaigneraie, se joignit à la grande armée. On marcha encore une fois sur cette ville, que les républicains avoient occupée de nouveau; ils l'évacuèrent sans résistance; on y coucha. Le lendemain, 24 Mai, vers midi, on arriva devant Fontenay. Les républicains, au nombre de dix mille, étoient au-devant de la ville, avec une artillerie nombreuse.

Avant l'attaque, on fit donner l'absolution aux soldats. Les généraux leur disoient : « Allons, mes enfants, il n'y a pas de poudre; il » faut prendre les canons avec des bâtons; il » faut ravoir Marie-Jeanne; c'est à qui courra

» le mieux ». Les soldats de M. de Lescure qui commandoit l'aile gauche, hésitoient beaucoup à le suivre; il s'avança seul, à trente pas devant eux, pour les animer, s'arrêta et cria : Vive le Roi! Une batterie de six pièces fit sur lui un feu de mitraille. Ses habits furent percés, son éperon gauche emporté, sa botte droite déchirée; mais il ne fut pas blessé. « Vous le voyez, » mes amis, leur cria-t-il sur le champ, les Bleus » ne savent pas tirer ! » Les paysans se décidèrent; ils prirent leur course. M. de Lescure, pour rester à leur tête, fut obligé de mettre son cheval au grand trot. Dans ce moment, ils aperçurent une grande croix de mission. Aussitôt ils se jetèrent tous à genoux, quoiqu'à la portée du canon. M. de Baugé voulut les faire marcher. Laissez-les prier Dieu, lui dit tranquillement M. de Lescure. Ils se relevèrent, et se mirent à courir de nouveau. Pendant ce temps-là, M. de la Rochejaquelein s'étoit mis à la tête de la cavalerie avec M. de Dommaigné. Ils chargèrent avec succès celle des républicains; et au lieu de la poursuivre, ils tombèrent sur le flanc de l'aile gauche, et l'enfoncèrent. Ce fut là ce qui acheva de décider l'affaire. Les républicains avoient tenu une heure ou à peu près. Un bataillon de la Gironde fit seul une

très-belle résistance, le reste s'enfuit en désordre vers la ville.

M. de Lescure arriva le premier à la porte de Fontenay, avec son aile gauche. Il entra dans la ville; les paysans n'osoient pas le suivre. MM. de Bonchamp et Forêt aperçurent de loin le danger qu'il couroit, et s'élancèrent pour le secourir. Tous les trois eurent la témérité de s'enfoncer dans les rues; elles étoient pleines de Bleus qui fuyoient en désordre, et qui se jetoient à genoux, en criant : Grâce ! Ces messieurs leur disoient : « Bas les armes ! On » ne vous fera pas de mal. Vive le Roi ! » Quand ils furent sur la place, ils se séparèrent; chacun prit une rue différente. A peine M. de Bonchamp eut-il quitté M. de Lescure, qu'un Bleu, après avoir jeté son fusil, le reprit, et tira sur lui. La balle lui perça le bras et les chairs auprès de la poitrine. Ses paysans, qui le suivoient à quelque distance, accoururent en fureur; ils cernèrent la rue, et massacrèrent tous les Bleus qui s'y trouvoient, pour ne pas laisser échapper le coupable.

M. de Lescure avoit tourné dans la rue des prisons; il les fit ouvrir de par le Roi, et aussitôt M. de la Marsonnière et tous les Vendéens qui avoient été faits prisonniers, s'élan-

cèrent vers lui; tous vouloient embrasser leur libérateur. Ils avoient été jugés la veille, et alloient être exécutés. Pendant tout le combat, ils avoient cru qu'on alloit les massacrer, et s'étoient barricadés pour se défendre. C'étoit aussi la crainte de M. de Lescure, et c'étoit pour cela qu'il s'étoit hâté d'entrer dans la ville, et de se porter à la prison. Il les quitta sur le champ pour continuer à poursuivre l'ennemi.

Forêt avoit suivi la grande rue; et après avoir traversé la ville, il se trouva sur la route qui mène à Niort. Il vouloit absolument reprendre Marie-Jeanne. Les Bleus attachoient autant d'importance à la conserver, que nos gens à la ravoir. Forêt rencontra la pièce à une lieue de la ville; elle étoit gardée par des fantassins, quelques gendarmes étoient plus loin. Forêt s'avança si imprudemment, qu'il se trouva au milieu d'eux. Heureusement il étoit monté sur un cheval qu'il avoit pris quelques jours auparavant à un gendarme, et il avoit conservé la selle et l'équipage. Ils le prirent pour un des leurs, et lui dirent : « Camarade, il y a 25,000 fr. pour ceux » qui sauveront Marie-Jeanne : elle est enga- » gée; allons la défendre ». Forêt fait le brave, dit qu'il veut être le premier. Quand il est à la tête de la bande, et qu'il est arrivé près de la

pièce, il se retourne, tue les deux gendarmes qui étoient auprès de lui; les paysans qui s'étoient avancés le reconnoissent, redoublent d'efforts, et après un combat qui coûta quelques hommes, Marie-Jeanne fut reprise et ramenée en grand triomphe.

Ce combat, le plus brillant qu'eussent encore livré les Vendéens, leur procura quarante pièces de canon, beaucoup de fusils, une grande quantité de poudre et de munitions de toute espèce. On prit aussi deux caisses remplies d'assignats qui n'étoient pas à l'effigie du Roi. La première fut pillée par les soldats; mais ils faisoient si peu de cas de cette nouvelle monnoie de papier, qu'ils les brûlèrent, les déchirèrent: plusieurs d'entre eux s'amusoient à s'en faire des papillottes. La seconde caisse, qui contenoit 900,000 fr. ou environ, fut préservée par les généraux, et pour pouvoir la rendre utile aux besoins de l'armée, on écrivit sur le revers : *Bon, au nom du Roi*, avec la signature des membres du conseil supérieur qui fut formé à cette époque. Cette mesure inspira de la confiance.

On fut embarrassé de la résolution qu'on adopteroit à l'égard des soldats républicains qui avoient été faits prisonniers, au nombre de

trois ou quatre mille. Il n'étoit pas encore établi chez les Bleus que les Vendéens devoient être fusillés dès qu'ils étoient pris; ainsi il ne pouvoit pas être question de représailles. D'ailleurs on avoit dit à ces gens-là : « Rendez-vous, » on ne vous fera pas de mal ». On ne pouvoit pas les garder, puisqu'on n'occupoit pas de place forte, et qu'on n'avoit aucun moyen de police. En les renvoyant sur parole de ne servir ni contre nous ni contre les puissances coalisées, il étoit à peu près sûr qu'ils violeroient cette promesse. Mon père proposa de leur couper les cheveux, pour pouvoir les reconnoître, et les punir, s'ils étoient repris une seconde fois. On prit aussi le même parti pour le petit nombre qu'on voulut garder. Cette précaution fut un grand sujet de divertissement pour l'armée Vendéenne.

On se promettoit de grands avantages de ce renvoi de prisonniers tondus. On espéroit qu'ils serviroient de preuve dans toute la France, des succès et de la modération des Vendéens; qu'ils seroient forcés de convenir et de raconter que les rebelles, au lieu d'être des brigands, comme on les appeloit, étoient des royalistes pleins de loyauté, de courage et de clémence. On ménagea aussi avec soin les acquéreurs de biens na-

tionaux, en se bornant à leur annoncer que leurs acquisitions seroient annullées. Plusieurs avoient déjà pris parti avec nous. Le chevalier Desessarts rédigea une proclamation qui fut signée de tout le conseil de guerre, et qui a été fort connue. On la fit imprimer à plusieurs milliers d'exemplaires, qu'on distribua aux Bleus que l'on renvoyoit.

Toutes ces mesures ne produisirent pas l'effet qu'on en avoit attendu. Les opinions révolutionnaires étoient plus répandues et plus fortes que nous ne le pensions, et il n'y avoit pas de moyens dans les autres provinces de s'entendre pour secouer leur joug. On n'y trouvoit pas cette union et cette parfaite communauté de sentiments entre les paysans et les classes supérieures. La révolte ne fit aucun progrès. Les insurrections de Lyon et du midi n'eurent jamais de correspondance avec nous, et furent commencées, par la majorité, dans un autre esprit.

CHAPITRE VIII.

Formation du conseil supérieur. Victoires de Vihiers, de Doué, de Montreuil. Prise de Saumur.

Après la prise de Fontenay, les uns proposèrent de marcher sur les Sables, d'autres sur Niort; et ce dernier parti étoit, je crois, préférable à l'autre, qui portoit l'armée beaucoup trop loin du pays insurgé. On fit beaucoup d'objections à l'un et à l'autre projet. Pendant ce temps-là, la matinée s'écoula, et les paysans, qui étoient fatigués, et qui ne recevoient pas d'ordres, commencèrent à retourner dans leurs villages, où ils avoient grande envie d'aller raconter leur victoire de Fontenay. Quand on vit qu'il n'y avoit pas moyen de les retenir, il fallut différer de nouvelles tentatives.

Cependant le gain d'une pareille bataille, et la prise d'une ville comme Fontenay, chef-lieu d'un département, sembloient donner à l'insurrection de la Vendée une consistance qu'elle n'avoit pas eue jusqu'alors. Les chefs n'ayant pas en ce moment d'occupations mili-

taires, voulurent donner quelque régularité à toutes leurs opérations, et mettre un peu plus d'ordre dans toutes les choses auxquelles nos succès étoient dus.

On créa un conseil supérieur d'administration, dont le siége fut fixé à Châtillon. L'évêque d'Agra en fut le président; M. Desessarts père, vice-président; M. Carrière, avocat de Fontenay, qui venoit de prendre parti parmi les royalistes, fut choisi pour procureur du Roi près le conseil, et M. Pierre Jagault, bénédictin, pour secrétaire général. Parmi les membres du conseil, on distinguoit M. de la Rochefoucauld, qui en étoit le doyen; MM. le Maignan, Bourasseau de la Renolière et Body. Les autres membres étoient, excepté deux ecclésiastiques, des hommes de loi et quelques gentilshommes que leur âge ou leur santé empêchoit de porter les armes. Un de ceux qui se distinguèrent le plus tôt dans le conseil supérieur, et celui qui parvint à acquérir le plus d'influence dans l'armée, fut l'abbé Bernier, curé de la paroisse de St. Laud, à Angers. De toutes les personnes qui se sont mêlées des affaires pendant la guerre civile, aucune peut-être n'avoit plus d'esprit que l'abbé Bernier: il avoit une admirable facilité à écrire et à par-

ler; il prêchoit toujours d'abondance. Je l'ai souvent entendu parler deux heures de suite, avec une force et un éclat qui entraînoient et qui séduisoient tout le monde. Il y avoit toujours de l'à-propos dans ce qu'il disoit; ses textes étoient bien choisis et ramenés heureusement. Jamais il n'hésitoit; et bien que son éloquence n'eût rien de fougueux, il paroissoit inspiré. Son extérieur et ses manières répondoient à ses paroles; le son de sa voix étoit doux et pénétrant; ses gestes avoient de la simplicité; il étoit infatigable. Son zèle étoit toujours renaissant, et jamais il ne perdoit courage. Ces avantages étoient accompagnés d'un air de modestie et de simple dévouement, qui le rendoit plus séduisant encore. Il donnoit de bons conseils aux généraux, et savoit se prêter à l'esprit militaire, sans déroger à son caractère ecclésiastique : il dominoit au conseil supérieur, par la promptitude de son esprit et de ses rédactions; il étoit encore plus cher aux soldats, par ses prédications et son ardeur pour la religion.

Aussi en peu de temps l'abbé Bernier prit un ascendant universel, et il n'étoit question que de lui. Peu à peu on le jugea autrement. On entrevit un but d'ambition dans toute sa con-

duite. Dès qu'il eut acquis de la domination, on s'aperçut combien il y tenoit, et combien il craignoit de la voir diminuer en quelque chose. On découvrit qu'il semoit la discorde partout, et qu'il flattoit les uns aux dépens des autres, pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Le respect et l'estime qu'on avoit pour lui, allèrent toujours en s'affoiblissant; et après la guerre, les Vendéens lui reprochoient, à tort ou à raison, des désordres de mœurs, une ame intéressée, une ambition effrénée, et même des crimes qui ne laissent pas d'avoir quelque probabilité; mais le prestige fut long-temps à se dissiper, et l'on ne cessa jamais d'avoir pour son esprit et sa capacité, une très-haute considération et une sorte de crainte : il en imposoit par là à ceux qui l'aimoient le moins.

Parmi les ecclésiastiques du conseil supérieur, M. Pierre Jagault étoit aussi très-remarquable par ses talents. Il n'avoit ni ambition ni vanité; il donnoit de bons conseils, sans chercher, comme l'abbé Bernier, à gouverner l'armée : il l'égaloit par sa facilité à parler et à écrire. Il a rarement prêché; mais toutes les fois qu'il est monté en chaire, il a obtenu beaucoup de succès.

M. Brin, curé de St. Laurent, étoit aussi

très-considéré, à cause de son zèle et de ses vertus éminentes.

Les généraux chargèrent le conseil supérieur de tout ce qui avoit rapport à l'administration du pays. On forma dans chaque paroisse un conseil qui devoit veiller à l'exécution des ordres du conseil supérieur. On ordonna aussi que dans les paroisses où il n'y avoit pas encore de chef militaire, les paysans en nommeroient un, qui présideroit au départ des hommes demandés, annonceroit aux généraux sur combien de gens ils devoient compter, les commanderoit au combat, et distribueroit les vivres à ses soldats. On prit aussi des mesures pour donner quelques vêtements et des souliers aux soldats pauvres qui en manquoient. On forma des magasins. Enfin, on songea à se donner plus de moyens, en ayant un peu d'ordre et de prévoyance.

Il falloit aussi nommer un trésorier général de l'armée, qui devoit être en même temps intendant des vivres, de concert avec le conseil supérieur. On força M. de Beauvolliers l'aîné à accepter ces fonctions, dont il étoit plus capable que tout autre. Le bien de l'armée le détermina à ne pas refuser, bien qu'il trouvât fâcheux d'être presque toujours éloigné du com-

bat. On lui conserva sa place au conseil de guerre ; et comme il étoit le seul des chefs qui eût un domicile fixe, des demandes de tout genre lui étoient presque toujours portées. Il eut plusieurs personnes employées sous lui ; les uns chargés de la distribution ; d'autres attachés à l'armée, qui examinoient les besoins, et qui, entrant dans les villes prises, tâchoient d'en tirer des ressources.

La résidence de toutes ces administrations fut établie à Châtillon, qui étoit, à cette époque, le centre des mouvements de l'armée.

Ce fut à régler toutes ces choses, que s'occupèrent les généraux pendant les trois jours qu'ils passèrent à Fontenay, après la bataille. La ville étoit sans défense, dans un pays de plaine, où les opinions étoient favorables en général à la révolution. On abandonna Fontenay, sans y avoir fait aucun mal ; on relâcha même trois administrateurs du département, qu'on avoit d'abord arrêtés.

A peine l'armée étoit-elle rentrée dans le Bocage, qu'on apprit que des hussards républicains s'étoient montrés à Argenton le Château. MM. de Lescure et de la Rochejaquelein reçurent cette nouvelle au château de la Boulaye. Ils expédièrent sur le champ des courriers,

et indiquèrent un rassemblement aux Aubiers. En arrivant, ils surent que ces hussards étoient retournés à Vihiers, où étoit l'avant-garde d'une grande armée républicaine, qui venoit de se former à Saumur.

La convention commençoit à regarder l'insurrection de la Vendée comme très-redoutable; et cette fois on vouloit déployer, contre les rebelles, des forces imposantes. Des bataillons avoient été formés à Paris, en y incorporant des soldats tirés de l'armée du Nord. Une cavalerie nombreuse et aguerrie fut envoyée aussi. Toutes ces mesures furent prises avec une rapidité inconcevable. Les troupes et les canons voyagèrent en poste, en bateaux, et vinrent en cinq jours de Paris à Saumur. Quarante mille hommes, dont la moitié étoit composée de troupes de ligne, occupoient en ce moment Saumur, Montreuil, Thouars, Doué et Vihiers.

Stofflet fut le premier qui attaqua. Il partit de Chollet avec soixante et dix cavaliers, et il entra à Vihiers sans résistance. La cavalerie républicaine se replia. Il écrivit sur le champ à MM. de Lescure et de la Rochejaquelein, qu'il les attendoit. Ces messieurs se mirent en marche sans inquiétude.

Pendant ce temps-là, les Bleus étoient revenus attaquer Stofflet avec deux mille hommes. Il fut forcé de se retirer précipitamment, et n'eut pas le temps de faire avertir M. de Lescure. Les républicains ayant appris qu'une colonne Vendéenne s'avançoit, recommandèrent aux habitants de la ville, qui étoient patriotes, de ne point paroître, et de laisser croire aux rebelles que la ville étoit encore occupée par un des leurs; puis ils allèrent s'embusquer sur une hauteur voisine. MM. de Lescure, de la Rochejaquelein et Desessarts, arrivèrent avec trois ou quatre mille hommes, et s'engagèrent dans la ville, sans se douter de rien. Après l'avoir traversée, ils aperçurent, sur la hauteur, des hommes postés derrière des broussailles: ils crurent que c'étoit la troupe de M. Stofflet, s'avancèrent pour aller le joindre. Les paysans suivoient négligemment, quand tout à coup une batterie masquée fit sur eux un feu de mitraille. Le cheval de M. de Lescure fut blessé, les branches des arbres furent brisées tout autour de lui et des deux autres chefs, sans les toucher. Les paysans ne furent pas intimidés; ils s'élancèrent sur les Bleus, qui, effrayés de cette attaque, tandis qu'ils s'attendoient à une fuite, abandonnèrent leurs canons, et fuirent en pleine déroute vers Doué.

Toute la grande armée et les chefs se rassemblèrent sur le champ à Vihiers, excepté MM. de Bonchamp et d'Elbée, qui n'étoient pas encore guéris de leurs blessures. On marcha sur Doué, qui fut emporté; les paysans poursuivoient vivement les républicains sur la route de Saumur, et seroient arrivés jusque sur la ville; mais le feu de deux redoutes placées sur la hauteur de Bournan, les força à s'arrêter et à revenir à Doué. Ce jour-là, deux hussards, au milieu de l'action, quittèrent leurs rangs pour venir dans notre armée : l'un des deux étoit M. de Boispréau, qui s'est distingué depuis.

Il fut résolu d'aller attaquer Saumur. Mon père et M. de Beauvolliers firent remarquer qu'il y avoit de l'inconvénient à suivre la route directe; qu'il valoit bien mieux se porter sur Montreuil-Bellay, couper la communication de Thouars à Saumur, et faire une attaque par un côté qui étoit sûrement moins bien défendu. Cet avis fut adopté. On alla occuper Montreuil. Il étoit probable que la troupe qui étoit à Thouars se porteroit au secours de Saumur. En effet, sur les huit heures, cinq ou six mille hommes, commandés par le général Salomon, arrivèrent à la porte de Montreuil, sans se

douter que notre armée s'en fût emparée. Mon père avoit fait placer une batterie derrière la porte. On la démasqua tout à coup, et les Bleus reçurent une décharge très-meurtrière. En même temps la division Bonchamp, qui étoit postée dans des jardins auprès de la ville, les attaqua par le flanc. La déroute fut bientôt complète et sanglante. Les Bleus reprirent en désordre le chemin de Thouars, abandonnant leurs canons et leurs bagages : ils ne s'arrêtèrent même pas à Thouars, tant ils étoient épouvantés. Cette affaire fut meurtrière pour notre armée : dans l'obscurité de la nuit, nos gens tirèrent sur la division Bonchamp, lorsqu'elle déboucha par le flanc.

Après cette affaire, M. de la Rochejaquelein proposa d'envoyer des détachements de cavalerie sur la route de Saumur, pour inquiéter les républicains, les tenir sur pied toute la nuit, afin d'attaquer le lendemain dans la journée. Cela fut résolu ainsi, et il se chargea lui-même de l'exécution : mais les paysans, encouragés par leurs succès, suivirent en foule le petit nombre d'hommes qu'il vouloit emmener. En un moment, toute l'armée se trouva sur la route, criant : Vive le Roi ! nous allons à Saumur. Les chefs ne pouvant arrêter ce

mouvement, se déterminèrent à attaquer tout de suite, et se mirent au galop pour rejoindre la tête de l'armée. M. de Lescure se chargea de commander la gauche, et d'arriver par le pont Fouchard, en tournant les redoutes qui étoient placées à l'embranchement des routes de Montreuil et de Doué. M. de la Rochejaquelein, qui étoit posté depuis la veille au pont de St. Just, suivit la rivière le long des prairies de Varin. MM. de Fleuriot, Stofflet et Desessarts, à la tête de la division Bonchamp, passèrent par les hauteurs au-dessus du Thoué, se dirigeant sur le château de Saumur.

Les trois attaques furent commencées à peu près en même temps, le 10 Juin au matin. C'étoit M. de Lescure qui étoit chargé de celle qui offroit le plus de difficultés. La manière dont tout s'étoit engagé, contre le projet des généraux, ajoutoit au désordre habituel des opérations. Cependant on tourna les redoutes, et le pont fut passé; mais une balle ayant tout à coup frappé M. de Lescure au bras, les paysans l'apercevant couvert de sang, commencèrent à lâcher pied. Heureusement l'os n'avoit pas été atteint. M. de Lescure fit serrer son bras avec des mouchoirs, cria à ses soldats que ce n'étoit rien, et voulut les ramener. Une

charge des cuirassiers républicains acheva de les effrayer. Quand ils virent que leurs balles ne blessoient pas, rien ne put les retenir. M. de Dommaigné voulut résister, à la tête de la cavalerie Vendéenne ; il fut renversé par un coup de mitraille, et sa troupe fut culbutée. La déroute devint complète, et tous les gens de M. de Lescure prirent, en fuyant, la route de l'abbaye de St. Florent, le long du Thoué. Un heureux hasard ramena la fortune. Deux caissons versèrent sur le pont Fouchard, et arrêtèrent les cuirassiers. Alors M. de Lescure parvint à ramener les soldats. Le brave Loizeau, de la paroisse de Trémentine, qui avoit tué trois cavaliers en défendant M. de Dommaigné, et qui avoit fini par être blessé et abattu, se releva et se mit à la tête des fantassins. Ils passèrent leurs fusils à travers les roues des caissons, visant aux chevaux et aux yeux des cuirassiers. M. de Marigny plaça de l'artillerie de manière à les foudroyer : aussi le combat fut rétabli à l'avantage des Vendéens.

Pendant ce temps-là, M. de la Rochejaquelein avoit attaqué le camp républicain qui étoit placé dans les prairies de Varin. Il avoit laissé M. de Baugé, à la tête de sept cents hommes, pour garder le pont de St. Just, et avoit tourné

le camp pour y entrer par derrière. Le fossé fut franchi; un mur qui étoit au-delà fut abattu, et le poste fut emporté. M. de la Rochejaquelein y entroit en même temps de l'autre côté. Il avoit jeté son chapeau par-dessus les retranchements, en criant : Qui va me le chercher? et s'étoit élancé le premier. Il fut bien vîte imité par un grand nombre de braves paysans. Les deux assauts se donnèrent précisément dans le même instant, et les Vendéens eurent encore là le malheur de tirer les uns sur les autres.

M. de la Rochejaquelein voulut profiter sur le champ de cet avantage. Accompagné de M. de Baugé, ils poursuivirent les républicains, sans regarder si on les suivoit. Ils entrent dans la ville au galop. Un bataillon qui descendoit du château les voit arriver, jette les armes, et rentre au château. Ces deux messieurs continuent leur route, passant sur tous les fusils, dant la rue étoient jonchée, et que les pieds de leurs chevaux faisoient partir. Après avoir traversé la ville, ils voient toute l'armée des Bleus fuyant en désordre sur le grand pont de la Loire. Ils se portent derrière la salle de spectacle; et là, Henri se met à tirer sur les fuyards, tandis que M. de Baugé chargeoit les fusils et

les lui donnoit. Ils étoient seuls : cependant personne n'eut l'idée de revenir sur eux. Un seul dragon vint à bout portant leur tirer un coup de pistolet; il les manqua, et Henri l'abattit d'un coup de sabre et prit les cartouches qu'il avoit dans sa giberne. Les batteries du château tiroient aussi sur eux. M. de Baugé fut blessé d'une forte contusion, et jeté par terre. M. de la Rochejaquelein le releva, le mit à cheval. Ils trouvèrent plusieurs pièces abandonnées, et en tirèrent sur le château deux qui étoient chargées. Ils traversèrent ensuite le pont, rejoints par une soixantaine de fantassins, poursuivant toujours les Bleus. Enfin, après avoir couru pendant quelques minutes sur la route de Tours, ils pensèrent à revenir, pour savoir si les Vendéens étoient entrés dans la ville; car on entendoit toujours le canon du château et des redoutes. Ils coupèrent le pont de bois, dit de la *Croix Verte*, et ils y placèrent deux des pièces de canon qu'ils venoient de prendre, pour empêcher les Bleus de revenir sur leurs pas. A leur retour, ils trouvèrent la division de Lescure dans Saumur. M. de la Rochejaquelein, sachant que les redoutes de Bournan tenoient encore, y courut tout de suite, et se réunit à M. de Marigny, qui les

attaquoit. Il s'engagea entre les deux redoutes, et son cheval fut tué sous lui. La nuit venoit; on remit l'attaque au lendemain. Pendant l'obscurité, les républicains évacuèrent et se retirèrent.

On avoit aussi, dans la soirée, tiré quelques coups de canon sur le château, où restoient environ quatorze cents hommes et de l'artillerie. Le lendemain, M. de Marigny y entra en parlementaire, et proposa une capitulation qui fut acceptée. Les assiégés obtinrent de sortir, sans autre condition que de rendre leurs armes.

La prise de Saumur livra aux Vendéens un poste important, le passage de la Loire, quatre-vingts pièces de canon, des milliers de fusils, et beaucoup de poudre et de salpêtre. Les prisonniers faits en cinq jours, étoient au nombre de onze mille : on les tondit, et on les renvoya presque tous. La perte des Vendéens, dans cette dernière affaire, fut de soixante hommes tués et quatre cents blessés.

M. de Lescure sut que le général Quétineau avoit été trouvé dans le château de Saumur, où il avoit été enfermé pour être jugé, après l'affaire de Thouars. Il l'envoya chercher. « Eh » bien, Quétineau ! lui dit-il, vous voyez » comme vous traitent les républicains. Vous

» voici accusé, traîné dans les prisons; vous » périrez sur l'échafaud. Venez avec nous pour » vous sauver : nous vous estimons, malgré la » différence d'opinions, et nous vous rendrons » plus de justice que vos patriotes. — Mon- » sieur, répondit Quétineau, si j'étois en li- » berté, je reviendrois me consigner en pri- » son. Je me suis conduit en brave homme; » je veux être jugé. Si je m'enfuyois, on diroit » que je suis un traître, et je ne puis suppor- » ter cette idée : d'ailleurs, en vous suivant, » j'abandonnerois ma femme, et on la feroit » périr. Tenez, Monsieur, voici mon mémoire » justificatif : vous savez la vérité; voyez si je » ne l'ai pas dite ». M. de Lescure prit le mémoire, qui, en effet, étoit assez sincère. Quétineau ajouta, avec un air de tristesse : « Mon- » sieur, voilà donc les Autrichiens maîtres de » la Flandre; vous êtes aussi victorieux : la con- » tre-révolution va se faire; la France sera dé- » membrée par les étrangers ». M. de Lescure lui dit que jamais les royalistes ne souffriroient une telle chose, qu'ils se battroient pour défendre le territoire Français. « Eh ! Monsieur, » s'écria Quétineau, c'est alors que je veux ser- » vir avec vous. J'aime la gloire de ma patrie; » voilà comme je suis patriote ». Il entendit,

dans ce moment, les habitants de Saumur qui répétoient à tue tête, dans la rue : Vive le Roi ! Il s'avança vers la fenêtre ; et l'ouvrant, il leur dit : « Coquins, qui l'autre jour m'ac-» cusiez d'avoir trahi la république, aujour-» d'hui vous criez, par peur, vive le Roi ! Je « prends à témoin les Vendéens que je ne l'ai » jamais crié ». Ce brave homme s'en alla à Tours. On le conduisit à Paris ; il fut jugé, condamné à mort, et exécuté. Sa femme, qui étoit en partie cause de la résistance qu'il avoit mise aux conseils de M. de Lescure, ne voulut pas lui survivre, elle cria : Vive le Roi ! à l'audience du tribunal révolutionnaire, et périt aussi sur l'échafaud.

M. de Lescure avoit passé sept heures à cheval, après sa blessure, et perdu beaucoup de sang. La souffrance et la fatigue lui avoient donné la fièvre. On l'engagea à se retirer à la Boulaye, pour se guérir. Avant de partir, il pria les officiers de s'assembler chez lui. « Mes-» sieurs, leur dit-il, l'insurrection prend trop » d'importance, nos succès ont été trop grands, » pour que l'armée continue à rester sans or-» dre : il faut nommer un général en chef. » Comme tout le monde n'est pas rassemblé, » la nomination ne peut être que provisoire.

» Je donne ma voix à M. Cathelineau ». Tout le monde applaudit, excepté le bon Cathelineau, qui fut bien surpris de tant d'honneur. Mon père, MM. de Boisy et Duhoux, arrivèrent successivement, et se rangèrent au même avis. M. d'Elbée, qui avoit été retenu par sa blessure, vint aussi deux jours après, et approuva ce qui avoit été fait.

La nomination de Cathelineau étoit convenable en tous points. C'étoit, de tous les chefs, celui qui exerçoit le plus d'influence sur les paysans : il avoit une sorte d'éloquence naturelle qui les entraînoit. Sa piété et ses vertus le leur rendoit respectable. En outre, c'étoit lui qui avoit commencé la guerre, qui avoit soulevé le pays et gagné les premières batailles. Il avoit le coup d'œil militaire, un courage extraordinaire, et beaucoup de sens et de raison. L'on étoit sûr que son nouveau grade le laisseroit tout aussi modeste, et qu'il écouteroit et rechercheroit toujours les conseils avec déférence. C'étoit d'ailleurs une démarche politique, de nommer un simple paysan pour général en chef, au moment où l'esprit d'égalité et un vif sentiment de jalousie contre la noblesse, contribuoient en grande partie au mouvement révolutionnaire ; c'étoit se conformer

au désir général, et attacher de plus en plus les paysans au parti qu'ils avoient embrassé d'eux-mêmes. On en sentoit si bien la nécessité, que les gentilshommes avoient toujours grand soin de traiter d'égal à égal chaque officier paysan. Ils ne l'exigeoient pourtant pas. Il m'est arrivé de les voir se retirer de la table de l'état-major, à Châtillon, quand j'y paroissois, disant qu'ils n'étoient pas faits pour dîner avec moi : ils ne cédoient qu'à mes instances. L'égalité régnoit bien plus dans l'armée Vendéenne, que dans la république; au point que j'ignore encore, ou n'ai appris que depuis, si la plupart de nos officiers étoient nobles ou bourgeois; on ne s'en informoit jamais; on ne regardoit qu'au mérite. Ce sentiment étoit juste et naturel; il partoit du cœur; et sans être inspiré par la politique, il y étoit trop conforme, pour n'être pas général : une conduite différente auroit peut-être refroidi le zèle. Je n'en rappellerai qu'un exemple très-remarquable. M. Forestier étoit fils d'un cordonnier du village de Chaudron, en Anjou, et il a joué le rôle le plus brillant à l'armée, près des Princes, dans les cours étrangères, partout enfin, jusqu'à sa mort arrivée vers 1808.

Deux jours après la prise de Saumur, MM.

de Beauvolliers, avec cinq ou six cents hommes, se portèrent sur Chinon, entrèrent dans la ville sans résistance. Ils délivrèrent M^me^. de Beauvolliers, que les patriotes avoient mise en prison ; ils la ramenèrent à Saumur. M. de Beauvolliers l'aîné retrouva aussi sa fille à Loudun, où M. de la Rochejaquelein fit une course avec quatre-vingts cavaliers.

Plusieurs officiers vinrent joindre l'armée à Saumur. Henri envoya avertir M. Charles d'Autichamp, qui habitoit auprès d'Angers. Il arriva sur le champ, et se plaça dans la division de M. de Bonchamp, son cousin germain : il la commanda bientôt en second sous M. de Fleuriot. M. de Piron vint aussi de Bretagne se joindre à cette division, où l'un et l'autre acquirent une grande réputation. La grande armée gagna encore, à cette époque, M. de la Guérivière, et M. de la Bigotière, émigré rentré.

Il fallut remplacer M. de Dommaigné, et nommer un général de la cavalerie. On balança entre MM. Forêt et Forestier ; le dernier réunit cependant plus de suffrages : il n'avoit que dix-huit ans ; mais chaque jour il montroit plus de mérite. Il eut la modestie d'accepter les fonctions, et de refuser le titre, à cause de son âge.

L'administration de l'armée Vendéenne prit, après cette expédition, plus d'importance, et posséda bien plus de ressources. MM. de Marigny et Duhoux d'Hautrive établirent à Mortagne et à Beaupréau des moulins à poudre, pour employer la grande quantité de salpêtre qui avoit été prise à Saumur. Mortagne fut aussi choisi pour être le dépôt de l'artillerie. Les magasins de blé que les républicains avoient formés à Chinon, furent envoyés dans la Vendée. On acheta beaucoup de sel, d'huile et de savon. L'apothicairerie de l'armée, qui avoit jusqu'alors été assez mal fournie, devint aussi plus complète. Pour subvenir à tous les besoins de l'armée, on avoit usé d'industrie au défaut de ressources, et beaucoup de personnes avoient, dans tous ces petits détails, montré un esprit inventif.

Quant aux vêtements, il y en avoit abondamment : ils étoient en gros drap du pays, en toile, en coutil, en siamoise. On faisoit surtout une grande dépense de mouchoirs rouges : on en fabriquoit beaucoup dans le pays, et une circonstance particulière avoit contribué à les rendre d'un usage général. M. de la Rochejaquelein en mettoit ordinairement autour de sa tête, à son col, et plusieurs à sa ceinture,

pour ses pistolets. Au combat de Fontenay, on entendit les Bleus crier : « Tirez sur le mou- » choir rouge ». Le soir, les officiers suppliè- rent Henri de changer de costume. Il le trou- voit commode, et ne voulut pas le quitter. Alors ils prirent le parti de l'adopter aussi, afin qu'il ne fut pas une cause de danger pour lui. Les mouchoirs rouges devinrent ainsi à la mode dans l'armée : tout le monde voulut en porter. Cet accoutrement, les vestes et les pantalons, qui étoient l'habit ordinaire des officiers, leur donnoient tout à fait la tournure de brigands, comme les appeloient les républicains.

CHAPITRE IX.

Occupation d'Angers. Attaque de Nantes. Retraite de Parthenay. Combat du bois du Moulin aux Chèvres.

Je continuois toujours à habiter le château de la Boulaye avec ma mère : c'étoit là comme le quartier général de l'armée. Les officiers y venoient dans l'intervalle des expéditions; quelques membres du conseil supérieur y étoient sans cesse.

J'avois laissé ma fille auprès de Clisson, chez sa nourrice, qui avoit montré une grande répugnance à quitter sa famille, pour venir avec moi à la Boulaye. Après la déroute de Fontenay, on la tenoit cachée chez Charry, ou chez les Texier, qui étoient des plus braves paysans de la paroisse de Courlay. Je voulus la faire venir à la Boulaye, et j'allai au-devant d'elle jusqu'à la Pommeraye sur Sèvre, où demeuroit le bon M. Durand, notre médecin. Les chemins étoient impraticables en voiture. Je pris le parti de monter à cheval; mais j'avois si grand'peur, qu'un homme tint la bride de mon che-

val pendant toute la route. Le lendemain, tandis que j'étois à dîner, un courrier arriva, m'apportant une lettre de M. de Lescure. J'avois su l'affaire de Saumur; mais on m'avoit caché qu'il y eût été blessé. Il venoit d'arriver à la Boulaye, et m'écrivoit lui-même pour me rassurer. Un tremblement affreux me saisit. Je ne voulus pas rester un moment de plus. Je pris un mauvais petit cheval, qui se trouvoit par hasard dans la cour; je ne laissai pas le temps d'arranger les étriers, qui étoient inégaux, et je partis au grand galop. En trois quarts d'heure, je fis trois grandes lieues de mauvais chemins. Je trouvai M. de Lescure debout; mais il avoit une fièvre violente, qu'il conserva plusieurs jours. Depuis, je n'ai eu aucune frayeur de monter à cheval.

La grande armée n'avoit pas eu, jusqu'à ce moment, la moindre relation avec M. de Charrette. M. de Lescure ayant du loisir à la Boulaye, lui écrivit une lettre polie, pour le féliciter d'une affaire très-brillante qui lui avoit livré Machecoult. M. de Charrette répondit par des compliments à notre armée, sur ses succès, et spécialement sur la prise de Saumur. La lettre de M. de Charrette, comme celle de M. de Lescure, exprimoit le désir d'établir des

rapports entre les deux armées, et de combiner leurs opérations. M. de Lescure envoya aussitôt un courrier à Saumur, pour faire part aux généraux de la démarche qu'il venoit de faire. Ils furent très-satisfaits des dispositions que montroit M. de Charrette, et songèrent à en profiter, pour concerter avec lui une attaque sur Nantes, à laquelle ils pensoient. Mon père fut chargé de négocier pour cet objet. Il commença par offrir des canons et des munitions à M. de Charrette, qui les accepta avec reconnoissance. Depuis, la grande armée le ravitailla plusieurs fois, ainsi que la petite troupe de M. de Lyrot; car dans le Bas Poitou, la guerre fut presque constamment défensive, au lieu que notre armée, en se portant en avant, s'emparoit des magasins que les républicains avoient formés. L'entreprise de Nantes fut donc convenue avec M. de Charrette : il promit d'attaquer par la rive gauche.

Pour rester maître du cours de la Loire, il falloit conserver Saumur, qui établissoit une communication sûre entre les deux rives. On résolut donc d'y établir une garnison. Il fut d'abord question de laisser M. de Laugrenière pour la commander; mais il n'étoit pas assez connu dans l'armée, pour inspirer de la con-

fiance aux paysans. On invita alors M. de la Rochejaquelein à se charger de cette tâche, ce qui ne lui plaisoit guère. Pour engager les soldats à rester, on leur promit de les nourrir, et de leur donner quinze sols par jour : il fut même dit qu'ils pourroient se relever tous les huit jours. Chaque paroisse devoit toujours avoir quatre hommes à Saumur. C'est la première fois qu'on proposa une paie.

Le gros de l'armée partit. Il y avoit déjà longtemps que les soldats étoient sortis de chez eux ; leur ardeur étoit diminuée. Stofflet, pour les déterminer à passer la Loire, fit publier, sans avoir consulté personne, que ceux qui resteroient seroient des lâches. Cette mesure augmenta l'armée, mais diminua beaucoup la garnison de Saumur, qui se trouva composée de mille hommes environ. M. de la Rochejaquelein revint les commander, après avoir passé deux jours à Angers avec l'armée.

Les républicains avoient évacué Angers et tout le pays adjacent. La frayeur qu'inspiroient alors les Vendéens, étoit si forte, que quatre jeunes gens, MM. Dupérat, Duchenier, de Boispréau et Magnan, s'en allèrent seuls à la Flèche, dix lieues en avant de l'armée. Ils entrent dans la ville, criant : Vive le Roi !

descendent à la municipalité, annoncent que l'armée royale va se diriger sur Paris, et qu'ils arrivent avec deux mille hommes de cavalerie, pour faire les logements; ils disent que pour ne pas effrayer les habitants, leur escorte est demeurée à une demi-lieue; ils se font livrer les écharpes des municipaux, les font marcher sur la cocarde, et mettent le feu à l'arbre de la liberté. Toute la ville se met en mouvement pour pourvoir à la nourriture de cette armée qui doit passer. Pendant ce temps-là, ces messieurs vont tranquillement dîner à l'auberge. Au milieu du repas, une servante leur dit : « Messieurs, un colporteur qui vient » d'Angers, a dit qu'il n'avoit pas rencontré » votre escorte sur la route, et l'on parle de » vous arrêter ! » Ils sautèrent vîte sur leurs chevaux, et arrivent au galop à Angers, chamarrés d'écharpes tricolores, et tout fiers de leur témérité.

Comme Angers est le siége d'un évêché, l'évêque d'Agra s'y rendit pour officier solennellement. Il voyageoit avec la simplicité d'un apôtre, à cheval, suivi d'un domestique qui portoit sa crosse de bois. Il célébra une grand'-messe; et pour gagner l'esprit de la ville, et prouver que les prêtres ne prêchoient pas le

meurtre, comme le disoient les républicains, on arrangea que l'évêque demanderoit et obtiendroit la grâce de deux canonniers des Bleus, que l'on avoit condamnés à mort pour quelques crimes.

Le prince de Talmont, second fils du duc de la Trémouille, vint à Angers rejoindre l'armée. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de cinq pieds six pouces, et d'une très-belle figure. Malgré sa jeunesse, il étoit habituellement atteint de la goutte, ce qui nuisoit à son activité. Il étoit brave, loyal, complétement dévoué, d'un bon caractère; mais ces excellentes qualités étoient un peu obscurcies par un air de légéreté qu'il aimoit à affecter.

M. le prince de Talmont fut reçu avec une vive satisfaction. On s'applaudissoit d'avoir dans les rangs de l'armée un homme d'un aussi beau nom, dont la famille étoit depuis si long-temps presque souveraine en Poitou. Le duc de la Trémouille, et la princesse de Tarente, sa belle-fille, qui étoit M^lle^. de Châtillon, étoient seigneurs de plus de trois cents paroisses dans cette province. M. de Talmont fut nommé sur le champ général de cavalerie, au grand contentement du modeste M. Forestier.

On prit la route d'Angers à Nantes; mais

l'armée n'étoit ni très-nombreuse ni très-animée. Beaucoup de paysans étoient retournés chez eux. MM. de Lescure et de la Rochejaquelein étoient absents, ainsi que plusieurs de leurs officiers; et les soldats, qui d'ordinaire étoient sous leurs ordres, ou n'étoient pas à l'armée, ou n'y conservoient pas leur ardeur habituelle. D'ailleurs, on s'étoit toujours battu contre un ennemi voisin du pays, et prêt à l'envahir. Cette fois, ces pauvres gens ne comprenoient pas bien à quoi pourroit leur servir d'aller attaquer Nantes. Enfin, on assure que le général Cathelineau n'avoit pas huit mille hommes, quand il arriva devant la ville.

L'armée de M. de Charrette, et la division de M. de Lyrot, avoient au contraire un intérêt pressant de s'emparer de Nantes. C'étoit de là que sortoient toutes les expéditions républicaines dirigées contre le Bas Poitou. Aussi tous les habitants s'étoient-ils réunis de ce côté, au nombre de plus de vingt-cinq mille; mais leur attaque étoit subordonnée à celle de la grande armée, parce que Nantes est située presque en entier sur la rive droite, et qu'il y avoit plusieurs bras de la Loire à traverser, dont trois étoient défendus par des ponts-levis.

On étoit convenu d'attaquer, le 29 Juin, à deux heures du matin.

Un premier malheur empêcha la parfaite exécution de ce plan. L'armée républicaine avoit laissé un détachement dans le bourg de Nort. Contre toute attente, il se défendit dix heures de suite, et l'on arriva devant Nantes à huit heures du matin seulement. M. de Charrette avoit commencé à l'heure dite, et les républicains, au lieu d'avoir deux attaques à la fois à repousser, eurent le temps d'aviser aux moyens de défense, et de se rassurer. Les généraux Canclaux et Beysser, qui les commandoient, mirent beaucoup de courage et de sang froid à soutenir les efforts des Vendéens. Une partie des habitants les seconda avec zèle; cependant notre armée parvint jusque dans les faubourgs. Une faute du prince de Talmont empêcha peut-être le succès de l'entreprise.

On s'étoit toujours bien trouvé de laisser aux républicains des moyens de retraite. Jamais on ne les avoit mis dans la position de vaincre ou de mourir. Il fut donc convenu au conseil de guerre, qu'il n'y auroit aucune attaque par le chemin de Vannes, et qu'on y laisseroit un libre passage. A deux heures de l'après midi,

on vit en effet des troupes de fuyards sortir de Nantes par cette route. M. de Talmont, emporté par trop d'ardeur, et oubliant les dispositions adoptées par le conseil de guerre, se laissa aller à un mouvement inconsidéré; il prit deux pièces de canon, et repoussa les républicains dans la ville. Leur défense devint encore plus opiniâtre.

Les Vendéens mirent aussi dans l'attaque plus de constance qu'on ne pouvoit en attendre. Le combat dura dix-huit heures; mais enfin, ayant vu tomber plusieurs de leurs chefs, le général Cathelineau mortellement blessé d'une balle dans la poitrine, M. de Fleuriot l'aîné, qui commandoit la division de Bonchamp, et plusieurs autres officiers, le découragement se joignit à la fatigue, et les soldats se retirèrent à la nuit tombante. Les chefs avoient fait toute la journée les plus grands efforts pour donner aux paysans encore plus d'élan. M. de Talmont avoit eu son cheval tué par un boulet. Mon père s'étoit trouvé tellement enveloppé du feu d'une batterie, que tout le monde l'avoit cru mort.

L'armée fut dissoute; officiers et soldats repassèrent la Loire dans des barques, et la rive droite fut entièrement abandonnée. Dans cette

malheureuse attaque on perdit peu de soldats; mais la mort de Cathelineau étoit un bien grand désastre. M. de Fleuriot méritoit aussi de vifs regrets; tous les deux survécurent de quelques jours seulement à leurs blessures.

Pendant ce temps-là, le Bocage étoit aussi le théâtre de combats qui n'avoient pas été prévus. Il y avoit à Amaillou, entre Bressuire et Parthenay, un petit rassemblement de paysans qu'on avoit formé pour la sûreté du pays. M. de Lescure apprit que le général Biron étoit à Niort, que son armée grossissoit tous les jours, et que l'avant-garde étoit à St. Maixent, menaçant Parthenay. Il envoya sur le champ à Saumur, prier MM. de Baugé, les chevaliers Beauvolliers et de Beaurepaire, de se rendre à Amaillou; lui-même, tout blessé qu'il étoit, voulut y aller pour veiller de près à la défense de ce poste. Il partit malade et le bras en écharpe; je l'accompagnai, ne pouvant me résoudre à le quitter dans cet état.

Nous nous arrêtâmes une nuit à Clisson, et le lendemain nous arrivâmes à Amaillou, où nous trouvâmes M.***, âgé d'environ trente ans, qui, pour se donner un air plus distingué, étoit en habit de velours bleu, brodé en paillettes, en bourse, et un chapeau sous le bras,

l'épée au côté. C'étoit la première fois qu'on le voyoit au camp. Il dit qu'ayant appris que les chefs n'étoient pas près d'arriver, il avoit cru devoir se rendre à Amaillou. M. de Lescure le remercia beaucoup, et le pria, ses officiers étant très-fatigués, de vouloir bien continuer à commander le camp, et de se charger du bivouac pour cette nuit-là.

Il répondit qu'un gentilhomme comme lui n'étoit pas fait pour coucher dehors. « Comme » chef, vous avez raison, s'écria M. de Les- » cure, en riant ». Il ordonna aux soldats de se relayer pour le garder toute la nuit à la pluie, loin du feu. Cela fut exécuté, et M.*** ne reparut plus.

Le jour d'après, comme j'étois à me promener avec le chevalier de Beauvolliers, nous vîmes tous les paysans en rumeur. Ils avoient saisi deux chasseurs républicains : nous devinâmes qu'ils étoient déserteurs; en effet, ils venoient de St. Maixent. Leur fuite avoit été aperçue ; ils avoient été poursuivis pendant cinq lieues, et ils arrivoient tout essoufflés. Nos gens avoient commencé par les entourer; les uns leur disant qu'ils étoient des espions, d'autres qu'il falloit crier : Vive le Roi ! quelques-uns, qu'il falloit les tuer. Au milieu de ce

tumulte, ils étoient fort interdits : nous les prîmes sous le bras, et nous les conduisîmes à M. de Lescure, qui étoit sur son lit : il les interrogea. Le premier répondit gaiement, qu'il s'appeloit Cadet, qu'on l'avoit mis dans la légion du Nord, et que voulant se battre pour le Roi, il désertoit. Le second, d'un air embarrassé, dit qu'il avoit émigré, et qu'il étoit sous-officier dans le régiment de la Châtre. Sa manière de s'expliquer donna de la défiance à M. de Lescure, qui recommanda de le surveiller. Bientôt après, il se distingua par son courage et son mérite ; et quand il fut estimé dans l'armée, il conta qu'il étoit gentilhomme d'Auvergne, qu'il s'appeloit M. de Solilhac. Je ne connois pas ce qui avoit pu l'engager à se cacher d'abord ; depuis, il a toujours été un des plus braves officiers de la Vendée.

La présence de M. de Lescure amena à Amaillou un grand nombre de paysans ; il pensa alors qu'il falloit s'avancer, et occuper Parthenay. M. Girard de Beaurepaire, qui commandoit une petite division attachée à l'armée de M. de Royrand, lui fit dire qu'il viendroit se réunir à lui, et qu'il lui amèneroit cent cinquante cavaliers. C'étoit un secours fort utile, car M. de Lescure n'avoit que quinze

chevaux. Cette jonction se fit à Parthenay.

On s'attendoit à être attaqué. M. de Baugé et le chevalier de Beaurepaire firent murer toutes les issues de la ville, hormis les portes de Thouars et de St. Maixent. Deux pièces de canon furent mises à cette dernière porte. On plaça un poste avancé et des factionnaires. Il fut convenu que, d'heure en heure, il partiroit une patrouille qui feroit une lieue, puis reviendroit, de façon qu'il y en auroit toujours une dehors. M. Girard de Beaurepaire fut chargé de veiller à l'exécution de toutes ces mesures de précaution, qui furent négligées: il alla se coucher, et la patrouille de minuit ne partit pas. L'avant-garde des républicains, commandée par le général Westermann, arriva jusqu'à la porte : le factionnaire fut égorgé, et la batterie surprise. Un nommé Goujon, l'un des six dragons qui avoient déserté, se fit tuer en défendant les pièces avec courage.

MM. de Lescure et de Baugé s'étoient jetés sur le même lit. M. de Baugé se leva sur le champ et courut à la porte de St. Maixent. Il la trouva abandonnée : les paysans étoient en pleine déroute : il reçut une balle qui lui cassa la jambe, et se trouva au milieu des Bleus. La nuit étoit obscure; il ne fut pas reconnu, et

tournant à droite, il se dirigea rapidement vers la rivière. Alors on vit bien que c'étoit un Vendéen, et on fit une décharge sur lui. Il fit sauter son cheval dans l'eau, et le mit à la nage: une seconde décharge tua le cheval. Les Vendéens qui étoient à l'autre bord, parvinrent cependant à retirer M. de Baugé.

M. de Lescure, que sa blessure faisoit beaucoup souffrir, avoit eu bien de la peine à s'habiller et à se sauver; peu s'en fallut qu'il ne fût pris.

Le lendemain matin, les républicains occupèrent la ville, où ils n'avoient pas osé s'avancer beaucoup pendant la nuit.

M. de Lescure n'avoit pas voulu que je le suivisse à Parthenay. J'étois retournée d'Amaillou à Clisson; il m'envoya un cavalier pour me prévenir de ce qui se passoit. Cet homme arriva au grand galop; la frayeur lui avoit fait perdre la tête; il se croyoit poursuivi. Il frappa à ma porte, et me réveilla, en criant: « Ma» dame, de la part de M. de Lescure, sauvez» vous : nous avons été battus à Parthenay; » sauvez-vous ». L'effroi me saisit. C'est à peine si j'eus le sang froid de demander s'il n'étoit rien arrivé à mon mari. Je m'habillai à la hâte, oubliant d'attacher mes robes, et je fis réveil-

ler tout le monde. Je courois dans la cour, tenant toujours ma robe. Je trouvai une troupe de faucheurs; je leur dis d'aller se battre, et qu'il n'étoit pas temps de travailler. Je saisis par le bras un vieux maçon de quatre-vingts ans; je le priai de me conduire dans une métaire dont il me sembloit que j'avois oublié le chemin. J'y traînai ce pauvre homme, qui pouvoit à peine marcher pendant que je courois. On vint là me donner quelques détails qui calmèrent un peu ma terreur panique. Je sus qu'après le premier moment, M. de Lescure s'étoit retiré paisiblement, et sans être ni poursuivi ni inquiété. Je montai cependant à cheval, et je partis pour Châtillon. J'y arrivai à cinq heures du soir. Je fus toute surprise, en y entrant, de ce qu'on s'empressoit autour de moi, en s'écriant : La voilà ! la voilà ! Le bruit s'étoit répandu que M. de Lescure et moi avions été pris à Parthenay : tout le monde étoit dans la consternation. J'allai rassurer le conseil supérieur, en racontant ce que je savois, puis je pris le chemin de la Boulaye. Je trouvai ma mère qui arrivoit en voiture. Elle avoit appris, par le bruit public, les fausses nouvelles qu'on répandoit, et elle vouloit se faire conduire à Niort, pour périr avec moi sur l'é-

chafaud. Nous fûmes bien heureuses de nous retrouver ; elle ne pouvoit se fier à ses yeux.

Cependant M. de la Rochejaquelein voyoit chaque jour diminuer sa garnison de Saumur. Rien ne pouvoit retenir les paysans ; car ils croyoient que tout étoit fini, qu'il n'y avoit plus rien à craindre. L'un partoit après l'autre pour aller retrouver sa métairie et ses bœufs. M. de la Rochejaquelein vit bien qu'avant peu il n'auroit pas un soldat, et il s'occupa à envoyer chaque jour dans le Bocage, la poudre, l'artillerie et les munitions de tout genre. Pour faire illusion aux habitants sur la foiblesse de la garnison, il parcouroit chaque nuit la ville au galop, avec quelques officiers, en criant : Vive le Roi ! Enfin, il se trouva lui neuvième à Saumur. Trois mille républicains venoient d'occuper Chinon : il fallut quitter la ville. Il restoit deux canons, il les amena ; mais à Thouars, il fut obligé de les jeter dans la rivière. Il arriva à Amaillou, le jour où M. de Lescure se retiroit de Parthenay.

Cependant ces deux messieurs virent bien qu'ils n'avoient pas assez de monde pour défendre ce canton. Ils se retirèrent sur Châtillon, pour y rassembler la grande armée. Le général Westermann, de son côté, avança avec

dix mille hommes environ. Il entra à Parthenay; de là, il vint à Amaillou, sans éprouver de résistance. Il fit mettre le feu au village. C'est là le commencement des incendies des républicains. Westermann marcha ensuite sur Clisson. Il savoit que c'étoit le château de M. de Lescure; et s'imaginant qu'il devoit trouver une nombreuse garnison, et éprouver une défense opiniâtre, il avança avec tout son monde, non sans de grandes précautions, pour attaquer ce château du chef des brigands. Il arriva vers neuf heures du soir. Quelques paysans, cachés dans le bois du jardin, tirèrent des coups de fusil qui effrayèrent beaucoup les républicains; mais ils saisirent quelques femmes, et surent qu'il n'y avoit personne à Clisson, qui d'ailleurs n'étoit susceptible d'aucune défense. Alors Westermann entra, et écrivit de là une lettre triomphante à la convention, en lui envoyant le testament et le portrait de M. de Lescure. Cette lettre fut mise dans les gazettes. Il ne voulut pas renoncer à ce qu'il avoit imaginé d'avance, et il manda qu'après avoir traversé une multitude de ravins, de fossés, de chemins couverts, il étoit parvenu au repaire de ce monstre vomi par l'enfer, et qu'il alloit y mettre le feu. En effet, il fit apporter de la

paille et des fagots dans les chambres, les greniers, les écuries, la ferme, et prit toutes ses mesures pour que rien n'échappât à l'incendie. Les meubles furent consumés (1); des provisions énormes de blé et de foin ne furent pas même épargnées; il en fut de même partout. Dans la suite, les armées républicaines brûloient nos vivres, quoique le reste de la France souffrît de la famine.

J'étois allé dîner à Châtillon, avec ces messieurs, le jour où l'on vint leur apprendre l'incendie de Clisson. Cela ne nous fit pas grand effet; il y avoit long-temps que nous avions prévu cet événement : mais ce qui étoit important, c'étoit la marche de Westermann, qui s'étoit sur le champ avancé à Bressuire, et qui se dirigeoit sur Châtillon. L'armée étoit dissoute; les soldats avoient repassé la Loire la veille seulement, revenant de Nantes. Les in-

(1) M. de Lescure, qui prévoyoit bien l'incendie de son château, avoit donné, long-temps auparavant, l'ordre de le démeubler; mais apprenant l'effroi que cette nouvelle avoit répandu dans les environs, que les habitants abandonnoient leurs métairies, etc., il craignit le préjudice que tout le pays éprouveroit de cette fuite prématurée, et ne fit rien ôter de Clisson; ainsi le château fut brûlé avec tous les meubles, le linge, etc., etc.

cendies des Bleus effrayoient les paysans; ils vouloient, avant de se battre, mettre en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Enfin les chefs étoient dans le plus grand embarras. On se mit à écrire des réquisitions, et à faire partir des courriers pour les porter. On manquoit de chevaux. M. de Lescure me chargea d'aller dans les paroisses de Treize-Vents et de Mallièvre, près la Boulaye, remettre les ordres pour le départ. Je partis au galop; j'arrivai à Treize-Vents; je fis sonner le tocsin; je remis la réquisition au conseil de la paroisse, et je haranguai de mon mieux les paysans. J'allai de là à Mallièvre en faire autant. J'envoyai des exprès dans les paroisses voisines, et je retournai ensuite à la Boulaye, auprès de ma mère, que j'avois fait prévenir.

Westermann ne laissoit pas à nos mesures le temps de produire de l'effet; il avançoit toujours. MM. de Lescure et de la Rochejaquelein ne purent pas rassembler trois mille hommes : cependant, espérant de faire illusion sur leurs forces, ils voulurent essayer de défendre les hauteurs du moulin aux Chèvres; mais les soldats étoient mal disposés, et presque toujours ils perdoient courage, quand au lieu d'attaquer ils étoient forcés de se défendre. Le poste fut

emporté par les républicains; il fallut se replier, et abandonner Châtillon qui n'a aucun moyen de défense. A ce combat, M. de la Bigotière, émigré, eut un bras fracassé par un boulet. Il ne voulut pas que les paysans se détournassent de combattre pour le secourir. Il se cacha dans une chaumière, y resta quelques moments évanoui; et le soir, il se rendit à pied dans un village. On le conduisit à Chollet. Il eut le bras coupé; et un mois après, étant à peine guéri, il revint à l'armée, et fut encore blessé.

Pendant ce combat, suivant la coutume, toutes les femmes prioient Dieu, en attendant l'événement. Nous écoutions attentivement le bruit du canon, et son éloignement nous faisoit juger de la position de l'armée. Bientôt je l'entendis gronder plus vivement, et se rapprocher de plus en plus. La peur me saisit, je me mis à courir sans rien attendre. Je traversai la Sèvre à Mallièvre; puis, entrant dans une chaumière, je me fis habiller en paysanne de la tête aux pieds, choisissant de préférence les haillons les plus déchirés; ensuite j'allai rejoindre ma mère et les habitants de la Boulaye, qui me suivoient plus tranquillement, et que je retrouvai à Mallièvre. Nous prîmes

la route des Herbiers. En chemin, M. de Concise vint nous prier de nous arrêter chez sa belle-sœur, au château de Concise : nous y trouvâmes M. de Talmont et mon père, qui arrivoient de Nantes. Mme. de Concise n'étoit pas encore faite aux mœurs Vendéennes; nous la trouvâmes qui mettoit du rouge et qui affectoit une attaque de nerfs. Du reste, elle nous reçut fort bien. Le lendemain nous allâmes aux Herbiers, et l'on me décida à quitter mon singulier costume. Ma mère fut très-malade de toute cette crise. Elle avoit sur elle beaucoup d'empire. Dans le moment du danger, elle conservoit du sang froid; mais après, elle payoit, par beaucoup de souffrances, la violence qu'elle s'étoit faite; bien différente de moi, qui ne savois point arrêter mon premier mouvement, et qui, après le péril passé, ne conservois pas même de l'inquiétude.

CHAPITRE X.

Reprise de Châtillon. Combats de Martigné et de Vihiers. Élection de M. d'Elbée. Attaque de Luçon.

WESTERMANN occupa Châtillon; il ne fit aucun mal aux habitants. Six cents républicains étoient en prison, il leur rendit la liberté. Dès le lendemain, il envoya un détachement brûler le château de la Durbellière, appartenant à M. de la Rochejaquelein. C'étoit un vaste et antique bâtiment, caché au milieu des bois et entouré de larges fossés : aussi les Bleus avancèrent avec plus de crainte encore qu'à Clisson, et ils se retirèrent précipitamment après y avoir mis le feu; alors les paysans vinrent après leur départ arrêter l'incendie.

Cependant les généraux rassembloient en toute hâte la grande armée à Chollet. C'étoit de ce côté que Westermann attendoit l'attaque, et il avoit pris ses précautions en conséquence : mais nos gens passèrent la Sèvre à Mallièvre, et arrivèrent auprès de Châtil-

lon, au moment où Westermann y pensant le moins, faisoit chanter un *Te Deum* par l'évêque constitutionnel de St. Maixent. Les Vendéens étoient nombreux, et animés d'un vif ressentiment. La prise de Châtillon et les incendies leur avoient inspiré une sorte de rage. Les Bleus étoient campés sur une une hauteur auprès d'un moulin à vent; les paysans se glissèrent en silence autour d'eux. Le feu commença : les républicains effrayés de se voir attaqués de plusieurs côtés, ne tinrent pas long-temps; le poste fut emporté, et les canonniers tués sur leurs pièces. En un instant la déroute et le désordre furent complets; les caissons et les canons se culbutèrent dans la descente rapide qui mène à Châtillon; les renforts que Westermann envoyoit furent emportés par les fuyards; lui-même n'eut pas le temps de se montrer, et fut heureux de pouvoir s'enfuir précipitamment à la tête de trois cents cavaliers.

La fureur des paysans s'accrut encore par le combat et la victoire; ils ne vouloient plus faire quartier. Les chefs avoient beau crier aux républicains : « Rendez-vous, on ne vous » fera pas de mal », les soldats ne massacroient pas moins. Quand on fut parvenu dans la ville,

le carnage devint plus affreux encore. M. de Lescure, qui commandoit l'avant-garde, avoit traversé Châtillon en poursuivant les fuyards, et il avoit ordonné, en passant, d'enfermer plusieurs centaines de prisonniers. Les paysans, au lieu d'obéir, se mirent à les égorger. M. de Marigny les conduisoit. M. d'Elbée, et d'autres qui voulurent s'y opposer, furent mis en joue par leurs soldats. On courut raconter ces horreurs à M. de Lescure, qui arriva aussitôt. Une soixantaine de prisonniers qu'il venoit de faire s'étoient jetés autour de lui; ils s'attachoient à ses habits et à son cheval. Il s'avance à la prison, le désordre cesse; les soldats le respectoient trop pour ne pas obéir : mais M. de Marigny, hors de lui, s'avança en lui criant : « Retire-toi, que je tue ces » monstres; ils ont brûlé ton château ». M. de Lescure le pria de cesser, ou qu'il alloit défendre les prisonniers contre lui-même. Le massacre fut ainsi arrêté à Châtillon; mais beaucoup de ces malheureux fuyards furent assommés dans les métairies où ils s'égaroient. C'étoit l'incendie du village d'Amaillou, qui avoit inspiré aux paysans cette ardeur de vengeance.

On fit plus de quatre mille prisonniers; le

reste fut tué. Tous les bagages de l'armée républicaine tombèrent entre les mains des Vendéens; la voiture même de Westermann fut prise (1).

Pendant le combat, M. Richard, médecin Breton, voyant un hussard se précipiter sur M. de Lescure, se jeta au-devant, et reçut dans l'œil une balle qui sortit derrière le col. On parvint à lui sauver la vie à force de soins.

On retrouva à Châtillon un M. de la Trésorière, que les Vendéens avoient mis en prison comme soldat républicain, et que Westermann avoit délivré. Il avoit rendu de fort bons offices à la ville, en réclamant pour elle auprès du général, et témoignant pour les habitants. Au lieu de se sauver avec les Bleus, il revint se constituer prisonnier, et demanda ins-

---

(1) Quatre jeunes officiers eurent l'étourderie de briser le coffre de la voiture de Westermann, ce qui les fit soupçonner de s'être emparés de l'argent que l'on supposoit y être. Mais M. de Lescure ayant dit au conseil de guerre, que le brave Daniaud Dupérat étoit l'un des quatre, et qu'il lui avoit donné sa parole d'honneur qu'il n'y avoit rien dans le coffre-fort, la conduite honorable et la valeur de ce jeune homme, suffirent pour les disculper et terminer l'affaire. Cet applaudissement universel fut un éloge bien flatteur pour M. Dupérat.

tamment qu'on eût confiance en lui, et qu'on l'admît dans l'armée Vendéenne comme simple soldat. Il s'y conduisit toujours avec valeur, et fut bientôt officier.

Nous attendions aux Herbiers l'issue de la bataille avec une grande anxiété. Dès que nous sûmes qu'elle avoit été gagnée, nous revînmes à la Boulaye. M. de Lescure vint aussi y soigner sa blessure, qui le faisoit encore beaucoup souffrir.

Après quelques jours de repos, on apprit que les républicains, changeant leurs plans, alloient attaquer la Vendée par un autre point, et entrer par les ponts de Cé, en Anjou. On commença à faire des préparatifs de défense, et à rassembler les soldats.

Le 15 Juillet, l'armée républicaine, après avoir passé les ponts de Cé, arriva par Brissac, jusqu'auprès de Martigné. Toute l'armée Vendéenne étoit rassemblée. M. de Bonchamp commandoit sa division en personne : c'étoit sa première sortie depuis sa blessure de Fontenay. Il fut d'avis, ainsi que M. de Lescure, de marcher toute la nuit, et de prendre le chemin le plus court pour aller à la rencontre de l'ennemi, afin de n'avoir pas à combattre pendant la chaleur, qui étoit extrême

en ce moment-là. Un vieux M. de***, qui étoit venu à l'armée cette fois, et qu'on n'y a pas revu depuis, insista fortement pour qu'on choisît une autre route plus longue, et assura que l'attaque seroit plus avantageuse de ce côté-là. Il avoit soixante et dix ans, une ancienne réputation de bon militaire; on se rangea à son avis.

Les paysans eurent trois lieues de plus à faire; ils arrivèrent à Martigné excédés de fatigue; la chaleur étoit étouffante. L'avantage fut d'abord du côté des Vendéens. Ils s'emparèrent de cinq pièces de canon; mais M. de Marigny ayant voulu tourner l'ennemi, à la tête d'un détachement de cavalerie, se trompa de chemin, et revint au galop. La poussière empêcha nos gens de distinguer ceux qui arrivoient sur eux. Ils crurent que les ennemis les chargeoient, et se retirèrent emmenant trois pièces de canon ennemi. On fit de vains efforts pour les ramener, la chaleur leur ôtoit toute activité. M. de Bonchamp fut atteint d'une balle qui lui fracassa le coude. Un des bons officiers de sa division, Vannier, valet de chambre de M. d'Autichamp, fut grièvement blessé.

Les républicains, qui souffroient aussi de

la chaleur, ne poursuivirent pas, et les Vendéens perdirent peu de monde au combat : mais la soif et la chaleur firent périr une cinquantaine de paysans, qui imprudemment burent avec avidité des eaux corrompues. M. de Lescure, qui étoit épuisé de fatigue, et qui avoit beaucoup crié pour exciter les soldats, ne trouvant ni vin ni eau-de-vie, but aussi de cette eau. Il se trouva mal, et demeura évanoui pendant deux heures.

MM. de Lescure et de la Rochejaquelein retournèrent à Chollet, pour rassembler les paysans et recommencer une nouvelle attaque. Les républicains continuèrent leur mouvement, entrèrent à Vihiers, et de là avancèrent sur Coron. Ces messieurs se hâtèrent d'envoyer du monde de ce côté. Heureusement toutes les paroisses de ce canton-là étoient très-peuplées, et fournissoient, pour ainsi dire, les meilleurs soldats de l'armée. Le 17, l'ennemi, arrêta sa marche; et le 18, comme il y avoit déjà beaucoup de paysans rassemblés, on attaqua les Bleus, qui s'avançoient du côté de Vihiers. MM. de Lescure et de la Rochejaquelein n'étoient pas encore arrivés. Il n'y avoit que des officiers; aucun chef ne se trouvoit là. L'abbé Bernier persuada aux

soldats, que leurs généraux étoient présents. Il donna d'excellents conseils, et ce fut lui, en quelque sorte, qui dirigea le mouvement. MM. de Villeneuve, Keller, de Piron, de Marsange, Forestier, Forêt, Herbauld, Guignard, conduisirent les soldats avec habileté et courage. Au bout de trois quarts d'heure, les républicains furent mis dans une entière déroute, et abandonnèrent leurs canons et leurs munitions : le général Santerre, qui les commandoit, s'enfuit des premiers. On savoit qu'il étoit là, et les Vendéens avoient un vif désir de prendre l'homme qui avoit présidé au supplice du Roi. On vouloit l'enchaîner dans une cage de fer. Forêt se lança à la poursuite de Santerre, et alloit le saisir, lorsque celui-ci parvint à faire franchir à son cheval un mur de six pieds. M. de Villeneuve manqua aussi de prendre le représentant Bourbotte, qui sauta de son cheval derrière une haie. Les Bleus, en fuyant, brûlèrent la ville de Vihiers. Les Vendéens en furent charmés; car elle avoit toujours favorisé les républicains. Trois maisons furent sauvées par hasard, dont une appartenoit au seul royaliste qui fût à Vihiers.

MM. de Lescure et de la Rochejaquelein, entendant le canon, pensèrent bien que l'at-

taque avoit été, contre leur attente, avancée de vingt-quatre heures; ils arrivèrent en toute hâte, et trouvèrent les paysans qui emmenoient des canons. M. de Lescure demanda ce que c'étoit : « Comment ! mon général, » vous n'étiez donc pas à la bataille? dirent-» ils; c'est donc M. Henri qui nous comman-» doit? » D'autres en disoient autant à M. de la Rochejaquelein. Les officiers vinrent expliquer aux généraux qu'on s'étoit servi de leur nom pour encourager les soldats.

La défaite des républicains avoit été si complète, que le pays en étoit entièrement délivré. Ils avoient regagné Saumur.

Le quartier général revint à Châtillon : je fus y dîner; et ce jour-là, je fus témoin d'une scène qui montrera quel étoit le caractère des soldats Vendéens. Un officier avoit mis en prison deux meuniers de la paroisse de Treize-Vents, qui avoient commis quelque faute. C'étoient de bons soldats, aimés de leurs camarades. Tous les paysans qui se trouvèrent à Châtillon, commencèrent à murmurer hautement, disant qu'on les traitoit avec trop de dureté. Quarante hommes de la paroisse allèrent se consigner en prison. Ils répétoient qu'ils étoient aussi coupables que les meuniers.

Le chevalier de Beauvolliers vint me raconter ce qui se passoit, et m'engagea à solliciter la grâce de ces deux hommes auprès de M. de Lescure, qui ne vouloit pas avoir l'air de céder à cette rumeur, et qui m'envoyoit chercher pour la lui demander. Je vins sur la place. Je dis aux paysans que je rencontrai, que je m'intéressois à leurs camarades, parce que le château de la Boulaye étoit de la paroisse de Treize-Vents. Je suppliai M. de Lescure de leur rendre la liberté. Il fit semblant de se faire prier, et m'accorda ma demande. J'allai moi-même à la prison, suivie de tout le peuple ; je fis sortir les prisonniers. « Madame, » nous vous remercions bien, me dirent les » gens de Treize-Vents ; mais cela n'empêche » pas qu'on a eu tort de mettre les meuniers » en prison : on n'avoit pas ce droit-là ». Tels étoient nos soldats, aveuglément soumis au moment du combat, et hors de là se regardant libres.

Cependant le brave Cathelineau venoit de succomber à ses blessures, qui n'avoient pas laissé un seul instant l'espoir de le conserver. On parla de le remplacer. On sentit combien il seroit avantageux de nommer un général qui commandât en chef, non pas seulement la

grande armée, mais aussi toutes les insurrections Vendéennes. Ce fut, en effet, dans cette intention qu'on procéda à l'élection; mais elle fut faite tout de travers. Au lieu de convoquer des députés de toutes les divisions, tout s'arrangea par une petite intrigue de M. d'Elbée. Quelques officiers peu marquants des divisions de MM. de Charrette, de Bonchamp et de Royrand, se rassemblèrent avec un grand nombre d'officiers de la grande armée. Ils convinrent qu'on écriroit cinq noms sur chaque billet, et que celui qui réuniroit le plus de suffrages, seroit généralissime. Les quatre suivants seroient chargés de commander, chacun à leur rang, en l'absence du général en chef, et devoient se choisir chacun un commandant en second. Le conseil de guerre devoit être formé de ces neuf personnes, et décider de toutes les opérations. Ce fut M. d'Elbée qui présida à tout cet arrangement. M. de Bonchamp, qui, suivant l'opinion de tous les gens sensés, devoit être nommé, étoit retenu à Jallais, par ses blessures, et sa division étoit restée en Anjou. M. de Charrette ignoroit presque que l'on s'occupât d'une pareille nomination; M. de la Rochejaquelein ne s'en occupoit pas; M. de Lescure étoit malade, et fort étranger à toute

espèce de menée, de même que mon père. On laissa M. d'Elbée placer en foule, dans les électeurs, les officiers subalternes qui lui étoient attachés. Comme il n'y avoit ni grade ni rang bien déterminés, on ne savoit guère qui devoit obtenir ce privilége ou en être exclu. Bref, M. d'Elbée fut nommé généralissime. Les quatre généraux de division furent MM. de Bonchamp, de Lescure, de Donnissan et de Royrand.

M. de Lescure choisit pour second M. de la Rochejaquelein; M. de Royrand choisit, je ne sais pourquoi, M. de C***; M. de Bonchamp ne choisit personne, à ce que je crois. Pour mon père, voyant que dans une formation générale de l'armée, on oublioit M. de Charrette, il le nomma. M. de Charrette fut sensible à cette marque d'égards de mon père; mais il trouva tout cet arrangement de nominations fort plaisant. M. de Bonchamp écrivit de son lit ce peu de mots à M. d'Elbée : « Monsieur, » je vous fais mon compliment sur votre élec- » tion : ce sont probablement vos grands talents » qui ont déterminé les suffrages; » mais il n'en vécut pas moins bien avec lui.

Cette nomination de M. d'Elbée parut singulière : on se borna à le dire. C'étoit un

homme de cœur, plein de sentiments vertueux; et comme on étoit sûr qu'il ne gêneroit personne, qu'il laisseroit chacun faire à sa guise, tout aise de porter le titre de généralissime, et bornant là toute son ambition, on ne songea pas à renverser ce qui venoit d'être fait. On savoit très-bien que tout resteroit comme par le passé, malgré ce qui avoit été statué. De son côté, M. d'Elbée, pour se faire pardonner son élection, et pour montrer de l'affabilité, redoubla de révérences et de compliments; il les prodiguoit au moindre aide de camp.

M. de Talmont continua à commander la cavalerie, et M. de Marigny l'artillerie; il s'adjoignit M. de Perault, qui étoit venu à l'armée depuis quelque temps. C'étoit un officier des troupes bleues de la marine, chevalier de St. Louis, qui avoit cinquante ans ou environ. Il montra constamment beaucoup de bravoure, de mérite et de modestie. MM. de Marigny et de Perault, uniquement occupés de leurs devoirs, sont restés toujours unis, sans jalousie et sans rivalité.

Beaucoup d'autres officiers étoient venus successivement se réunir aux Vendéens. C'est un devoir et une consolation pour moi de placer ici leur nom, et de contribuer, autant qu'il est

en moi, à l'honneur de leur mémoire. Je voudrois n'en omettre aucun. M. de Lacroix, émigré, chevalier de St. Louis, étoit très-brave, fort bon homme et sans aucune prétention; M. Roger Moulinier étoit actif, dur et strict; les soldats le craignoient et avoient confiance en lui, à cause de son excessive bravoure. Le chevalier Durivault, de Poitiers: M. de Lescure le choisit pour aide de camp, et n'eut jamais qu'à s'en louer. Un frère de MM. de Beauvolliers, âgé de quinze ans, vint les retrouver. La première fois qu'il vit le feu, il ne se montra pas ferme. M. de Beauvolliers l'aîné le fit venir devant tout le monde, et lui reprocha publiquement sa conduite; depuis il a toujours été digne de sa famille.

J'ajouterai aux noms de ces officiers que j'ai eu l'occasion de connoître plus particulièrement, ceux de MM. de Chantereau, de Dieuzy, Caquerey, Bernés, pages du Roi; MM. Beaud de Bellevue, Bernard, de Cerizais; Blouin, de Rochefort; Bonin, des Aubiers; Palliern, Frey, de Brunet, de Brocour, Genest, de Josselin, Morinais, de Nesde, de la Pelouze, de Saujeon frères, Tranquille, d'Izernay; Valois, Texier frères, de Courlay; et un autre Texier, canonnier, bien connu dans l'armée par sa bravoure.

Dans les commencements, tous les déserteurs des troupes républicaines devenoient officiers ou cavaliers dans l'armée Vendéenne ; mais le nombre des fantassins étant devenu assez considérable, bien qu'il ne l'ait jamais été beaucoup, on en forma trois compagnies ; l'une Française, commandée par M. de Fé ; l'autre Allemande, la troisième Suisse. Chacune étoit de cent vingt hommes ou environ ; elles faisoient une sorte de service régulier à Mortagne, où étoient les magasins. La compagnie Suisse étoit presque entièrement composée de fugitifs d'un détachement du malheureux régiment des gardes : ils étoient en garnison en Normandie, pendant qu'on massacroit leurs camarades, au 10 Août ; ils respiroient la vengeance, et chacun d'eux se battoit héroïquement. M. Keller, Suisse, un des plus courageux et des plus beaux hommes de l'armée, étoit leur commandant. Ces compagnies ne combattoient pas en ligne ; elles se seroient fait écraser, si elles ne s'étoient pas dispersées à la manière des paysans.

Tout de suite après l'élection de M. d'Elbée, on retourna attaquer les républicains. La division de M. de Bonchamp les avoit battus deux fois, et leur avoit fait repasser la Loire. MM.

d'Elbée et de la Rochejaquelein se portèrent sur Thouars, et trouvèrent peu de résistance de ce côté-là. Henri fit même une excursion jusqu'à Loudun. Pendant ce temps-là, M. de Lescure, qui ne se portoit pas bien, étoit resté à la Boulaye. Il y reçut une lettre d'un officier de l'armée de M. de Royrand, par laquelle on demandoit instamment des secours à la grande armée. Cette division avoit quelquefois agi de concert avec nos généraux. Dans les commencements de la guerre, elle avoit eu un succès éclatant à Chantonnay; depuis, elle avoit défendu contre quelques attaques, le pays de Montaigu et la route de Fontenay à Nantes. Elle avoit essayé une fois, sans succès, d'entrer à Luçon. M. de Royrand étoit un homme de grand mérite, et avoit quelques officiers distingués, MM. Sapineau de la Verrie, Béjarry frères, de Verteuil, de Grelier, etc.; mais il comptoit avec eux des officiers qui avoient peu de moyens : pour les soldats, ils passoient pour les moins courageux de tout le pays insurgé.

Les républicains sortirent de Luçon; ils attaquèrent successivement le pont Charron et Chantonnay, toujours avec succès. Ils prirent et ils égorgèrent M. Sapineau de la Verrie. C'étoit cette suite de revers dont on faisoit le

récit à M. de Lescure. Il partit sur le champ pour aller trouver M. de Royrand. La lettre qu'il avoit reçue étoit de M.*** : elle racontoit d'une si triste manière la détresse de cette division, qu'il vit bien qu'on ne pouvoit trop se hâter d'amener des secours. Il rendit compte de son départ aux autres généraux qui se trouvoient alors à Argenton. Ils vinrent le joindre aux Herbiers, et l'armée s'y rassembla.

Les républicains se retirèrent jusqu'à Luçon ; on les y attaqua. Le combat tourna d'abord à l'avantage des Vendéens; mais quelques soldats et même des officiers s'étant mis à piller dans les maisons voisines, mirent du désordre dans l'armée. L'ennemi en profita. Nos généraux ne purent rallier les soldats ni ramener la victoire, malgré leurs efforts courageux. M. de Talmont se distingua beaucoup à la tête de la cavalerie, et sa fermeté contribua à sauver l'armée. M. de Lescure eut son cheval blessé ; M. d'Elbée courut quelques risques d'être pris.

Cette marche de l'armée ne servit donc qu'à recouvrer le poste important de Chantonnay. Le rassemblement avoit été précipité et peu nombreux. C'étoit le moment de la moisson; les paroisses ne pouvoient pas fournir autant de monde. Cependant, il est sûr que l'af-

faire de Luçon auroit eu une autre issue, sans le désordre auquel deux ou trois officiers participèrent. On voulut en faire passer les coupables au conseil de guerre; mais on craignit de mécontenter les soldats, et on ne voulut pas avoir à faire un exemple sur des officiers d'une classe inférieure. Il falloit tant de ménagements pour conserver la bonne volonté de l'armée, que la discipline n'étoit pas facile à maintenir. Heureusement les cas où il auroit fallu punir, étoient fort rares. On cassa néanmoins M.***, qui commandoit à***; et on annonça que la déroute étoit une punition de Dieu.

CHAPITRE XI.

Arrivée de M. de Tinténiac. Seconde bataille de Luçon. Victoire de Chantonnay.

Après la bataille de Luçon, l'armée rentra dans son pays pour le défendre; car on commençoit à attaquer la Vendée sans relâche de tous les côtés. La division Bonchamp protégeoit l'Anjou et la rive gauche de la Loire; M. de la Rochejaquelein étoit posté du côté de Thouars et de Doué; M. de Lescure forma un camp à St. Sauveur, près de Bressuire; M. de Royrand occupoit Chantonnay, et ses forces étoient concentrées au camp de l'Oie, comme auparavant; *(M. de Charrette faisoit en ce moment-là une guerre plus active)*. Sur tous ces points les succès étoient partagés; mais les républicains ne réussissoient pas à pénétrer dans le Bocage.

On avoit défendu aux paysans de conduire des bestiaux aux marchés, dans les villes qui n'étoient pas au pouvoir des Vendéens. M. de Lescure sut que malgré cet ordre les marchés de Parthenay étoient fort bien approvision-

nés. Il y fit une excursion; et tous les bestiaux qui étoient en vente furent saisis et envoyés à Châtillon. Il courut ce jour-là un assez grand danger. Il passoit dans une rue, causant avec M. de Marsanges, à la tête de quelques cavaliers; un gendarme qui étoit à cheval, caché derrière un portail, le fit ouvrir brusquement, et lui tira un coup de pistolet, presque à bout portant. La balle passa entre lui et M. de Marsanges. Les cavaliers tuèrent le gendarme, qui s'enfuyoit au galop. On avoit fait depuis quelque temps une proclamation, pour annoncer aux républicains qu'on leur feroit subir la loi du talion, pour les incendies, les fusillades, etc.; et Parthenay devoit, suivant cet ordre, être brûlé, puisque plusieurs de ses habitants avoient suivi Westermann, le seul qui eût jusque-là mis le feu. M. de Lescure assembla les habitants, et leur dit : « Vous êtes » bien heureux que ce soit moi qui prenne » votre ville; car, suivant notre proclamation, » je devrois la brûler : mais comme vous l'attri- » bueriez à une vengeance personnelle pour » l'incendie de Clisson, je vous fais grâce ». Toutefois, il emmena en ôtage deux femmes des administrateurs, et parut disposé à fermer les yeux sur le pillage, quoiqu'il y répugnât

beaucoup. Quelques soldats en profitèrent pour faire du dégât dans plusieurs maisons; mais aucune violence ne fut faite à personne : au point qu'une femme ayant été tuée par hasard à sa fenêtre, les Vendéens s'en montrèrent désespérés, et donnèrent mille francs à sa famille. Je dois ajouter ici, pour l'honneur de nos armées, que malgré la proclamation pour la peine du talion, jamais on ne l'a exécutée; il répugnoit trop au cœur des royalistes d'imiter les incendies, les massacres et les cruautés des Bleus. La bonté des Vendéens est aussi célèbre que leur valeur, et la calomnie n'a jamais osé attaquer ni l'une ni l'autre.

Cependant l'on sentit qu'il falloit réparer la défaite de Luçon d'une manière éclatante, en revenant à la charge avec plus de forces, et en prenant de meilleures mesures. La division de M. de Bonchamp fut laissée pour défendre l'Anjou; et il fut résolu que l'opération seroit concertée entre MM. de Charrette, de Royrand et les généraux de la grande armée. Chacun tâcha de rassembler dans son canton le plus de soldats possible. M. d'Elbée quitta Châtillon, pour aller réunir les gens du côté de Beaupréau.

Ce fut à ce moment que M. le chevalier de

Tinténiac arriva d'Angleterre, envoyé par le gouvernement auprès des chefs de l'insurrection. Un bateau pêcheur l'avoit débarqué seul, pendant la nuit, sur la côte de St. Malo. Il connoissoit mal les chemins; il n'avoit pas même de faux passe-ports. A trois heures du matin, il traversa le bourg de Châteauneuf; on lui cria : Qui vive? Il répondit : Citoyen, et passa. Quand le jour fut venu, ne sachant comment se diriger, il aborda un paysan. Après quelques paroles, il pensa qu'il pouvoit se confier à lui; et lui racontant qu'il étoit émigré et cherchoit les moyens de passer dans la Vendée, il remit son sort entre ses mains. Le paysan l'emmena dans sa cabane, l'y garda deux jours, rassembla la municipalité pour lui rendre compte de ce qui venoit de lui arriver. Toute cette partie de la Bretagne étoit tellement ennemie de la révolution, que dans la plupart des paroisses, il ne se trouvoit pas un homme d'une autre opinion. C'étoient d'ordinaire les municipaux qui étoient les plus zélés; aussi les municipalités s'assembloient dans ce pays-là, dès qu'il y avoit quelque chose à résoudre contre le parti républicain. On fit déguiser M. de Tinténiac, et on lui donna un guide. De paroisse en paroisse, il trouva toujours des secours et des guides

jusqu'au bord de la Loire; et après avoir fait cinquante lieues à pied en cinq nuits, il eut encore le bonheur d'être adressé à des bateliers sûrs, et de traverser la rivière malgré les barques canonnières des républicains. Il débarqua auprès du camp de la division de M. de Lyrot; de là M. de Flavigny, officier de cette division, conduisit M. de Tinténiac à la Boulaye, où l'on étoit sûr de trouver une grande partie de l'état-major.

Jusqu'alors les insurgés n'avoient eu aucune communication avec l'Angleterre. M. de Charrette, pendant le temps qu'il avoit eu Noirmoutier, avoit envoyé un des MM. de la Roberie, qui périt dans la traversée. Un M. de la Godellière avoit annoncé qu'il arrivoit d'Angleterre, mais qu'il avoit perdu ses papiers : aussi on n'avoit pas eu de confiance en lui; seulement en s'en retournant il avoit été chargé d'une lettre insignifiante. Depuis, on n'avoit rien su de lui, et on croyoit qu'il s'étoit noyé, ce qui en effet étoit vrai.

M. de Tinténiac étoit d'une des meilleures maisons de Bretagne. Il avoit trente ans; il étoit petit, sa figure étoit animée et spirituelle. Il portoit ses dépêches dans deux pistolets, où elles servoient de bourre. Il trouva à la Bou-

laye mon père, MM. de Lescure, de la Rochejaquelein, l'évêque d'Agra et le chevalier Desessarts. Ces messieurs lui montrèrent d'abord un peu de défiance, et lui témoignèrent quelque surprise qu'on n'eût pas chargé un émigré du pays d'une telle mission. M. de Tinténiac répondit que quelques-uns l'avoient refusée : « D'ailleurs, Messieurs, dit-il, je ne » vous cacherai pas, qu'outre mon attache- » ment à notre cause, des motifs particuliers » m'ont porté à solliciter vivement cette dan- » gereuse commission. J'ai eu une jeunesse ora- » geuse et digne de blâme. J'ai voulu réparer » mes fautes par quelque action glorieuse ». Cette franchise fit grand plaisir.

Il remit ses dépêches. Elles étoient expédiées par M. Dundas et par le gouverneur de Jersey. Elles contenoient des louanges de la bravoure et de la constance des insurgés, et montroient un vif désir de les secourir par toute espèce de moyens. Mais ne sachant aucun détail sur la Vendée, les Anglais faisoient neuf questions, auxquelles ils demandoient des réponses précises. L'ignorance étoit si complète sur tout ce qui nous concernoit, que les lettres étoient adressées à M. Gaston, ce perruquier qui avoit été tué au commencement de la guerre. M. de

Tinténiac nous dit qu'on supposoit à Londres, que ce M. Gaston étoit un officier qui avoit commandé à Longwy. Nous fûmes bien surpris de voir les Anglais si peu instruits. Il y avoit déjà long-temps que les proclamations de nos généraux avoient été mises dans les journaux. Il falloit que les Anglais, au lieu de leur zèle pour la cause royale, eussent une grande indifférence pour les affaires du continent, ou que quelque motif les portât à feindre cette ignorance.

On demandoit quel étoit le véritable but de notre révolte et la nature de nos opinions? Quelle occasion avoit fait soulever le pays? Pourquoi nous n'avions pas cherché à établir des rapports avec l'Angleterre? Quelles étoient nos relations avec les autres provinces ou les puissances du continent? Quelle étoit l'étendue du territoire insurgé? Le nombre de nos soldats? Quelles étoient nos ressources en munitions de tout genre? Comment nous avions fait pour nous les procurer? Enfin, quelle espèce de secours nous demandions, et quel lieu nous sembloit convenable pour un débarquement?

Les dépêches étoient écrites avec un ton de bonne foi et une sorte de crainte que nous ne rejetassions les offres de l'Angleterre; il y

avoit aussi de l'incertitude sur nos projets. On ne savoit pas si nous défendions l'ancien régime, les opinions de l'assemblée constituante, ou la faction des Girondins.

La confiance s'établit bientôt entre nos généraux et M. de Tinténiac. Il vit qui nous étions, et dissipa aussi tous nos doutes sur son compte. Alors, il nous parla à cœur ouvert, en quittant la réserve que lui imposoit son caractère d'envoyé Anglais. Il nous dit qu'on ne savoit rien de précis sur la Vendée, en Angleterre; qu'on supposoit qu'environ quarante mille hommes de troupes de ligne révoltés, en formoient le noyau; qu'en général on croyoit cette insurrection pareille à celle de Normandie, et excitée par les républicains du parti de la Gironde. Nous sûmes que les Princes n'étoient pour rien dans sa mission; aucun n'étoit alors en Angleterre. Il nous assura que le gouvernement Anglais se montroit bien disposé à nous secourir; que tout sembloit prêt pour un débarquement. Cependant il n'avoit pas une foi entière dans toutes ces apparences. Il étoit mécontent de la conduite du cabinet Anglais envers les émigrés, parce que beaucoup d'entre eux avoient voulu passer de Jersey à la côte, pour se join-

dre aux insurgés, et qu'un ordre du gouvernement avoit défendu aux pilotes, sous peine de mort, de les mener en France. M. de Tinténiac seul avoit pu s'embarquer à cause de sa mission.

Il falloit répondre promptement. M. de Tinténiac n'avoit que quatre jours à passer dans la Vendée; son guide l'attendoit de l'autre côté de la Loire, et il devoit l'aller retrouver à jour fixe. J'avois alors une écriture très-fine et très-lisible. Ces messieurs me prirent pour secrétaire, et j'écrivis les dépêches que M. de Tinténiac vouloit rapporter dans ses pistolets. Je ne crois pas qu'il existe maintenant une seule des personnes qui les signèrent, et seule, peut-être, je puis donner des détails sur cette correspondance.

On répondit au ministère Anglais avec assez de franchise. On lui expliqua l'opinion politique des Vendéens : on lui dit que si on n'avoit pas sollicité des secours, c'étoit à cause de l'impossibilité des communications; que ces secours nous étoient fort nécessaires; et cependant on eut soin d'exagérer un peu nos forces, pour ne pas laisser croire aux Anglais que leurs sacrifices seroient mal placés. Nous proposions un débarquement aux Sables ou

à Paimbœuf, promettant d'amener cinquante mille hommes au jour donné, sur le point qui seroit choisi. Nous leur apprenions que M. de Charrette avoit perdu l'île de Noirmoutier; mais qu'il auroit facilement le petit port de St. Gilles. Quant à Rochefort, la Rochelle et Lorient, dont les Anglais avoient parlé dans leur lettre, nous faisions sentir qu'il nous étoit très-difficile de les attaquer. On doit convenir que nous donnions aux Anglais assez de facilité pour un débarquement, et il y a eu de leur part au moins une grande lenteur, puisqu'ils étoient déjà prêts; mais ce qu'on demanda spécialement et avec instance, c'est que le débarquement fût commandé par un Prince de la maison de Bourbon, et composé d'émigrés en grande partie. Nous affirmions que pour lors on pouvoit répondre d'un entier succès; que vingt mille jeunes gens se joindroient aux troupes débarquées, et consentiroient à quitter le pays; qu'on passeroit la Loire, et que toute la Bretagne se révolteroit. Nous savions l'opinion de cette province, sans avoir eu de relations avec elle. Tous les généraux qui étoient à la Boulaye, signèrent cette réponse, et l'évêque d'Agra y mit hardiment son nom.

Les généraux écrivirent aussi une lettre aux Princes, pour prostester de leur dévouement et de leur aveugle obéissance ; ils exprimoient le vif désir qu'on avoit de voir l'un d'entre eux dans la Vendée.

Cette lettre fut très-courte, parce que les Anglais devoient la lire ; mais M. de Tinténiac avoit assez vu les choses, pour pouvoir en rendre compte verbalement. On lui recommanda les intérêts de la Vendée ; on lui laissa voir franchement quel besoin elle avoit de secours, et on lui répéta qu'un Prince et dix mille émigrés, fussent-ils sans armes et sans argent, suffiroient pour obtenir un succès complet ; enfin, on lui dit sur tous les points l'exacte vérité, afin qu'il en instruisît les Princes.

Ces messieurs auroient désiré que M. de Tinténiac vît MM. d'Elbée et de Bonchamp : l'un étoit occupé à rassembler l'armée ; l'autre étoit encore à Jallais, malade de ses blessures : mais on put assurer de leur assentiment à tout ce qui avoit été dit ou fait. M. de Tinténiac partit avec le projet de les voir en s'en retournant : je ne crois pas qu'il y soit parvenu. Il témoigna un grand regret de partir à la veille d'une bataille importante ; il auroit voulu combattre avec les Vendéens, à l'attaque de Lu-

çon, que l'on préparoit alors, et que, sur la demande des Suisses, on devoit fixer au 10 Août. Nos généraux représentèrent à M. de Tinténiac, qu'il seroit plus utile en hâtant sa mission. Il repassa la Loire auprès du camp de M. de Lyrot, dont une patrouille l'escorta jusque sur l'autre rive. Il retrouva son guide, et parvint, en marchant la nuit, chez le bon paysan des environs de Châteauneuf. Là, il se procura les moyens de passer à Jersey. Il fut envoyé de Jersey en Angleterre, et j'ai oui dire qu'il perdit ses dépêches dans la mer. Depuis, en 1794, il fit plus d'une fois ce périlleux voyage, et servit d'intermédiaire entre l'Angleterre et la Vendée, avec une adresse et un courage surprenants. Une fois, entre autres, il passa la Loire à la nage, tenant ses dépêches entre ses dents. On assure qu'il parvint au milieu de Nantes, auprès du féroce Carrier, et réussit à lui échapper, en le menaçant de lui brûler la cervelle. En 1795, il se mit à la tête d'une division de Bretons insurgés, pour favoriser la descente de Quiberon. Après le mauvais succès de cette expédition, il ne se découragea pas, et fit quelque temps la guerre avec opiniâtreté, à la tête de sa petite troupe. Enfin, il fut tué les armes à

la main, en combattant avec bravoure. L'intrépide M. de Tinténiac est un des hommes les plus distingués par l'esprit, le caractère et l'habileté, qui se soient montrés dans la guerre civile.

Les rassemblements et les préparatifs pour l'attaque de Luçon ne furent pas aussi prompts qu'on l'avoit espéré. Ce fut le 12 seulement, que toute l'armée fut réunie au camp de l'Oie. Les généraux s'assemblèrent en conseil de guerre; et au lieu d'y admettre, comme auparavant, tous les officiers distingués, le conseil se forma suivant ce qui avoit été réglé lors de l'élection de M. d'Elbée.

On avoit à combattre dans une plaine découverte, ce qui étoit une chose nouvelle et difficile pour les Vendéens. M. de Lescure proposa d'attaquer, en rangeant les divisions par échelons, de manière à ce qu'elles s'appuyassent successivement. Il développa avec chaleur les avantages de ce plan, qui fut adopté. MM. de Charrette et de Lescure furent chargés de l'aile gauche, qui devoit commencer l'attaque; MM. d'Elbée, de Royrand et mon père, commandoient le centre; MM. de la Rochejaquelein et de Marigny, la droite.

MM. de Charrette et de Lescure entamè-

rent vivement l'action. Ils avoient beaucoup entendu parler l'un de l'autre; ils s'observoient, et l'émulation se joignoit à leur courage et à leurs soins pour bien diriger les soldats. Les Bleus plièrent d'abord, et l'aile gauche avoit déjà pris cinq canons, quand on s'aperçut que la division du centre ne suivoit pas le mouvement. M. d'Elbée n'avoit donné aucune instruction à ses officiers. Les soldats vouloient se battre suivant leur coutume, en courant sur l'ennemi. M. d'Elbée leur crioit : « Mes enfants, alignez-vous donc par-ci, par-» là, sur mon cheval ». M. Herbauld, qui commandoit une partie du centre, et qui ne savoit rien du plan, emmena ses soldats en avant, comme à l'ordinaire, sans se douter que les autres ne le suivoient pas. Les généraux républicains profitèrent sur le champ de ce désordre : ils firent manœuvrer l'artillerie légère, qui acheva de dissoudre la division de M. d'Elbée : elle fut ensuite chargée par de la cavalerie, et la déroute fut complète. Pendant ce temps-là, M. de Marigny se trompant de chemin, égara l'aile droite, et elle n'arriva sur le champ de bataille que pour voir la défaite sans prendre part au combat. M. de la Rochejaquelein parvint à protéger

la retraite, et sauva beaucoup de monde, en faisant débarrasser le pont de Bessay, où un caisson avoit versé. Au milieu de la déroute du centre, quarante paysans de Courlay résistèrent, sans se séparer, à toutes les charges de la cavalerie, croisant leurs baïonnettes, sans lâcher pied. C'étoient les gens les plus braves de la division de M. de Lescure ; il étoit particulièrement attaché à cette paroisse.

Cette malheureuse affaire, la plus désastreuse de toutes celles qui avoient eu lieu jusqu'alors, nous coûta beaucoup de soldats. L'artillerie légère produisit un grand effet dans la plaine. Les paysans n'avoient jamais pris la fuite avec autant de frayeur et de désordre. On ne perdit que deux officiers ; M. Beaudry d'Asson, qui avoit commencé la guerre en 1792, et M. Morinais, de Châtillon.

M. de Lescure fut blâmé d'avoir fait adopter un projet qui convenoit à des troupes de ligne, mais qui étoit à peu près inexécutable avec nos paysans et la plupart de nos officiers. Il l'avoit soutenu au conseil avec opiniâtreté. De son côté, il reprocha à M. d'Elbée de n'avoir rien fait pour faire réussir le plan arrêté. M. d'Elbée lui répondit : « Monsieur, c'étoit » le vôtre ; il falloit tout diriger. — Monsieur,

» répartit M. de Lescure, une fois adopté, » c'étoit au général à le faire exécuter. Vous » avez chargé M. de Charrette et moi, de » commander l'aile gauche ; nous avons battu » l'ennemi et fait notre devoir ». Au reste, il faut ajouter que les généraux républicains avoient été prévenus, par des espions, de la marche de l'armée et de l'heure de l'attaque. Il y eut même, pendant le combat, de la désertion de gens qui n'étoient pas du pays.

M. de Charrette retourna dans son canton. Il avoit fait sa retraite en bon ordre, avec M. de Lescure. Ils se quittèrent en se donnant l'un à l'autre des témoignages d'estime, et se promettant amitié. J'avois envoyé un courrier pour avoir des nouvelles du combat. Il ne rencontra pas M. de Lescure sur le champ, et M. de Charrette se chargea de m'écrire. Sa lettre étoit fort aimable, et il professoit une grande admiration pour mon mari.

Les Bleus occupèrent de nouveau Chantonnay. On s'inquiétoit de les voir ainsi établis dans le Bocage, et c'étoit de ce point qu'il sembloit le plus important de les chasser. Une nouvelle entreprise fut concertée avec M. de Royrand. Il fit une fausse attaque du côté des quatre chemins, et en même temps la grande

armée, qui avoit fait un grand détour, assaillit l'arrière-garde républicaine vers le pont Charron. La division Bonchamp, commandée par M. d'Autichamp, emporta leurs retranchements avec intrépidité. On lui dut la victoire. Se trouvant ainsi cernés de tous côtés, la défaite des Bleus fut affreuse; ils ne savoient par où s'échapper. Les grandes routes leur étoient coupées, et leurs colonnes s'égaroient dans le Bocage. Ils ne sauvèrent ni canons ni bagages, et rarement ils ont perdu autant de monde. On trouva là un bataillon qui avoit pris le surnom de *Vengeur*, et qui ne faisoit jamais quartier à aucun Vendéen. Il fut exterminé en entier.

Le petit chevalier de Mondyon se conduisit d'une manière remarquable ce jour-là. Il se trouvoit auprès d'un grand officier qui, moins brave que lui, voulut se retirer, en disant qu'il étoit blessé. « Je ne vois pas cela, lui dit l'en-» fant; et comme votre retraite décourageroit » nos gens, si vous faites mine de fuir je vous » brûle la cervelle ». Comme il étoit fort capable de le faire, l'officier resta à son poste.

Après la victoire de Chantonnay, tous les chefs étoient à peu près rassemblés aux Herbiers. On s'occupa beaucoup des moyens de

défense. On voyoit les dangers s'accroître chaque jour; les armées républicaines étoient devenues plus nombreuses, mieux composées, et commandées par de meilleurs généraux. Les garnisons de Mayence, de Valenciennes et de Condé, que les puissances étrangères avoient, dans la capitulation, laissées maîtresses de servir dans l'intérieur de la France, furent en grande partie transportées en poste, pour venir attaquer la Vendée. La position étoit critique. On régla le commandement de l'armée d'une autre sorte. M. d'Elbée conserva son titre de généralissime. Tout le territoire insurgé fut divisé en quatre portions; chacune avoit un général chargé de la défendre. M. de Charrette commandoit les environs de Nantes et la côte; M. de Bonchamp, les bords de la Loire, en Anjou; M. de la Rochejaquelein, tout le reste de l'Anjou insurgé; M. de Lescure, toute la Haute Vendée Poitevine. On voulut y joindre l'armée de M. de Royrand, en lui donnant une autre place; M. de Lescure ne s'en soucia pas : de sorte que M. de Royrand eut par le fait un cinquième commandement. M. de Talmont demeura toujours général en chef de toute la cavalerie; M. de Marigny, de l'artillerie; et Stofflet fut nommé major général. Mon père

fut créé gouverneur général du pays insurgé, et président du conseil de guerre; M. de Royrand, gouverneur en second; MM. Duhoux d'Hautrive et de Boisy, adjoints. Cet état-major résida à Mortagne; le conseil supérieur, dont on n'étoit pas très-content, resta à Châtillon. On trouvoit qu'il se donnoit un peu trop d'importance, et tranchoit du gouvernement; mais cela étoit plus ridicule que gênant. Il fut convenu aussi que les officiers prendroient pour uniforme des vestes vertes, à revers blancs ou noirs, etc., suivant les divisions; mais ceci ne fut point exécuté, et on régla aussi que, dans chaque division, il seroit formé un corps de douze cents hommes d'élite, soldés, exercés comme la troupe de ligne, et soumis à la même discipline; mais on n'eut pas le temps de les former. Enfin, on rétablit l'ancien conseil de guerre, où tous les officiers un peu marquants étoient admis. Le petit conseil n'avoit été tenu qu'une seule fois, la veille de la malheureuse affaire de Luçon. Les attaques redoublées des armées républicaines ne laissèrent pas le loisir d'exécuter toutes les dispositions prises à cette grande conférence des Herbiers. Lorsqu'elle fut terminée, les chefs se séparèrent, et chacun retourna défendre le canton qui lui étoit

confié. M. de Lescure revint à son camp de St. Sauveur; il y fut d'abord assez tranquille pendant quelques jours. Comme il étoit là au milieu de ses terres, plusieurs paysans voulurent lui payer les rentes qui étoient supprimées. Il leur dit que ce n'étoit pas pour les ravoir qu'il se battoit; que leurs maux étoient assez grands pour qu'ils eussent pendant la guerre ce léger dédommagement, et que ces rentes, supprimées dans toute la France, ne devoient pas dans ce moment être payées par de braves gens plus scrupuleux que les autres.

M. de Lescure eut ensuite à livrer deux petits combats contre les républicains, qui vinrent l'attaquer d'abord de St. Maixent, puis d'Airvault, où ils avoient formé un camp. Le succès ne fut pas bien complet de part ni d'autre. Chacun garda ses cantonnements. A cette époque, le vieux M. le Maignan, septuagénaire, qu'on avoit placé au conseil supérieur, voulut absolument prendre une part plus active à la guerre, et porter les armes. Il alla à St. Sauveur trouver M. de Lescure. Ce bon vieillard lui demanda à être son soldat, et nul n'étoit plus zélé ni plus courageux. M. de Lescure et les officiers l'appeloient leur père. Ce fut alors aussi que M. Allard, de la Rochelle, vint demander à servir

dans l'armée. Le hasard fit qu'il s'adressa à ma mère qui, touchée de la manière dont il se présenta, pria M. de la Rochejaquelein de le prendre pour aide de camp. Il devint bientôt son ami et son digne frère d'armes.

CHAPITRE XII.

Combats de la Roche d'Érigné, de Martigné, de Doué, de Thouars, de Coron, de Beaulieu, de Torfou, de Montaigu, de St. Fulgent. Attaque du convoi de Clisson.

J'ARRIVE à un cruel moment : bientôt je n'aurai plus à raconter la prospérité et les espérances des Vendéens. Il y aura toujours du courage et de la gloire; mais les succès mêmes deviendront un spectacle de détresse.

Le pays insurgé étoit cerné par deux cent quarante mille hommes. Une grande partie étoit formée des levées en masse des provinces voisines; mais on y comptoit aussi beaucoup d'excellentes troupes. Des mesures affreuses avoient été prises. Les Bleus ne marchoient plus qu'avec la flamme à la main. Toutes leurs victoires étoient suivies de massacres; les femmes et les enfants n'étoient pas épargnés; les prisonniers étoient égorgés. Enfin, la convention avoit donné ordre que tout le pays devînt un

désert sans hommes, sans maisons, et même sans arbres. Cet ordre a été exécuté en partie.

Ce fut la division Bonchamp qui, dans les premiers jours de Septembre, recommença à agir contre la vaste armée qui venoit entourer tout le théâtre de la guerre civile. Elle se porta sur la Roche d'Érigné, où les républicains avoient établi un camp qui défendoit les ponts de Cé. La position fut emportée.

En même temps, une partie de la grande armée, commandée par M. de la Rochejaquelein, s'étoit dirigée sur Martigné. L'ennemi, se fiant sur la supériorité de ses forces, vint attaquer. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Henri étoit dans un chemin creux à donner des ordres, des tirailleurs s'avancèrent sur lui, et il reçut une balle à la main; le pouce fut cassé en trois endroits, et la balle alla le frapper au coude. Il tenoit en ce moment un pistolet; il ne le quitta pas, et dit à son domestique : « Re» gardez si le coude saigne. — Non, Monsieur. » — Hé bien! dit-il, il n'y a donc que le pouce » de cassé; » et il continua à diriger ses soldats. Mais la nuit arriva; les Vendéens, qui avoient eu l'avantage, ne purent en profiter, et l'armée ennemie se retira sur Doué.

Le lendemain, la division Bonchamp vint

se joindre à celle de M. de la Rochejaquelein; sa blessure le força à quitter l'armée. Stofflet prit le commandement, et marcha sur Doué. Les républicains s'y étoient retranchés. On les attaqua d'abord avec succès; mais une charge de cavalerie fit plier la droite des Vendéens, et jeta du désordre parmi eux. Un moment après, Stofflet fut atteint d'une balle dans la cuisse; il fallut alors se retirer, en perdant même quelques pièces de canon. M. Stofflet, bien que grièvement blessé, continua à commander, et, grâce à lui, la retraite se fit en assez bon ordre. Les troupes républicaines et les levées en masse s'accumuloient chaque jour, et c'étoit seulement contre de foibles avant-gardes qu'on venoit de combattre. De fortes armées venoient de déboucher de Nantes, d'Angers, de Saumur, de Poitiers.

M. de Lescure quitta son camp de St. Sauveur, et vint, le 14 Septembre, avec deux mille hommes, s'opposer aux Bleus, qui se rassembloient à Thouars. Les gardes nationales, les levées en masse y formoient un camp de plus de vingt mille hommes. Nos gens eurent d'abord un succès marqué. La déroute étoit complète, lorsqu'un renfort de républicains arriva d'Airvault. Alors M. de Lescure prit le

parti de se retirer. La retraite se fit en bon ordre. Les gendarmes voulurent la troubler, M. de Lescure et ses officiers les attendirent de pied ferme, et les défièrent : ils n'osèrent avancer. Alors on emporta paisiblement les blessés, M. de Lescure aidant à porter les brancards, ce qui lui arrivoit souvent, ainsi qu'à tous les autres officiers.

Cette attaque de Thouars fut fort utile ; elle dissipa toute la nuée des levées en masse, et intimida les Bleus de cette armée, où il n'y avoit point de troupes de ligne, au point qu'ils se débandèrent et ne reparurent plus.

Ce fut après ce combat, que les républicains ramassèrent parmi les morts le corps d'une femme. Les gazettes firent grand bruit de cet événement. Les uns dirent que c'étoit moi ; d'autres, Jeanne de Lescure, sœur du chef des brigands, *qui n'en avoit point.* On a supposé aussi qu'elle passoit, parmi les Vendéens, pour une fille miraculeuse comme Jeanne d'Arc. Cette dernière conjecture étoit aussi fausse que les autres. Tous les généraux avoient défendu fort sévèrement qu'aucune femme suivît les armées ; et ils avoient menacé la première qui seroit trouvée, d'être chassée honteusement ; et le peu de temps que du-

roient les rassemblements, faisoit qu'on n'y souffroit pas même une vivandière. Quelque temps avant l'affaire de Thouars, un soldat m'avoit abordée à la Boulaye, en me disant qu'il vouloit me confier un secret. C'étoit une fille; elle désiroit changer sa veste de laine pour une des vestes de siamoise que l'on distribuoit aux soldats les plus pauvres. Craignant d'être reconnue, elle s'adressoit à moi, en me suppliant de n'en rien dire à M. de Lescure. Je sus qu'elle s'appeloit Jeanne Robin, de Courlay. J'écrivis au vicaire de la paroisse. Il me répondit qu'elle étoit fort honnête fille; mais que jamais il n'avoit pu la dissuader d'aller se battre : elle avoit communié avant de partir. La veille du combat de Thouars, elle vint trouver M. de Lescure, et lui dit : « Mon général, je suis une fille; » Mme. de Lescure le sait, et elle sait aussi qu'il » n'y a rien à dire sur mon compte. C'est la ba» taille demain, faites-moi donner une paire » de souliers. Après que vous aurez vu comme » je me bats, je suis sûre que vous ne me ren» verrez pas ». En effet, elle combattit sans cesse sous les yeux de M. de Lescure; elle lui crioit : « Mon général, vous ne me passerez » pas, je serai toujours plus près des Bleus que » vous ». Elle fut blessée à la main, et cela ne

fit que l'animer davantage ; elle la lui montra, en disant : Ce n'est rien que cela. Enfin, elle fut tuée dans la mêlée, où elle se précipitoit en furieuse.

Il y avoit, dans les autres divisions, quelques femmes qui combattoient aussi déguisées. J'ai vu deux sœurs de quatorze et quinze ans, qui étoient fort courageuses. A l'armée de M. de Bonchamp, une fille s'étoit fait cavalier pour venger la mort de son père ; elle a fait des prodiges de valeur dans toutes les guerres de la Vendée, sous le nom de *l'Angevin*. C'est la seule paysanne qui se soit battue, qui vive encore. Je vis aussi un jour arriver à Chollet une jeune fille grande et fort belle, qui portoit deux pistolets à sa ceinture et un sabre : elle étoit accompagnée de deux autres femmes armées de piques. Elle amenoit à mon père un espion. On l'interrogea. Elle répondit qu'elle étoit de la paroisse de Tout-le-Monde, et que les femmes y faisoient la garde, quand les hommes étoient à l'armée. On lui donna beaucoup d'éloges ; son petit air martial la rendoit encore plus jolie.

Je crois qu'il n'y a pas, en tout, dix femmes déguisées qui aient porté les armes ; et c'est apparemment pour autoriser en quelque

sorte leurs massacres, que les Bleus parloient tant des femmes qui se battoient. Il est vrai que dans les déroutes les fuyards étoient souvent saisis et assommés par les enfants et les femmes des villages. C'étoit une horrible représaille; mais les incendies et les massacres avoient donné au peuple un vif sentiment de rage.

On a dit faussement aussi, que les prêtres combattoient : ils confessoient les mourants, au milieu du feu, sur le champ de bataille, et portoient quelquefois des pistolets pour leur défense personnelle. Ainsi on a pu y trouver les corps de quelques-uns; mais aucun n'a jamais songé à autre chose qu'à exhorter et rallier les soldats, à leur inspirer du courage et de la résignation dans leurs souffrances. Si les paysans les eussent vus sortir ainsi de leur ministère, ils eussent perdu toute vénération pour eux. Cela étoit si loin des idées Vendéennes, que les généraux envoyèrent en prison M. du Soulier, qui avoit caché sa qualité de sous-diacre, et qui se battoit depuis longtemps.

Quant aux enfants, il y en avoit qui suivoient l'armée; on a vu un petit garçon de sept ans aller courageusement au feu.

Cependant l'armée qui avoit débouché par la route de Saumur, et qui avoit repoussé Stofflet devant Doué, poursuivoit son mouvement : elle étoit nombreuse, et commandée par le général Santerre ; elle arriva sur Coron. Les principaux généraux de la grande armée étoient occupés à défendre le territoire sur d'autres points. MM. de Bonchamp, de la Rochejaquelein et Stofflet, étoient blessés ; on manquoit de chefs et de soldats pour arrêter la marche de Santerre. MM. de Talmont et de Perault fort imprudemment voulurent les attaquer, le 14 Septembre, avec peu de forces. M. de Sepeaux et quelques jeunes officiers s'étoient défiés à qui approcheroit le plus près des Bleus ; ils s'avancèrent trop, et furent obligés de revenir au grand galop : ce mouvement troubla les paysans, et ce combat n'eut aucun succès, mais fut peu important.

Heureusement M. de Piron parvint à rassembler du monde du côté de Chollet. M. de la Rochejaquelein, qui étoit à St. Aubin, souffrant de sa blessure, s'employa avec M. l'abbé Jagault à réunir des paysans dans les paroisses environnantes ; il les envoya à M. de Piron, sous le commandement de M. de Laugre-

nière. C'étoit à peu près le seul officier connu qui restât dans ce canton; tous les autres étoient avec les généraux vers Mortagne, où le danger étoit plus grand encore, ce qui y avoit attiré MM. de Talmont et de Perault.

M. de Piron, à la tête de dix ou douze mille hommes, revint s'opposer à Santerre. Les Bleus marchoient de Coron sur Vezins, et leur armée, forte de quarante mille hommes, la plupart de la levée en masse, occupoit une ligne de quatre lieues, sur la grande route. M. de Piron saisit le vice de cette disposition; il attaqua avec vigueur le centre des républicains. Après une heure et demie de combat, leur ligne fut coupée, et le désordre fut jeté parmi eux. Leur artillerie défiloit en ce moment, dans la rue longue et étroite du bourg de Coron. M. de Piron, sans perdre de temps, se porta en force en avant et en arrière du village. Les canons de l'ennemi lui devinrent inutiles; et bientôt la déroute fut complète. Il fut poursuivi pendant quatre lieues; il perdit dix-huit canons et leurs caissons. Cette victoire fit un honneur infini à M. de Piron, qui avoit montré tant d'habileté et de courage, et qui n'avoit pu être secondé par aucun officier. Les soldats,

au milieu de la bataille, crioient : Vive Piron ! vive Piron !

Il envoya, aussitôt après, une partie de son infanterie et toute sa cavalerie à M. le chevalier Duhoux, qui, avec MM. Cadi et Dessorinières, tâchoit de se défendre contre l'armée républicaine qui étoit arrivée par Angers et les ponts de Cé. Un général Duhoux, oncle du chevalier, la commandoit. Les Vendéens, encouragés par le succès de M. de Piron et par le renfort qu'il avoit envoyé, reprirent l'offensive, et repoussèrent vivement l'avant-garde républicaine, qui se replia derrière la rivière du Layon, par le pont Barré. Ce pont étoit bien défendu par de l'artillerie, et les Vendéens se trouvèrent arrêtés. A un quart de lieue plus loin, étoit un autre pont qui avoit été coupé. Une colonne de paysans sans officiers se dirigea sur ce point. Jean Bernier, garçon meunier de la paroisse de St. Lambert, quitte son rang, se jette à la nage, traverse la rivière; quelques-uns l'imitent. On répare le pont; la colonne passe. Bernier prend un drapeau, s'écrie : « Mes amis, » suivez-moi; » et il arrive bientôt sur les derrières de l'armée républicaine, qui étoit tout accumulée dans un terrain resserré. Les Bleus

sont troublés par cette charge imprévue. Alors MM. le chevalier Duhoux, Cadi et Dessorinières, parviennent à forcer le pont Barré. La déroute de l'ennemi fut en un instant complète ; il perdit toute son artillerie, et fut poursuivi jusqu'aux ponts de Cé. Les républicains ont beaucoup reproché à leur général Duhoux d'avoir eu des intelligences avec son neveu, qui commandoit les Vendéens à cette affaire de Beaulieu. Il n'en est rien. Le chevalier Duhoux étoit un jeune homme de vingt ans, fort brave et fort étourdi. Il n'étoit point d'un caractère à user d'un tel moyen ; d'ailleurs ce genre de trahison est sans exemple dans notre guerre civile.

Ainsi les attaques furent repoussées sur les routes de Thouars, de Saumur et d'Angers ; et les levées en masse furent dissoutes et dispersées de ces trois côtés : mais en même temps la Basse Vendée étoit tout envahie.

Malheureusement la garnison de Mayence, qui avoit débouché de Nantes, n'avoit pu être arrêtée par M. de Charrette. L'oubli où les puissances coalisées nous avoient laissés, ne songeant pas même à stipuler dans les capitulations que les garnisons ne pourroient marcher contre nous, fut une circonstance cruelle aux

Vendéens, et leur montra bien qu'en effet la coalition ne servoit pas la même cause.

Les Mayençais, au nombre de quatorze mille hommes, les troupes que le général Beysser avoit à Nantes, une division qui étoit aux Sables, attaquèrent à la fois les insurgés du Bas Poitou par trois routes. Les petits corps de Joly, de Savin, de Couëtus, de Chouppes, furent obligés de se replier sur Légé, où étoit M. de Charrette. Comme les massacres avoient commencé, les vieillards, les femmes, les enfants, suivoient les soldats dans leur retraite. La marche étoit embarrassée de voitures, de bestiaux : le désordre étoit extrême, et la terreur s'accroissoit à chaque moment. M. de Charrette abandonna Légé pour se retirer à Montaigu; il y fut attaqué et battu : il se réfugia à Clisson, il ne put pas y tenir non plus. Enfin, il arriva à Tiffauges après avoir perdu le terrain où jusqu'alors il avoit fait la guerre. Il amenoit avec lui une foule immense qui fuyoit le fer et le feu des républicains.

M. de Charrette envoya demander des secours à la grande armée. On sentit que le sort de la Vendée dépendoit de ce moment.

Trois à quatre jours avant la bataille de Torfou, il vint au château de la Boulaye une dépu-

tation de l'armée de Mayence, composée d'un officier et de deux sous-officiers déguisés en paysans. Ils offrirent de passer aux royalistes; mais ils demandèrent une haute paie de trente sols par jour pour les soldats, et en outre une somme très-forte pour les officiers. Cette somme étoit d'un à deux millions. Comme les chefs Vendéens n'avoient pas d'argent comptant, ils firent des offres très-fortes pour l'avenir; mais les Mayençais voulant de l'effectif, ne purent se déterminer à rien conclure. On les regretta peu. Quelle confiance peuvent inspirer des gens qui se marchandent ainsi? Une somme plus forte les auroit fait trahir les Vendéens à leur tour, ce qui les eût perdus entièrement. Les renseignements qu'ils donnèrent sur la force de leur armée, et sur sa position qu'ils vantoient beaucoup, servirent infiniment au succès de la bataille de Torfou.

L'armée s'assembla à Chollet. Les généraux se décidèrent à périr ou à vaincre dans l'affaire qui alloit avoir lieu. M. de Bonchamp s'y rendit, le bras en écharpe; et M. de la Rochejaquelein, retenu par sa blessure, fut le seul chef qui ne s'y trouva pas. Les horreurs commises par les Bleus animoient de fureur tout le monde. On décida que l'on ne sauve-

roit pas de prisonniers, parce que les Mayençais seroient considérés comme violant une capitulation où la Vendée étoit implicitement comprise, nous regardant comme alliés des puissances étrangères, étant les troupes du Roi de France; aussi on défendit de crier : *Rendez-vous, grâce.* Le curé de St. Laud célébra la messe à minuit. Avant le départ il fit un fort beau sermon, et bénit solennellement un grand drapeau blanc que j'avois fait broder pour l'armée de M. de Lescure.

Les armées réunies formèrent environ quarante mille hommes. Mon père et tous les généraux s'y trouvèrent; et le 19 Septembre, ce jour même où le chevalier Duhoux remportoit la victoire à Beaulieu, l'on marcha à l'ennemi. Il se portoit de la ville de Clisson à Torfou. Les Mayençais occupèrent d'abord le village de Boussay, et en chassèrent un poste assez foible de Vendéens, qui ne fit point de résistance. Ils avancèrent sur Torfou, emportèrent encore cette position, et rangèrent deux bataillons en avant du village. Au premier feu, les Vendéens prirent la fuite, surtout les soldats de M. de Charrette, que leurs revers avoient découragés. Alors M. de Lescure, mettant pied à terre avec quelques-uns de ses officiers, s'écria : « Y a-t-il

» quatre cents hommes assez braves pour venir » mourir avec moi ! » Les gens de la paroisse des Échaubroignes, qui ce jour-là étoient dix-sept cents sous les armes, répondirent tous à grands cris : « Oui, monsieur le Marquis, nous » vous suivrons où vous voudrez ». Ces braves paysans et ceux des paroisses voisines étoient les meilleurs soldats de son armée ; on les avoit surnommés les grenadiers de la Vendée. Ils étoient commandés par Bourasseau, un de leurs camarades. Ce fut à la tête de trois mille hommes que M. de Lescure parvint à se maintenir pendant deux heures. Le pays qui est plus couvert et plus inégal que dans aucun endroit du Bocage, ne permettoit pas aux Mayençais de s'apercevoir combien étoit foible le corps qui leur étoit opposé. M. de Bonchamp arriva avec sa division. M. de Charrette et les autres chefs réussirent à ramener les soldats et à leur faire reprendre courage. Alors on commença à se répandre en foule sur la gauche des républicains. Les haies et la disposition du terrain leur déroboient les mouvements de l'armée Vendéenne ; ils ne savoient sur quel point porter leurs forces pour se défendre. Enfin une fusillade s'étant engagée tout à fait sur les derrières, près de leur artillerie, ils craignirent de la per-

dre, et les dispositions qu'ils tentèrent pour la défendre, jetèrent tout à fait le désordre parmi eux. Leurs colonnes s'engagèrent dans les chemins tortueux et profonds, et furent exposées aux coups de fusil des Vendéens. Leurs canons mêmes ne furent pas sauvés : on tua les canonniers qui défendoient leurs pièces.

Le général Kléber qui commandoit les Mayençais, parvint, par son sang froid et son habileté, à rétablir un peu l'ordre dans son armée, et à prévenir une déroute complète. Cependant, malgré le courage des officiers républicains et la constance de leurs soldats, ils auroient peut-être fini par être détruits; mais le général Kléber voyant qu'au bout d'une retraite d'une lieue, les Vendéens commençoient à jeter encore le désordre dans sa troupe, plaça deux pièces sur le pont de Boussay, et dit à un lieutenant-colonel : « Faites-vous tuer là avec » votre bataillon. — Oui, mon général », répondit ce brave homme; et en effet il y périt. Pendant ce temps-là Kléber avoit rallié les Mayençais, et s'étoit mis en mesure d'arrêter les Vendéens, qui n'allèrent pas plus loin.

Le lendemain, MM. de Charrette et de Lescure furent attaquer de concert le général Beysser à Montaigu, pour l'empêcher de faire

sa jonction avec l'armée de Mayence. Ils le surprirent à l'improviste. Les républicains résistèrent d'abord. Les gens de M. de Charrette se débandèrent encore ; mais il mit tant de courage et de tenacité à les rallier, qu'il les ramena au combat. Les soldats de la grande armée ne plièrent pas un instant : jamais ils ne s'étoient montrés si braves et si ardents qu'en ce moment. Ils commençoient à s'aguerrir, et les officiers avoient acquis de l'expérience. Le général Beysser fut complétement battu. Ses troupes ne valoient pas les Mayençais. La déroute fut entière ; il perdit ses canons et ses équipages ; lui-même fut grièvement blessé, et sa division ne put se rallier qu'à Nantes.

On étoit convenu que le lendemain toute l'armée Vendéenne attaqueroit les Mayençais dans leur retraite. Ils avoient formé à Clisson des magasins considérables de vivres ; leurs blessés s'y trouvoient ; ils vouloient aussi rapporter leur butin. Ainsi leur marche devoit être gênée par un convoi de douze cents voitures environ. Cette circonstance rendoit l'attaque plus facile : elle devoit avoir lieu de deux côtés ; sur la droite, par MM. d'Elbée et de Bonchamp, et sur la gauche, par MM. de Charrette et de Lescure.

Après la prise de Montaigu, M. de Charrette crut qu'il valoit mieux se porter tout de suite sur St. Fulgent, et combattre la division des Sables, qui étoit venue par cette route. Elle faisoit des ravages horribles, et les habitants demandoient instamment qu'on les délivrât. Il insista, et finit par gagner M. de Lescure. Ces messieurs pensèrent que l'attaque de droite suffiroit pour disperser le convoi des Mayençais. Ils envoyèrent un officier de l'armée de Charrette à M. de Bonchamp, pour le prévenir qu'ils se dirigeoient sur St. Fulgent. L'officier négligent n'arriva pas à temps : ce fut la cause d'un funeste malentendu.

La victoire fut complète à St. Fulgent. L'armée de M. de Charrette se montra de même un peu foible au commencement de l'action. Le général et les officiers avoient un sang froid et une fermeté qui réparoient cet inconvénient. Les Bleus furent mis en fuite assez promptement, et la cavalerie les poursuivit avec une grande ardeur. Avril, fameux paysan de la paroisse du May, eut le bras cassé. Un de nos Suisses, nommé Rynchs, tira un flageolet de sa poche, et se mit à jouer, par dérision, l'air *Ça ira.* Pendant qu'on chargeoit l'ennemi, un boulet emporta la tête de son cheval; Rynchs

se releva en continuant l'air. Beaucoup de paysans qui étoient dans la cavalerie, se distinguèrent ce jour-là.

M. de Lescure, le chevalier de Beauvolliers et le petit de Mondyon, s'étoient tellement lancés à la poursuite des ennemis, qu'à dix heures du soir ils se trouvèrent seuls tout à fait en avant. Quatre républicains, cachés derrière une haie, tirèrent sur eux. M. de Lescure crut que c'étoient des soldats à lui, et avança en leur disant : « Ne tirez pas, ce sont vos généraux ». Ils retirèrent à bout portant : heureusement leurs fusils étoient chargés de plomb de chasse. L'habit de M. de Lescure en fut criblé, et le chevalier de Mondyon fut douloureusement blessé à la main.

L'artillerie et les bagages demeurèrent entre les mains des Vendéens, et cette division des Sables ne s'arrêta qu'à Chantonnay. Les cavaliers de M. de Royrand étoient arrivés par la route des Herbiers, et avoient poursuivi les républicains plus loin encore que ceux de M. de Lescure.

Pendant ce temps-là, MM. d'Elbée, de Bonchamp, de Talmont, etc., aidés des divisions de MM. de Lyrot et d'Isigny, attaquèrent le convoi de Clisson. Si toute l'armée avoit été

réunie, si le plan du combat n'avoit pas été entièrement dérangé par l'attente où l'on fut vainement des divisions de la gauche, il est probable que les redoutables Mayençais auroient éprouvé une entière destruction; mais le succès fut bien incomplet. Trois fois M. de Bonchamp revint à la charge avec un courage et une ardeur héroïques; il fut repoussé : cependant il perdit peu de monde, et s'empara de cent chariots; mais l'expédition fut manquée, et on ne doit pas se dissimuler qu'elle devoit avoir un résultat important. M. de Bonchamp fut fort affligé de n'avoir pas été secondé dans une telle opération. Cette circonstance commença à jeter un peu de dissention entre les chefs des diverses armées Vendéennes. Les paysans Angevins en gardèrent un souvenir amer, qui se montre encore quand ils viennent à se rappeler ces temps de malheur.

Ainsi, par un effort de courage et de constance, les Vendéens avoient repoussé presque en même temps six armées qui étoient venu les assaillir; malheureusement la plus redoutable étoit celle qui avoit le moins souffert. Il fallut quelques jours de repos, avant d'entreprendre rien de nouveau. MM. d'Elbée et de Bonchamp restèrent toujours postés du côté de

Tiffauges, pour faire face aux Mayençais; MM. de Talmont et Stofflet gardoient l'Anjou; M. de Charrette étoit aux Herbiers; M. de la Ville de Baugé étoit, depuis l'affaire de Thouars, à Poussauges, pour tenir en échec les troupes de la Châtaigneraie; M. de Lescure revint à Châtillon : il falloit songer à la sûreté de ce canton. Le général Westermann arrivoit de Niort. La division républicaine de Luçon occupoit Chantonnay.

Les soldats revinrent dans leurs foyers, bien triomphants de tant de victoires. On chanta des *Te Deum* dans toutes les paroisses. J'assistai à celui de Châtillon. M. le chevalier de *** le fit célébrer en grande pompe. C'étoit un général parfait pour les processions : il mettoit dans les cérémonies une gravité et une dévotion qui charmoient les paysans; d'ailleurs il en étoit fort aimé, à cause du soin qu'il prenoit des blessés. Il vint à la tête des habitants, prendre l'évêque d'Agra, les généraux et le conseil supérieur. M. de Lescure, qui venoit de montrer tant de courage, et de mériter les louanges de toute l'armée, que tout le pays appeloit son sauveur, étoit là à genoux derrière une colonne, se dérobant aux hommages et aux regards, et remerciant Dieu avec sincérité et ferveur.

Le soir, comme j'étois à me promener, j'entendis crier : Aux armes ! les prisonniers se révoltent ! Il y en avoit dix-huit cents dans une abbaye mal close. Deux pièces de canon chargées étoient en face de la porte ; mais le service étoit fait sans aucun soin. Je craignis qu'ils ne se portassent à l'état-major, qui étoit auprès, et qu'ils ne surprissent ces messieurs. J'y courus tout éperdue. Ils sautèrent sur leurs sabres, et volèrent aux prisons. C'étoit une fausse alerte. Au reste, on avoit souvent des inquiétudes de ce genre-là. Quelquefois il s'étoit trouvé dans la ville infiniment plus de prisonniers que de soldats. Il y avoit déjà eu une révolte dans laquelle on avoit été contraint de tirer sur les mutins. Un autre jour, deux prisonniers avoient prêté serment au Roi, en demandant à servir dans l'armée, puis avoient cherché à ouvrir les prisons. Ils avoient été fusillés. En apprenant les massacres que les Bleus faisoient de nos prisonniers, il avoit été question plus d'une fois d'user de représailles ; mais cette cruelle proposition avoit toujours été repoussée avec horreur. Dans les premiers mois, les républicains avoient épargné une partie de nos prisonniers, et se bornoient à les retenir. Il est vrai qu'ils faisoient périr les plus marquants sur l'écha-

faud ; mais il n'y avoit pas eu encore de massacre ni de proscription générale, comme à cette époque.

Deux jours après la séparation des armées, M. de Charrette envoya, des Herbiers, un officier à Châtillon, pour réclamer le partage d'une caisse de 7,000 fr. en assignats, qui avoit été prise à St. Fulgent. Cette demande ne souffroit aucune difficulté. M. de Lescure étoit convenu avec M. de Charrette, avant de le quitter, qu'ils attaqueroient de concert, après un peu de repos. La grande armée l'avoit sauvé, il étoit bien juste qu'il l'aidât à son tour. Chantonnay et la Châtaigneraie étoient occupés par l'ennemi. Ce dernier poste surtout, fort avancé dans le Bocage, nous inquiétoit beaucoup. M. de Lescure vouloit que nos efforts fussent dirigés sur ce point. Un des MM. de la Roberie, qui étoit venu au nom de M. de Charrette, dit de sa part, que son opinion étoit qu'il falloit d'abord se porter sur Chantonnay. M. de Lescure et ses officiers écrivirent à M. de Charrette qu'ils se faisoient un devoir de déférer à son avis, et que malgré les motifs qui sembloient commander de préférence l'attaque de la Châtaigneraie, ils s'en rapportoient à ses talents et à son expérience : en conséquence, ils lui pro-

mettoient qu'ils seroient aux Herbiers le sur lendemain, avec leur armée. Je vis la lettre; elle fut signée de MM. de Lescure, de Beauvolliers, Desessarts et de Baugé, les seuls chefs qui fussent à Châtillon.

Le lendemain, on fut bien surpris d'apprendre que M. de Charrette avoit quitté les Herbiers, et s'étoit rendu à Mortagne. Il y demanda le partage du butin pris à St. Fulgent. Mon père n'étoit pas à Mortagne; il étoit auprès de Tiffauges, à l'armée de MM. de Bonchamp et d'Elbée. M. de Charrette ne trouva que M. de Marigny, qui avoit déjà distribué aux soldats les souliers, les vestes, etc.; de manière que M. de Charrette ne put en avoir sa part, qui du reste eût été petite, car le butin en ce genre étoit peu considérable.

M. de Charrette se montra fort mécontent, et partit brusquement, sans prévenir personne de ses projets : il rentra dans ses anciens cantonnements de Légé. Il auroit dû juger que son sort dépendoit de celui de notre armée.

Cette retraite changea tous les plans. Aucun chef n'avoit maintenant assez de force pour prendre l'offensive. M. de Lescure parut devant la Châtaigneraie, sans attaquer, se bornant à quelques escarmouches pour contenir

l'ennemi; puis apprenant que le général Westermann marchoit sur Châtillon, il revint prendre la position de St. Sauveur. Cela ne sauva pas Bressuire, que les Bleus occupèrent; mais ils n'avancèrent pas au-delà. Une ou deux fois il y eut de petites rencontres. M. de Lescure attaqua Bressuire une nuit. Il n'avoit pas de succès marqués, mais il arrêtoit les républicains.

J'étois bien inquiète à cette époque; ma mère avoit une fièvre maligne. Pendant que je la soignois à la Boulaye, j'appris que M. de Lescure étoit à Châtillon. Il nous envoya un courrier pour remettre une lettre à mon père; mais il étoit à Mortagne. Le courrier avoit ordre d'aller, sans s'arrêter, le joindre quelque part qu'il fût. Je ne pus résister à mes inquiétudes; j'avoue que j'ouvris la lettre. M. de Lescure demandoit du secours et de la poudre; il s'attendoit à être attaqué par Westermann. Je recachetai cette dépêche, et fis repartir le courrier; puis j'allai précipitamment revoir M. de Lescure, et lui dire toutes mes alarmes. Je retournai la même nuit près de ma mère, et lui à St. Sauveur.

CHAPITRE XIII.

Combat du moulin aux Chèvres. Reprise de Châtillon. Batailles de la Tremblaye et de Chollet.

Les armées républicaines pressoient chaque jour davantage les insurgés, et s'avançoient dans le Bocage. Les divisions de Chantonnay, de la Châtaigneraie et de Bressuire, avoient fait leur jonction; Cérizais étoit occupé. On avoit brûlé tout auprès le château de Puyguyon, qui appartenoit à M. de Lescure. Châtillon et la Boulaye n'étoient plus une retraite sûre. Nous partîmes pour Chollet. Ma mère étoit à peine convalescente; ses jambes étoient enflées. On la mit à cheval : elle n'y étoit pas montée depuis vingt ans. Nous avions avec nous ma tante l'abbesse et ma petite fille, qu'il avoit fallu sevrer à neuf mois. Le chagrin et l'inquiétude avoient fait tarir le lait de sa nourrice. Nous nous mîmes en route pendant la nuit, au milieu du brouillard et de la pluie.

Mon père étoit à Chollet, occupé à rassem-

bler des soldats pour envoyer sur tous les points menacés. C'étoit du côté de M. de Lescure que les secours étoient les plus nécessaires. MM. d'Elbée et de Bonchamp étoient toujours à Clisson, en face des Mayençais, qui n'avoient point repris l'offensive. M. de Lescure avoit abandonné St. Sauveur, pour se replier devant Châtillon. Il n'avoit que trois ou quatre mille hommes; les Bleus en avoient plus de vingt mille à Bressuire, et l'on voyoit qu'ils n'alloient pas tarder à attaquer. M. de la Rochejaquelein, tout blessé qu'il étoit, vint rejoindre M. de Lescure. Ils envoyoient sans cesse demander des renforts à mon père. On ne pouvoit, pour le moment, compter sur les paysans des environs de la Châtaigneraie, de Cérizais et de Bressuire; ils étoient occupés à sauver de l'incendié leurs familles, leurs bestiaux et leurs effets, et à les emmener plus avant dans le pays.

M. de Talmont, retenu à Chollet par la goutte, crut, ainsi que quelques autres, qu'il étoit plus pressant d'envoyer des secours à M. d'Elbée qu'à M. de Lescure. Cette discussion, que mon père ne termina qu'en usant de son autorité, mit du retard dans la marche des troupes qui étoient envoyées vers Bressuire. M. des Sorinières, entre autres, qui avoit amené

une fort bonne troupe de deux mille hommes, ne put arriver qu'à la fin du combat.

Les républicains attaquèrent M. de Lescure au moulin aux Chèvres. Ils avoient une telle supériorité de nombre, qu'ils s'emparèrent de cette position, et mirent les Vendéens en fuite. On auroit perdu beaucoup de monde, si MM. de Lescure, de la Rochejaquelein et quelques officiers, ne s'étoient fait poursuivre pendant deux heures par les hussards, en se nommant à eux. Les soldats s'échappoient pendant ce temps-là par d'autres routes. M. Stofflet, qui étoit venu de l'Anjou secourir l'armée de Châtillon, fut, ainsi que le chevalier de Beauvolliers, bien près d'être atteint. Ils furent enveloppés dans un chemin creux; mais se mettant debout sur la selle de leurs chevaux, ils sautèrent par-dessus la haie. Quelques soldats les suivirent; M. de Beauvolliers en tua deux à coups de pistolet : il mit le sabre à la main, les autres s'enfuirent. M. Durivault fut grièvement blessé d'une balle qui lui traversa les chairs près de la poitrine; M. de Lescure eut le pouce effleuré d'une balle.

Un M. de ***, chevalier de St. Louis, qui avoit proposé des plans, qui avoit voulu former un corps de maréchaussée, et qui faisoit

l'important, avoit jusqu'à ce moment trouvé moyen de ne pas se battre. Il venoit de passer l'été aux eaux de Johannet, que les médecins lui avoient, disoit-il, ordonné de prendre pendant vingt et un ans. Je ne sais comment M. des Sorinières avoit réussi à l'amener. Quand il vit nos gens en fuite, il se sauva honteusement en criant : « Courage, mes amis, ralliez-vous, » et laissez-moi passer ».

Châtillon fut pris le même jour : les braves paroisses des Aubiers, de St. Aubin, de Nueil, de Rorthais, etc., etc., furent saccagées et brûlées.

Les généraux vinrent nous retrouver à Chollet ; le paysan qui portoit mon drapeau vint me montrer que le bâton étoit entaillé de coups de sabre. Il s'étoit battu corps à corps avec un Bleu, se défendant avec la lance du drapeau.

MM. de Bonchamp et d'Elbée n'avoient pas quitté leur position. Ils envoyoient sans cesse prier M. de Charrette d'attaquer les Mayençais sur leurs derrières. Il ne répondoit même pas à leurs lettres, que peut-être il ne reçut pas toutes. Quelle que fût l'importance de leur poste, on vit qu'il étoit encore plus pressant de réunir toutes les forces pour reprendre Châtillon. On prit le parti d'évacuer de Mortagne à

Beaupréau les munitions, les blessés et les prisonniers. Je m'y rendis aussi avec ma mère, ma tante, ma petite fille et M. Durivault, que M. de Lescure m'avoit recommandé de soigner comme son frère. Tout le monde s'y réfugioit. Nous y trouvâmes Mme. d'Elbée; c'étoit son frère, M. Duhoux d'Hautrive, qui commandoit la ville.

L'armée se rassembla promptement, et revint sur Châtillon deux jours après le combat du moulin aux Chèvres. L'ardeur des soldats étoit extrême. MM. de Bonchamp, de la Rochejaquelein, Duchaffault, étoient là le bras en écharpe. Tous les officiers blessés qui pouvoient monter à cheval, s'y étoient rendus. La ville fut bientôt emportée, et l'armée républicaine mise dans une déroute complète. Elle perdit tous ses canons et ses bagages : elle fut poursuivie avec acharnement. Jamais combat n'a été plus meurtrier pour nos ennemis. M. Duchaffault se fit beaucoup remarquer dans cette bataille. Il étoit d'abord de l'armée de Charrette : venu de sa part, il se trouva au moment d'un combat de notre armée, s'y distingua fort, fut blessé, et resta avec nous. Son jeune frère, qui avoit quinze ans, étoit aussi plein d'ardeur. Leur père avoit émigré avec deux de ses fils aînés.

La victoire étoit complète. On poursuivoit l'ennemi de toutes parts. M. de Lescure et la plupart des chefs suivoient la route de St. Aubin. M. Girard de Beaurepaire, le brave Lejeay, paysan de la paroisse de Chanzo, capitaine de cavalerie, et quelques autres, s'étoient lancés sur le chemin de Bressuire. C'étoit par-là que s'enfuyoit le général Westermann. Se voyant poursuivi par un si petit détachement, il s'arrêta, repoussa vivement nos cavaliers, et conçut le hardi projet de rentrer pour un instant dans Châtillon. Il prit cent hussards, fit monter cent grenadiers en croupe, et arriva à la nuit aux portes de la ville. Il n'y avoit ni sentinelles ni gardes. Les paysans avoient pillé l'eau-de-vie dans les équipages qu'on venoit de prendre; la plupart étoient ivres. Les cavaliers, qui avoient d'abord poursuivi Westermann, s'efforcèrent de l'arrêter, et se battirent courageusement. M. Girard de Beaurepaire fut abattu par douze coups de sabre. Lejeay perdit son cheval : alors il courut à l'hôpital, où son frère étoit blessé; il le prit dans ses bras, le plaça derrière un cavalier qui fuyoit hors de la ville, retourna dans la mêlée, tua un hussard, monta sur son cheval, et continua à se battre. Mais Wes-

termann étoit déjà entré dans la ville, et c'étoit dans les rues qu'on combattoit. Au milieu de tout ce désordre, commença un épouvantable carnage. Les hussards étoient ivres presque autant que nos gens. Dans l'obscurité, on combattoit pêle-mêle à coups de sabre et de pistolet; les Bleus massacroient les femmes et les enfants dans les maisons; ils mettoient le feu partout. Pendant ce temps-là, des officiers Vendéens en tuèrent un grand nombre, qui étoient si égarés, qu'ils égorgeoient tout ce qu'ils trouvoient, sans songer à se défendre eux-mêmes. Le brave Loizeau reçut plusieurs coups de sabre; mais il tua trois républicains. M. Allard se jeta au milieu de cette mêlée, et tira plusieurs coups de pistolet à bout portant sur ces furieux. Le prince de Talmont, en descendant un escalier, fut renversé par les hussards qui montoient; ils ne lui firent aucun mal, et allèrent assassiner la maîtresse de la maison et sa fille, qui étoient démocrates. Il y eut des femmes, dont les maris étoient soldats républicains, qui furent massacrées par les gens de Westermann. Après avoir passé quatre ou cinq heures à Châtillon, Westermann se retira. Dans l'obscurité et le désordre, on ne se hasarda plus à faire aucun

mouvement. Les chefs qui étoient hors de la ville, attendirent le jour pour y rentrer; et ce fut alors qu'on put juger des horreurs de la nuit. Les maisons étoient en feu, les rues étoient jonchées de cadavres, de blessés et de débris; on laissa cette malheureuse ville. L'armée qui l'avoit attaquée étoit en déroute, et il falloit courir pour aller repousser d'un autre côté des agressions plus redoutables encore.

Les Mayençais, après avoir fait leur jonction avec toutes les divisions de l'Ouest, avoient occupé Mortagne, le 14 Octobre. La troupe de M. de Royrand fuyoit devant eux. Ils marchoient sur Chollet. M. de Lescure me fit dire de quitter Beaupréau, et de me rendre à Vezins. Je ne pus emmener M. Durivault, qui étoit trop souffrant. Nous nous égarâmes dans les chemins de traverse, et le 15 au soir nous arrivâmes à Trémentine.

Ce jour-là même on devoit attaquer les républicains à Chollet. On ne doutoit pas qu'ils eussent avancé jusque-là. Dans la journée de la veille, M. de Bonchamp devoit venir les surprendre par le chemin de Tiffauges, et M. de Lescure par celui de Mortagne, en passant sur les derrières de l'armée. Mais ils avoient marché plus lentement qu'on ne l'avoit sup-

posé. M. de Lescure les rencontra dans les avenues du château de la Tremblaye, à moitié chemin de Mortagne à Chollet; et M. de Bonchamp, ne trouvant personne à Chollet, ne put se joindre assez tôt aux autres divisions.

M. de Lescure se porta en avant avec le jeune Beauvolliers : il monta sur un tertre, et découvrit à vingt pas de lui un poste républicain : Mes amis, en avant, cria-t-il. Au même instant une balle vint le frapper près du sourcil gauche, sortit derrière l'oreille, et il tomba sans connoissance. Les paysans s'étant élancés, passèrent sur le corps de leur général sans le voir, et firent vivement reculer les républicains. Le petit de Beauvolliers avoit jeté son sabre, et crioit en pleurant : Il est mort, il est mort. L'alarme commença à se mettre dans les Vendéens. Une réserve de Mayençais revint sur eux, et les mit en fuite. Pendant ce temps-là, Bontemps, domestique de M. de Lescure, étoit arrivé. Il avoit trouvé son maître baigné dans son sang, mais respirant encore; il le fit attacher en croupe derrière lui. Deux soldats le soutenoient, et de la sorte il le conduisit par miracle jusqu'à Beaupréau, au milieu de la déroute. Les Vendéens se réfugièrent à Chollet;

et comme on ne revit pas M. de Lescure, tout le monde le crut mort.

Nous avions couché à Trémentine. Le 16 au matin, je me rendis à l'église, où une foule de femmes prioit Dieu, pendant qu'on entendoit le canon du côté de Chollet. Tout d'un coup quelques fuyards arrivent : je vois M. de Perault, qui vient à moi et me prend les mains en pleurant. Il s'aperçut à ma figure que ne je savois rien ; alors il me dit qu'il pleuroit sur la perte de la bataille. Je demandai où étoit M. de Lescure ; il me répondit qu'il étoit à Beaupréau. Il ne savoit pas qu'il fût vivant, et ne se sentoit pas la force de m'apprendre l'affreuse nouvelle de sa mort.

Il me conseilla aussi de retourner à Beaupréau. Les hussards pouvoient à chaque instant arriver à Trémentine. On ne pouvoit pas trouver de bœufs pour conduire ma pauvre vieille tante en voiture. Je ne l'attendis pas ; j'étois mourante de frayeur. Je montai à cheval ; je pris ma fille dans mes bras, et je partis avec ma mère. Nous nous arrêtâmes à Chemillé ; ma tante nous y rejoignit. A peine étoit-elle arrivée, qu'on nous fit repartir pour aller plus loin. Nous nous remîmes en route ; je mis ma fille dans la voiture. Un instant

après on se mit à crier : Voilà les Bleus ! à la déroute ! La frayeur me saisit; je pris le galop; et comme la route étoit embarrassée de voitures, je montai sur un petit sentier qui étoit élevé de deux pieds au-dessus du chemin : mais le sentier alloit toujours s'élevant au-dessus du vallon; alors je fis sauter mon cheval entre les charrettes, et je grimpai de l'autre côté de la route, dans un champ, pour pouvoir gagner la tête de la colonne. Un instant après, la raison me revint, et je rejoignis ma famille. Il n'y avoit eu aucun danger réel. C'étoient des canonniers Vendéens qui, pour faire déblayer les rues de Chemillé, pleines de femmes et de charrettes, et faire passer leurs pièces, avoient imaginé de donner cette alarme. Nous continuâmes à marcher : mais nous nous égarions sans cesse dans ces chemins de traverse; et au lieu d'arriver à Beaupréau, nous nous trouvâmes à la nuit dans le village de Boze, à une lieue et demie de la Loire, en face de Mont-Jean. Nous nous jetâmes sur des lits, dans une chambre pleine de soldats qui alloient rejoindre l'armée de M. de Bonchamp.

A trois heures du matin, le 17 Octobre, nous fûmes réveillés par le bruit du canon : on l'en-

tendoit, à la fois, du côté de St. Florent et du côté de Mont-Jean, le long de la Loire. On se leva pour aller à la grand'messe, que le curé devoit célébrer dans la nuit, pour que les paysans eussent le temps de rejoindre l'armée. Nous y allâmes; l'église étoit pleine. Le curé, qui étoit un bon vieillard, d'une figure respectable, exhorta les soldats de la manière la plus touchante. Il les engagea à aller courageusement défendre leur Dieu, leur Roi, leurs femmes et leurs enfants que l'on massacroit. Les coups de canon se faisoient entendre par intervalles, pendant son discours. Ce bruit, notre position, l'incertitude où nous étions sur le sort de l'armée et des personnes qui nous étoient chères, l'obscurité de la nuit, tout contribuoit à faire sur chacun une impression lugubre et affreuse. Le curé finit par donner l'absolution aux pauvres gens qui alloient se battre.

Après la messe, je voulus me confesser. On avoit dit au curé, que M. de Lescure étoit mort, et qu'on étoit embarrassé pour m'annoncer cet horrible malheur; on le pria de m'y préparer. Ce vieux prêtre me parla avec une bonté ingénieuse, évitant de porter de trop rudes coups. Il me fit un grand éloge de

M. de Lescure et de sa piété; il me dit que je devois bien de la reconnoissance à Dieu, pour m'avoir donné un tel mari; que cela m'imposoit de grands devoirs; que je ne devois pas me contenter de remplir les obligations d'une simple chrétienne; que M. de Lescure étoit appelé à une plus grande sainteté; que Dieu me feroit sans doute la grâce de m'éprouver par de grands malheurs; que je devois me résigner, et ne songer qu'au ciel et à la récompense qui m'y attendoit. Sa voix s'élevoit et devenoit comme prophétique. Toute glacée d'effroi, je le regardois, ne sachant que croire; et pendant ce temps-là le bruit du canon redoubloit. Les coups se multiplioient et sembloient s'approcher de nous. Il fallut sortir de l'église. Je faillis tomber évanouie; on me mit à cheval. Nous continuâmes à fuir, sans trop savoir où nous trouverions un refuge. A une lieue de Boze, M. Jagault trouva des personnes qui lui annoncèrent que M. de Lescure étoit à Chaudron, et qu'il étoit blessé. J'appris alors ce qu'on avoit cru, et ce qu'on m'avoit caché. Nous n'étions pas éloignés de Chaudron; j'y courus. Sa tête étoit toute fracassée, son visage étoit prodigieusement enflé; il pouvoit à peine parler : mon arrivée le sou-

lagea d'une horrible inquiétude. Il avoit envoyé trois courriers qui n'avoient pu me rencontrer ni savoir de mes nouvelles. Il s'imaginoit que j'étois tombée entre les mains des républicains. Le village de Chaudron étoit rempli de fugitifs et de blessés. Je retrouvai là M. Durivault.

Après la défaite de la Tremblaye, les Vendéens étoient entrés à Chollet, et de là, ils avoient, pendant la nuit, marché vers Beaupréau, pour s'y rallier. Quelques chefs, entre autres M. de la Rochejaquelein, vouloient qu'on défendît Chollet, dont la position étoit bonne ; mais on ne put y retenir les soldats : on y laissa de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, qui, le 16 au matin, firent semblant de se défendre pendant quelques moments, pour laisser à l'armée le temps de se rallier à Beaupréau. C'étoit la cause des coups de canon que nous entendions de Trémentine ; et lorsque je vis M. de Perault, il quittoit Chollet pour aller rejoindre l'armée. Les républicains entrèrent avec de grandes précautions à Chollet, et n'avancèrent pas davantage ce jour-là.

Les généraux Vendéens assemblés à Beaupréau, résolurent de tenter un dernier effort

pour chasser les républicains. On pouvoit encore espérer le succès ; l'armée étoit nombreuse, et les soldats animés par la vengeance et la nécessité de vaincre. Cependant M. de Bouchamp prévoyant qu'on pouvoit être battu, et dans ce cas, qu'il falloit avoir une retraite, proposa de détacher un petit nombre d'hommes pour aller surprendre Varades, sur la rive droite de la Loire, afin de passer le fleuve, en cas de défaite. Il avoit toujours pensé qu'il y auroit de grands avantages à faire la guerre sur la rive droite. Il connoissoit la Bretagne ; il étoit sûr qu'elle se joindroit aux Vendéens, et cette opération ne lui paroissoit pas aussi fâcheuse qu'aux autres chefs du pays. S'il eût vécu, et qu'il eût pris le commandement de l'armée, les insurgés auroient peut-être tiré un grand parti d'un événement qui fit leur perte. Il mourut sans que personne connût ses projets, ses relations, ni la direction qu'il comptoit prendre ; et cette entreprise de Varades fit un mal sensible : elle éloigna de l'armée des officiers qui eussent été bien utiles en un jour décisif ; elle montra aux soldats que l'on ne comptoit pas absolument sur le gain de la bataille, et leur fit entrevoir un moyen de retraite. Beaucoup

de chefs ont toujours pensé qu'il auroit mieux valu, même après la défaite, ne point quitter la rive gauche. On auroit pu reformer une armée nombreuse; car la plupart des Poitevins n'avoient pu encore rejoindre, et se trouvoient dispersés derrière les républicains. On auroit aussi fini par déterminer M. de Charrette à faire une diversion.

MM. de Talmont, d'Autichamp et Duhoux, furent donc envoyés, à la tête de quatre mille Bretons ou Angevins, presque tous de la rive droite, pour passer la Loire à St. Florent, et occuper Varades. Les coups de canon que nous entendions à Boze, provenoient de cette attaque; ceux que nous entendions du côté de Mont-Jean, venoient d'une tentative que les Bleus y avoient faite, et ils se rembarquèrent, voyant que nous attaquions Varades.

Le 17 au matin, MM. d'Elbée, de Bonchamp, de la Rochejaquelein, de Royrand, mon père, et tous les autres chefs, marchèrent sur Chollet, à la tête de quarante mille hommes. Les républicains avoient fait leur jonction avec les divisions de Bressuire. Ils étoient quarante-cinq mille. Ce fut sur la lande en avant de Chollet, du côté de Beau-

préau, que les armées se rencontrèrent. MM. de la Rochejaquelein et Stofflet entamèrent l'attaque avec fureur. Pour la première fois, les Vendéens marchoient en colonne serrée comme la troupe de ligne : ils enfoncèrent le centre de l'ennemi, et le culbutèrent jusque dans les faubourgs de Chollet. Le général Beaupuy, qui commandoit les républicains, venoit d'être abattu de son cheval pour la seconde fois, en tâchant de rallier ses soldats; peu s'en fallut qu'il ne fût pris. La déroute se mettoit parmi les Bleus, lorsqu'arriva la réserve des Mayençais. Les Vendéens soutinrent leur premier choc, et les repoussèrent : ils recommencèrent d'autres charges qui eurent plus de succès. Nos gens plièrent, et le désordre se mit parmi eux. Alors tous les chefs firent des prodiges de valeur pour les rallier. Ils en ramenèrent quelques-uns, et on se battit en furieux, faisant acheter bien cher la victoire. MM. d'Elbée et de Bonchamp furent mortellement blessés, et enfin la déroute devint complète. Cependant M. de Piron arriva avec une grande partie de la division de M. de Lyrot, et protégea un peu la fuite des Vendéens. On put relever les blessés : d'ailleurs les républicains avoient tant souffert, qu'ils

ne songèrent pas à poursuivre. Ils rentrèrent à Chollet, mirent le feu à la ville, et se livrèrent pendant toute la nuit à leurs horreurs accoutumées.

MM. de Bonchamp et d'Elbée furent transportés d'abord à Beaupréau. M. d'Elbée y demeura. M. de Bonchamp fut porté ensuite à St. Florent, où se rassembloient tous les débris de la Vendée. On laissa une arrière-garde à Beaupréau : elle fit peu de défense. Westermann s'empara le 18 de la ville : il la brûla, ainsi que les villages voisins; mais il n'avança pas au-delà.

CHAPITRE XIV.

Passage de la Loire. Marche par Ingrande, Candé, Château-Gonthier et Laval.

Je n'ai pu retrouver dans ma mémoire les récits que je vais faire; j'avois trop de douleur pour voir distinctement ce qui se passoit autour de moi. On m'a raconté, depuis, des détails qui étoient confus dans mon souvenir.

MM. de Talmont et d'Autichamp avoient réussi dans leur entreprise sur Varades; ils en avoient chassé les Bleus, et le passage de la Loire étoit assuré. Dès le 17, une foule de soldats s'étoient enfuis, sans s'arrêter, jusqu'à St. Florent. Pendant toute la nuit, les Vendéens s'étoient portés sur ce point. Nos soldats Bretons et les gens de la rive droite avoient amené quelques bateaux. Ils appeloient les fugitifs, disant : « Venez mes amis, » venez dans notre pays; vous ne manquerez » de rien, nous vous secourrons; nous som- » mes tous aristocrates ». Les Vendéens se précipitoient en foule dans les barques.

Ainsi, lorsque le 18 au matin les officiers arrivèrent, le passage étoit commencé. Nous avions quitté Chaudron pendant la nuit. On portoit M. de Lescure dans un lit, qu'on avoit couvert du mieux qu'il avoit été possible : il souffroit horriblement. Je voyageois à côté de lui; j'étois grosse de trois mois. Tant de douleur et d'inquiétude rendoient mon état affreux. Nous parvînmes de bonne heure à St. Florent; et alors parut à mes yeux le spectacle le plus grand et le plus triste qu'on puisse imaginer; spectacle qui ne sortira jamais de la mémoire des malheureux Vendéens.

Les hauteurs de St. Florent forment une sorte d'enceinte demi-circulaire, au bas de laquelle règne une vaste plage unie, qui s'étend jusqu'à la Loire, fort large en cet endroit. Quatre-vingts mille personnes se pressoient dans cette vallée; soldats, femmes, enfants, vieillards, blessés, tous étoient pêle-mêle, fuyant le meurtre et l'incendie. Derrière eux, ils apercevoient la fumée s'élever des villages que brûloient les républicains. On n'entendoit que des pleurs, des gémissements et des cris. Dans cette foule confuse, chacun cherchoit à retrouver ses

parents, ses amis, ses défenseurs. On ne savoit quel sort on alloit rencontrer sur l'autre rive. Cependant on s'empressoit pour y passer, comme si au-delà du fleuve on avoit dû trouver la fin de tous les maux. Une vingtaine de mauvaises barques portoient successivement les fugitifs qui s'y entassoient; d'autres cherchoient à traverser sur des chevaux : tous tendoient les bras vers l'autre bord, suppliant qu'on vînt les chercher. Au loin, du côté opposé, on voyoit une autre multitude, dont on entendoit le bruit plus sourd. Enfin, au milieu étoit une petite île couverte de monde. Beaucoup d'entre nous comparoient ce désordre, ce désespoir, cette dernière incertitude de l'avenir, ce spectacle immense, cette foule égarée, cette vallée, ce fleuve qu'il falloit traverser, aux images que l'on se fait du redoutable jour du jugement dernier.

Quand les officiers du pays même virent cet empressement à quitter la rive gauche, et le passage de la Loire devenu nécessaire par ce mouvement désordonné de toute l'armée, ils se livrèrent au désespoir. M. de la Rochejaquelein étoit comme un furieux; il vouloit rester sur le rivage, et s'y faire tuer par les Bleus. On lui représentoit vainement

qu'il falloit céder au torrent; que jamais on ne pourroit ranimer le courage des soldats, et les ramener au combat; que c'étoit là le seul moyen de sauver tout ce peuple : il n'écoutoit rien. Il vint avec un grand nombre d'officiers trouver M. de Lescure, qu'on avoit retiré dans une maison à St. Florent, et il lui raconta, en pleurant de rage, ce qui se passoit. M. de Lescure se ranima pour protester qu'il vouloit aussi mourir, se faire achever dans la Vendée. Mais on lui représenta son état : il ne pouvoit pas se soutenir. On lui dépeignit la situation de l'armée, dont une partie avoit déjà passé, et que certainement on ne pourroit engager à revenir. On lui parla de cette foule de blessés, de femmes, d'enfants, de vieillards; de l'armée républicaine victorieuse qui s'avançoit de moment en moment, et des flammes qui se rapprochoient de plus en plus. On lui observa qu'il n'y avoit plus de munitions, ni aucun moyen de défense. Enfin, il se rendit. Il vit que se maintenir étoit un effort au-dessus du génie et des forces humaines; il consentit à être porté sur l'autre bord.

Un petit nombre d'officiers qui avoient ou qui croyoient avoir de l'influence sur la rive

droite, furent les seuls qui virent sans douleur ce passage de la Loire. M. de Bonchamp, qui l'avoit conseillé et préparé, étoit sans connoissance ; il expiroit.

On avoit amené à St. Florent cinq mille prisonniers républicains. M. Cesbrons d'Argognes, vieux chevalier de St. Louis, et commandant de Chollet, les avoit conduits. C'étoit un homme fort dur ; il en avoit fait fusiller en route neuf, qui avoient cherché à s'échapper. Cependant on ne pouvoit pas les traîner plus loin, ni leur faire passer la rivière. Les officiers délibérèrent sur le sort de ces prisonniers. J'étois présente ; M. de Lescure étoit couché sur un matelas, et je le soignois. Chacun fut d'avis, dans le premier mouvement, de les faire fusiller sur le champ. M. de Lescure me dit d'une voix affoiblie, et qui fut à peine entendue : C'est une horreur. Mais quand il fallut aller donner l'ordre, et faire exécuter ces malheureux, personne ne voulut s'en charger. L'un disoit que cette affreuse boucherie étoit au-dessus de ses forces ; l'autre, qu'il ne vouloit pas faire office de bourreau : quelques-uns ajoutoient qu'il y avoit de l'atrocité à exercer des représailles sur de pauvres gens qui, prisonniers depuis quatre

mois, n'étoient pour rien dans les crimes des républicains. On disoit que ce seroit autoriser les massacres des Bleus; que leur cruauté en redoubleroit, et qu'ils ne laisseroient pas une seule créature vivante sur la rive gauche. Enfin, il fut décidé qu'on leur rendroit la liberté. Depuis, quelques-uns ont trouvé moyen de témoigner leur reconnoissance, en sauvant Mme. de Bonchamp à Nantes. Ils ont signé un certificat, qui attestoit que M. de Bonchamp, d'après la sollicitation de sa femme, avoit obtenu leur grâce de l'armée Vendéenne. Mme. de Bonchamp n'a pas pu revoir son mari; on lui cachoit l'état où il étoit. A la vérité, les prisonniers devoient avoir pour elle une reconnoissance particulière : elle avoit rencontré sur la place le vieux M. d'Argognes, qui échauffoit les soldats pour faire massacrer les prisonniers, et par ses reproches elle l'avoit forcé à se retirer.

Nous nous préparâmes à passer sur l'autre bord. On enveloppa M. de Lescure dans des couvertures, et on le posa sur un fauteuil de paille, garni d'une espèce de matelas. Nous descendîmes de St. Florent sur la plage, au milieu de la foule. Beaucoup d'officiers nous accompagnoient. Ils tirèrent leurs sabres, se

mirent en cercle autour de nous, et nous arrivâmes au bord de l'eau. Nous trouvâmes la vieille Mme. de Maynard, qui s'étoit cassé la jambe en arrivant à St. Florent; sa fille étoit auprès d'elle, et me pria de les recevoir dans notre bateau. On embarqua M. de Lescure. M. Durivault, ma petite fille, mon père et moi, ainsi que nos domestiques, nous montâmes dans la barque. Le brancard de Mme. de Maynard ne pouvant y tenir, sa fille ne voulut pas la quitter; elles restèrent toutes deux. Nous ne retrouvions plus ma mère; elle étoit à cheval, et avoit passé à gué jusque dans la petite île qui étoit non loin de la rive gauche. Elle courut de fort grands risques, et nous causa d'affreuses inquiétudes pendant longtemps, car nous ne la revîmes qu'à Varades.

Quand nous fûmes embarqués, mon père dit au matelot qui nous conduisoit, de faire le tour de la petite île, et d'aller à Varades sans s'arrêter, pour éviter à M. de Lescure la souffrance d'être débarqué et rembarqué une fois de plus. Cet homme s'y refusa absolument : ni prières, ni menaces, ne purent le décider. Mon père s'emporta et tira son sabre: « Hélas! Monsieur, lui dit le matelot, je suis » un pauvre prêtre; je me suis mis par cha-

» rité à passer les Vendéens. Voilà huit heures » que je conduis cette barque ; je suis acca- » blé de fatigue, et je ne suis pas habile dans » ce métier : je courrois risque de vous noyer, » si je voulois traverser le grand bras de la ri- » vière ». Il fallut donc descendre dans l'île, au milieu du désordre. Nous retrouvâmes un bateau, et nous arrivâmes de l'autre côté.

Il y avoit sur la plage une multitude de Vendéens assis sur l'herbe. Chacun, pour aller plus loin, attendoit que ses amis eussent passé. Mon père se mit à la recherche de ma mère. J'envoyai chercher du lait pour ma fille, dans un petit hameau tout brûlé qui étoit au bord de la Loire.

Varades est à un quart de lieue, sur le penchant d'un coteau. M. de Lescure étoit impatient d'y arriver. Le temps étoit serein, mais le vent étoit froid. On passa deux piques sous le fauteuil, et des soldats se mirent à le porter. Ma femme de chambre et moi nous soutenions ses pieds enveloppés dans des serviettes. M. Durivault nous suivoit avec peine.

Nous avancions ainsi dans la plaine, lorsqu'un jeune homme à cheval passa près de nous, et s'arrêta un instant. C'étoit M. d'Au-

tichamp. Je ne l'avois pas vu depuis Paris. Il nous dit qu'il alloit rassembler trois mille hommes pour attaquer Ancenis, et assurer un gué pour notre artillerie. Il chercha à calmer un peu le désespoir où il me voyoit.

Un instant après j'entendis que dans Varades on crioit : Aux armes ! et bientôt le bruit des tambours et de la mousqueterie commença. Jamais je ne m'étois trouvée si près d'un combat, et encore dans quel moment nous attaquoit-on ! Je m'arrêtai tout effrayée. Les coups de fusil ranimèrent M. de Lescure, qui étoit presque sans connoissance. Il demanda ce que c'étoit. Je le suppliai de se laisser porter dans un bois voisin. Il me répondit que les Bleus lui rendroient service en l'achevant, et que les balles lui feroient moins de mal que le froid et le vent. Je ne l'écoutai point; on le porta dans le bois, ma fille m'y rejoignit. Beaucoup de personnes s'y réfugièrent.

Au bout d'une heure, nous sûmes que tout étoit tranquille. Un détachement de hussards s'étoit présenté devant Varades, sans savoir qu'il étoit occupé, et s'étoit retiré en toute hâte. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes dans le bourg. Comme j'y entrois,

un paysan que je ne connoissois pas, vint à moi, et me serrant la main, me dit : « Nous » avons quitté notre pays, nous voilà à pré- » sent tous frères et sœurs, nous ne nous » quitterons pas, je vous défendrai jusqu'à la » mort, et nous périrons ensemble ». On me donna une petite chambre pour M. de Lescure ; mon père, ma mère et ma tante vinrent nous joindre. La maison, comme toutes celles de Varades, étoit remplie de fugitifs qui ne savoient que devenir. Beaucoup souffroient de la faim ; mais la plupart de ces braves gens étoient si éloignés de se porter au désordre, que dans notre maison il y en eût qui ne voulurent pas prendre des pommes de terre dans le jardin, comme je le leur conseillois, avant que le maître du logis ne le leur eût permis.

M. d'Autichamp trouva les Vendéens maîtres d'Ancenis. L'armée de M. de Lyrot, après avoir passé la rivière à gué en face de cette ville, l'avoit courageusement attaquée et emportée. Ce fut là qu'on fit passer les canons et les caissons ; on emmena aussi des bestiaux.

Le passage s'acheva pendant la nuit. On se coucha sur des matelas, sur de la paille, le plus grand nombre dehors.

M. de Bonchamp étoit mort, lorsqu'on l'avoit descendu de la barque sur la plage. Il fut enseveli le lendemain. Quelques jours après, les républicains l'exhumèrent pour lui trancher la tête, et l'envoyer à la convention. On ne savoit ce qu'étoit devenu M. d'Elbée; l'armée étoit sans général en chef. M. de Lescure envoya chercher les principaux officiers des diverses divisions, et leur dit qu'il falloit en élire un. On lui répondit que c'étoit évidemment lui qui étoit général, et qu'il commanderoit quand il seroit rétabli. « Messieurs, leur » dit-il, je suis blessé mortellement; et même » si je dois vivre, ce que je ne crois pas, je serai » long-temps hors d'état de servir. Il est né- » cessaire que l'armée ait sur le champ un » chef actif, aimé de tout le monde, connu » des paysans, ayant la confiance de tous: » c'est le seul moyen de nous sauver. M. de » la Rochejaquelein est le seul qui se soit » fait connoître des soldats de toutes les divi- » sions. M. de Donnissan, mon beau-père, » n'est pas du pays, on ne le suivroit pas si » volontiers; de plus, il ne s'en soucie pas. » Le choix que je propose ranimera le cou- » rage des Vendéens. Je vous conseille et vous » prie de nommer M. de la Rochejaquelein.

» Quant à moi, si je vis, vous savez que je » n'aurai pas de querelle avec Henri; je serai » son aide de camp ».

Ces messieurs se retirèrent, et formèrent un conseil de guerre, où fut élu M. de la Rochejaquelein. On voulut nommer un général en second : M. de la Rochejaquelein répondit que c'étoit lui qui l'étoit; qu'il prendroit les avis de M. de Donnissan, et qu'il le regardoit comme son supérieur.

M. de la Rochejaquelein, loin de désirer cet honneur, le craignoit beaucoup, et de bonne foi en fut très-affligé. Il avoit représenté qu'à vingt et un ans, il n'avoit ni assez d'expérience, ni assez d'âge pour en imposer; c'étoit là en effet son seul défaut. Au combat sa valeur subjuguoit, animoit toute l'armée, et on lui obéissoit aveuglément : mais il négligeoit le conseil, n'attachoit pas assez d'importance à son propre avis; il le disoit sans le soutenir, et par trop de modestie, laissoit gouverner l'armée par d'autres. Quand il ne pensoit pas comme eux, il disoit aux officiers de ses amis : « Ils n'ont pas le sens com- » mun; mais quand viendra le combat, ce » sera à notre tour à commander, et l'on nous » obéira ». Malgré cet inconvénient, on ne

pouvoit choisir que lui pour général. Les paysans aimoient tant à le suivre ; il leur inspiroit tellement tout son courage et toute son activité ; il avoit si bien ce qu'il faut pour entraîner une armée sur ses pas, qu'il n'eût pas été raisonnable de songer à d'autres. Mon père ne désiroit pas la charge difficile de conduire une foule de paysans qui ne le connoissoient point, et qui d'ailleurs aimoient mieux être conduits par des jeunes gens que par des chefs âgés.

M. de la Rochejaquelein fut donc proclamé général, aux acclamations de tous les Vendéens. Dès que M. de Lescure sut qu'on avoit suivi son conseil, il me dit d'aller chercher Henri. Il s'étoit caché dans un coin, et il pleuroit à chaudes larmes. Je l'amenai ; il se jeta au col de M. de Lescure, répéta qu'il n'étoit pas digne d'être général, qu'il ne savoit que se battre, qu'il étoit beaucoup trop jeune, et qu'il ne sauroit jamais imposer silence aux personnes qui viendroient traverser ses desseins. Il supplia M. de Lescure de reprendre le commandement dès qu'il seroit guéri. « Je ne l'es-
» père pas, lui répondit-il ; mais si cela arrive,
» je serai ton aide de camp. Je t'aiderai à vain-
» cre cette timidité qui t'empêche de te livrer

» à la force de ton caractère, et d'imposer si-
» lence aux brouillons et aux ambitieux ».

On rassembla ensuite un conseil pour délibérer sur la marche de l'armée. M. de Lescure fut d'avis de marcher sur Nantes. Il pensoit qu'une brusque attaque sur cette ville, dont la garnison étoit entrée dans la Vendée, pourroit avoir un heureux succès. Outre l'importance de la position, c'étoit un moyen de rentrer dans notre pays, et de concerter les opérations avec l'armée de M. de Charrette. On n'avoit pas de ses nouvelles; mais il paroissoit probable que notre perte avoit dû le sauver, en attirant l'ennemi sur nous. On parla aussi de marcher sur Rennes. On étoit assuré que la Bretagne étoit prête à se révolter. Moins d'obstacles devoient nous arrêter sur cette route. Les paysans se souvenoient de leur défaite sous les murs de Nantes, et cela pouvoit les décourager. Il fut décidé qu'on se dirigeroit sur Rennes. Le chevalier de Beauvolliers fut envoyé sur le champ avec une petite avant-garde, pour occuper Ingrande. Après le conseil, M. de Lescure, à qui l'occupation de tant de choses importantes avoit rendu une sorte de force, retomba dans un état d'anéantissement d'autant plus grand, que son esprit avoit été plus tendu.

Vers le soir, les prisonniers que nous avions laissés libres à St. Florent, ramassèrent quelques canons, et tirèrent à toute volée sur Varades. On leur riposta; mais il n'y eut point de mal de part ni d'autre.

L'armée devoit, le lendemain, se rendre à Ingrande. On décida que M. de Lescure partiroit dès le soir. Un jeune homme des environs avoit offert de le cacher, ainsi que ma mère, ma tante et moi : il répondoit de la sûreté de l'asile qu'il nous donnoit. M. de Lescure ne voulut pas entendre parler de quitter l'armée. Je fus tentée de profiter de cette offre pour ma fille ; mais la crainte qu'on ne la portât aux enfants trouvés, qu'on ne lui donnât pas assez de soins; l'espérance qu'elle continueroit à se bien porter, me décida à la garder. On ne pouvoit se résoudre à se séparer de ce qu'on aimoit. On éprouvoit le besoin de courir les mêmes dangers et d'avoir un sort commun.

Nous partîmes sur le soir. On ne put pas trouver de voiture pour M. de Lescure. On le plaça dans une charrette, dont les mouvements trop durs le faisoient souffrir si horriblement, qu'il poussoit des cris de douleur. Quand il arriva à Ingrande, il étoit presque sans connoissance. Nous nous arrêtâmes dans la première maison;

on donna un mauvais lit à M. de Lescure : je couchai sur du foin, et nous eûmes à peine de quoi souper. Il y avoit un tel désordre, qu'on fut obligé de battre la caisse pour se procurer un chirurgien qui vînt panser mon mari. Le chevalier de Beauvolliers vint nous voir; il avoit appris dans les lettres qu'il avoit prises à la poste, que Noirmoutier venoit d'être surpris par M. de Charrette. Le lendemain matin, le gros de l'armée arriva, et continua sa marche sur Candé et Segré. Nous ne savions comment emporter M. de Lescure; il ne pouvoit supporter le mouvement de la charrette. La calèche où voyageoit ma tante étoit trop petite. J'allai dans le bourg avec MM. de Baugé et de Mondyon. Nous fîmes faire une sorte de brancard avec un vieux fauteuil; on mit des cerceaux par-dessus, et on ajusta des draps pour garantir de l'air le malheureux blessé. Je me décidai à aller à pied auprès du brancard, avec ma femme de chambre Agathe et quelques-uns de mes gens. Ma mère, ma tante et ma fille, étoient parties devant. On se réunissoit, et on marchoit par famille et par société d'amis. Chacune avoit des protecteurs et des défenseurs parmi les officiers et les soldats. On tâchoit de ne pas se quitter. Les combattants, après avoir fait leur devoir,

songeoient à préparer des logements et des vivres aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux prêtres et aux blessés qui s'étoient attachés à eux.

Nous nous mîmes en marche. M. de Lescure jetoit des cris de souffrance qui me déchiroient. J'étois accablée de fatigue et de malaise; mes bottes me blessoient les pieds. Au bout d'une demi-heure, je priai Forêt de me prêter son cheval. On l'avoit chargé de commander l'escorte qui gardoit M. de Lescure. Nous voyagions entre deux files de cavalerie, et un assez gros corps d'infanterie étoit derrière nous.

Un moment après, M. de Beauvolliers arriva avec une berline qu'il étoit parvenu à trouver. On avoit démonté et brisé un canon pour avoir des chevaux. On arrangea des matelas dans la berline, et nous portâmes le blessé dans cette espèce de lit. M. Durivault se mit aussi dans la voiture. Agathe se plaça auprès de M. de Lescure, pour lui soutenir la tête. La moindre secousse lui arrachoit des gémissements. Il ressentoit de temps en temps les douleurs les plus aiguës. Un rhume assez fort ajoutoit beaucoup à son mal. Quelquefois l'humeur couloit de sa plaie à gouttes pressées : alors il éprouvoit quelque soulagement, et l'on profitoit de ces mo-

ments pour avancer; puis on s'arrêtoit quand les souffrances recommençoient. L'arrière-garde nous rejoignoit, et attendoit que la voiture reprît sa marche. M. de Lescure étoit comme mourant; il sembloit n'avoir que le sentiment de sa douleur : son caractère étoit changé. Au lieu de ce sang froid inaltérable, de cette angélique douceur, il éprouvoit des impatiences continuelles, et s'emportoit souvent avec une sorte de violence. Agathe étoit adroite et patiente dans les soins qu'elle avoit de lui : ma vue basse et mon émotion trop forte m'empêchoient de lui rendre les mêmes services, et c'étoit pour moi un chagrin de plus.

Nous avancions sur Candé. A une lieue environ de cette ville, nous entendîmes un bruit qui nous fit croire que l'on s'y battoit. Nous étions alors presque seuls sur la route; j'étois à cheval. Nous avions devancé l'avant-garde; un instant après, j'entendis crier : Voilà les hussards! Ma raison s'égara; mon premier mouvement fut de fuir. Dans le même clin d'œil, je songeai que j'étois auprès de M. de Lescure. Me défiant de mon courage, craignant que l'approche des hussards ne me frappât d'une terreur involontaire et invincible, j'entrai vîte dans la voiture, sans en dire la raison, pour

qu'il me devînt impossible de ne pas périr avec mon mari. Les cris et le tumulte l'avoient rappelé à lui; il s'étoit mis sur son séant, s'avançoit par la portière, appeloit les cavaliers, demandoit qu'on lui donnât un fusil. Il vouloit qu'on le descendît à terre, et qu'on le soutînt; il n'écoutoit pas mes représentations, et sa foiblesse seule l'empêchoit de sortir de la voiture. Plusieurs cavaliers arrivèrent au galop. Il les appeloit par leur nom, les excitoit à combattre; mais il n'y avoit pas un seul officier : ils étoient tous en avant. Enfin il aperçut Forêt : « Te » voilà! lui dit-il ; à présent je suis plus tran» quille, il y a quelqu'un pour commander ». En effet, il se calma, se mit à nous vanter la bravoure de Forêt, et à s'indigner de la poltronnerie de M. de ***, qu'il avoit entrevu se cachant derrière la voiture.

Cette alarme étoit mal fondée. Les hussards qu'on avoit aperçus n'étoient qu'au nombre de trois, et s'enfuyoient de Candé en toute hâte. Nous arrivâmes vers le soir dans cette petite ville; on s'en étoit emparé après un léger combat, où M. Després, de la Châtaigneraie, avoit été grièvement blessé. Nous y fûmes assez bien. Il s'y trouva des vivres. Les paysans vinrent encore me prier de demander au maître du lo-

gis la permission d'arracher des pommes de terre dans son jardin. Ils étoient moins discrets pour les tas de pommes à cidre qui, en automne, sont placés devant les portes de presque toutes les maisons en Bretagne. La faim les faisoit se jeter avec avidité sur cette nourriture qu'ils trouvoient sous leurs mains : ce fut la cause de beaucoup de maladies, et d'une dyssenterie qui ravagea l'armée.

Le lendemain, de bonne heure, on se remit en route pour Segré et Château-Gonthier. Une dame de Candé avoit proposé de cacher M. de Lescure et sa famille; nous avions refusé cette offre, de même qu'à Varades.

C'étoit un singulier spectacle que cette marche de l'armée Vendéenne. On formoit une avant-garde assez nombreuse, et on lui donnoit quelques canons; la foule venoit après, sans aucun ordre, et remplissoit tout le chemin. On voyoit là l'artillerie, les bagages, les femmes portant leurs enfants, des vieillards soutenus par leurs fils, des blessés qui se traînoient à peine, des soldats rassemblés pêle-mêle. Il étoit impossible d'empêcher cette confusion ; les commandants y perdoient tous leurs soins. Souvent, traversant cette foule la nuit à cheval, j'ai été obligée, pour me faire un passage, de

nager, pour ainsi dire, entre les baïonnettes, les écartant de chaque main, et ne pouvant me faire entendre pour prier que l'on me fît place. L'arrière-garde venoit ensuite; elle étoit spécialement chargée de garder M. de Lescure.

Cette triste procession occupoit presque toujours quatre lieues de longueur. C'étoit offrir une grande prise à l'ennemi. Il auroit pu sans cesse profiter du vice d'une pareille disposition. Les hussards auroient pu facilement nous charger, et massacrer le centre de la colonne. Rien ne protégeoit les flancs de l'armée Vendéenne; nous n'avions pas douze cents hommes de cavalerie. Il n'y avoit d'autres éclaireurs que les pauvres gens qui s'écartoient dans les villages à droite et à gauche pour avoir du pain. Ce qui a préservé long-temps notre armée de la destruction, c'est la faute qu'ont faite toujours les républicains d'attaquer la tête ou la queue de la colonne.

Il y a neuf lieues de Candé à Château-Gonthier. Nous traversâmes Segré, où les paysans, suivant leur goût invariable, brûlèrent les papiers des administrations et les arbres de la liberté. Après une forte journée, où la pluie nous avoit très-incommodés, nous arrivâmes fort tard à Château-Gonthier, que les

républicains avoient essayé de défendre un instant.

J'étois accablée de fatigue et de faim; j'étois partie sans déjeûner. En route, j'avois donné mon pain à des blessés; dans tout le jour, jusqu'à minuit, je n'avois mangé que deux pommes. Bien des fois, pendant ce voyage, j'ai souffert de la faim. Les douleurs physiques venoient sans cesse s'ajouter aux peines de l'ame.

On apprit à Château-Gonthier que les Bleus, rentrés à Candé, avoient massacré quelques malheureux blessés que nous avions été forcés d'abandonner, ne pouvant les transporter. Depuis, ils eurent constamment cette cruauté, chaque fois qu'ils trouvèrent nos blessés. Cette horrible manière de faire la guerre, excita au ressentiment. M. de Marigny fit saisir dans une cave le juge de paix de Château-Gonthier, qui s'y étoit caché, et qu'on lui avoit dénoncé comme un républicain exalté et féroce. Il le tua de sa main, sur la place publique, et fit quelques autres exécutions semblables. Dans la suite de la route, M. de Marigny continua à se montrer quelquefois cruel : aucun officier ne l'imitoit; mais on ne s'opposoit plus à ses vengeances. C'est ainsi que la guerre civile dénature le caractère. M. de Marigny, un des hom-

mes les plus doux et les meilleurs que j'aie connus, étoit devenu sanguinaire.

On fit aussi, à Château-Gonthier, un premier exemple de discipline. Un soldat Allemand avoit voulu prendre l'argent d'une femme, et lui avoit donné un coup de sabre; il fut fusillé. Les Allemands se livrèrent à beaucoup de désordres dans cette expédition; mais ils furent toujours punis sévèrement, dès qu'on fut instruit de leurs délits. Le pillage ne fut jamais permis. Cependant on doit bien penser que la police d'une pareille armée ne pouvoit être très-stricte, et tenoit plus à sa moralité qu'à sa discipline. Nous n'avions ni magasins, ni convois de vivres. Nulle part on ne trouvoit de préparatifs pour nous recevoir. Nous voyant passer sans nous arrêter, les habitants même les plus disposés en notre faveur, n'osoient s'employer pour nous, dans la crainte d'être le lendemain en butte aux vengeances des républicains. On étoit donc réduit à exiger les vivres; mais jamais on n'a mis une contribution, ni autorisé le pillage. On permit, par nécessité, aux soldats de se faire donner du linge blanc et des vêtements en échange de ceux qu'ils portoient. Il m'est arrivé quelquefois d'être réduite à en user ainsi, et à

prier mes hôtes de me céder quelques hardes grossières, mais propres.

Nous passâmes douze heures à Château-Gonthier, puis l'on partit pour Laval. M. le chevalier Duhoux fut chargé de commander l'arrière-garde, et vint prendre les ordres de M. de Lescure pour l'heure du départ.

Quinze mille gardes nationales s'étoient rassemblées pour défendre Laval; mais elles firent une foible résistance, et prirent la fuite. On perdit dans ce combat deux officiers qui furent fort regrettés, M. de la Guérivière et le garde-chasse de M. de Bonchamp. M. de la Rochejaquelein courut un assez grand danger. Depuis le combat de Martigné, où il avoit été blessé, il portoit toujours le bras droit en écharpe. Il n'en étoit pas moins actif ni moins hardi. En poursuivant les Bleus devant Laval, il se trouva seul, dans un chemin creux, aux prises avec un fantassin; il le saisit au collet de la main gauche, et gouverna si bien son cheval avec les jambes, que cet homme ne put lui faire aucun mal. Nos gens arrivèrent, et vouloient tuer ce soldat : Henri le leur défendit : « Retourne vers les républi» cains, lui dit-il; dis-leur que tu t'es trouvé » seul avec le général des brigands, qui n'a

» qu'une main et point d'armes, et que tu » n'as pu le tuer ».

Les Vendéens furent très-bien reçus à Laval ; les habitants étoient favorablement disposés. La ville est grande, et elle offroit plus de ressources que les gîtes des jours précédents. Beaucoup de paysans Bretons vinrent se joindre à nous. J'en vis arriver une troupe qui crioit : Vive le Roi ! et qui portoit un mouchoir blanc au bout d'un bâton. En peu de temps, il y en eut plus de six mille. On donnoit à ce rassemblement le nom de *Petite Vendée.* Tous ces insurgés Bretons étoient reconnoissables à leurs longs cheveux et à leurs vêtements, la plupart de peaux de chèvre garnies de leur poil. Ils se battoient fort bien ; mais le pays ne se soulevoit pas en entier. Cette division n'étoit formée que de jeunes gens sortis d'un grand nombre de paroisses.

CHAPITRE XV.

Combats entre Laval et Château-Gonthier. Route par Mayenne, Ernée et Fougères. Mort de M. de Lescure.

Il fut résolu que l'armée passeroit quelques jours à Laval. Il étoit nécessaire de lui donner un peu de repos, d'y remettre l'ordre autant qu'on le pourroit, et de donner à tout le pays le temps et les moyens de se soulever, et de se joindre aux Vendéens.

Ce repos fit un grand bien à M. de Lescure. Il reprit sensiblement ses forces, et dès le second jour il étoit beaucoup mieux. Le soir plusieurs officiers étoient chez moi, quand tout à coup un bruit se répandit que les Mayençais venoient nous attaquer. On nous dit d'abord que ce n'étoit rien; cependant j'entendis bientôt les préparatifs du combat. On rassembla les soldats; on les encouraga. Ce n'étoit pas sans crainte qu'on se voyoit assailli de nuit, dans un pays de plaine, par ces redoutables Mayençais, qui nous avoient chassés de notre pays. Nous étions logés à l'entrée de la

ville, du côté de Château-Gonthier. Je fis transporter M. de Lescure dans une maison du faubourg opposé.

M. Forestier partit d'abord avec quelques officiers, pour s'assurer de la marche de l'ennemi. Il sut qu'en effet il s'avançoit sur Laval, et revint en avertir les généraux. M. de la Rochejaquelein envoya faire une seconde reconnoissance par M. Martin, de l'armée de Bonchamp, à la tête de quelques cavaliers. Il s'en acquitta avec promptitude et précision. On marcha alors à la rencontre des républicains, qu'on trouva entre Laval et Antrames. Ils soutinrent un instant le choc de notre armée, qu'ils croyoient peu nombreuse, et dont l'obscurité de la nuit leur déroboit les mouvements. Bientôt ils furent tournés. On les prit en queue, et le désordre devint tel, que nos gens prenoient des cartouches dans leurs caissons, et eux dans les nôtres. Mais cette mêlée fut favorable aux Vendéens; ils perdirent peu de monde, et en tuèrent beaucoup à l'ennemi. L'obscurité étoit telle, que M. Keller donna la main à un républicain pour l'aider à sortir d'un fossé, croyant qu'il étoit des nôtres : la lueur du canon lui fit tout à coup reconnoître l'uniforme, et il le tua.

Le lendemain se passa fort tranquillement. M. de Lescure étoit si bien qu'il revint à cheval à son premier logement. Le jour d'après, on sut, dès le matin, que toute l'armée des républicains venoit attaquer Laval. La défaite de la division qui avoit combattu, leur avoit montré que les Vendéens étoient encore nombreux et redoutables. Ils avoient cette fois réuni toutes leurs forces, qui se montoient bien à trente mille hommes de bonnes troupes.

On sentit l'importance de l'affaire qui alloit avoir lieu. Toutes les mesures furent prises avec soin, et l'on résolut de redoubler d'efforts et de courage. M. de Lescure voulut profiter de la foible amélioration de sa santé, pour monter à cheval et aller au combat. Nous eûmes bien de la peine à l'arrêter par nos instances. Voyant que nous nous opposions tous à ce projet insensé, il se mit à la fenêtre; et du geste et de la voix, il encourageoit tous les soldats qui partoient pour combattre. La fatigue et l'émotion de cette malheureuse matinée, dissipèrent le fruit de trois jours de repos et de soins; et depuis ce moment son état alla toujours en empirant.

La bataille commença sur les onze heures du matin. Les Vendéens attaquèrent vivement.

Les républicains avoient deux pièces de canon sur une hauteur en avant. M. Stofflet, qui se trouvoit à côté d'un émigré qui venoit de rejoindre l'armée, lui dit : « Vous allez voir » comme nous prenons les canons ». En même temps, il ordonna à M. Martin, chirurgien, de charger sur les pièces avec une douzaine de cavaliers. M. Martin partit au galop. Les canonniers furent tués, et les deux pièces emportées. On les retourna sur le champ contre les républicains; on y en ajouta des nôtres, et M. de la Marsonnière fut chargé de les diriger. Une balle morte vint le frapper si rudement, qu'elle enfonça sa chemise dans les chairs. Il voulut continuer, mais la douleur devint trop forte; il fut obligé de se retirer. M. de Baugé le remplaça. Cette batterie étoit exposée au feu le plus vif de l'ennemi. MM. de la Rochejaquelein, de Royrand et d'Autichamp, s'y tinrent presque continuellement avec M. de Baugé, faisant toujours avancer les pièces en face des républicains, qui reculoient. Les conducteurs étoient si épouvantés, qu'on étoit obligé de les faire marcher à coups de fouet. Un instant on manqua de gargousses; M. de Royrand partit au galop pour en faire apporter. En revenant, une balle l'atteignit à la tête. Il

mourut de cette blessure quelque temps après. Le courage et la tenacité de cette attaque décidèrent le succès de la bataille : il fut complet, lorsque M. Dehargues, à la tête d'une colonne, eut tourné l'ennemi, et l'eut attaqué par derrière. Alors les Bleus se débandèrent, et s'enfuirent en déroute jusqu'à Château-Gonthier. Ils voulurent se reformer dans la ville, et placèrent sur le pont deux pièces pour le défendre. M. de la Rochejaquelein, qui les avoit vivement poursuivis, dit à ses soldats : « Hé bien ! mes amis; est-ce que les » vainqueurs coucheront dehors, et les vain» cus dans la ville? » Jamais les Vendéens n'avoient eu autant d'ardeur et de courage; ils s'élancèrent sur le pont; les canons furent pris. Les Mayençais essayèrent un moment de résister; ils furent culbutés, et nos gens entrèrent dans Château-Gonthier. M. de la Rochejaquelein continua la poursuite. Il vit que les Bleus tentoient encore de faire front; il fit courir tout de suite à Château-Gonthier, pour qu'on lui amenât de l'artillerie. On aperçut plusieurs cavaliers qui revenoient à bride abattue; ils portoient l'ordre. Nos gens s'imaginèrent que l'ennemi venoit de reprendre l'avantage. Une terreur panique se répandit

parmi eux : ils se précipitèrent en foule dans les rues avec un tel désordre, qu'il y en eut une vingtaine écrasés ; le cheval de Stofflet fut étouffé entre ses jambes. Mais tout fut bientôt éclairci : les républicains furent une dernière fois rompus et poursuivis jusqu'à la séparation des routes de Segré et du Lion d'Angers.

M. de la Rochejaquelein déploya dans cette bataille un talent et un sang froid qui firent l'admiration des officiers. On l'avoit toujours vu jusqu'alors téméraire et emporté, se précipitant sur l'ennemi, sans s'inquiéter si on le suivoit. Ce jour-là il se tint constamment à la tête des colonnes ; mais il les dirigeoit, les maintenoit en ligne, empêchoit les plus braves de se porter seuls en avant, et de mettre par là dans l'armée un désordre qui nous avoit été souvent funeste. Il opposa toujours des masses aux républicains, et, contre l'ordinaire, ils ne purent jamais reprendre l'avantage en faisant volte face dans leur retraite, et repoussant le petit nombre d'officiers qui se lançoit à leur poursuite. On voit quelle importance Henri attacha à remporter la victoire aussi complétement qu'il fût possible.

C'étoit alors qu'il eût fallu changer de mar-

che, et rentrer triomphants dans notre pays, après nous être ainsi vengés de ces Mayençais qui nous en avoient chassés. Il étoit facile de reprendre Angers et de repasser la Loire. C'étoit bien l'avis de M. de la Rochejaquelein; mais il étoit demeuré beaucoup de monde à Laval. Beaucoup de généraux et d'officiers marquants y étoient revenus aussi, au moment où la bataille avoit été gagnée ; la plupart des soldats les avoient suivis. M. de la Rochejaquelein étoit à Château-Gonthier, avec l'avant-garde et les jeunes officiers : il n'osa pas prendre une résolution si importante; et faire dire à tout ce qui étoit à Laval de venir le joindre, lui parut un acte trop absolu. Il se détermina à revenir à Laval, où l'on s'attendoit cependant à recevoir de lui l'ordre de se mettre en marche pour Château-Gonthier. Un corps républicain s'étoit rassemblé à Craon : il prit cette route, et remporta encore un avantage complet.

Ce fut après ce retour, et pendant tous les conseils qui furent tenus pour aviser à ce qu'on auroit à faire, que les cabales, les jalousies, les manœuvres secrètes, commencèrent à diviser les chefs et les officiers de l'armée.

Le grand sujet de discussion, outre les ni-

cidents journaliers qui devenoient des occasions continuelles d'aigreur, étoit la marche de l'armée et le parti qu'il étoit convenable de prendre. Il n'étoit plus temps d'essayer de repasser la Loire ; on avoit laissé aux républicains celui d'y mettre obstacle : c'étoit là le grand regret des Vendéens. M. de Talmont, qui se croyoit sûr de toute la Bretagne, vouloit que l'on se dirigeât sur Paris. Beaucoup d'autres chefs demandoient que l'on allât à Rennes, qui étoit bien disposée pour nous. De là, on auroit pris des mesures pour faire soulever tout le pays.

Pendant la bataille, on avoit apporté une lettre adressée à MM. les généraux de l'armée royaliste. M. de Lescure étoit le seul chef qui se trouvât en ce moment à Laval. On lui remit la lettre ; je l'ouvris, et je lui en fis la lecture : elle étoit courte. Après des compliments emphatiques sur les succès et la bravoure de l'armée royale, on annonçoit qu'une armée de cinquante mille révoltés étoit prête à se lever auprès de Rennes, et que les chefs désiroient un sauf-conduit pour venir de l'endroit d'où ils étoient cachés, conférer avec nos généraux. Cette lettre venoit, je pense, de M. de Puysaye ; elle fut trouvée fort bizarre. Je ne me

rappelle pas les signataires ; mais après chaque nom il y avoit un grade : un tel, général ; un tel, major général, etc. On s'amusa beaucoup de ces généraux, qui commandoient cinquante mille hommes invisibles, et qui demandoient un sauf-conduit. On fit venir l'homme qui avoit apporté la lettre : il ne voulut donner ni détails ni explications, et refusa de faire connoître l'exprès qui la lui avoit remise. Alors on supposa que ce pouvoit bien être un espion, et que sa lettre étoit supposée. On répondit verbalement, que puisque nous étions à douze lieues seulement de Rennes, les cinquante mille hommes pouvoient commencer à agir, et que nous étions prêts à les seconder ; et quant au sauf-conduit, qu'on pouvoit parler à nos généraux sans en être muni. Ces renseignements ne pouvoient inspirer assez de confiance pour qu'on se déterminât à marcher sur Rennes. Nous étions cependant assurés qu'il y avoit de ce côté quelque fermentation et un commencement de révolte ; sans doute le meilleur parti eût été de suivre cette direction.

On parla aussi d'aller attaquer un port de mer. Un officier de génie, nommé M. d'O***, qui avoit pris part à la révolte du général Wimpfen et des Girondins, et qui venoit de se join-

dre à nous, parla de Granville, dit qu'il en connoissoit le côté foible, et qu'il s'offroit à diriger l'attaque. M. de Talmont insistoit toujours pour l'expédition sur Paris : il assuroit que si on ne pouvoit y entrer, il seroit toujours facile d'aller rejoindre les Autrichiens en Flandre. Henri combattoit ce projet. Il représentoit combien une pareille marche étoit impossible à une armée qui traînoit avec elle des femmes, des enfants, des blessés. La saison étoit aussi une grande objection, sans parler des obstacles militaires que l'ennemi opposeroit sûrement. Il ajoutoit que jamais les paysans Vendéens ne voudroient entreprendre un tel voyage ; et enfin, il fut à peu près résolu qu'on marcheroit sur Fougères : de là, on pouvoit également se porter à Rennes ou vers la côte.

Vers la fin de notre séjour à Laval, je vis M. de Lescure souffrir de plus en plus. Il avoit d'abord été soulagé par le repos des premiers jours. On avoit retiré beaucoup d'esquilles de sa plaie ; il avoit été pansé plus régulièrement, mais il étoit peu docile à ce qui lui étoit ordonné. Il ne vouloit prendre aucun remède, et faisoit toute sa nourriture de riz au lait et de raisins. L'os du front étoit offensé jusqu'au crâne, ce qui n'avoit pas été aperçu d'abord.

Ses cheveux tout collés par le sang, la sueur et l'humeur de sa plaie, le gênoient beaucoup; il voulut qu'on l'en débarrassât. Agathe, qui étoit fort adroite à le panser, et qui suppléoit très-bien le chirurgien absent ce jour-là, se chargea de les couper. Je voulois qu'on ne lui en ôtât qu'une petite partie : il insista pour qu'on les coupât tous, assurant que cela le soulageroit; rien ne put le faire céder. J'ai toujours pensé que c'étoit cette opération et la fatigue qu'il éprouva le jour du second combat, qui lui avoient été funestes, et qui avoient détruit les espérances que nous avions d'abord conçues. Tout ce dont il s'occupoit, s'emparoit fortement de son ame, et lui donnoit une agitation extrême, qui tenoit même un peu de l'égarement, et me pénétroit d'une frayeur affreuse. Toute la journée il parloit de la guerre, de ce qui s'étoit passé, de ce qui pouvoit arriver. Un matin le brave Bourasseau, des Échaubroignes, vint le voir, et lui raconta qu'avant le passage de la Loire, cette paroisse avoit déjà perdu cinq cents hommes tués ou blessés. Tout le jour M. de Lescure nous entretint du courage des gens des Échaubroignes, exaltant sans cesse leur héroïque dévouement. Je m'efforçois en vain de le calmer. Le soir la fièvre le prit, et son

état empira sensiblement. Je fis venir M. Desormeaux, très-bon chirurgien, qui ne me quitta plus. Je ne pouvois envisager l'horrible malheur qui me menaçoit.

Nous séjournâmes neuf jours à Laval. La surveille de notre départ, j'étois, le matin, couchée sur un matelas, près du lit de M. de Lescure : je le croyois assoupi. Tout le monde étoit sorti de la chambre, même M. Durivault : il m'appela, et me dit avec sa douceur accoutumée, qu'il reprit alors et qui ne le quitta plus : « Ma chère amie, ouvre les rideaux ». Je me levai, je les ouvris. « Le jour est-il clair? » continua-t-il. — Oui, répondis-je. — J'ai » donc comme un voile devant les yeux; je » ne vois plus distinctement. J'ai toujours cru » que ma blessure étoit mortelle; je n'en doute » plus. Chère amie, je vais te quitter, c'est » mon seul regret, et aussi de n'avoir pu re» mettre mon Roi sur le trône. Je te laisse au » milieu d'une guerre civile, grosse, et avec » un enfant; voilà ce qui m'afflige : tâche de » te sauver; déguise-toi; cherche à passer en » Angleterre ». Quand il me vit étouffant de larmes : « Oui, continua-t-il, ta douleur seule » me fait regretter la vie. Pour moi, je meurs » tranquille. Assurément j'ai péché; mais ce-

» pendant je n'ai rien fait qui puisse me donner
» des remords et troubler ma conscience. J'ai
» toujours servi Dieu avec piété ; j'ai combattu
» et je meurs pour lui. J'espère en sa miséri-
» corde. J'ai vu souvent la mort de près, et je
» ne la crains pas ; je vais au ciel avec confiance.
» Je ne regrette que toi ; j'espérois faire ton
» bonheur. Si jamais je t'ai donné quelque su-
» jet de plainte, pardonne-moi ». Son visage étoit serein ; il sembloit qu'il fût déjà dans le ciel ; seulement quand il me répétoit : Je ne regrette que toi, ses yeux se remplissoient de larmes. Il me disoit encore : « Console-toi, en
» songeant que je serai au ciel ; Dieu m'inspire
» cette confiance. C'est sur toi que je pleure ». Enfin, ne pouvant soutenir tant de douleur, je passai dans un cabinet voisin. M. Durivault revint ; M. de Lescure lui dit d'aller me chercher, et de me ramener. Il me trouva à genoux, suffoquée par les larmes : il chercha à me rendre quelque courage, et me reconduisit dans la chambre.

M. de Lescure continua à me parler avec tendresse et piété ; et voyant ce que je souffrois, il ajouta avec complaisance, que peut-être il se trompoit sur son état, et qu'il falloit faire une assemblée de médecins. Je les fis ve-

nir tout de suite. Il leur dit : « Messieurs, je » ne crains pas la mort : dites-moi la vérité ; » j'ai quelques préparatifs à faire ». Il vouloit je pense, recevoir les sacrements, et renouveler un testament qu'il avoit fait en ma faveur : mais je repoussai avec horreur tout ce qui pouvoit annoncer une mort prochaine. Les médecins donnèrent quelque espoir. Il leur répondit tranquillement : « Je crois que vous » vous trompez ; mais ayez soin de m'avertir » quand le moment approchera ».

On quitta Laval le 2 Novembre, sans avoir décidé bien formellement si on marcheroit sur Rennes. La route de Vitré étoit plus courte pour y aller. Stoffilet, de sa propre autorité, prit le chemin de Fougères, avec les drapeaux et les tambours, qui d'ordinaire étoient sous sa direction.

En route, M. de Lescure apprit une nouvelle que je lui avois cachée avec soin, et qui lui fit bien du mal. La voiture étant arrêtée, quelqu'un vint lui lire, dans une gazette, les détails de la mort de la Reine : il s'écria : « Ah ! » les monstres l'ont donc tuée ! je me battois » pour la délivrer ! Si je vis, ce sera pour la » venger ; plus de grâce ». Cette idée ne le quitta plus ; il parla sans cesse de ce crime.

Le soir, nous nous arrêtâmes à Mayenne; le lendemain, nous continuâmes notre route. L'armée, après un léger combat, où elle obtint un succès complet, entra à Ernée : nous y couchâmes.

J'étois accablée de fatigue; je me jetai sur un matelas auprès de M. de Lescure, et je m'endormis profondément. Pendant mon sommeil, on s'aperçut tout à coup que le malade perdoit ses forces, et qu'il devenoit agonisant. On lui mit les vésicatoires. Il demanda le même confesseur qu'il avoit eu à Varades; mais un instant après, il perdit la parole, et ne put lui parler. Il reçut l'absolution et l'extrême-onction. On n'avoit point fait de bruit pour ne point me réveiller. A une heure du matin, le sommeil me quitta, et je vis l'état affreux où étoit tombé M. de Lescure. Il avoit encore sa connoissance, sans pouvoir parler; il me regardoit, et levoit les yeux au ciel en pleurant; il me serra même la main plusieurs fois. Je passai ainsi douze heures dans un état de désespoir et d'égarement impossible à dépeindre. On ne conçoit pas qu'on ait pu supporter tant de douleur.

Vers midi, il fallut quitter Ernée, et conti-

nuer le voyage. Cela me parut impossible. Je voulus qu'on nous laissât, au risque de tomber entre les mains des Bleus. Le chevalier de Beauvolliers demandoit à rester avec nous. On me représenta que m'exposer à une mort affreuse, c'étoit désobéir à M. de Lescure. On me dit que son corps tomberoit au pouvoir des républicains. Je m'étois déjà frappée de cette idée. Les indignités auxquelles avoit été livré le corps de M. de Bonchamp, m'avoient fait une profonde impression d'horreur, et je ne pouvois soutenir l'image d'une pareille profanation. On me décida à quitter Ernée. Quelle guerre affreuse ! quels ennemis nous avions ! On étoit obligé de dérober à leur fureur un mourant qui les avoit si généreusement combattus, et qui tant de fois les avoit épargnés ! Ainsi, je fus condamnée à voir ses derniers moments troublés et hâtés par l'agitation de ce funeste voyage. Je me mis d'abord dans la voiture, sur le matelas, auprès de M. de Lescure : Agathe étoit de l'autre côté. Il souffroit et gémissoit. Tous nos amis me représentèrent que le chirurgien étoit plus utile que moi, et que je l'empêchois de donner les secours nécessaires. On me fit sortir de la voiture ; on me remit à cheval. Ma

mère, le chevalier de Beauvolliers, MM. Jagault, Durivault et le chevalier de Mondyon, m'entouroient et prenoient soin de moi. Je ne voyois rien; j'étois anéantie. Je ne distinguois ni les objets, ni même ce que j'éprouvois intérieurement; tout étoit enveloppé dans un nuage sombre, dans un vague affreux.

J'avouerai que ce jour-là, trouvant sur la route les corps de plusieurs républicains, une sorte de rage secrète et involontaire me faisoit, sans rien dire, pousser mon cheval de manière à fouler aux pieds ceux qui avoient tué M. de Lescure.

Au bout d'une heure environ, j'entendis quelque bruit dans la voiture, et des sanglots; je voulus m'y élancer. On me dit que M. de Lescure étoit dans le même état; que le froid l'incommoderoit, si l'on ouvroit la portière, et l'on m'éloigna. Je me doutois de mon malheur, mais je n'osois insister; je craignois la réponse qu'on me feroit; je repoussois avec horreur le triste soupçon qui avoit pénétré mon ame. J'étois sans nulle force; je m'abandonnai à ce qu'on voulut faire de moi.

Je demeurai sept heures à cheval, auprès

de cette voiture. Le temps étoit pluvieux. En approchant de Fougères, nous sûmes que la ville avoit été prise, après un combat qui avoit été meurtrier pour les républicains. Ils avoient fait quelques remparts en terre devant l'entrée, et nos gens avoient fait dans ces fortifications une ouverture où un seul chariot pouvoit passer; ainsi il y avoit beaucoup d'encombrement à notre arrivée. On nous dit qu'il falloit bien deux heures avant que la voiture pût entrer dans la ville; il étoit même presque impossible de passer à cheval. On me supplia de m'en aller à pied. Je souffrois des douleurs de reins insupportables. On me représenta que c'étoit un devoir de me conserver pour l'enfant dont j'étois grosse, et dont j'avois déjà tant exposé l'existence. Je me laissai conduire, en exigeant du chevalier de Beauvolliers qu'il me meneroit auprès de M. de Lescure, dès que la voiture seroit arrivée. Ma mère s'y opposoit; déjà plus d'une fois elle avoit voulu m'arracher de ce spectacle de douleur.

Quand je voulus marcher, j'éprouvai que cela m'étoit comme impossible. La souffrance et la fatigue m'avoient courbée; je ne pouvois me relever. Il étoit nuit close. La foule

fut cause que le chevalier de Beauvolliers se trouva seul par hasard près de moi : il voulut essayer de me porter ; mais bien qu'il fût très-robuste, il étoit lui-même tellement épuisé de douleur, qu'il ne put y réussir. Nous arrivâmes, en nous traînant, dans la première maison de Fougères. De bons soldats qui y étoient logés, me firent chauffer, me donnèrent un peu de vin, et prirent soin de moi jusqu'au moment où une voiture, envoyée par ma mère, vint me prendre et me conduire au logement qu'elle avoit dans la ville. J'y trouvai un lit préparé ; on voulut me faire coucher. Je me mis auprès du feu, sans rien dire. Je demandois de temps en temps si la voiture de M. de Lescure arrivoit. Quand je l'entendis, je fis sortir tout le monde, et demandai au chevalier de Beauvolliers de remplir sa promesse ; lui seul alors et moi nous ignorions que c'en étoit fait. Il sortit. Un instant après, il rentra baigné de larmes, me prit les mains, et me dit qu'il falloit songer à sauver mon enfant. Tout le monde rentra : on me mit au lit.

En effet, le moment où j'avois entendu du bruit dans la voiture, avoit été le dernier pour M. de Lescure. Le chirurgien étoit sorti ;

Agathe avoit voulu en faire autant : mais songeant ensuite qu'en la voyant je serois sûre de mon sort, elle avoit eu le courage de passer sept heures de suite sans quitter cette malheureuse place. Elle fut évanouie pendant plus de deux heures. Elle avoit été élevée avec M. de Lescure, dès son enfance.

La chambre où j'étois couchée à Fougères, servoit de passage. Les allées et venues continuelles, la présence de nos gens qui traversoient, bien qu'ils n'osassent me parler, étoient un supplice pour moi. Je crois pourtant que si j'étois restée livrée à mon désespoir sans contrainte, je n'aurois pu y résister. Je commençois déjà à sentir des douleurs qui sembloient annoncer une fausse couche. Mes souffrances redoubloient, et devenoient si violentes, qu'elles m'arrachoient des cris. On fit appeler M. Putaud, médecin, chez lequel nous logions. Il déclara que je ferois une fausse couche, si l'on ne me saignoit à l'instant. M. Allard se trouvoit là, et ne sachant pas où les chirurgiens étoient logés, il descendit dans la rue, en criant : « Un chirur-» gien ! au secours ! c'est une femme qui se » meurt ! » Un homme se présenta : il me l'amena sur le champ. Je n'ai jamais su le nom

de ce chirurgien ; mais sa figure et la frayeur qu'il me causa me sont encore présentes. Il avoit six pieds, un air féroce, quatre pistolets à la ceinture et un grand sabre. Je lui dis que la saignée me faisoit peur. « Hé bien ! moi » je n'ai pas peur, dit-il ; j'ai tué plus de trois » cents hommes à la guerre ; encore ce matin » j'ai coupé le col à un gendarme : je saurai » bien saigner une femme. Allons, donnez » votre bras ». Je le tendis, il me piqua ; le sang sortoit avec peine ; je me trouvai mal. Cependant, à force de secours et de soins, on me sauva. Toute la nuit M. Putaud me donna des calmants.

Le lendemain, MM. de la Rochejaquelein, de Baugé, Desessarts et le chevalier de Beauvolliers, amis particuliers de M. de Lescure, entrèrent dans ma chambre ; ils s'assirent loin de moi, sans proférer une parole, en pleurant amèrement. Au bout d'un quart d'heure, Henri se leva, et vint m'embrasser. « Vous » avez perdu votre meilleur ami, lui dis-je ; » après moi, vous étiez ce qu'il avoit de plus » cher en ce monde ». Il me répondit, avec un accent de douleur que jamais je n'oublierai : « Ma vie peut-elle vous le rendre ? Prenez- » la ». Le vieux M. d'Auzon vint m'embrasser

aussi. Tout le monde pleuroit, et regardoit la perte de M. de Lescure comme un grand malheur.

Bientôt ce fut pour moi une sorte de consolation, de parler sans cesse de M. de Lescure, de rappeler tous les souvenirs qui avoient rapport à lui, de me rapprocher de tous les objets qui lui étoient chers, d'entendre dire combien il étoit regretté, et combien il méritoit d'admiration et de douleur. Ce sentiment ne me quittera jamais; il sera celui de ma vie entière : c'est lui qui m'a inspiré d'abord le besoin d'écrire ces récits.

J'avois toujours une terreur affreuse de voir le corps de M. de Lescure en proie aux outrages des républicains. Je voulois le faire embaumer, et le porter avec moi dans la voiture. On s'y opposa absolument, me représentant les dangers où j'exposois l'enfant que je portois. Je fis promettre à M. l'abbé Jagault, qu'il se chargeroit de ce triste devoir. Il fit célébrer un service solennel à Fougères, et il y fit inhumer les entrailles. Le corps fut mis dans un cercueil et placé sur un chariot. On avoit trouvé sur ce corps les marques du cilice que M. de Lescure avoit porté dans sa jeunesse, à l'insu de tout le monde.

M. Jagault tomba malade quelques jours après à Avranches. On profita de cette circonstance pour ensevelir le cercueil. Je n'en ai jamais su la vraie cause. On me fit croire d'abord qu'il y avoit du retard et du mal entendu pour l'arrivée du chariot : je juge plutôt que ce fut mon père qui le fit enterrer secrètement dans la route. Il avoit toujours fortement combattu mon dessein insensé de ne pas m'en séparer. Quoi qu'il en soit, c'est encore pour moi un sujet de regret de ne pas savoir où furent déposés ses restes ; j'ai du moins la certitude qu'ils ne sont pas tombés entre les mains des républicains.

Les vives inquiétudes que l'on avoit sur ma santé se calmèrent un peu ; il ne me resta plus qu'une fièvre lente et continue, qui dura plus de six mois, et qui me réduisit à un état de foiblesse et d'étisie.

CHAPITRE XVI.

Arrivée de deux émigrés envoyés d'Angleterre. Route par Pontorson et Avranches. Siége de Granville. Retour par Avranches, Pontorson et Dol.

Je vais continuer mon triste récit. Mon malheur étoit à son comble, et les souffrances des Vendéens devoient encore augmenter beaucoup.

On s'occupa à Fougères de ce qui avoit déjà été tenté à Laval, de remettre un peu d'ordre dans la conduite de l'armée. Il fut réglé que le conseil de guerre seroit composé de vingt-cinq personnes; M. de Donnissan, gouverneur des pays conquis, et président du conseil; M. de la Rochejaquelein, général en chef; M. Stofflet, major général; M. de Talmont, général de la cavalerie; M. Dehargues, adjudant général; M. le chevalier Duhoux, adjudant en second; M. de Beauvolliers, trésorier général; M. d'O***, commandant le génie; M. de Marigny, commandant l'artillerie; M. de Perault, commandant en second; M. Deses-

sarts, commandant la division Poitevine de M. de Lescure; M. le chevalier de Beauvolliers, commandant en second; M. de Villeneuve du Cazeau, commandant la division de M. de la Rochejaquelein; M. de Baugé, commandant en second; M. de Fleuriot, commandant la division de M. de Bonchamp; M. d'Autichamp, commandant en second; MM. de Lyrot, d'Isigny, de Piron, de Royrand (mais il étoit mourant), de Rostaing, le chevalier Destouches, ancien chef d'escadre, de la Marsonnière, Berard, aide major de M. Stofflet, et M. de Lacroix. Le curé de St. Laud pouvoit aussi assister au conseil de guerre.

Tous les officiers qui entroient au conseil, devoient porter, comme marque distinctive, une ceinture blanche avec un nœud de couleur, qui devoit marquer la différence de grade. M. de la Rochejaquelein avoit un nœud noir, M. Stofflet un nœud rouge, etc. Les officiers inférieurs avoient pour signe une écharpe blanche autour du bras. Tout cela étoit devenu nécessaire. Sur la rive gauche, chacun connoissoit son chef; on marchoit par paroisse. Depuis le passage de la Loire, il en étoit autrement. Des paroisses entières avoient passé le fleuve, hommes, femmes et enfants.

Dans quelques autres, pas un individu n'avoit suivi l'armée. Des compagnies se trouvoient sans leurs commandants, et des commandants sans leurs compagnies.

Pendant les trois jours que l'on passa à Fougères, deux émigrés arrivèrent d'Angleterre. Je ne suis pas sûre de me rappeler précisément leur nom; cependant il me semble que c'étoit M. Freslon, conseiller au parlement de Rennes, et M. Bertin; tous deux étoient déguisés en paysans. Les dépêches étoient cachées dans un bâton creux. On lut d'abord une lettre du roi d'Angleterre, flatteuse pour les Vendéens, et où des secours leur étoient généreusement offerts. Une lettre de M. Dundas entroit dans de bien plus grands détails. Il commençoit par redemander quel étoit notre but et notre opinion politique. Il ajoutoit que le gouvernement Anglais étoit tout disposé à nous secourir; que des troupes de débarquement étoient prêtes à se porter sur le point que nous désignerions. Il indiquoit Granville, comme lui paroissant préférable à tout autre. Les deux envoyés étoient autorisés à convenir avec les généraux, des mesures nécessaires pour concerter le débarquement, et l'on nous marquoit que ce qu'ils promettroient seroit en effet accompli.

Lorsque les deux émigrés eurent remis les dépêches Anglaises, et donné quelques explications, ils cassèrent le bâton plus bas, et en tirèrent une petite lettre de M. du Dresnay, un des principaux émigrés Bretons, qui avoit eu beaucoup de rapports directs avec le ministère Anglais, et qui se trouvoit pour lors à Jersey. M. du Dresnay mandoit aux généraux, qu'il ne falloit pas avoir confiance entière aux promesses des Anglais; qu'à la vérité tous les préparatifs d'un débarquement étoient faits; que tout sembloit annoncer qu'on s'en occupoit réellement; mais qu'il voyoit si peu de zèle et de véritable intérêt pour nous, qu'on ne devoit pas compter entièrement sur ces apparences. Il ajoutoit que les émigrés continuoient à être traités comme auparavant par le gouvernement Anglais; que de tous ceux qui étoient à Jersey, aucun ne pouvoit obtenir la permission tant désirée de passer dans la Vendée, et que même on venoit d'en désarmer un grand nombre. Nous apprîmes aussi, par cette lettre, que les Princes n'étoient point encore en Angleterre.

Les deux émigrés dirent qu'ils partageoient entièrement l'opinion de M. du Dresnay, et qu'il étoit impossible de ne pas avoir des dou-

tes, sinon sur la bonne foi, du moins sur l'activité des Anglais à nous servir. Ils furent déchirés de la situation de l'armée, montrèrent peu d'espoir et beaucoup de tristesse. Ainsi leur mission porta le même caractère que celle de M. de Tinténiac.

Mais cependant il falloit bien accepter les offres des Anglais, tout en n'y prenant pas une confiance entière. Dans la position presque désespérée où se trouvoit l'armée, on pensa que c'étoit encore la chance la plus favorable qui pût être tentée. Ce qui détermina surtout les généraux, ce fut l'espoir de prendre et de conserver, avec l'aide des Anglais, un port où l'on pourroit déposer la foule nombreuse des femmes, des enfants, des blessés, qui embarrassoit la marche de l'armée. On avoit déjà parlé de Granville; M. d'O*** la disoit facile à surprendre. On se décida pour cette attaque. Les signaux furent convenus avec les deux envoyés. Si la ville étoit prise avant l'arrivée des secours, tout de suite un drapeau blanc élevé entre deux drapeaux noirs, devoit en avertir les Anglais.

On répondit avec respect et reconnoissance au roi d'Angleterre. Un mémoire pour M. Dundas fut rédigé avec détail. On l'assuroit, encore

une fois, que les Vendéens n'avoient d'autre intention que de remettre le Roi sur le trône, sans s'occuper du mode de gouvernement qu'il lui plairoit d'établir pour le bonheur de son peuple. On demandoit, plus que toute chose, un Prince de la maison royale, pour commander l'armée, ou l'envoi d'un maréchal de France, qui fît cesser le conflit des prétentions personnelles. On sollicitoit ensuite des renforts en troupes de ligne, ou du moins en artilleurs ou ingénieurs; enfin, l'on exposoit à quel point on étoit dénué de munitions, d'effets militaires et même d'argent, et l'on disoit que cinq cent mille francs seulement seroient une grande ressource.

Les deux émigrés furent chargés de remercier verbalement M. du Dresnay. Toutes ces dépêches furent rédigées par le chevalier Dessessarts, dans un conseil présidé par mon père, et signées de tous les membres du conseil.

Une autre mission moins importante avoit précédé celle-là de quelques jours. M. de St. Hilaire, officier de marine, étoit arrivé à St. Florent, à la nage, pendant le passage de la Loire. Il n'étoit point chargé, comme M. Bertin, de traiter entre les Anglais et les Vendéens: il n'avoit même aucune dépêche des ministres;

mais il apportoit un bref du Pape, adressé aux généraux. Ce bref portoit que le soi-disant évêque d'Agra, se prétendant vicaire apostolique, étoit un imposteur sacrilége. Le curé de St. Laud fut appelé pour lire ce bref, qui étoit en Latin, comme cela est d'usage. Les généraux demeurèrent confondus d'étonnement, et furent embarrassés de ce qu'ils avoient à faire. Ils se résolurent à tenir la chose secrète, de peur de trop de scandale, et de l'effet que feroit cette nouvelle dans l'armée. On en parla si peu, que je ne le sus qu'à Pontorson, où M. de Baugé me confia le tout, en me disant que si on prenoit Granville, on embarqueroit secrètement l'évêque. On étoit indigné de ce qu'il avoit abusé toute l'armée dans une matière si sainte et si respectable. D'ailleurs, on croyoit que son mensonge étoit lié à quelque trahison concertée avec les républicains.

Ainsi, depuis St. Florent on commença à le traiter froidement, à lui retirer toute confiance. Cela ne fit pas un grand changement, car déjà la nullité de ses talents et de son caractère, et les menées du curé de St. Laud, avoient détruit peu à peu presque toute son influence. Il avoit fait un séjour à Beaupréau, qui lui avoit nui aussi. Au lieu de s'y contraindre, et d'être

édifiant et régulier, comme il l'étoit toujours à Châtillon, il s'étoit livré à la société, et avoit passé cinq semaines sans dire la messe. Mme. d'Elbée m'avoit raconté tout cela, quand je la vis à Beaupréau. Cependant on avoit toujours conservé de l'affection pour lui, parce qu'il étoit doux et bon homme. Même après l'arrivée du bref, quelques personnes le plaignoient et savoient mauvais gré au curé de St. Laud, qui, à ce que l'on supposoit, se doutant de la fraude, parce que la jalousie l'avoit rendu meilleur observateur, avoit trouvé moyen d'écrire secrètement en cour de Rome pour solliciter le bref (ce qui, je crois, lui a été impossible). L'évêque s'aperçut bientôt que l'on savoit quelque chose, et il fut encore bien plus sûr de sa perte, lorsqu'en passant à Dol, il y fut reconnu. C'étoit là qu'étant vicaire, il avoit prêté le serment que depuis il avoit rétracté. Alors il devint profondément triste, bien que toujours calme en apparence.

Il y eut encore à Fougères une négociation d'un autre genre. M. Allard avoit fait prisonnier un avocat de Normandie, qu'on avoit enrôlé par force dans un bataillon. Cet homme offrit de rendre un grand service aux Vendéens. Il raconta qu'il étoit fort lié avec un M. Bou-

gon, procureur syndic du Calvados, qui avoit pris une grande part à la révolte de ce département, au mois de Juin 1793. Il dit que M. Bougon seroit heureux de rejoindre l'armée, et qu'il seroit sûrement très-utile par ses talents, son courage et son influence dans le Calvados. Il demandoit un sauf-conduit pour aller le chercher. On hésita long-temps, enfin on le lui accorda. M. Bougon arriva. C'étoit en effet un homme de beaucoup d'esprit; il parloit facilement, et sembloit aussi propre à l'exécution qu'au conseil. Il proposa de marcher en Normandie, et assura qu'on y exciteroit facilement une insurrection. Son projet séduisit plusieurs chefs. M. de Talmont surtout affectionna beaucoup M. Bougon : mais on avoit promis d'attaquer Granville; il n'y avoit plus à revenir.

On partit de Fougères après un repos de trois jours, et l'armée fut dirigée sur Granville. Elle arriva à Dol, et y séjourna un jour; ensuite on passa à Pontorson, et de là à Avranches. On trouva quelque résistance dans cette dernière ville; cependant la garnison se retira avant que le combat fût engagé. Les prisons de la ville étoient pleines de détenus, qui furent mis en liberté. Un détachement de cavalerie se porta au Mont St. Michel, et délivra

de malheureux prêtres qu'on avoit entassés dans cette forteresse. Ils avoient eu tant à souffrir, que la plupart d'entre eux se trouvèrent hors d'état de suivre leurs libérateurs.

Tout ce qui ne pouvoit point combattre resta à Avranches avec les bagages, et l'armée marcha sur Granville, au nombre de trente mille hommes à peu près. L'attaque commença à neuf heures du soir. Rien n'avoit pu être préparé; quelques échelles étoient le seul moyen qu'on avoit pour entrer dans une ville entourée de remparts. Cependant la première ardeur des soldats fut telle, que les faubourgs furent emportés, et qu'ils escaladèrent les premiers ouvrages de la place, en plantant des baïonnettes dans les murs; quelques-uns même parvinrent sur le rempart avec M. Forestier. Mais un déserteur, qui avoit encore sa veste blanche, ayant crié : Nous sommes trahis! sauve qui peut! nos gens reculèrent, et M. Forestier, culbuté dans le fossé, y resta trois heures évanoui. En vain M. Allard brûla la cervelle à ce déserteur; les Vendéens, qui avoient été emportés par un mouvement rapide, eurent le temps de réfléchir sur leur témérité, et s'arrêtèrent dans leur attaque. Les républicains se défendirent obstinément, ils parvinrent à met-

tre le feu dans les faubourgs. Le désordre commença alors dans l'armée Vendéenne. Les soldats que leur premier élan n'avoit pas conduits à la victoire, se découragèrent suivant leur coutume. L'attaque sur laquelle on comptoit le plus, le long d'une plage que la marée laissoit découverte, fut manquée, parce que deux petits bâtiments, arrivés de St. Malo, couvrirent ce point de leur feu, et démontèrent les batteries des Vendéens. On attendit vainement le secours des Anglais. Leur grande expédition ne pouvoit être arrivée; mais comme ils entendoient le canon à Jersey, il leur étoit possible d'envoyer des vaisseaux et des renforts. L'apparence seule d'un secours nous eût fait triompher. Peu à peu l'armée commença à se débander. La longue portée des canons de rempart, auxquels ils n'étoient pas accoutumés, les rebutoit. Les chefs et les officiers redoublèrent d'efforts et de courage peur maintenir les soldats. L'évêque d'Agra parcouroit les rangs en exhortant les soldats, et cherchoit une mort que sa position lui faisoit désirer. Les Suisses firent des prodiges de valeur; il y en eut vingt tués. Cette malheureuse attaque se continua pendant la journée du lendemain et la nuit suivante, parce qu'on at-

tendoit les Anglais. MM. de Perault, Roger-Mouliniers, de Villeneuve, le chevalier de Beauvolliers, le respectable M. le Maignan, furent blessés. Le nombre des assiégeants diminuoit sans cesse par le combat ou la fuite; enfin, M. de la Rochejaquelein fut forcé de consentir à la retraite. Les soldats ne vouloient plus continuer à se battre; l'attaque avoit duré trente-six heures; il n'y avoit aucun moyen de les retenir. On n'avoit pas de vivres à leur distribuer; les munitions alloient manquer. On ne pouvoit compter sur un secours actuel des Anglais; il fallut revenir à Avranches. Là, on parla du projet de M. Bougon, et on vouloit l'adopter. M. de la Rochejaquelein partit sur le champ avec de la cavalerie pour s'emparer de la Ville-Dieu, sur la route de Caen; mais bientôt une sédition s'éleva dans l'armée. Dès qu'on vit qu'il étoit question de prendre une route opposée à celle des bords de la Loire, les paysans s'attroupèrent, et demandèrent à grands cris qu'on les ramenât dans leur pays, en se répandant en murmures contre les généraux qui les en avoient éloignés. Il fut impossible de songer à une autre marche qu'à celle qu'ils exigeoient ainsi, et que la plupart des offi-

ciers préféroient aussi à tout autre. On fit de vains efforts; jamais on ne put faire entendre raison aux soldats. Ils auroient abandonné leurs chefs, plutôt que de les suivre en Normandie. Il falloit céder. On annonça, à la grande satisfaction de tous, que l'on alloit retourner vers la Loire. Les soldats savoient qu'Angers étoit le poste le plus important sur la route, auprès de ce fleuve. Ils crioient qu'ils y entreroient, même quand les murailles seroient de fer.

M. de la Rochejaquelein avoit été jusqu'à la Ville-Dieu avec M. Stofflet. Les habitants se défendirent avec acharnement; ils prirent d'abord et massacrèrent quelques cavaliers, qui étoient venus en éclaireurs. Quand on fut entré dans les rues, les femmes jetoient des pierres par les fenêtres. Henri leur cria plusieurs fois de se retirer, puisqu'on ne tiroit pas sur elles; elles continuoient à s'obstiner. On fit tirer quelques coups de canon dans la rue, et elles cessèrent. Le pillage fut permis dans cette ville, parce qu'il n'y avoit point de garnison; mais nos gens ne firent aucun mal aux habitants. M. de la Rochejaquelein apprit bientôt ce qui s'étoit passé à Avranches, et fut contraint de revenir.

Le lendemain, on prit la route qui mène à Pontorson. Six cents républicains étoient venus, avant le jour, pour couper un pont qui est à une lieue d'Avranches; mais Lejeay l'aîné, étant avec sa compagnie de cavalerie couché près de là, entendit du bruit, et ayant rassemblé quelque infanterie, courut sur l'ennemi avec M. Forestier. Ils poursuivirent les Bleus si vivement, qu'il ne s'en sauva que dix. Ils allèrent jusqu'auprès de Pontorson, et étant tous deux seuls en avant, ils se trouvèrent, au détour du chemin, en face de l'armée ennemie. Ils voulurent revenir; mais Forestier avoit un cheval rétif, qu'il ne put jamais faire retourner. Il s'écria : A moi, Lejeay ! je suis perdu ! Lejeay revint, prit la bride du cheval. Ils se sauvèrent au milieu d'une grêle de balles, et rejoignirent l'armée qui s'avançoit.

Les républicains essayèrent de défendre Pontorson. Ils furent battus, et perdirent beaucoup de monde ; car il furent chargés à la baïonnette dans les rues. J'arrivai en voiture sur les neuf heures du soir, comme le combat venoit de finir. J'étois avec une femme de chambre, qui portoit ma pauvre petite fille. MM. Durivault et le chevalier de Beauvolliers, tous deux blessés, étoient aussi avec moi.

La voiture passoit à chaque instant sur des cadavres : les secousses que nous éprouvions lorsque les roues rencontroient ces corps, et le craquement des os qu'elles brisoient, faisoient une impression affreuse. Quand il fallut descendre, un cadavre étoit sous la portière; j'allois mettre le pied dessus, lorsqu'on le retira.

Forêt fut blessé à mort à Pontorson. On brisa un canon pour avoir des chevaux à mettre à sa voiture.

Le matin du lendemain, on répandit le bruit que MM. de Talmont, de Beauvolliers l'aîné et le curé de St. Laud, avoient quitté l'armée pour s'embarquer dans un bateau de pêcheur, et se faire conduire à Jersey. Il n'y avoit pas une heure qu'on s'étoit aperçu de leur absence, que déjà Stofflet, resté seul pour commander l'arrière-garde, avoit envoyé M. Martin à leur poursuite, et que, sans autre explication, il s'étoit emparé des chevaux de M. de Talmont, restés à Avranches, avoit forcé la caisse de M. de Beauvolliers, et se mettoit en devoir de prendre ou de distribuer tous les effets de ces messieurs, en les traitant de déserteurs. Ils arrivèrent au bout de trois heures d'absence, sans avoir été rencontrés par M. Martin, se plaignirent hautement du mau-

vais procédé que l'on avoit pour eux, et des propos que l'on se permettoit. Ils se firent restituer sur le champ ce qui leur appartenoit.

Ils racontèrent, pour se justifier, que Mme. de Cuissard, sa fille, Mme. de Fey et Mlle. Sidonie de Fey, femmes et filles d'émigrés, avoient voulu s'embarquer, et s'étoient adressées à M. de Talmont, pour qu'il leur en donnât les moyens. Il avoit fait marché avec un patron qui avoit promis de passer ces dames à Jersey; et le lendemain, dans la nuit, il les avoit conduites au rivage, en priant M. de Beauvolliers et quelques cavaliers de les accompagner. Le bateau n'avoit pu s'approcher de terre, à cause de la marée. Le pêcheur avoit crié qu'on pouvoit sans danger venir à cheval jusqu'auprès de la barque; ces dames n'avoient pas osé. Pendant qu'elles hésitoient, on avoit aperçu de loin les hussards républicains, et il avoit fallu revenir précipitamment.

Cette affaire fit d'abord un grand bruit dans l'armée. Beaucoup de personnes ne voulurent pas croire à la justification de ces messieurs. Cependant j'ai toujours été persuadée qu'ils avoient dit la vérité. Leur récit avoit toute sorte de vraisemblance. M. de Talmont étoit fort lié avec ces dames, et il étoit tout à fait

naturel de ne pas songer qu'on pût le soupçonner en leur rendant service. Pour M. de Beauvolliers, il avoit à l'armée deux frères qu'il aimoit tendrement; sa femme et sa fille étoient prisonnières à Angers, et il ne cessoit d'insister pour qu'on y marchât, afin de les délivrer. Il laissoit la caisse de l'armée. M. de Talmont et lui n'avoient pas même emporté un porte-manteau. D'ailleurs, ces messieurs avoient tous deux beaucoup trop d'honneur, pour être capables d'une pareille fuite. Il n'y avoit pas quatre jours que tous les officiers de l'armée s'étoient juré de ne point s'abandonner, quelque chose qui pût arriver.

On fut surpris que Stofflet, qui étoit l'homme le plus dévoué à M. de Talmont, se fût ainsi conduit envers lui. Cependant tout reprit son cours ordinaire, et il vint à bout de regagner ses bonnes grâces (1).

---

(1) Puisque je viens de nommer le trésor de l'armée, je vais expliquer qu'il consistoit en quelques assignats endossés au nom du Roi, en une partie d'un million en billets royaux que nous avions faits à Laval, et peut-être 50,000 liv. en argent, offrande de quelques personnes zélées pour notre cause, sur notre route. Les billets royaux servoient pour payer les vêtements des soldats, les bœufs de réquisition, etc.; mais ni soldats ni

On passa un jour à Pontorson. Je me souviens que M. de la Rochejaquelein vint me voir, et me donna un exemple de ces répugnances physiques, qu'aucun courage ne peut surmonter. On m'avoit apporté un écureuil d'une espèce étrangère, tout rayé de noir et de gris, qui avoit été trouvé dans la chambre de la femme d'un officier républicain. Il étoit apprivoisé, et je le tenois sur mes genoux. Sitôt que Henri entra, et qu'il vit ce petit animal, il devint pâle, et me raconta en riant, que la vue d'un écureuil lui inspiroit une horreur invincible. Je voulus lui faire passer la main sur son dos; il s'y résolut, mais il étoit tremblant. Il convint, avec grâce et simplicité, de cette impression involontaire, sans songer à rappeler, même indirectement, que cela étoit plus singulier dans lui que dans un autre.

Le soir, je trouvai un vieux paysan Angevin, qui étoit à l'armée avec cinq fils; l'un d'eux étoit blessé; les autres le portoient, et soutenoient aussi leur père. Je cédai ma cham-

---

officiers n'avoient de paie. Quand quelqu'un de l'armée n'avoit rien, il le disoit franchement, et on lui donnoit quelques secours modiques.

bre à cette respectable famille, et je m'en allai coucher dans une grande salle, sur un matelas.

Nous arrivâmes à Dol, d'autant plus fatigués, qu'il ne s'étoit pas trouvé de vivres à Pontorson. J'entrai dans une chambre où étoit déjà le chevalier de Beauvolliers, qui souffroit toujours de sa blessure. Un instant après, Agathe arriva en pleurant; elle me dit qu'il y avoit dans la cuisine un pauvre jeune homme qu'on alloit fusiller, et qui paroissoit n'être pas coupable : elle me pria de l'entendre. Il entra, et se jeta d'abord à mes pieds : sa figure étoit douce et intéressante. Il raconta qu'il se nommoit Montignac; qu'on l'avoit contraint à s'enrôler dans un bataillon à Dinan; que pour pouvoir passer chez les Vendéens, il s'étoit fait envoyer à Dol; qu'à l'arrivée de notre avant-garde, il avoit quitté les gendarmes avec lesquels il étoit, pour venir au-devant de nos cavaliers; que le premier qu'il avoit rencontré étoit un grand jeune homme, vêtu d'une redingotte bleue, et portant une écharpe blanche et noire. Il avoit déclaré à ce jeune homme, qu'il vouloit servir avec les Vendéens. Alors, M. de la Rochejaquelein, car je connus que c'étoit lui, avoit ordonné à un cava-

lier de prendre soin du nouveau venu. En rentrant à Dol, Montiguac perdit de vue son cavalier. Il avoit voulu changer de vêtement. Il avoit vu une vingtaine de soldats chez un marchand de draps, où ils prenoient ce qui leur convenoit. Encouragé par eux, il avoit emporté une pièce d'étoffe. Un officier l'avoit rencontré, et l'avoit conduit au conseil comme pillard. Il avoit encore un habit de volontaire; on le prit pour un transfuge, qui venoit donner mauvais exemple à nos gens. Il fut condamné.

Comme il achevoit son récit, Agathe rentra, en criant : « Madame, voilà les Allemands qui » viennent le chercher pour l'exécuter ! » Il se jeta de nouveau à mes pieds; je résolus de le sauver. Je montai chez mon père, où se tenoit le conseil. Quand je fus là, au milieu des généraux, on me demanda ce que je voulois. Je n'osai pas m'expliquer, et je répondis que je venois chercher un verre d'eau. Je redescendis; et d'un ton d'autorité je dis aux Allemands : « Retirez-vous; le conseil met le » prisonnier sous la garde du chevalier de » Beauvolliers ». Ils se retirèrent. J'envoyai chercher M. Allard, et je le priai d'arranger avec M. de la Rochejaquelein toute cette af-

faire. Je fus heureuse de sauver ce pauvre homme. La veille, j'avois été fort touchée en voyant passer devant mes fenêtres trois Mayençais qu'on menoit au supplice, et qui s'y rendoient avec une noble et fière résignation.

CHAPITRE XVII.

Batailles de Dol. Marche par Antrain, Fougères et la Flèche. Siége d'Angers.

Sur les neuf heures du soir, l'alarme se répandit dans la ville. Une patrouille de hussards républicains, profitant de la négligence incorrigible avec laquelle nos soldats se gardoient, s'avança jusqu'à l'entrée de la ville. On cria : Aux armes ! en un clin d'œil l'armée fut sur pied, et les hussards s'enfuirent.

Les cris et le tumulte me réveillèrent. Je m'étois endormie de fatigue, bien que je souffrisse de la faim. Ma mère me dit qu'on avoit soupé, et que je trouverois à manger dans un grand chaudron qui étoit là sur la table. On y avoit fait cuire dans l'eau, du mouton et des pommes de terre ; et comme on avoit trouvé ce ragoût trop salé, on l'avoit porté à la fontaine pour y ajouter de l'eau. Je me mis à pêcher, avec mon couteau, quelques pommes de terre. C'étoit là le souper que j'étois

heureuse de trouver. Souvent j'avois à regretter de pareils repas.

La première attaque des hussards avoit fait soupçonner que l'armée républicaine s'avançoit pour attaquer Dol. Quelques officiers avoient été envoyés en reconnoissance ; car il étoit impossible de faire faire ce genre de service aux soldats. Souvent un seul officier, presque toujours l'infatigable M. Forestier, se portoit en avant pour reconnoître l'ennemi. La patrouille revint au galop, vers minuit, en annonçant qu'il falloit se préparer à soutenir l'attaque d'une armée nombreuse qui s'approchoit de Dol. La ville est formée d'une seule rue, extrêmement large, qui est la grande route de Dinan : du côté opposé, la route se divise, presqu'à l'entrée de la ville, en deux branches ; l'une va à Pontorson et Avranches, l'autre à Antrain et Fougères.

On vit bien que l'affaire alloit être terrible, et que nous étions tous perdus, si la victoire n'étoit pas à nous. Toutes les mesures furent prises avec soin. Comme on pouvoit éprouver un revers, les femmes, les blessés, et tout ce qui ne combattoit pas sortit des maisons, et se rangea par files, le long des murs. Les bagages, les chariots, l'artillerie de rechange,

formoient une file au milieu de la rue. La cavalerie, qui jamais ne se mettoit en ligne au commencement de l'action, parce qu'elle étoit mal montée et peu formée aux manœuvres, étoit placée sur deux rangs de chaque côté, entre les canons et les femmes. Les cavaliers avoient le sabre à la main, et se tenoient prêts à déboucher, dès que l'ennemi auroit commencé à plier.

Pour animer tous les soldats, on fit parcourir la ville par vingt tambours qui battoient la charge. Enfin, au moment où les Vendéens se rangeoient à l'entrée de la ville, l'attaque commença au milieu d'une nuit obscure.

Ce moment étoit terrible. Les cris des soldats, le roulement des tambours, le feu des obus, qui jetoit sur la ville une lueur sombre, le bruit de la mousqueterie et du canon, l'odeur et la fumée de la poudre, tout contribuoit à l'impression que recevoient de ce combat ceux qui attendoient de son issue la vie ou la mort. Au milieu du bruit, nous gardions tous un morne silence. Déjà nous avions passé une demi-heure dans cette cruelle attente, lorsque nous entendîmes tout à coup crier à l'entrée de la ville : En avant, la cavalerie ! Vive le Roi ! Cent mille voix, hommes, fem-

mes, enfants, répétèrent sur le champ ce cri de vive le Roi, qui nous apprenoit que nos braves défenseurs venoient de nous sauver du massacre. Les cavaliers partirent au grand galop, criant avec enthousiasme : Vive le Roi! Ils agitoient leurs sabres, que la lueur du feu faisoit briller dans l'obscurité. Un rayon d'espérance ranima tous les cœurs. Les femmes rentrèrent dans les maisons. M. Durivault vint me retrouver : En voilà bien assez pour un blessé, me dit-il. C'étoit en effet un grand acte de dévouement, que d'aller se battre dans l'état où il étoit. Il m'apprit que les Bleus étoient en pleine retraite.

Tout le reste de la nuit nous écoutâmes le canon, dont le bruit s'éloignant lentement, nous faisoit juger que les républicains se défendoient pied à pied. Vers le matin, ils avoient pourtant reculé de deux lieues. Un brouillard épais se leva en ce moment; et peu après, un domestique de mon père arriva en toute hâte, et nous dit de sa part qu'il falloit sur le champ monter à cheval et fuir, parce que nos soldats étoient en déroute. On me plaça sur un cheval; et voyant que ma mère et mon entourage habituel alloient me suivre, je sortis. La fatale nouvelle s'étoit déjà répandue dans

la ville. Une foule immense remplissoit la rue et s'enfuyoit. Je me trouvai bien vîte entraînée par tous ces fugitifs. Les soldats, les femmes, les blessés, tous étoient pêle-mêle, et je fus poussée seule au milieu de trois ou quatre cents cavaliers qui sembloient vouloir se rallier, et qui crioient d'une voix lugubre : Allons, les braves! à la mort! Ce n'étoit point un cri de guerre propre à encourager; aussi fuyoient-ils comme les autres.

J'étois vêtue en paysanne. J'avois adopté cet habit grossier pour remplacer le deuil, et parce qu'il pouvoit aussi aider à me sauver en cas d'accident. Le chagrin et la fièvre lente qui me consumoient, contribuoient, plus encore que mon vêtement, à me rendre méconnoissable. J'étois là toute troublée, parmi ces cavaliers, sans savoir à qui m'adresser, sans reconnoître personne. Un cavalier leva son sabre sur moi, en me disant : « Ah! » poltronne de femme, tu ne passeras pas. — » Monsieur, je suis grosse et mourante; pre- » nez pitié de moi. — Pauvre malheureuse! » je vous plains », répondit-il, et il me laissa aller.

Je fus encore arrêtée et insultée plus d'une fois. Les soldats, tout en s'enfuyant, repro-

choient injustement aux femmes d'en faire autant, et d'être cause de la déroute par leurs frayeurs. Enfin, je parvins au bas de la ville, sur la route de Dinan. Il y a là un petit pont; j'y trouvai M. de Perault, qui, tout blessé qu'il étoit, faisoit placer des pièces pour protéger la retraite, dans le cas où les Bleus parviendroient à s'emparer de la ville. Il commandoit ses canonniers avec beaucoup de sang froid, et il exhortoit les soldats à retourner au combat.

A quelques pas de là, je vis M. de Denan Duchesne, âgé de seize ans, aide de camp de M. de Talmont, qui s'employoit avec ardeur à rallier les fuyards. Il les menaçoit, les encourageoit, les poussoit en avant, leur donnoit des coups de plat de sabre. Il ne me reconnut pas. « Que les femmes s'arrêtent » aussi, disoit-il, et qu'elles empêchent les » hommes de fuir ! » Je me plaçai à côté de lui, et j'y restai trois quarts d'heure sans rien dire, témoin de tous ses efforts. Il parvint à faire rétrogader quelques soldats (1).

---

(1) J'aperçus là Montignac. Il se jeta à la bride de mon cheval, disant : « Vous êtes ma libératrice, je ne » vous quitte pas; nous périrons ensemble ». Je n'étois

C'étoit un affreux spectacle que cette déroute. Les blessés qui ne pouvoient se traîner, se couchoient sur le chemin ; on les fouloit aux pieds. Les femmes poussoient des cris, les enfants pleuroient, les officiers frappoient les fuyards. Au milieu de tout ce désordre, ma mère avoit passé sans que je la reconnusse. Un enfant avoit voulu l'arrêter et la tuer, parce qu'elle fuyoit. Elle rencontra M. de Marigny, qui lui fit faire place ; et comme son cheval étoit bon, elle se trouva bientôt à la tête de la déroute. Quelle fut alors sa surprise de voir M. Stofflet, toujours si brave, qui, dans ce moment, fuyoit des premiers, tout égaré ! Elle lui témoigna son étonnement de le rencontrer en une telle place. Il parut très-honteux, revint sur ses pas, ainsi qu'elle, et se mit à rallier les fuyards. On fit alors un

---

pas encore bien sûre de lui. « Ce n'est pas ici que vous » devez être, lui répondis-je ; si vous n'êtes pas un traî» tre, allez vous battre ». Il n'avoit pas d'armes. Je lui dis que malheureusement nos soldats jetoient assez de fusils, pour qu'il en trouvât. En effet, il en ramassa un, l'éleva d'un air content en passant auprès de moi, et courut au combat, où il se conduisit bravement. Il tua deux cavaliers et prit leurs chevaux. Se trouvant ainsi monté, il se mit ensuite dans la cavalerie.

dernier effort pour les ramener. M. d'Autichamp les haranguoit; M. de Marigny, avec sa taille d'Hercule, étoit là, le sabre à la main, comme un furieux; la plupart des chefs avoient couru après les fuyards pour les rallier. On représentoit aux soldats qu'ils étoient sans asile, que Dinan étoit une place forte, qu'ils alloient être acculés à la mer et massacrés par les Bleus. On leur disoit que c'étoit abandonner une victoire déjà remportée. On leur faisoit remarquer que leur général se défendoit encore, et que le bruit du canon ne s'étoit point rapproché. « Aban» donnerez-vous votre brave général? leur » disoit-on. — Non, s'écrièrent beaucoup de » voix : Vive le Roi et M. de la Rochejaque» lein ! » Sur toute la route, dans la ville, derrière les combattants, on leur répétoit les mêmes discours. Mon père étoit à l'embranchement de deux routes, au-dessus de la ville, pour arrêter ceux qui vouloient encore fuir.

Les femmes ne montroient pas moins d'ardeur à rappeler les soldats à leur devoir. Ma mère les exhortoit sans se décourager; M^me^. de Bonchamp, qui étoit dans la ville, rallioit les gens de l'armée de son mari. Malgré mon

peu de bravoure, j'eus bien aussi le désir de m'opposer à la déroute; mais j'étois si foible et si malade, que je ne pouvois me soutenir. Je voyois de loin quelques personnes de ma connoissance; je n'osois me remuer pour aller les joindre, de peur d'accroître le désordre et d'avoir l'air de fuir. Un grand nombre de femmes firent des prodiges de force et de caractère. Elles arrêtoient les fuyards, les battoient, s'opposoient à leur passage. Je vis la femme de chambre de Mme. de la Chevallerie, prendre un fusil, mettre son cheval au galop, en criant: En avant! au feu les Poitevines!

Les prêtres exercèrent une bien plus grande influence encore. C'est la seule fois que je les ai vus *fanatiser* les soldats, comme le disoient les républicains, en employant tous les moyens de la religion pour les animer; et je ne concevrois pas qu'on pût leur en faire un reproche, puisque le massacre étoit certain, et que l'humanité exigeoit leur zèle. Pendant un instant où l'on faisoit un peu de silence pour écouter le canon, le curé de Ste. Marie de Rhé monta sur un tertre auprès de moi; il éleva un grand crucifix, et d'une voix de Stentor, se mit à prêcher les Vendéens. Il

étoit hors de lui-même. Il demanda aux soldats s'ils auroient bien l'infamie de livrer leurs femmes et leurs enfants au couteau des Bleus : il leur dit que le seul moyen de les sauver étoit de retourner au combat. « Mes » enfants, disoit-il, je marcherai à votre tête, » le crucifix à la main ; que ceux qui veulent » me suivre se mettent à genoux, je leur don- » nerai l'absolution : s'ils meurent, ils iront » en paradis ; mais les poltrons qui trahissent » Dieu et qui abandonnent leurs familles, les » Bleus les égorgeront, et ils iront en enfer ». Plus de deux mille hommes se jetèrent à genoux ; il leur donna l'absolution à haute voix, et ils partirent en criant : Vive le Roi ! nous allons en paradis ! Le curé étoit à leur tête, et continuoit à les exciter.

Nous demeurâmes pendant plus de six heures épars dans les prairies qui bordent la route, attendant notre sort. De temps en temps on venoit nous apprendre que nos gens conservoient toujours l'avantage. Cependant nous n'osions pas rentrer dans la ville. Enfin, on sut que la victoire étoit complète, et que les républicains étoient retirés. Nous revînmes à Dol. Les soldats, les officiers, les prêtres, tout le monde se félicitoit et s'embrassoit : on

remercioit les femmes de la part qu'elles avoient eue à ce succès. Je vis revenir le curé de Ste. Marie, toujours le crucifix à la main, en tête de sa troupe; il chantoit le *Vexilla Regis*, et tout le monde se mettoit à genoux sur son passage.

Nous sûmes alors tout ce qui s'étoit passé dans le combat. L'attaque avoit commencé à minuit. Les Vendéens s'étoient précipités avec fureur sur les républicains, et les avoient fait plier. L'obscurité de la nuit et l'acharnement des deux partis étoient tels, qu'au milieu de la mêlée, des combattants s'étoient saisis corps à corps, et se déchiroient avec leurs mains. On avoit pris des cartouches aux mêmes caissons. Des Vendéens étoient arrivés sur une batterie; les canonniers les prenant pour des Bleus, avoient crié : Camarades, rangez-vous, que nous tirions ! Alors nos soldats les ayant reconnus à la lueur du feu, les avoient massacrés sur les pièces.

A sept heures du matin, les républicains avoient été repoussés jusqu'à deux lieues et demie de Dol sur les deux chemins. M. de la Rochejaquelein étoit à l'aile gauche, sur la route de Pontorson. Quand il vit les Bleus en pleine retraite de ce côté, il voulut se porter

sur la droite, au chemin d'Antrain, où il entendoit encore un feu très-vif. La poudre venoit d'y manquer; les artilleurs avoient envoyé des cavaliers au grand galop pour en rechercher. Le brouillard épais fit imaginer aux soldats que c'étoit un mouvement de la cavalerie ennemie; ils en furent épouvantés, et prirent la fuite. Les officiers coururent pour les rallier : on crut qu'ils fuyoient; la frayeur devint plus grande. La déroute commença; les plus braves s'y laissèrent entraîner. Ce fut là le spectacle qui s'offrit à Henri, lorsque accompagné de M. Allard, du chevalier Desessarts, et de quelques autres officiers, il se portoit à la droite. Le désespoir s'empara de lui; il crut tout perdu, et résolut de se faire tuer. Il s'avança vers les Bleus pour chercher la mort, et demeura plusieurs minutes exposé en face d'une batterie, les bras croisés. M. Allard essayoit vainement de le retenir, et le supplioit de ne pas se sacrifier. Cependant on entendoit toujours un feu soutenu à l'extrémité de la droite. M. de la Rochejaquelein y courut, et y trouva M. de Talmont, qui, à la tête de quatre cents hommes, se soutenoit avec une constance héroïque, faisoit illusion aux républicains sur ses

forces, à la faveur du brouillard qui leur cachoit la fuite de nos gens. MM. de la Marsonnière et de Baugé ne l'avoient point abandonné, et à eux deux, ils servoient une pièce dont les canonniers s'étoient enfuis.

Henri arriva au secours de M. de Talmont. Sa présence ramena quelques soldats. Un instant après, les fuyards, ralliés par leurs officiers, commencèrent à revenir, et alors l'affaire fut complétement décidée. S'il y avoit eu moins de désordre, on auroit troublé la retraite des républicains, et obtenu un plus grand avantage; mais on ne put les poursuivre.

Ce combat fit un grand honneur à M. de Talmont. M. de la Rochejaquelein et toute l'armée se plurent à répéter cette vérité, qu'on lui devoit notre salut. La vigueur avec laquelle M. Stofflet avoit arrêté la déroute, fit oublier qu'il avoit commencé par s'y laisser entraîner. Quelques officiers ne reparurent plus, soit qu'ils se fussent enfuis trop loin pour rejoindre l'armée, soit que leur constance fût épuisée. On fut surpris de ne plus voir M. Keller, qui s'étoit toujours montré si brave. Il parvint jusqu'à Paris, s'y cacha pendant un an; il voulut ensuite aller joindre

les Chouans, qui le prirent pour un espion, et le fusillèrent. M. Putaud, médecin de Fougères, chez qui j'avois logé, et qui commandoit les Bretons, s'étant joint à l'armée lors de notre passage en cette ville, ne revint pas non plus : il s'étoit pourtant fort bien battu à Granville et à Pontorson. En 1792, il avoit été dans la garde du Roi, et s'étoit fait une grande réputation de duelliste contre les Jacobins. Dans le peu de temps qu'il passa à l'armée, il montra un courage plein de jactance. Il fut pris peu de temps après par les Bleus, et périt à Rennes sur l'échafaud. On perdit aussi beaucoup d'autres officiers peu connus, qui disparurent. M.*** profita de l'occasion. On sut qu'il étoit parvenu sur la côte, et qu'il avoit réussi à passer en Angleterre, où il se donna pour un des généraux.

J'avois grande envie d'essayer aussi si je pourrois aller chercher un asile en Angleterre; mais je ne connoissois personne dans le pays; je ne savois à qui me confier. Je voyois que les Bleus massacroient les femmes et les enfants qui tomboient entre leurs mains. J'espérois que l'armée pourroit rentrer en Poitou : je m'abandonnai au sort commun.

On passa une nuit assez tranquille. Le len-

demain, les républicains ayant su ce qui s'étoit passé la veille, revinrent encore attaquer, sur les dix heures du matin, par les deux routes. Les Vendéens combattirent avec courage, et le succès ne fut pas un instant douteux; mais l'ennemi se défendit avec tant d'opiniâtreté, que le combat dura quinze heures. Il se termina par la déroute complète des Bleus, qui perdirent un monde prodigieux. On les poursuivit jusque dans Antrain; et ce fut dans la ville même qu'eut lieu le plus grand massacre.

J'avois eu la foiblesse de ne pas rester dans la ville; j'étois allé, avec ma mère et quelques autres femmes, attendre sur la route opposée le résultat de la bataille. M. de St. Hilaire commandoit une patrouille sur cette route, pour observer si la garnison de Dinan se portoit sur nos derrières. Elle ne sortit pas, et M. de St. Hilaire parvint à ramasser quelques vivres et du pain pour les blessés. On perdit deux braves officiers à ce combat. M. Dehargues, en poursuivant les hussards, fut emporté par son cheval, qui alla s'abattre au milieu de l'escadron ennemi; on le saisit sans qu'il pût se défendre. MM. de la Rochejaquelein et de la Roche St. André furent

aussi enveloppés par les hussards ; ils se défendirent long-temps. Henri parvint à s'échapper, et revint sur le champ, avec quelques cavaliers, délivrer M. de la Roche St. André, qui étoit mortellement blessé : mais il fit en vain poursuivre les hussards à toute outrance jusqu'au-delà de Pontorson ; on ne put reprendre M. Dehargues. Son écharpe blanche l'avoit fait reconnoître pour un chef, et il avoit été sur le champ emmené au grand galop. Il périt à Rennes sur l'échafaud ; il montra un grand courage, et en recevant le coup, il cria : Vive le Roi ! C'étoit un bourgeois de la Châtaigneraie.

M. de la Rochejaquelein, après la victoire, ne ramena pas l'armée à Dol. Les bagages, les femmes, et tout ce qui ne combattoit pas, quittèrent cette ville pour aller le rejoindre à Antrain. Les rues étoient encore pleines de sang et de morts quand nous y entrâmes. On n'y trouva aucune provision, et tout le monde fouffrit beaucoup de la faim. Je vécus de quelques oignons que j'arrachai dans un jardin.

Le même curé de Ste. Marie, qui avoit tant animé les soldats à Dol, s'employa avec la même ardeur à obtenir la grâce de quel-

ques prisonniers républicains condamnés à mort (1).

Le lendemain, l'armée marcha sur Fougères, et l'occupa sans résistance. On y séjourna un jour. Un *Te Deum* y fut chanté pour les victoires de Dol. Ce fut une cérémonie déchirante par le contraste qu'elle offroit avec notre situation désespérée.

De Fougères, nous nous rendîmes, par Ernée, à Laval; on y passa deux jours : puis à Sablé; de là à la Flèche. Dans toute cette route, on n'aperçut pas les Bleus. Les défaites de Dol les avoient consternés. Les restes de leur armée avoient couru s'enfermer à Angers, et le fortifioient à la hâte. Quelques abattis d'arbres allumés se trouvoient sur plusieurs points de la route; mais pas un soldat ne les défendoit.

Notre entrée dans toutes ces villes que nous avions occupées peu de jours auparavant, étoit pour nous un spectacle d'horreur et de désespoir. Partout nos blessés, nos malades, les enfants qui n'avoient pu nous suivre, nos

(1) C'est-à-dire, les prisonniers de guerre faits par nous ou par les puissances étrangères, que l'on reprenoit les armes à la main, excepté les blessés.

hôtes, ceux qui nous avoient montré quelque pitié, avoient été massacrés par les républicains. Chacun de nous continuoit sa route avec la certitude de périr dans les combats, ou d'être égorgé plus tôt ou plus tard.

On se rendit, de la Flèche, sous les murs d'Angers. Nous couchâmes dans un village qui en étoit éloigné de deux lieues. Les républicains avoient barricadé toutes les entrées, et protégé tous les endroits foibles par quelques fossés et des remparts en terre. Ils avoient des batteries fort bien placées, et se bornèrent à se défendre, sans tenter une seule sortie. Nos gens, qui s'attendoient à combattre corps à corps, et qui n'avoient jamais su attaquer la moindre fortification, se découragèrent dès qu'ils virent la bonne contenance des Bleus. Le canon nous emportoit beaucoup de monde, dès qu'on s'approchoit. Les chefs voulurent en vain tenter un assaut général; jamais on ne put y déterminer les Vendéens. Ces infortunés, qui depuis Granville ne parloient que de prendre Angers à tout prix, ne purent retrouver leur ardeur accoutumée. Le malheur, la faim, les misères de toute espèce, les avoient abattus. Toutes les instances, toutes les menaces, furent inutiles. On alla jusqu'à leur pro-

mettre le pillage de la ville : mais loin d'encourager les Vendéens, cette promesse, malgré l'horreur de notre position et les cruautés des Bleus, scandalisa beaucoup. La plupart disoient que Dieu nous abandonneroit, si nous nous permettions une pareille chose, tant il y avoit de moralité parmi nos paysans.

Notre artillerie cependant faisoit bien son devoir, et tâchoit de faire une brèche praticable. Les généraux, les officiers, la cavalerie qui avoit mis pied à terre, continuoient l'attaque avec obstination. On ne pouvoit pas entraîner les soldats en avant, mais on les maintenoit.

Je m'étois avancée avec ma famille vers Angers, et toutes les personnes qui suivoient l'armée en avoient fait autant. Comptant sur un prompt et facile succès, nous étions tous entassés dans les faubourgs. Les habitants n'y étoient plus; on les avoit forcés à rentrer dans la ville. Leurs maisons étoient démeublées, beaucoup même étoient brûlées. Nous portâmes de la paille dans une grande chambre; je me jetai dessus avec ma mère et une foule d'autres personnes. J'étois tellement accablée, que je dormis pendant plusieurs heures au bruit du canon. Nous en étions fort

près; les boulets portoient peu loin de nous. Il y avoit vingt heures que l'attaque duroit, lorsque je me réveillai le lendemain matin. Je montai à cheval, sans rien dire à personne, pour aller savoir quelques nouvelles. J'appris et je vis que nos soldats ne vouloient pas tenter l'assaut, et qu'il restoit bien peu d'espoir. Ma tête s'égaroit, j'avançois toujours. Je rencontrai le chevalier Desessarts, qui revenoit blessé au pied. Il me raconta que nos batteries ayant fait une petite brèche, MM. de la Rochejaquelein, Forestier, de Boispréau, Rinchs et lui, s'y étoient jetés; personne n'avoit osé les suivre. M. de Boispréau et Rinchs avoient été tués, lui blessé; les deux autres avoient eu bien de la peine à se retirer. Son récit, et ce que je voyois, me donnèrent une sorte de désir d'aller au feu et de risquer ma vie, tant je souffrois de la position où nous nous trouvions. Je continuai à avancer : je n'avois pas plus de courage qu'à l'ordinaire, car j'éprouvois une frayeur extrême; mais le désespoir me poussoit en avant comme malgré moi jusqu'au milieu du feu. Mon père, qui étoit au fort de l'action, m'aperçut de loin, et me cria de retourner. Je m'arrêtai indécise. Il envoya un cavalier qui prit la bride de mon

cheval et me ramena. J'éprouvai un secret mouvement de satisfaction, en me voyant ainsi hors du danger que j'étois allé chercher.

Je retournai près de ma mère; elle étoit seule. Sa voiture étoit restée sur le grand chemin; ma tante avoit voulu y remonter avec ma petite fille. Un instant après, le postillon vint, et nous dit que l'on voyoit arriver, sur les derrières, les hussards ennemis pour nous attaquer; qu'il avoit coupé les traits des chevaux, et que ma tante étoit descendue précipitamment pour venir nous retrouver. Je courus vîte du côté où elle devoit être. Je trouvai ma fille dans les bras de sa bonne, qui venoit la rapporter à la maison; mais il me fut impossible de savoir où ma tante avoit passé. Les bagages, les voitures, étoient dételés. La foule se pressoit autour pour échapper aux hussards; cependant elle ne pouvoit avancer de l'autre côté, parce que les boulets de la ville arrivoient jusqu'aux premiers chariots de nos équipages. Je voulus m'approcher de notre voiture qui étoit tout à fait à la tête; un boulet et un biscayen passèrent à côté de moi. Pendant que j'étois occupée à la triste recherche de ma tante, M. Forestier arriva, et me dit qu'il alloit, avec la cavalerie, re-

pousser les hussards. Il me parla avec un sang froid et une confiance qui me firent une vive impression. Son chapeau et sa redingotte étoient percés de balles. « Voilà, me dit-il, » en me montrant deux trous, les balles qui » ont tué Boispréau et Rinchs ».

La cavalerie chassa les hussards, bien qu'ils eussent de l'artillerie légère. M. Richard, qui avoit eu l'œil crevé à Châtillon, fut blessé au bras et fait prisonnier dans ce combat. Le général Marigny, qui commandoit la cavalerie des Bleus, fut si charmé de sa bravoure, qu'il le renvoya sur le champ, mais à pied et sans armes. M. de la Rochejaquelein rendit aussitôt deux dragons tout équipés au général Marigny, les seuls qu'il venoit de prendre, en le faisant remercier, et lui offrant à l'avenir dix prisonniers pour un. Ce général républicain, le seul qui, à ce moment, ait montré de l'humanité en combattant contre nous, fut tué le jour même.

Après trente heures d'attaque, il fallut bien prendre le parti de lever le siége d'Angers. La retraite commença vers les quatre heures du soir. Nous restâmes long-temps à chercher ma pauvre tante, à l'appeler, à fouiller dans toutes les maisons des environs, sans pouvoir

en découvrir la moindre trace. Ma mère étoit inconsolable; mon père envoya beaucoup de gens de tous côtés, sans avoir plus de succès. Enfin, lorsqu'il ne fut plus possible de demeurer en arrière sans courir le risque d'être pris, nous suivîmes l'armée, pensant que ma tante avoit pris le parti de se cacher, car elle avoit de l'argent sur elle en assez grande quantité. Nous n'avons jamais appris les détails de cette triste et surprenante disparition; mais nous avons su qu'elle avoit été prise, et avoit péri sur l'échafaud deux jours après.

J'arrivai à deux lieues d'Angers; le froid, la fatigue, le chagrin, m'avoient comme anéantie. Je me jetai sur un matelas avec ma mère, pêle-mêle avec beaucoup de gens. Presque toute l'armée bivouaqua.

Nous n'avions plus d'espoir de salut; l'armée étoit livrée au découragement le plus complet : on ne voyoit plus aucun moyen de repasser la Loire. Tous les projets qu'on avoit formés reposoient sur la prise d'Angers. On étoit mécontent des soldats, qui n'avoient pas montré l'ardeur qu'on en attendoit. Les maladies se multiplioient chaque jour. On entendoit de toutes parts les cris des malheureux blessés que l'on étoit forcé d'abandonner.

La famine et le mauvais temps se joignoient à toutes ces souffrances. Les chefs étoient harassés de corps et d'ame; ils ne savoient quel parti prendre.

CHAPITRE XVIII.

Retour à la Flèche. Déroute du Mans.

Avant d'avoir rien décidé sur la route qu'on devoit tenir, on se porta sur Baugé, qui fut occupé sans résistance. M. de Royrand mourut en chemin des suites de sa blessure. Le lendemain, la cavalerie des Bleus vint nous attaquer avec de l'artillerie légère; de ma fenêtre je voyois le combat. Les boulets rouloient dans le jardin qui étoit au-dessous. Nos gens se portèrent vivement sur les assaillants, et les repoussèrent. On les poursuivit pendant deux lieues sur la route d'Angers, jusqu'au beau château de Jarzé. Les républicains y avoient mis le feu; on chercha inutilement à l'éteindre. Nous perdîmes peu de monde dans cette affaire. M. Roucher, commandant de la paroisse du Pin, fut douloureusement blessé par son fusil, qui éclata dans ses mains, et qui le mit hors d'état de combattre.

Il falloit cependant prendre un parti, et déterminer la marche de l'armée. On parla d'aller à Saumur et à Tours; mais ces deux villes étoient sur la rive gauche. On ne pouvoit y arriver que par la levée qui borde la Loire, et il étoit dangereux de l'engager dans une telle route. M. le chevalier Desessarts, à qui sa bravoure et sa facilité de parler et d'écrire donnoient par fois trop de confiance en ses vues, mit beaucoup d'entêtement à soutenir ce plan. Il disoit qu'en se mettant sur la levée et en la coupant, on détourneroit une grande partie des eaux de la Loire, et qu'elle deviendroit guéable. On ne pouvoit le faire convenir de l'absurdité de ce projet, surtout dans cette saison.

Il fut enfin résolu qu'on marcheroit sur le Mans par la Flèche. Les paysans du Maine passoient pour être royalistes. D'ailleurs, c'étoit se rapprocher de la Bretagne, où l'on pouvoit encore espérer de se recruter et de se défendre. On se mit donc en marche. J'étois en voiture avec le chevalier de Beauvolliers. Son frère aîné vint nous parler à la portière; il me remercia, les larmes aux yeux, des soins que j'avois pour son frère, et me pria de les continuer. « Pour moi, dit-il, je

» suis le plus malheureux des hommes. Ma » femme et ma fille sont prisonnières à An- » gers : j'espérois les délivrer ; elles vont périr » sur l'échafaud, sans que je puisse les sau- » ver. Depuis Avranches, où l'on m'a si in- » justement accusé, plusieurs personnes me » voient de mauvais œil ; c'est aussi trop de » malheur ». Il nous dit adieu, et se retourna encore en me criant d'avoir soin de son frère. Depuis ce jour, il quitta l'armée pour n'y plus revenir. Je crois cependant qu'il n'avoit point formé le dessein arrêté de se retirer ; en effet, il avoit laissé son propre argent et ses effets dans le chariot de la caisse militaire, et assurément il les eût donnés à son frère, s'il eût cru ne pas le revoir. Il m'a raconté, quand je l'ai retrouvé, qu'il s'étoit écarté de la route avec M. Langlois, son beau-frère, pour aller chercher des vivres. Il se vit coupé par les hussards, et alors il prit décidément le parti qui rouloit vaguement dans sa tête. Son beau-frère fut pris et a péri.

Notre retraite étoit protégée par une arrière-garde nombreuse que commandoit M. de Piron. Nous comptions être attaqués de ce côté-là, mais nous pensions trouver peu de résistance devant nous. Quelle fut notre surprise

et notre douleur, lorsqu'en arrivant à la Flèche, on vit le pont coupé et trois ou quatre mille hommes placés sur l'autre rive. Nous nous crûmes perdus, car dans le moment même, on attaquoit M. de Piron. M. de la Rochejaquelein ordonna de tenir ferme en avant et en arrière, et de continuer le feu. M. de Verteuil y fut tué. Il prit trois cents braves cavaliers, qui mirent trois cents fantassins en croupe; il remonta la rivière à trois quarts de lieue, trouva un gué, arriva vers le soir aux portes de la ville, fit mettre pied à terre aux fantassins, et se précipita dans les rues à la tête de sa troupe, en criant : Vive le Roi ! Les Bleus, surpris et effrayés, s'enfuirent par la route du Mans. M. de la Rochejaquelein fit en hâte rétablir le pont, et courut à l'arrière-garde, où il repoussa les hussards ennemis. Une partie de l'armée entra dans la ville. Les bagages restèrent sur la route jusqu'au jour; je couchai dans ma voiture. Le lendemain, la cavalerie revint encore attaquer. L'armée étoit épuisée de fatigue. M. de la Rochejaquelein, accompagné de MM. de Baugé et Allard, et d'un bien petit nombre d'officiers, défit encore les détachements ennemis. Quand les bagages furent entrés, il fit

recouper le pont, et procura vingt-quatre heures de repos à l'armée. Il fut douloureusement mécontent de l'insouciance des officiers qui étoient restés à la Flèche, le laissant combattre presque seul. « Messieurs, leur » dit-il avec amertume, ce n'est donc pas » assez de me contredire au conseil ; vous » m'abandonnerez au feu ? »

Je cherchai, pendant le séjour de la Flèche, un asile pour ma pauvre petite fille. Personne ne vouloit s'en charger, malgré les récompenses que j'offrois ; elle étoit trop enfant pour qu'on pût la cacher et l'empêcher de crier. Mme. Jagault parvint à trouver une personne qui se chargea de sa fille : mais celle-ci ayant quatre ans, pouvoit fort bien comprendre le danger et ne pas compromettre ses hôtes.

L'armée se porta sur le Mans. Le pont n'étoit point coupé ; mais on y avoit élevé un rempart, et on l'avoit garni de chevaux de frise, de chausse-trapes, et de planches percées par de gros clous, pour empêcher le passage de la cavalerie. Cependant M. de la Rochejaquelein, après un combat assez vif, pénétra promptement dans la ville. Ce fut à cette affaire que M. de Talmont se distingua

par un beau fait d'armes. Défié par un hussard qui s'attacha à lui à cause de son écharpe de général, il lui cria : Je t'attends. Il l'attendit en effet, et lui partagea la tête d'un coup de sabre.

Tout le monde étoit accablé de fatigue. La journée avoit été forte. Les blessés et les malades, dont le nombre alloit chaque jour en croissant, demandoient avec instance qu'un séjour plus long fût accordé dans une grande ville, où l'on ne manquoit ni de vivres ni de ressources. D'ailleurs, on vouloit essayer de remettre un peu d'ordre dans l'armée, de concerter quelque dessein, de remonter un peu les courages. Généraux, officiers, soldats, tout le monde étoit abattu. On voyoit clairement qu'un jour ou l'autre nous allions être exterminés, et que les efforts qu'on pouvoit faire étoient les convulsions de l'agonie. Chacun voyoit souffrir autour de soi. Le spectacle des femmes, des enfants, des blessés, amolissoit les ames les plus fortes, au moment où il auroit fallu avoir une constance miraculeuse. Le malheur avoit aigri les esprits et divisé tous les chefs. L'échec d'Angers, la perte de l'espérance qu'on avoit conçue de rentrer dans la Vendée, avoient porté le der-

nier coup à l'opinion de l'armée. Tout le monde désiroit la mort ; mais comme on la voyoit certaine, on aimoit mieux l'attendre avec résignation, que combattre pour la retarder. Tout présageoit que c'étoit fini de nous.

Le Mans est situé sur la grande route d'Alençon à Tours. La route de Paris à Angers se croise avec celle-là, à une demi-lieue de la ville. Un large pont, sur la Sarthe, se trouve à moitié chemin, entre les routes et le faubourg. Le grand chemin d'Alençon traverse dans la ville une grande place, puis une petite, où aboutit une rue étroite, qui est le prolongement de la route de traverse du Mans à Laval. J'étois logée sur cette petite place.

Le second jour, de grand matin, les républicains vinrent attaquer le Mans. On ne les attendoit pas sitôt. La veille, des levées en masse s'étoient présentées, et avoient été bientôt dispersées. L'ennemi s'avança, par trois colonnes, sur le point où les routes se croisent. M. de la Rochejaquelein embusqua un corps considérable dans un bois de sapins, sur la droite. Ce fut là que la défense fut plus opiniâtre : les Bleus furent même re-

poussés plus d'une fois ; mais leurs généraux ramenoient sans cesse les colonnes. Nos gens se décourageoient en voyant leurs efforts inutiles. Peu à peu il en revenoit beaucoup dans la ville ; des officiers même s'y laissoient entraîner. Enfin, sur les deux heures de l'après midi, la gauche des Vendéens étant entièrement enfoncée, il fallut abandonner le bois de sapins. Henri voulut poster la troupe qui lui restoit, dans un champ défendu par des haies et des fossés, où elle eût facilement arrêté la cavalerie. Jamais il ne put la rallier. Trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des ennemis, sans être suivi d'aucun soldat. Les paysans ne vouloient même pas se retourner pour tirer un coup de fusil. Henri tomba, en faisant sauter un fossé à son cheval, dont la selle tourna ; il se releva. Le désespoir et la rage le saisirent. On n'avoit pas décidé quelle route on prendroit en cas de revers. Il n'y avoit aucun ordre donné, ni pour la défense de la ville, ni pour la retraite. Il voulut y rentrer pour y pourvoir, et essayer de ramener du monde. Il mit son cheval au galop, et culbutoit ces misérables Vendéens, qui, pour la première fois, méconnoissoient sa voix. Il rentra au

Mans. Tout y étoit déjà en désordre. Il ne put pas rassembler un seul officier pour concerter ce qu'on avoit à faire. Ses domestiques ne lui avoient pas même tenu un cheval prêt: il ne put en changer. Il revint, et trouva les républicains qui arrivoient au pont. Il y fit placer de l'artillerie, et on se défendit encore long-temps. Enfin, au soleil couchant, les Bleus trouvèrent un gué, et passèrent. Le pont fut abandonné. On se battit ensuite à l'entrée de la ville, jusqu'au moment où, renonçant à tout espoir, le général, les officiers, les soldats, se laissèrent presque tous entraîner dans la déroute, qui avoit commencé depuis long-temps : mais quelques centaines d'hommes restèrent dans les maisons, tirèrent par les fenêtres; et ne sachant pas au juste ce qui se passoit, arrêtèrent toute la nuit les républicains, qui osoient à peine avancer dans les rues, et qui ne se doutoient pas que notre défaite fût aussi entière. Il y eut des officiers qui se retirèrent à quatre heures du matin seulement. Les derniers furent, je crois, MM. de Sepeaux et Allard. De braves paysans eurent assez de constance pour ne quitter la ville qu'à huit heures, s'échappant comme par miracle. C'est cette circonstance qui pro-

tégea notre fuite désordonnée, et qui nous préserva d'un massacre général.

Dès le commencement du combat, nous présagions que l'issue en seroit funeste. J'étois logée chez une M^me^. T***, qui étoit fort riche, fort bien élevée, et très-républicaine. Elle avoit sept petits enfants qu'elle aimoit beaucoup, et qu'elle soignoit avec tendresse. Je résolus de lui confier ma fille. C'étoit sa belle-sœur qui avoit recueilli la petite Jagault. Je la suppliai de s'en charger, de l'élever comme une pauvre petite paysanne, de lui donner seulement des sentiments d'honneur et de vertu. Je lui dis que si elle étoit destinée à retrouver une position heureuse, j'en remercierois le ciel; mais que je me résignois à ce qu'elle fût toujours misérable, pourvu qu'elle fût vertueuse. M^me^. T*** me refusa absolument, et me dit honnêtement que si elle prenoit ma fille, elle la traiteroit comme ses enfants. J'ai su depuis, et j'en ai été surprise, que cette dame, qui appartenoit à la famille la plus distinguée et la plus respectable, s'étoit conduite avec férocité envers nos prisonniers, après notre défaite, tant elle étoit exaltée contre nous. Pendant que je conjurois M^me^. T***, les cris de déroute commencèrent

à se faire entendre ; elle me laissa. Alors, voyant que c'en étoit fait, n'espérant plus rien, je voulus du moins sauver mon enfant. Je la cachai à l'insu de tout le monde dans le lit de M^me^. T***. Je comptois qu'elle n'auroit pas la cruauté d'abandonner cette innocente créature. Je descendis : on me mit à cheval ; on ouvrit la porte. Je vis alors la place remplie d'une foule qui se pressoit et se culbutoit en fuyant, et dans l'instant, je fus séparée de toute personne de ma connoissance. J'aperçus M. Stofflet qui amenoit les drapeaux. Cependant, le long du mur de la maison, il y avoit un espace libre ; je me glissai par là : mais quand je voulus tourner dans la rue qui conduit au chemin de Laval, je ne pus y pénétrer ; c'étoit là que la presse étoit plus grande, et que l'on s'étouffoit. Des chariots, des canons étoient renversés ; les bœufs couchés par terre ne pouvoient se relever et frappoient à coups de pieds ceux qui étoient précipités sur eux. Un nombre infini de personnes foulées aux pieds crioient sans être entendues. Je mourois de faim, de frayeur. Je voyois à peine ; le jour finissoit. Au coin de la rue, deux chevaux étoient attachés à une borne, et me barroient le chemin. La foule les repous-

soit sans cesse vers moi, et alors j'étois serrée entre eux et le mur. Je m'efforçois de crier aux soldats de les prendre et de monter dessus; ils ne m'entendoient pas. Je vis passer auprès de moi un jeune homme à cheval, d'une figure douce. Je lui pris la main : « Monsieur, » lui dis-je, ayez pitié d'une pauvre femme » grosse et malade ; je ne puis avancer ». Le jeune homme se mit à pleurer, et me répondit : « Je suis une femme aussi ; nous allons » périr ensemble, car je ne puis pas non plus » pénétrer dans la rue ». Nous restâmes toutes deux à attendre.

Cependant le fidèle Bontemps, domestique de M. de Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de ma fille, la chercha partout. Il la trouva et la prit dans ses bras. Au milieu de la foule, il m'aperçut, et élevant l'enfant, il me cria : Je sauve l'enfant de mon maître. Je baissai la tête, et je me résignai. Un instant après, je distinguai un autre de mes domestiques; je l'appelai. Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, il me fit suivre la rue. Nous arrivâmes à grand'peine vers un petit pont, dans le faubourg, sur la route de Laval ; un canon y étoit renversé, et embarrassoit le passage. En-

fin je me trouvai dans le chemin, et je m'arrêtai avec beaucoup d'autres. Quelques officiers étoient là, tâchant de ramener encore les soldats, mais tous leurs efforts étoient inutiles.

Les républicains entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent les canons et tirèrent à toute volée par-dessus les maisons. Un boulet siffla à un pied au-dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge, et je me baissai involontairement sur mon cheval. Un officier qui étoit là, me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. « Hélas ! Monsieur, lui dis-je, il est bien per» mis à une malheureuse femme de baisser » la tête, quand toute l'armée fuit ». En effet, ces coups de canon recommencèrent à faire courir nos gens qui s'étoient arrêtés. Peut-être, s'il eût fait jour, auroit-on pu les ramener.

Je suivis la déroute ; je rencontrai M. de Sanglier. Il avoit perdu sa femme la veille ; il étoit malade, et portoit à cheval ses deux petites filles, qui étoient malades aussi : son cheval n'avoit pas même de bride. Il m'apprit que c'étoit vers Laval qu'on s'enfuyoit. Successivement je trouvai quelques person-

nes de ma connoissance, que je reconnus à la faveur du clair de lune. A quelques lieues du Mans, je vis arriver mon père et M. de la Rochejaquelein. Ils avoient long-temps essayé de rallier les soldats. Henri vint à moi : « Ah ! vous êtes sauvée, me dit-il. — Je » croyois que vous aviez péri, lui répondis-je, » puisque nous sommes battus ». Il me serra la main, en disant : Je voudrois être mort.

J'étois dans un horrible état. Un domestique conduisoit toujours mon cheval par la bride, et me soutenoit pour me rendre un peu de force. Des soldats me firent boire de l'eau-de-vie à leur gourde : je n'en avois jamais goûté. Je voulois qu'on y mêlât de l'eau ; on ne trouvoit que celle des ornières. Mon père ne me quitta plus. Ma mère et ma fille étoient sauvées ; mais j'ignorois où elles étoient. A douze lieues du Mans, je m'arrêtai dans un petit village. La nuit étoit devenue si noire, qu'une femme qui me suivoit, passa avec son cheval sur une chaussée de moulin : elle tomba dans l'eau, comme cela auroit bien pu m'arriver. Je ne sais si on put la sauver.

Mme. de Bonchamp se réfugia dans la même maison que moi. Une grande partie de l'armée s'arrêta à ce village. Il n'y avoit que peu

de place dans les chaumières. La route étoit couverte de pauvres gens, qui, accablés de lassitude, s'endormoient dans la boue, sans songer même à se garantir de la pluie.

Le lendemain matin on repartit. La faim, la fatigue, les souffrances, avoient tellement épuisé tout le monde, qu'un régiment de hussards auroit exterminé l'armée Vendéenne. Peu à peu ceux qui étoient restés en arrière et dans la ville pendant la nuit, nous rejoignirent.

Nous arrivâmes à Laval. J'y retrouvai ma mère et ma fille. Ce fut là où on eut le loisir de s'apercevoir des pertes qu'on venoit de faire. La déroute du Mans coûta la vie à plus de quinze mille personnes. Ce ne fut pas au combat qu'il en mourut le plus ; beaucoup furent écrasés dans les rues du Mans ; d'autres, blessés et malades, restèrent dans les maisons, et furent massacrés. Il en mourut dans les fossés et dans les champs voisins de la route. Une assez grande quantité suivit le chemin d'Alençon, et là ils furent pris et conduits à l'échafaud.

Pendant la bataille, le chevalier Duhoux fut tué. M. Herbault, ce vertueux et vaillant homme, fut blessé à mort. On voulut pren-

dre soin de lui : « Non, dit-il, que personne » ne s'expose pour moi ; qu'on me porte seu- » lement à côté de M. le Maignan ». Ils forcèrent tous deux leurs amis à les abandonner, après leur avoir distribué leurs armes et leurs effets, et attendirent la mort avec une résignation toute chrétienne. Deux braves officiers, blessés à Angers, MM. l'Infernat et Couty, y périrent aussi.

Un grand nombre d'officiers ne reparurent plus. M de Solilhac fut pris et déposé dans une église pour être fusillé le lendemain. Il parvint à se sauver. Quelques autres eurent le même bonheur. Au milieu des massacres horribles auxquels se livrèrent les vainqueurs, il y eut des traits d'humanité courageux, qui préservèrent plusieurs Vendéens : mais en sortant du Mans, ils couroient de nouveaux périls ; ils alloient se faire prendre, et périr plus loin. MM. de la Roche Courbon, Carrière, Franchet, de la Bigotière, eurent ce triste sort. M. d'Autichamp fut plus heureux ; car ayant été pris, M. de St. Gervais, son parent, officier républicain, le reconnut et l'habilla en hussard, ainsi que M. de Bernés. Ces messieurs se trouvèrent donc enrôlés

parmi les républicains ; ils firent la guerre comme soldats, pendant un an, à l'armée du Nord. Ils ont ensuite reparu dans la seconde insurrection.

M. d'O*** disparut aussi au Mans. On a su depuis, qu'il avoit pris et conservé du service dans l'armée républicaine, avec un grade supérieur. Cette circonstance, rapprochée des conseils qu'il avoit donnés pour l'attaque de Granville, a fait concevoir d'étranges soupçons. On en avoit eu déjà même auparavant. Cependant on doit dire que M. d'O*** s'est toujours battu bravement, et que, spécialement à l'affaire de Granville, il montra assez de courage et de dévouement, pour que les officiers qui se trouvèrent près de lui ce jour-là, aient toujours douté de l'indignité qu'on lui a peut-être faussement attribuée.

Telle fut la déplorable déroute du Mans, où l'armée Vendéenne reçut le coup mortel. Il étoit inévitable. Le jour que l'on quitta la rive gauche de la Loire, avec un peuple de femmes, d'enfants et de vieillards, pour aller chercher un asile dans un pays que l'on ne connoissoit pas, sans savoir la route qu'on devoit tenir, et au commencement de l'hiver,

il étoit facile de prévoir que nous finirions par cette terrible catastrophe. Le plus beau titre de gloire pour les généraux et pour les soldats, c'est d'avoir pu la retarder si long-temps.

CHAPITRE XIX.

Tentative pour repasser la Loire. Déroute de Savenay. Dispersion de l'armée.

Je logeai à Laval dans la même maison où j'avois déjà été : mais le propriétaire, qui se nommoit M. de Montfranc, n'y étoit plus. Après le passage des Vendéens, il avoit été arrêté avec sa famille. On lui reprochoit de nous avoir reçus. Il représenta qu'il ne dépendoit pas d'un habitant de refuser le logement à des vainqueurs. On ne l'écouta pas : il périt sur l'échafaud. Il est pourtant vrai que bien qu'il fût disposé en notre faveur, comme il étoit infirme, il n'avoit rien fait qui pût le compromettre.

Le lendemain, à dix heures, comme nous partions pour Craon avec les débris de l'armée, on annonça l'arrivée des hussards républicains, et chacun pressa sa marche. En sortant de la ville, je trouvai M. de la Rochejaquelein. Il me dit que c'étoit une fausse

alarme, qu'il venoit de rassurer les soldats, d'arrêter leur fuite, et qu'il retournoit déjeûner tranquillement à Laval. Il me pria d'être sans inquiétude, et m'assura que nous irions à Craon, sans être troublés. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

A Craon, nous lûmes des journaux : ils nous apprirent que ma pauvre tante et sept cents fugitifs avoient été trouvés aux environs d'Angers, jugés et fusillés. Cette affreuse nouvelle plongea ma mère dans le désespoir. Nous étions bien tendrement attachées à cette malheureuse tante. Elle avoit, à quatre-vingts ans, la piété la plus douce et le caractère le plus aimable.

De Craon, l'armée passa à St. Marc, se dirigeant sur Ancenis. On marchoit jour et nuit, afin de dévancer assez les armées républicaines pour pouvoir passer la Loire sans être inquiété. Les chemins étoient affreux, le temps froid et pluvieux. On ne savoit comment traîner avec soi les blessés et les malades. Je vis un prêtre qui en portoit un sur ses épaules, et qui succomboit sous le poids. Ma fille étoit mourante de la dentition et surtout de fatigue. Je me couchai avec elle dans le chariot qui portoit la caisse de l'armée : nous n'avions

plus de voiture ; je voyageai ainsi pendant quelques lieues.

Nous arrivâmes à Ancenis, le 16 Décembre au matin. M. de la Rochejaquelein y étoit entré le premier sans résistance, et se préparoit déjà au passage de la Loire. Au château de St. Marc, il avoit fait prendre une petite barque dans un étang, et l'avoit fait charger sur un chariot. Il prévoyoit bien que l'on ne trouveroit aucun moyen de passage, parce que les républicains emmèneroient les bateaux à notre arrivée. La rive opposée étoit au pouvoir des républicains, qui avoient des troupes à St. Florent. Cependant on assura à M. de la Rochejaquelein, qu'un petit corps d'insurgés avoit paru en face d'Ancenis quelques jours auparavant.

On trouva un seul petit bateau à Ancenis ; mais sur l'autre bord on aperçut quatre grandes barques chargées de foin. M. de la Rochejaquelein voyant que personne n'osoit tenter le passage, prit le parti de passer le premier. Il vouloit faire débarrasser ces barques, s'en emparer de vive force s'il étoit nécessaire, protéger le passage en défendant le point de débarquement contre les Bleus ; et surtout, il comptoit empêcher les Vendéens

de se débander à mesure qu'ils arriveroient sur cette rive gauche, qu'ils désiroient comme un asile. C'étoit en effet ce que tout le monde craignoit.

MM. de la Rochejaquelein, de Baugé et Stofflet, se mirent dans le batelet qu'on avoit apporté sur une charrette, et M. de Langerie entra dans l'autre avec dix-huit soldats. Toute l'avant-garde de l'armée avoit les yeux sur ces deux batelets, auxquels notre sort sembloit attaché. En même temps on rassembloit des planches, des tonneaux, des bois de toute espèce pour construire des radeaux. Le curé de St. Laud prêchoit les paysans pour les occuper et prévenir le désordre.

M. de la Rochejaquelein arriva sur l'autre bord. Pendant qu'il s'occupoit à faire débarrasser les bateaux de foin, une patrouille républicaine se porta sur ce point. Il y eut quelques coups de fusil tirés, et au bout de peu de moments nos soldats se dispersèrent. M. de la Rochejaquelein et ses deux compagnons furent poursuivis. En même temps, une chaloupe canonnière vint se placer en face d'Ancenis, et tirer sur les radeaux que l'on mettoit à flot. Plusieurs furent submergés. La rivière étoit forte et rapide ; très-peu

de soldats purent passer, malgré l'ardeur qu'ils avoient de regagner la rive gauche.

Voilà donc l'armée Vendéenne privée de son dernier espoir, séparée de son général. Il n'y avoit plus qu'à attendre la mort. Au même instant, les hussards et quelques pièces d'artillerie volante arrivèrent devant Ancenis. Les portes étoient barricadées. Les Bleus n'osèrent pas attaquer. Ils jetèrent des boulets dans la ville ; mais ils ne faisoient aucun effet. Nous ne savions que devenir. M. de Beauvais, officier d'artillerie, se jeta dans un petit bateau, et promit de revenir dans vingt-quatre heures, donner des nouvelles de ce qui se passoit sur la rive gauche. Les officiers se promettoient de ne pas se quitter; mais chacun ne désiroit que de traverser la Loire. Quelques-uns y réussirent. M. Allard y parvint le lendemain ; car aide de camp de M. de la Rochejaquelein, il ne songeoit qu'à le suivre. L'armée se débandoit. Les uns alloient se cacher dans la campagne ; les autres remontoient ou suivoient le fleuve pour chercher un passage. Quelques-uns ayant entendu parler d'une amnistie pour ceux qui s'engageroient, et dont les républicains avoient répandu le faux bruit à dessein, voulurent se

rendre à Nantes. Nos domestiques nous demandèrent la permission de suivre ce parti. Nous leur dîmes qu'au point où l'on en étoit, chacun devoit chercher à sauver sa vie ; mais que cette amnistie paroissoit peu probable. Ils persistèrent à y croire, nous protestèrent, ce qui étoit bien vrai, que leurs sentiments pour nous et notre cause n'avoient pas changé, et qu'ils déserteroient à la première occasion favorable. Deux jours après ils partirent pour Nantes, où la plupart de ces braves gens ont péri. Les deux femmes de chambre de ma mère restèrent avec nous.

Cependant il falloit quitter Ancenis ; l'armée des Bleus avançoit et alloit nous entourer. On se dirigea sur Nort. Ce fut pendant cette marche que je cachai ma fille. Elle étoit l'objet de ma plus vive inquiétude. La pauvre enfant étoit fort malade ; il n'y avoit pas moyen de l'emporter pendant une fuite, qui d'ailleurs, suivant toute apparence, ne devoit pas nous sauver. A force de chercher, je trouvai quelqu'un qui m'offrit de la cacher chez de bons paysans auprès d'Ancenis. Je m'y rendis ; je leur donnai de l'argent ; je leur promis une forte pension, si jamais je pouvois la leur faire ; j'habillai ma fille en

petite paysanne, et je partis la mort dans le cœur.

Je pense que nous n'étions plus que dix mille environ. On s'arrêta à Nort, et l'on y passa vingt-quatre heures. Le désordre continuoit à régner parmi le peu de Vendéens qui restoient encore. Il fut tel, que des officiers se partagèrent la caisse de l'armée. J'étois avec mon père, ma mère, le chevalier de Beauvolliers, lorsque M. de Marigny vint nous apprendre cette indignité. Il étoit furieux, et s'y étoit opposé vainement. Je serois bien fâchée de jeter des soupçons sur qui que ce soit pour cette affaire; j'ignore absolument qui en fut coupable.

Quelques moments après, on cria : Aux armes! voici les Bleus ! Nous prîmes la fuite, et toute l'armée en fit autant. Les plus braves ne songeoient plus à se défendre. M. Forestier et plusieurs autres montèrent à cheval, s'enfoncèrent dans la campagne, et traversèrent la Vilaine. Ce fut dans ce moment, que nos gens et cent cinquante cavaliers se rendirent à la fausse amnistie.

Pendant ce temps-là, mon père, le brave chevalier Desessarts, un brave cavalier nommé Moulin, qui n'avoit que dix-sept ans, et quel-

ques autres se portèrent du côté des républicains avec une pièce de canon. Ils attendirent les hussards, leur tirèrent un coup à mitraille qui en tua sept ou huit, et les firent ainsi retourner. Nous passâmes le reste du jour tranquillement à Nort.

Le lendemain on alla à Blin. M. de Fleuriot y fut nommé général. Il paroît que M. de Talmont fut blessé de cette préférence, et que cela le décida à quitter l'armée. D'après notre horrible position, le désir de la commander n'étoit qu'un excès de dévouement. Chaque instant la privoit de quelques-uns de ses officiers. M. de Fleuriot fit quelques préparatifs de défense. On mit les pièces en batterie sur la route ; on crénela les murailles. Les troupes légères des Bleus furent repoussées, et on parvint à passer deux jours à Blin. Il falloit pourtant en partir avant l'arrivée de l'armée républicaine. On avoit envie d'aller à Redon : mais on craignoit de s'engager sur la chaussée étroite et fort longue qui y conduit. Cependant les républicains n'y avoient préparé aucun moyen de résistance, mais on l'ignoroit, et c'eût été le meilleur parti. On marcha sur Savenay. Nous partîmes au milieu de la nuit ; une pluie froide tomboit abon-

damment. Rien ne peut exprimer l'idée de notre désespoir et de notre abattement. La faim, la fatigue, le chagrin, nous avoient tout défigurés. Pour se garantir du froid, pour se déguiser, ou pour remplacer les vêtements qu'on avoit usés, chacun étoit couvert de haillons. En se regardant les uns les autres, on avoit peine à se reconnoître sous toutes ces apparences de la plus profonde misère. Je vais en donner une idée.

J'étois vêtue en paysanne. J'avois sur la tête un capuchon de laine violette. J'étois enveloppée dans une vieille couverture de laine, et dans un grand morceau de drap bleu rattaché à mon col par des ficelles. Je portois trois paires de bas en laine jaune, et des pantoufles vertes retenues à mes pieds par de petites cordes. J'étois sans gants. Mon cheval avoit une selle à la hussarde, avec une chabraque de peau de mouton. M. Roger Mouliniers avoit un turban et un doliman qu'il avoit pris au spectacle de la Flèche. Le chevalier de Beauvolliers s'étoit enveloppé d'une robe de procureur, et avoit un chapeau de femme par-dessus un bonnet de laine. M^me^. d'Armaillé et ses enfants s'étoient couverts des lambeaux d'une tenture de damas jaune, etc.

M. de Verteuil avoit été tué au combat, ayant deux cotillons, l'un attaché au col, et l'autre à la ceinture. Il se battoit en cet équipage.

Les républicains suivoient de près l'armée Vendéenne. Je m'arrêtai un instant dans une ferme avec ma mère, pour demander à manger. Nous aperçûmes les hussards ; il fallut rejoindre l'armée au grand galop. On entra à Savenay. Les portes furent fermées, et sur le champ les coups de fusil commencèrent. Cependant le reste de la journée se passa sans que l'attaque devînt sérieuse ; il n'y avoit qu'une avant-garde que nos gens repoussèrent. Nous nous doutâmes que les républicains vouloient engager le combat avec toutes leurs forces, et nous vîmes que notre perte alloit être consommée. Sur les neuf heures du soir, on me fit lever ; je m'étois jetée tout habillée sur un lit. On me mit à cheval sans que je susse pourquoi. J'allois en redescendre, ne sachant pas où je devois aller, lorsque j'entendis la voix de M. de Marigny. Je l'appelai, et lui demandai des nouvelles. Il prit la bride de mon cheval, et sans proférer une parole, il me mena dans un coin de la place. Là, il me dit à voix basse : « C'en est

» fait, nous sommes perdus ; il est impossible » de résister à l'attaque de demain ; dans » douze heures l'armée sera exterminée. J'es- » père mourir en défendant votre drapeau : » tâchez de fuir ; sauvez-vous pendant cette » nuit ; adieu ! adieu ! » Il me quitta brusquement sans attendre ma réponse, et je l'entendis qui encourageoit les soldats et s'efforçoit de les ranimer.

Je retournai auprès de ma mère ; elle étoit avec mon père. M. l'abbé Jagault lui proposoit de prendre pour guide un homme de la ville, qui paroissoit sûr, et qui nous cacheroit chez de bons paysans. Je racontai à ma mère ce que m'avoit dit M. de Marigny ; elle consentit alors à ce qu'on lui proposoit. Mon père, la tête appuyée sur ses mains, ne pouvoit parler. Enfin, il nous engagea à prendre ce parti : « Pour moi, dit-il, mon devoir est » de rester à l'armée tant qu'elle existera ». Il nous confia aux soins de M. Jagault, le conjura de ne point nous abandonner ; seulement il le pria de tâcher de lui faire savoir où nous serions cachés. M. Jagault promit de revenir le lendemain le lui dire. Nous prîmes des habits de paysannes Bretonnes ; nous embrassâmes mon père. Nous ne pouvions

parler; les larmes nous étouffoient. Il me dit seulement: « Ne quitte jamais ta malheureuse » mère ». Ce furent ses dernières paroles.

Nous partîmes vers minuit avec M. l'abbé Jagault et M^lle^. Mamet, femme de chambre de ma mère, qui n'avoit pas voulu se séparer de nous. Nous avions encore environ soixante louis, et des assignats au nom du Roi (1). Nous sortîmes par une petite porte, et nous prîmes le chemin de Guérande. Nous entendions de loin les coups de fusil et le galop des chevaux. A chaque instant, nous tremblions d'être rencontrés par une patrouille. Cependant, nous fîmes un quart de lieue sans trouver personne. Notre conducteur s'arrêtoit à chaque instant, et disoit: Écoutez! écoutez! puis il continuoit, en répétant: On se bat. Cet homme ne vouloit

---

(1) Après le passage de la Loire, entre Varades et Ingrande, j'avois perdu tous mes diamants, mes bijoux et l'argent que je portois dans des boujettes, derrière mon cheval. Uniquement occupée de M. de Lescure, je les oubliai. Je sus que deux de nos domestiques les avoient prises; je n'y pensai plus. Ils nous suivirent un jour, disparurent ensuite. L'un, qui étoit très-fidèle, fut tué, et l'autre a profité du vol.

pas quitter la grande route. Malgré nos instances, il voulut nous faire entrer dans une maison. Ma mère lui donna sa montre pour l'engager à aller plus loin. Il étoit ivre. Enfin, nous le déterminâmes à laisser le chemin ; alors il nous conduisit à travers les champs. A chaque pas nous tombions dans des fossés pleins d'eau. Nous avions des sabots pour la première fois de notre vie, et nous ne pouvions marcher. A trois quarts de lieue de Savenay, il fallut s'arrêter. Nous ne pouvions plus aller, et notre guide tomboit d'ivresse et de sommeil. Nous entrâmes chez des paysans. Le guide s'endormit sur le champ, en nous disant que nous étions bien là. Nous aperçûmes bientôt que nous nous étions fort peu écartés de la grande route. Nos hôtes ne se croyoient pas en sûreté. Ils nous offrirent de nous faire conduire au château de l'Écuraye, dont le maître étoit émigré. Un paysan, régisseur de la terre, y habitoit avec sa famille. On nous dit que c'étoit un brave homme. Une jeune fille nous servit de guide. M^lle^. Mamet resta dans la maison.

Nous partîmes, et à deux heures du matin, nous arrivâmes devant la porte du château. On nous fit attendre. Ma mère me dit : Je

mourrai ici, si l'on ne veut pas nous recevoir. Je me jetai à genoux pour prier Dieu qu'on ne nous refusât pas. Enfin, on nous ouvrit. « Tenez, dit la jeune fille, voilà des brigands » qui se sont sauvés chez nous; mais nous » sommes trop près de la route. — Ah! pau- » vres gens, s'écrièrent le régisseur et sa fem- » me, entrez! tout ce qui est ici est à votre » service ». Ils nous firent chauffer, séchèrent nos habits, qui étoient tout trempés, nous donnèrent à manger. Ils vouloient nous faire coucher; mais nous craignions trop d'être poursuivis.

Ce brave homme se nommoit Ferret. Il étoit ivre de joie d'avoir chez lui des Vendéens. Il nous dit que tout le pays avoit envie de se révolter; que beaucoup de jeunes gens étoient allés à Savenay, avec des fusils, pour se joindre aux Vendéens. Il ne concevoit pas pourquoi nous nous sauvions. Nous n'osâmes pas lui dire que tout étoit perdu. Nous avions peur que cela ne changeât sa bonne volonté; nous dîmes seulement que nous étions malades.

Au bout de quelques moments, nous allâmes nous jeter sur des lits, où la fatigue nous endormit. Sur les huit heures du matin,

le bruit du canon nous réveilla. En même temps, Ferret entra dans la chambre, en criant : « Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qui ar- » rive ? Voilà le canon qui tire sur le chemin » de Guérande, et des gens vêtus de toutes » couleurs qui s'enfuient sur la lande. — Au » nom de Dieu ! sauvez-nous, lui dîmes-nous » sur le champ ; nos gens sont perdus ». C'étoit en effet la déroute des nôtres. Bientôt les Bleus à cheval se dirigèrent vers le château. « Sauvez-vous, dit la Ferret ; mon mari va » vous conduire à une métairie dans les bois ; » vous serez moins en danger qu'ici ». Les hussards frappoient déjà pour entrer dans la cour ; nous sortîmes par une porte dérobée, et en trois quarts d'heure nous arrivâmes à la métairie de Lagrée, dans un lieu fort écarté. « Je vous amène, dit Ferret aux mé- » tayers, de pauvres gens que j'ai sauvés ». Il y avoit là des paysans qui pleuroient notre défaite, et qui avoient déjà pris leurs fusils pour aller joindre les Vendéens. Ils s'apitoyèrent sur notre sort, et nous montrèrent beaucoup de royalisme et de bonté d'ame.

Cependant les hussards se répandoient partout. La métayère décida que pour prévenir tout soupçon, il falloit nous séparer. Elle en-

voya le pauvre M. Jagault travailler avec les hommes. Il étoit malade; et comme il avoit beaucoup marché nuds pieds, ils étoient tout en sang. Elle établit ma mère à tricoter auprès du feu, dans un coin obscur. Elle me conduisit à un moulin à vent isolé de la maison. Elle dit au garçon meunier : « Renaud, » voici une pauvre brigande que je te donne » à garder : si les Bleus viennent, tu diras » qu'elle est venue pour faire moudre son » grain ». Je m'assis sur un sac, et j'y passai quatre heures. A chaque instant j'entendois le bruit des chevaux, les coups de fusil et les cris : Arrêtez les brigands ! tuez ! tuez ! Toute la campagne étoit couverte de fugitifs qu'on massacroit. Les Bleus venoient heurter à la porte du moulin pour demander à boire ou à manger. Renaud répondit qu'il n'avoit rien. Je causai un peu avec cet honnête garçon : il me rassuroit et cherchoit à me consoler. Il me parla beaucoup de notre armée, me demanda qui j'étois. Je lui dis que j'étois la fille d'une petite marchande de Châtillon. Nous n'avions confié notre secret qu'à Ferret. Le soir, Renaud arrêta son moulin et me reconduisit à Lagrée. Je m'y couchai tout habillée avec ma mère.

Cette métairie, comme toutes celles de la Basse Bretagne, est une chaumière basse et obscure, et l'intérieur de toutes les maisons est le même. Au fond est une grande cheminée, où l'on brûle de la tourbe, dont la flamme verdâtre jette un reflet lugubre. Il y a deux ou trois lits très-élevés, garnis de paille, d'un matelas de balle d'avoine, de deux draps courts et étroits, d'une couverture de filasse piquée, et quelquefois de mauvais rideaux verts. Au pied des lits sont des coffres empilés l'un sur l'autre, où les paysans mettent leur grain. L'étable tient à la maison, et n'en est séparée que par une cloison en planches. Le ratelier se trouve en dedans de la chaumière, et les bœufs, pour y manger, passent leur tête par de grands trous pratiqués dans la cloison. Leurs mugissements et le bruit de leurs cornes frappant contre les planches, nous réveilloient toujours en sursaut; nous pensions qu'on venoit nous prendre. Le grenier à foin est toujours au-dessus de la maison. Les soliveaux sont peints en noir. Il n'y a point de fenêtres. Outre la porte d'entrée, il y en a une en face, qui va dans le jardin, et une autre dans l'écurie.

Les pauvres Bretons sont fort sales. Ils fu-

ment du tabac ; ils boivent à la cruche, mangent dans des écuelles, n'ont ni assiettes ni fourchettes. La soupe aux choux fait, avec la bouillie de blé noir au lait aigre, leur unique nourriture. Heureusement leur beurre est fort bon : c'étoit notre ressource.

Le lendemain, il fallut encore nous disperser. La métayère me conduisit, le matin, chez le maire. En revenant, je trouvai deux cavaliers qui passoient au galop. Ils nous firent crier : Vive la république ! D'abord j'eus bien peur ; puis je m'aperçus que c'étoient deux malheureux Vendéens qui cherchoient à se sauver. L'après dîner, on me mena chez le procureur de la commune, et sa femme dit qu'elle alloit m'envoyer garder les moutons avec sa fille. Je craignois que ce ne fût un enfant ; mais un instant après elle vint, et je vis une grande fille de vingt ans, avec un bâton à la main, suivant l'usage de la Bretagne, où les hommes et les femmes ne sortent jamais sans en porter un. « Tiens, Marianne, » voilà la brigande, lui dit Perrine. — Ne » craignez pas, ma mère, répondit-elle, je la » garderai bien ; je périrai plutôt que de la » laisser. S'il n'en vient qu'un, je l'assommerai » avec mon bâton ». Je m'en allai avec la

bonne Marianne, qui depuis nous a toujours montré un grand dévouement.

Le soir, je retournai à Lagrée. Après quelques jours, nous allâmes nous établir tout à fait chez le père de Marianne, procureur de la commune. Il y avoit moins de monde dans sa cabane ; mais il n'étoit pas mieux logé. Nous ne faisions aucune attention à ce malaise. Nous étions devenus comme insensibles, à force de chagrins et de souffrances.

Nous continuâmes à mener la même vie. M. l'abbé Jagault alloit travailler avec les paysans. On l'appeloit Pierrot ; ma mère se nommoit Marion, moi Jeannette. Je gardois habituellement les moutons avec la fidèle Marianne. Nous étions dans une petite paroisse de quatre cents ames, que l'on nomme Prinquiaux. Tous les habitants étoient royalistes et hospitaliers ; aucun n'étoit capable de nous trahir. Les jeunes gens avoient refusé de marcher aux armées : ils se cachoient aussi dans les environs. Les paroisses d'alentour étoient absolument de la même opinion ; mais, à la gauche du grand chemin de Guérande, les paysans étoient républicains. Ceux des nôtres qui y cherchèrent asile, y ont péri. Il en fut de même dans les bourgs, où, en général,

on trouvoit quelques gens très-révolutionnaires.

Peu de jours après nous retrouvâmes Mlle. Mamet. Elle avoit couru de très-grands dangers. Les personnes chez qui nous l'avions laissée, voyant la déroute des Vendéens, n'avoient pas osé la garder. Elle sortit, et se trouva sur le grand chemin, au milieu des fuyards que les Bleus poursuivoient, en leur tirant des coups de fusil. Elle arriva hors d'haleine chez un paysan, en lui criant : Ayez pitié de moi ! Il l'accueillit et la cacha sur le champ dans une niche recouverte de paille, où il mettoit des navets. Les républicains vinrent un instant après. Ils fouillèrent partout. Ils enfoncèrent leurs sabres et leurs baïonnettes dans la paille. Mlle. Mamet en voyoit arriver les pointes jusqu'à elle ; mais elle ne fut point blessée. Elle s'habilla ensuite en Bretonne ; et ce brave homme, qui se nommoit Laurent Cochard, consentit à la garder. Elle passa l'hiver chez lui, dans la paroisse de la Chapelle, et de temps en temps elle venoit nous voir. Elle étoit petite, jeune, et sembloit un enfant, ce qui la mettoit encore plus à l'abri des soupçons.

Quelques jours après, l'autre femme de

chambre de ma mère, Mlle. Carria, restée à Savenay, trouva aussi moyen de nous rejoindre. Elle avoit, dans le dernier moment de la déroute, fui à bride abattue, sans savoir où elle alloit. Elle entendit tuer du monde derrière elle ; et après avoir traversé, par miracle, des villages révolutionnaires, elle arriva chez des paysans royalistes, qui la cachèrent. Peu à peu elle s'étoit rapprochée de nous et nous avoit découvertes.

Elle nous donna quelques détails sur cette malheureuse bataille de Savenay, dont elle avoit été témoin, et qui avoit achevé de détruire notre armée. Elle put nous parler de mon père, qu'elle avoit quitté plusieurs heures après nous. Elle lui avoit entendu dire, avant le combat, que si les Vendéens étoient vaincus, ce qui étoit fort assuré, il se retireroit, avec les officiers, dans la forêt du Gavre, avec les derniers débris de l'armée ; que de là, furtivement ou de vive force, ils repasseroient sur la rive gauche de la Loire ; mais que, dans tous les cas, ils combattroient et périroient jusqu'au dernier. Mon père fit promettre alors à Mlle. Carria de ne le point quitter, de le suivre dans sa retraite après la dispersion de l'armée, afin de pouvoir ensuite

aller nous chercher, pour nous porter de ses nouvelles, ce qui seroit probablement possible à une femme; puis il brûla ses papiers. Faisant ainsi ses dernières dispositions, l'idée de ne plus nous revoir lui faisoit répandre un torrent de larmes. Son parti pris, il retourna sur la place; et pendant toute la nuit, avec M. de Marigny et les autres chefs, il ne cessa d'exhorter les soldats à se battre en désespérés. Tous les blessés qui pouvoient encore se tenir à cheval, prirent des armes. M. de Marigny songea encore à protéger la fuite des femmes et des autres blessés. Il mit en réserve deux pièces de canon, pour pouvoir retarder l'ennemi sur la route de Guérande, après que la ville auroit été emportée.

Au point du jour, les républicains attaquèrent, et le combat s'engagea avec fureur. M. de Marigny, trois fois à la tête des plus braves, se précipita sur les Bleus, tenant mon drapeau, et pleurant de rage. Un enfant de quatorze ans, M. de la Voyerie, ne le quitta pas un instant. Mon père, M. de Lyrot, le chevalier Desessarts, M. de Piron, firent des prodiges de valeur. Enfin, nos gens ne purent se maintenir. Alors M. de Marigny fit placer ses deux canons sur la route de Gué-

rande, et prit quelques mesures pour la retraite. Deux fois il rentra dans la ville, et une troisième fois encore pour y chercher mon père, qu'il ne rencontra pas. MM. de Lyrot et Desessarts avoient été tués. Les républicains avoient vu tomber M. de Piron, qu'ils reconnoissoient bien à son cheval blanc, et qu'ils avoient appris à redouter depuis sa victoire de Coron.

M. de Marigny vit qu'il n'y avoit plus de ressource. « *Femmes*, cria-t-il, tout est perdu! sauvez-vous! » Il arrêta ses canons à un petit bois près de Savenay, et là, recommença un second combat, qui donna aux fugitifs le temps de s'échapper. Un brave canonnier, nommé Chollet, servit sa pièce jusqu'au dernier moment; et enfin, après une heure de résistance, environ deux cents cavaliers purent regagner la forêt du Gavre. Au milieu de cette détresse, M^lle^. Caria n'avoit pu joindre mon père.

Il faut que cette dernière résistance des Vendéens ait été bien héroïque. Long-temps après ce triste moment, j'ai lu dans les gazettes du temps, et avec une sorte d'orgueil, le passage suivant d'une lettre qu'un des généraux républicains écrivoit à M. Merlin de

Thionville, le lendemain du combat de Savenay :

« ..... Je les ai bien vus, bien examinés; j'ai » reconnu ces mêmes figures de Cholet et de » Laval. A leur contenance et à leur mine, » je te jure qu'il ne leur manquoit du soldat » que l'habit. Des troupes qui ont battu de » tels Français, peuvent bien se flatter de vaincre tous les autres peuples. Enfin, je ne sais » si je me trompe, mais cette guerre de brigands et de paysans, sur laquelle on a jeté » tant de ridicule, que l'on affectoit de regarder comme méprisable, m'a toujours paru, » pour la république, la grande partie, et il » me semble à présent, qu'avec les autres » ennemis nous ne ferons que peloter ».

CHAPITRE XX.

Hospitalité courageuse des Bretons. Hiver de 1793 et 1794.

Nous vivions dans des alarmes continuelles. Chaque jour les Bleus faisoient des visites et des recherches dans la paroisse et dans les lieux circonvoisins. Les fugitifs et les habitants du pays étoient absolument livrés à la cruauté et à la fantaisie du moindre soldat. Quand un paysan déplaisoit à un Bleu, qu'il lui refusoit quelque chose, ou qu'il fuyoit devant lui au lieu de lui répondre, le soldat lui tiroit un coup de fusil, alloit lui couper les oreilles, et les rapportoit à ses supérieurs, en disant que c'étoient celles d'un brigand, et ils lui donnoient des louanges ou même des récompenses. Un détachement surprit un jour les habitants de Prinquiaux à genoux dans l'église; il fit une décharge sur eux : heureusement il n'y eut qu'un homme tué.

Mais rien ne décourageoit la généreuse hospitalité des Bretons. L'habitude qu'ils avoient

de cacher les prêtres et les jeunes gens réquisitionnaires, les avoit rendus industrieux, et ils avoient beaucoup d'adresse et de sang froid pour dérober les fugitifs aux recherches des républicains. Plusieurs ont été fusillés pour avoir donné ainsi asile aux Vendéens. Le dévouement des autres n'en étoit pas diminué : hommes, femmes, enfants, avoient pour nous la bonté et la précaution les plus actives. Une pauvre petite fille sourde et muette avoit compris les dangers des fugitifs, et alloit sans cesse les avertir, par ses gestes, du péril qu'ils couroient. Les menaces de la mort, l'argent, rien n'ébranloit la discrétion des plus jeunes enfants. Les chiens mêmes avoient pris en aversion les soldats qui les battoient toujours. Ils annonçoient leur approche en aboyant, et ont sauvé ainsi bien du monde. Au contraire, ils ne faisoient jamais de bruit quand ils voyoient les pauvres brigands. Leurs maîtres leur avoient appris à ne pas les déceler. Il n'y avoit pas une chaumière où un fugitif ne pût à toute heure se présenter avec confiance. Si on ne pouvoit le cacher, on lui donnoit du moins à manger, et on le guidoit dans sa marche. Aucun de ces services ne s'achetoit à prix d'argent. Les bonnes gens étoient même offensées quand on leur

en offroit. Je passerai sous silence une partie des circonstances de notre vie, étant cachées, pour raconter seulement les principales.

Vers le premier Janvier, nous eûmes une grande frayeur. Trois hommes armés vinrent demander Marion et Jeannette. C'étoit un Vendéen et deux Bretons, qui venoient nous proposer de passer la Loire. Il y avoit tant de risques à courir, et une telle incertitude sur ce qui se passoit de l'autre côté, que nous refusâmes. Le Vendéen réussit cependant; après mille périls, il parvint à l'armée de M. de Charrette.

M. Destouches, ancien chef d'escadre, qui avoit suivi l'armée, étoit caché près de nous. C'étoit un respectable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans; il devint malade d'une manière désespérée. M. l'abbé Jagault adoucit ses derniers moments, en le faisant administrer par un prêtre qu'il alla chercher dans quelque cache. M. Destouches avoit un fidèle domestique : il lui laissa beaucoup d'argent, et lui confia cent louis d'or pour remettre à son fils qui étoit émigré. Le domestique ne savoit que faire de ce dépôt; il vouloit repasser la Loire. Nous lui offrîmes de prendre les cent louis, et de nous charger de les rendre à M.

Destouches le fils. Nous écrivîmes notre reconnoissance sur une feuille de plomb qu'on enterra devant témoins. Le domestique trouva moyen d'aller joindre M. de Charrette ; il périt les armes à la main un an après. J'ai eu depuis le plaisir de retrouver M. Destouches, et de lui remettre ce que je lui devois.

M. Jagault étoit toujours souffrant. Il étoit plus difficile de cacher les hommes que les femmes : souvent il lui falloit coucher dehors. Ses habits de paysan le déguisoient mal ; il craignoit d'être reconnu et de nous perdre. Il prit enfin le parti d'essayer de pénétrer à Nantes, où l'on disoit qu'il étoit possible de se cacher, malgré l'affreuse terreur qui y régnoit. On fit partir dix charrettes de réquisitions, de Prinquiaux pour Nantes. Il eut le courage de se mettre dans le convoi sans passe-port ; il conduisoit les bœufs de la Ferret, qui se mit bravement dans la charrette, et qui le faisoit passer pour un métayer. Il entra dans la ville, et eut grand'peine à trouver un asile. Cependant M^me^. Delaville-Guevray parvint à lui en trouver un, et depuis il a toujours échappé aux recherches.

Nous continuâmes à habiter Prinquiaux, sans changer notre manière de vivre. J'étois

toujours abattue par la souffrance et la douleur. Toutes mes facultés étoient comme engourdies. Ma mère veilloit sur moi avec une tendresse vigilante, et n'avoit pas une autre pensée. Ses soins et sa prudence écartoient de moi les dangers que j'aurois été incapable d'éviter : sa force d'ame et sa présence d'esprit m'ont vingt fois sauvé la vie.

Nous étions habituellement chez le procureur de la commune Billy. Quelquefois nous délogions, à cause des alarmes où nous jetoient les recherches des républicains. Nous étions fort malheureuses par ces inquiétudes continuelles. Nous n'osions ni nous déshabiller pour dormir, ni nous asseoir pour manger : c'étoit une bien petite privation, car nos repas étoient d'une grande frugalité. Nous tâchions d'éviter un peu la saleté de ces bons Bretons, en vivant d'œufs, de beurre et de légumes. Nous en achetions quelquefois à un jardinier des environs. Il nous croyoit si pauvres, que non-seulement il ne voulut pas d'argent la première fois, mais qu'il offrit à ma mère une aumône d'un écu. Un prêtre voulut aussi lui donner un jour douze francs, tant nous avions l'air souffrantes et misérables. J'étois dans un tel état de marasme et d'abatte-

ment, que je m'endormois sans cesse; mais ma mère sentoit toutes ces choses plus vivement. Il ne se passoit pas deux jours sans que nous eussions quelque alerte. On nous cachoit dans les champs, dans les greniers, jusqu'à ce que les Bleus fussent repartis. Notre bon procureur de la commune mourut pendant que nous étions chez lui, en nous recommandant à ses enfants. J'avois grande envie de savoir des nouvelles de ma fille. Je déterminai Laurent Cochard, l'hôte de M^lle^. Mamet, à aller auprès d'Ancenis, à l'endroit où je l'avois déposée. Nous espérions que mon père y auroit peut-être envoyé depuis la déroute. Cochard revint, et m'apprit que ma pauvre enfant étoit morte six jours après notre départ d'Ancenis, malgré les soins des bonnes gens à qui je l'avois confiée. Je pleurai beaucoup en apprenant cette nouvelle: j'étois loin cependant de regarder la vie comme un bonheur.

M. de Marigny avoit pris sous sa protection à l'armée, une petite demoiselle de Rechignevoisin, dont la mère étoit morte pendant l'expédition d'Outre-Loire. Il servoit de père à cet enfant abandonné, et ne la quittoit presque jamais. La nuit, il l'enveloppoit dans

son manteau et la faisoit coucher sur l'affût d'un canon. Après le désastre de Savenay, M. de Marigny entra chez un homme de la paroisse de Donges. Il le chargea de cacher et de soigner M^lle^. de Rechignevoisin. Il lui donna de l'argent, et lui annonça que s'il arrivoit malheur à cette jeune personne, il reviendroit le tuer. Cet homme étoit un républicain dont le fils étoit soldat. Soit crainte des menaces de M. de Marigny, soit plutôt humanité, il tint parole; et si bien, que son fils étant arrivé dans la maison peu de moments après, avec un détachement de ses camarades, le père lui prit la main en lui disant : Ta sœur est malade; elle est couchée là. Le fils comprit qu'il y avoit du mystère, et M^lle^. de Rechignevoisin fut sauvée. Cependant cet homme ne voulut pas la garder plus long-temps; il l'envoya à Prinquiaux, en lui disant de frapper où elle voudroit, que toute la paroisse étoit aristocrate. Elle nous y retrouva; elle prit le nom de Rosette, et se mit aussi à garder les moutons. Nous l'évitions, parce que son âge et sa bravoure la rendoient fort imprudente.

M. de Marigny tint parole : au bout de deux mois, il arriva chez l'homme de Donges pour

lui demander des nouvelles de sa pupille. Quand il sut qu'elle étoit à Prinquiaux, il y vint. Nous eûmes la consolation de le voir et de causer pendant deux heures avec lui. Il n'avoit pas quitté les environs de Nantes, bien qu'il fût connu dans le pays, et que sa grande taille et sa tournure fussent très-remarquables. Il alloit partout audacieusement; il savoit parler les patois de tous les villages; il prenoit le costume et les outils de toutes les professions. Le jour où il vint à Prinquiaux, il étoit travesti en marchand de volailles. Son courage, son sang froid, sa force physique, le tiroient de tous les dangers. Il entroit souvent à Nantes; il alloit à Savenay, à Pont-Château, à Donges. Il avoit tout préparé pour faire révolter le pays : il avoit reconnu la force des postes républicains; tout son plan étoit réglé. Nous ne le détournâmes pas de son projet. Un coup de désespoir, quel qu'il fût, nous sembloit raisonnable : aucune circonstance ne pouvoit ajouter aux malheurs des Vendéens. M. de Marigny ne put rien nous apprendre sur le sort de mon père. Nous sûmes par lui des détails sur les noyades de Nantes, où l'on faisoit également périr ceux qui étoient pris ou qui s'étoient rendus à l'am-

nistie prétendue. Notre fidèle Bontemps et Herlobig, autre domestique à nous, avoient été noyés, attachés ensemble; mais au moment où on les jetoit, ils s'étoient cramponnés à deux soldats Bleus, et les avoient entraînés avec eux.

L'entreprise de M. de Marigny n'eut aucun succès. Il avoit voulu surprendre Savenay pendant la nuit. Six cents paysans Bretons vinrent auprès du rendez-vous, mais l'un après l'autre; et par un malentendu, ils se dispersèrent sans s'être réunis. Les Bretons n'ont pas un caractère qui puisse se prêter à une guerre pareille à celle que nous avions faite. Ils sont fort dévoués et d'un grand courage; mais ils ont peu d'ardeur à se décider. Ils vivent plus isolés les uns des autres que les Poitevins; ils obéissent bien plus difficilement encore à des chefs. Chacun veut faire sa propre volonté, soigner ses petits intérêts comme il l'entend. Ils sont aussi bien plus casaniers que nos Vendéens; ils ne veulent pas s'éloigner de leur manoir. La crainte des incendies et du pillage les retient beaucoup. Ce sont ces diversités de mœurs, qui ont donné à la guerre de Bretagne un caractère tout différent de celui qui a distingué l'insurrection du Poitou.

La tentative de M. de Marigny rendit plus actives les recherches et la surveillance des républicains, surtout à Prinquiaux, où le maire avoit été le plus ardent à prêcher la révolte. Il nous fallut quitter cette paroisse. Nous passâmes dans celle de Pont-Château, au hameau de la Minaye, chez Julien Riallo. Nous y trouvâmes Rosette qui s'y étoit aussi réfugiée. Nous étions couchées dans le grenier, lorsque les chiens se mirent à aboyer. Julien entrouvrit sa porte, et vit les Bleus qui traversoient le village pour visiter une maison qui leur étoit dénoncée. Il nous appela, et nous dit qu'il y avoit trop de monde chez lui, que cela donneroit des soupçons, et qu'il falloit nous sauver. Nous sortîmes avec Rosette, et il nous conduisit dans un petit bois du château de Besnet. Là, ma mère dit à Rosette, qu'il étoit nécessaire de se séparer, et que si elle vouloit rester à la Minaye, nous allions retourner à Prinquiaux. Elle préféra s'en aller. Julien la reconduisit. Nous restâmes dans le bois. Je mis ma tête sur les genoux de ma mère, et je m'endormis suivant ma coutume.

Les Bleus passèrent la nuit à fouiller le village. Ils y trouvèrent trois Vendéens, entre

autres un déserteur Allemand blessé, qui devint dénonciateur. J'avois voulu aller le panser, ce que ma mère avoit empêché, de peur que cet homme ne nous trahît. C'est ainsi que dans mille occasions, ma mère, par sa sagesse, m'a sauvé la vie. Elle ne pensoit qu'à ma conservation, y réfléchissoit sans cesse, tandis que j'en étois incapable. Quand le jour parut, les soldats étoient encore à la Minaye, furieux de n'avoir pu saisir un prêtre qui avoit eu le temps de se sauver. Notre cache n'étoit pas à deux cents pas du hameau. Il n'y avoit pas de feuilles; le bois étoit peu fourré. Julien vint nous voir. Ma mère lui dit : « La place est trop dangereuse, conduisez-nous plus loin ». Il ne le voulut pas; il allégua ses six enfants qui n'avoient que lui pour ressource. « Hé bien ! ma fille, dit ma » mère; à la garde de Dieu ». Elle fit un bouquet de jonquilles sauvages, le mit à mon corset. « Tiens, dit-elle, ce sera un jour de » fête; j'ai idée que la Providence nous sauvera aujourd'hui ». L'impression que me firent ces jonquilles, me fait encore tressaillir chaque fois que j'en vois. Nous reprîmes courage, et nous nous mîmes à marcher à travers les champs, fuyant les chemins battus, tra-

versant les haies d'épines et les fossés pleins d'eau. Nous entendions les cris des Bleus et les coups de fusil. On fouilloit le bois que nous venions de quitter. Quand nos forces furent épuisées, nous nous arrêtâmes dans un champ d'ajoncs. Nous nous assîmes dos à dos pour nous soutenir. Nous restâmes là plusieurs heures, sans savoir que devenir, mourant de faim et de froid. Enfin, nous vîmes paroître Marianne. Elle avoit su ce qui se passoit à la Minaye ; elle y avoit couru, et après avoir parlé à Julien, elle avoit suivi notre trace. Elle nous ramena chez elle ; nous en étions assez loin. En y arrivant, je me jetai sur un lit où je m'endormis, et dans ce moment il parut dans le village deux cents volontaires. Ma mère n'eut que le temps de s'écrier : Sauvez ma fille, dites que c'est la vôtre ! et sortit dans le jardin, croyant bien y être prise. Les Bleus heureusement n'eurent pas l'idée de fouiller; ils faisoient une promenade. Quelques-uns burent du lait, et tous s'en furent sans que je me fusse réveillée.

Quelques jours après, M. de Marigny vint nous dire adieu. Voyant qu'il ne pouvoit soulever le pays, il s'étoit déterminé à passer la Loire.

Nos dangers croissoient chaque jour. L'Allemand qu'on avoit pris à la Minaye, avoit, pour se sauver, dénoncé tous les réfugiés dont il savoit la retraite : heureusement qu'il ignoroit qui nous étions. Il dit que la fille de M. de Marigny étoit cachée à Prinquiaux. On y fit beaucoup de recherches ; mais Rosette étoit si petite et si brave, que jamais elle n'inspiroit de soupçons aux Bleus, même quand ils la rencontroient. Un jour ils voulurent tuer son chien ; elle se mit entre eux et lui, et le défendit.

Cependant elle prit, quelques jours après, le parti de passer la Loire avec quelques réfugiés qui s'étoient concertés pour cette périlleuse tentative. C'étoit M. d'Argens, médecin de M. de Charrette, sa femme, ses filles et trois soldats. J'avois grande envie de m'associer à eux ; mais ma mère s'y refusa. En effet, j'étois trop foible et trop malade pour supporter tant de fatigue. Ils partirent, passèrent la Loire ; mais arrivés sur l'autre bord, les soldats de M. de Charrette les prirent pour des espions : ils fusillèrent les trois paysans. M. d'Argens fut épargné, grâce à son âge, aux larmes et aux supplications de sa famille, et on le conduisit vers M. de Char-

rette. Ce genre de méprise étoit encore un des dangers qui menaçoient les Vendéens fugitifs. On croit que c'est ainsi qu'ont péri les deux jeunes MM. Duchaffault, qui s'étoient beaucoup distingués dans notre armée.

Cependant j'avançois dans ma grossesse. Nous étions un peu plus tranquilles. Les Bleus avoient mis garnison dans toutes les paroisses, et cette précaution qu'ils croyoient plus sûre, avoit été au contraire un changement heureux pour nous. Les soldats républicains restoient dans leurs logements, sans s'imaginer qu'on pût se cacher tout auprès d'eux. D'ailleurs, étant ainsi dispersés, et établis dans les maisons, ils étoient moins turbulents et moins féroces. Les Bretons les adoucissoient en buvant avec eux. Pierre Riallo, secrétaire de la commune, frère de Julien, étoit surtout devenu leur meilleur ami. Tous les jours régulièrement il alloit dîner avec les Bleus. Il les faisoit parler, et savoit d'avance toutes leurs démarches, sans que jamais, dans son ivresse, rien lui échappât qui pût les instruire. Lui, les autres municipaux, leur servoient de guides dans leurs patrouilles, et les conduisoient toujours loin des réfugiés.

Malgré cette légère amélioration de notre

sort, ma mère voulut, pour plus de précautions, user d'une ressource fort singulière. Deux paysannes Vendéennes avoient épousé des Bretons, et depuis ce temps-là on ne les inquiétoit plus. Ma mère qui cherchoit à m'assurer un repos complet pendant mes couches, ne trouva pas de meilleur moyen. Elle jeta les yeux sur Pierre Riallo : c'étoit un vieux homme veuf, qui avoit cinq enfants. Mais il falloit avoir un acte de naissance. La Ferret avoit une sœur qui étoit allée autrefois s'établir de l'autre côté de la Loire avec sa fille. On envoya Riallo chercher les actes de naissance dans le pays de la Ferret, auprès de la Roche-Bernard. Tout alloit s'arranger. L'officier municipal étoit prévenu, et nous avoit promis de déchirer la feuille du registre quand nous le voudrions. On devoit prier les Bleus au repas de la noce : mais l'exécution de ce projet fut suspendue par des alarmes très-vives qu'on nous donna. On nous dit que nous avions été dénoncées, et que nous étions particulièrement recherchées. Nous changeâmes de demeure, et même nous nous séparâmes. Ma mère alla se réfugier chez Laurent Cochard, avec M^lle^. Mamet, et on me conduisit chez un charron nommé Cyprien,

dans le hameau du Bois-Divet, paroisse de Besnet. Le lendemain, comme j'étois sur un lit, un patriote de Donges vint frapper à la porte; Cyprien me dit de sortir par celle du jardin. Je ne me levai pas assez vîte. Le patriote entra. Je restai immobile, assise sur mes talons au pied du lit, derrière les rideaux à moitié ouverts. Je passai ainsi une demi-heure sans oser respirer. Une sueur froide m'inondoit, et je souffrois bien cruellement. Cyprien, qui ne s'en doutoit pas, prolongeoit sa conversation. Ma mère vint me rejoindre deux jours après.

Le 19 Avril, on vint nous avertir que les Bleus alloient faire la fouille au Bois-Divet. Cyprien nous conduisit aussitôt au hameau de la Bournelière, paroisse de Prinquiaux, chez Gouret, son beau-père, officier municipal. Je pouvois à peine marcher; j'étois bien près de mes couches. En arrivant, Gouret nous dit que l'on feroit aussi la fouille dans toute la paroisse de Prinquiaux, pendant la nuit. Il nous conseilla d'aller chez Laurent Cochard. Il falloit faire une lieue; cela m'étoit impossible. Nous prîmes le parti de coucher dehors. Gouret nous conduisit dans un champ de blé, et nous quitta en pleurant,

Nous nous mîmes dans un sillon. Il pleuvoit ; cependant je m'endormis. Ma mère se réveilla vers une heure du matin. Elle entendit la patrouille des Bleus passer dans un sentier à cinquante pas de nous. S'ils avoient eu un chien, comme cela leur arrivoit quelquefois, nous étions perdues.

Gouret vint nous chercher à deux heures du matin, et nous ramena chez lui. Je commençois à sentir de vives douleurs. Je ne me croyois pas à terme, et surtout je ne voulois pas qu'on allât avertir la sage-femme. Elle étoit bavarde, ce qui faisoit qu'on s'en défioit. Il n'y avoit personne dans le hameau, qui pût me secourir. Gouret avoit deux filles qui n'étoient point mariées. Enfin, vers les neuf heures, les douleurs devinrent si violentes, qu'il n'y eut plus de doute. Ma mère sortit en criant : Au secours ! et tomba sans connoissance dans un champ. Les filles de Gouret étoient auprès de moi, pleurant, et ne sachant que faire. Pour moi, je souffrois avec courage et résignation. La vie m'étoit à charge. Je ne demandois pas mieux que de mourir. Enfin, j'accouchai d'une fille, sans aucun secours, et un instant après, d'une seconde. Une femme mariée, qu'on étoit allé

chercher dans un autre village, arriva pendant ce temps-là, et prit soin des enfants et de moi. La sage-femme vint comme on n'avoit plus besoin d'elle.

Je n'avois fait aucun préparatif; je me croyois encore un peu plus loin de mon terme. On habilla mes petites avec quelques haillons. Je voulois les nourrir. Ma mère me représenta que ce projet n'étoit pas raisonnable. Nous ne savions où trouver des nourrices. On s'avisa d'une vieille femme du Bois-Divet. On porta successivement l'autre enfant chez deux ou trois femmes, qui refusèrent ou ne convenoient pas. Enfin, une cousine de Marianne, Marie Mœnard, femme Morand, s'en chargea. Trois jours après, un prêtre vint baptiser mes enfants dans ma chambre. Je les nommai Joséphine et Louise. Nous prîmes quatre témoins. On écrivit les actes de baptême sur des assiettes d'étain avec un clou; puis on enterra les assiettes. Je me trouvai heureuse que tout pût se passer ainsi, et qu'il restât quelque trace du sort et du vrai nom de ces malheureux enfants.

Je me rétablis assez promptement. La vie active de paysanne, que j'avois menée si entièrement, fit que je ne fus guère plus ma-

fade que ne le sont ces pauvres gens en pareille occasion.

Nous passâmes un mois fort tranquillement. La cabane que nous habitions étoit censée abandonnée; les Bleus n'y venoient pas. On s'aperçut, après quelques jours, que la petite Joséphine avoit le poignet démis. Cela me fit une grande peine, et je résolus, quand elle seroit plus grande, de m'en aller, en mendiant mon pain, la porter à mon col jusqu'à Barèges. Ce projet ne me paroissoit pas du tout extraordinaire. Je n'avois ni espoir ni idée de l'avenir. Je ne savois rien de ce qui se passoit au monde. Je me voyois proscrite et misérable, et j'avois l'ame trop abattue pour songer que ma position pourroit changer. Mais la pauvre enfant mourut douze jours après sa naissance. On m'apprit cette nouvelle sans préparation, à la façon des paysans. La fille de Couret, en entrant dans la chambre, me cria : Votre fille du Bois-Divet est morte. Je répondis : Elle est plus heureuse que moi; et cependant je me mis à pleurer.

CHAPITRE XXI.

Séjour au château du Dréneuf.

Pendant mes couches, ma mère reçut une lettre anonyme. On témoignoit un grand désir de nous être utile, et on nous offroit un meilleur asile. Elle espéra que cette lettre venoit de quelque ami qui nous cherchoit, peut-être de personnes qui pouvoient avoir donné refuge à mon père. Elle répondit en témoignant de la reconnoissance. Dans une seconde lettre, on offrit de venir nous chercher. Ma mère accepta; et le 10 Mai, nous vîmes arriver une jeune demoiselle de vingt-trois ans; elle se nommoit Félicité des Ressources. C'étoit la cinquième fille d'un vieux habitant du bourg de Guinrouet, à cinq lieues de Prinquiaux. Sa famille étoit ruinée et fort estimable. Félicité s'étoit prise d'affection pour le sort des pauvres Vendéens, et ne s'occupoit qu'à leur rendre service, presque toujours à l'insu de ses parents, qui étoient fort craintifs. Elle avoit entendu parler de nous

à beaucoup de brigands qu'elle avoit secourus, et depuis, elle n'avoit pas eu de cesse qu'elle n'eût appris où nous étions : mais elle avoit tardé à réussir, parce qu'il falloit mettre beaucoup de prudence dans ses recherches, de peur de nous compromettre. Enfin, une vieille fille, de la paroisse de Cambon, étoit parvenue à nous découvrir. Elle avoit fait passer les lettres de M^lle^. Félicité, et lui avoit servi de guide pour venir jusqu'à nous.

Elle nous offrit un asile chez M^me^. Dumoustiers, une de ses amies, qui habitoit la paroisse de Feygréac. Elle nous fit un grand éloge de cette personne, et nous assura qu'elle seroit dévouée complètement à notre salut. Nous prîmes confiance dans ce que nous disoit M^lle^. des Ressources. Elle avoit un air d'affection et de sincérité qui nous toucha. Il y avoit long-temps que nous étions dans Prinquiaux, nous nous y trouvions trop connues; et puis, c'étoit une grande privation pour nous de n'avoir aucune notion de ce qui se passoit en France, et de vivre absolument dans la même ignorance que les paysans Bretons. Nous acceptâmes; mais nos bons hôtes ne vouloient pas nous laisser partir. Ils dirent à ma mère

qu'il y avoit cent cinquante Bleus en garnison à Guinrouet, et que les officiers logeoient chez M. des Ressources ; qu'on vouloit nous livrer. Félicité devina ce qu'on disoit à ma mère ; elle se mit à pleurer. Elle convint qu'il y avoit des officiers logés chez son père ; mais elle assura que toutes ses mesures étoient prises, pour que cette circonstance ne nuisît pas à notre sûreté. Ses larmes, l'heureuse expression de sa figure, nous déterminèrent. D'ailleurs, M^me^. Dumoustiers étoit bien connue dans le pays pour une personne respectable, et la vieille fille de Cambon incapable d'une mauvaise action. Enfin, il étoit clair que M^lle^. des Ressources pouvoit, si elle l'avoit voulu, nous faire prendre depuis long-temps, puisqu'elle connoissoit notre asile.

La municipalité de Prinquiaux nous donna des passe-ports sous les noms de Jeanne et Marie Jagu. Nous étions munies de nos actes de naissance de la Roche-Bernard, et la Ferret nous promit de nous réclamer, si nous étions arrêtées. Nous partîmes. M^lle^. des Ressources étoit à cheval ; ma mère et moi, vêtues toujours en pauvres paysannes, nous étions toutes deux sur un cheval sans selle ; la fille de Cambon étoit à pied, et Pierre

Riallo nous conduisoit. Je me détournai pour aller embrasser ma fille chez sa nourrice. Nous fîmes d'abord une lieue sans aucune inquiétude ; mais en approchant d'un village de la paroisse de Cambon, nous aperçûmes dix Bleus dans un chemin creux. Nous continuâmes. Ils se rangèrent pour nous voir passer. M^lle^. des Ressources leva son voile. Riallo salua les soldats, et ma mère fit un signe de connoissance à deux paysannes qui étoient dans le chemin. Les Bleus ne se doutèrent de rien.

A peine étions-nous échappées à ce danger, qu'un petit garçon de douze ans, neveu de la vieille fille de Cambon, passa auprès de nous sans s'arrêter, en nous disant que les Bleus faisoient la fouille dans le village que nous allions traverser. Félicité se retourna, et regarda ma mère d'un air troublé. « Allons, Made» moiselle, dit ma mère, il faut avancer; » nous sommes perdues, si nous revenons sur » nos pas ». En effet, les autres soldats auroient bien vu alors que nous étions des fugitives. Nous renvoyâmes Riallo, qu'il étoit inutile d'exposer, d'autant que nos passeports étoient de lui. Cet excellent homme nous quitta en pleurant. Il ôta de son doigt

une bague d'argent comme en portent les paysannes Bretonnes, et me la donna. Jamais je n'ai cessé de la porter depuis.

Nous avançâmes. Félicité chantoit pour se donner de l'assurance. Une sentinelle étoit à l'entrée du village. Félicité lui dit : « Voilà » un beau temps pour faire la fouille. — Oui, » citoyenne », répondit cet homme; et nous passâmes. Les Bleus étoient répandus dans les maisons. Nous traversâmes le village sans mésaventure. A une lieue de Guinrouet, nous trouvâmes un officier républicain qui étoit venu au-devant de Félicité, dont il étoit très-amoureux. Elle nous en avoit prévenu; cependant cette rencontre me fit grand'peur. Je pâlis; mais Félicité n'oublia rien pour me rassurer. Nous mîmes pied à terre. « Hé bien! » Mademoiselle, dit cet officier; me voilà sans » armes, puisque vous m'avez ordonné de » ne pas prendre même une épée, quand je » me promène avec vous. Quelque jour les » brigands m'assassineront, et cela vous sera » bien égal. — Vous savez bien, répondit-» elle; que les brigands sont mes amis; je vous » sauverai. — J'ai grand'peur, continua-t-il, » de me trouver ici entre quatre brigandes. — » Non, dit-elle, mais avec quatre aristocra-

» tes ». Il étoit si amoureux, qu'il faisoit semblant de ne pas entendre. Félicité me voyant fatiguée, me dit un peu imprudemment : « Marie, (car par nos actes de naissance je » m'appelois alors Marie), prenez le bras du » citoyen ». Depuis que je me cachois, je m'efforçois de donner à mes mains une couleur moins blanche, de peur qu'elles ne me fissent reconnoître : je les frottois souvent avec de la terre ; et quelques jours auparavant, pour mieux réussir, j'avois essayé d'une teinture qui les avoit noircies d'une façon bizarre, plus capable de me trahir que leur couleur naturelle. Je me gardai donc bien d'accepter le bras de l'officier, et je remerciai en patois. Il me fixa, et ne dit rien. L'instant d'après, il fut prendre la bride du cheval de ma mère, la fixa, et revint à Félicité, disant : Voilà un mauvais cheval. Il est probable qu'il soupçonna que nous n'étions pas des paysannes, mais à cause d'elle, il n'osa rien dire, quoique très-mauvais. Nous quittâmes Félicité, et la fille de Cambon nous conduisit dans la maison d'un paysan qui nous attendoit à Guinrouet. On venoit dès ce soir même, de placer quatre dragons chez lui. Ma mère, qui croyoit être parfai-

tement déguisée, vouloit audacieusement souper avec eux. J'eus moins d'assurance, et l'on nous plaça dans une chambre, séparée de la leur par une mauvaise cloison sans porte. On leur dit qu'il venoit d'arriver deux cousines de la maison. Ils demandèrent si elles étoient jolies, et montrèrent quelque envie de les voir. On répondit que nous étions fatiguées et malades, mais qu'ils nous verroient au déjeûner; et moyennant du vin, ils n'y pensèrent plus.

Le lendemain, Félicité et une de ses sœurs nous apportèrent leurs propres habillements, qui, trop longs ou trop courts, nous rendoient tout à fait ridicules. Nous sortîmes ensuite de la maison, pendant que les dragons pansoient leurs chevaux, pour nous rendre chez M^me^. Dumoustiers. Félicité resta à cause de ses parents; sa sœur devoit nous servir de guide. Nous avions un petit cheval pour nous trois.

M^me^. Dumoustiers habitoit à trois lieues de Guinrouet, dans le château du Dréneuf, dont elle étoit fermière. Elle nous reçut à bras ouverts. C'étoit une femme de quarante ans, d'une figure douce et délicate; elle avoit un air de foiblesse qui cachoit une ame forte

et passionnée. Son opinion, ou plutôt son affection pour la cause que nous avions défendue, étoit exaltée; et ce sentiment, joint à une grande bonté naturelle, lui avoit inspiré une ardeur et un courage sans bornes pour secourir les Vendéens. Elle étoit pauvre, mais d'un désintéressement élevé. Toute sa fortune consistoit dans cette ferme de la petite terre du Dréneuf, dont le maître étoit émigré. Le château étoit fort vilain et mal commode; mais il étoit entouré de grandes avenues et de bois magnifiques.

Mme. Dumoustiers étoit veuve. Elle avoit trois fils qui ne s'entretenoient que de l'espoir de se jeter dans quelque troupe d'insurgés, et d'y combattre avec honneur. Leur mère les approuvoit. Elle avoit aussi une fille de quinze ans, parfaitement belle, aujourd'hui Mme. Coué.

Quand nous arrivâmes au Dréneuf, plusieurs personnes y étoient déjà cachées, un prêtre, un enfant Vendéen et trois déserteurs. Beaucoup d'autres étoient réfugiés dans les bois aux environs; et les enfants de Mme. Dumoustiers passoient leur vie à leur porter des secours. La charmante Marie-Louise étoit surtout d'un courage merveilleux dans ce charitable emploi.

Mme. Dumoustiers nous raconta que le curé de St. Laud avoit été pendant quelque temps caché chez elle, après avoir miraculeusement échappé aux Bleus, en tournant autour d'un rocher, dont un soldat faisoit aussi le tour. Il avoit voulu essayer de faire soulever les Bretons, et même il avoit composé, dans cette intention, un discours bien énergique et bien touchant que Mme. Dumoustiers avoit gardé; mais voyant que ce projet ne réussissoit pas, il étoit parti pour repasser la Loire, avec les braves MM. Cadi.

Mme. Dumoustiers vit que nous ignorions toute espèce de nouvelles. Elle en savoit de bien tristes pour nous, qu'elle nous cacha avec soin. Elle ne nous laissa lire aucune gazette. Nous ne savions même rien de l'affreuse terreur qui régnoit dans toute la France. Nous pensions que tant d'horreurs n'avoient lieu qu'en Bretagne et en Poitou, à cause de la guerre civile.

Le Dréneuf est situé dans la paroisse de Feygréac, qui est fort étendue et renferme bien trois mille ames. Il n'y avoit cependant pas, parmi tant de gens, un seul individu qui fût douteux et dont nous eussions à nous méfier. Quelque temps avant notre

arrivée, il y en eut une preuve bien étonnante.

Une fouille fut ordonnée dans toute la paroisse; et pour que personne ne pût échapper, les soldats avoient ordre d'arrêter tous les hommes indistinctement, et de les enfermer dans l'église. Heureusement on fut prévenu à temps : tous les Vendéens et les requis purent se sauver. Cependant le vieux M. Desessarts, qui étoit à faire sa prière dans une petite chapelle, ne fut pas prévenu. On le prit, et il avoua sur le champ qui il étoit. Je ne sais par quel accident M. Dumagny fut aussi arrêté; mais il étoit bien déguisé. On ne l'interrogea pas, et on l'emmena avec les autres dans l'église. Quand tous les habitants y furent rassemblés, le commandant des Bleus se fit apporter le registre, et fit faire l'appel, ordonnant à chacun de se présenter quand on liroit son nom. M. Dumagny se crut perdu; il voulut essayer de sortir. Joseph, le fils aîné de M^me^. Dumoustiers, le retint; et dès qu'on prononça le nom d'un habitant absent, il poussa M. Dumagny en avant, lui disant : Es-tu sourd ? on t'appelle. Le général lui voyant un air décontenancé, dit à la municipalité et à toute l'assemblée : Est-ce bien le même qui

est inscrit? Tous répondirent oui. Le moindre signe de doute d'un paysan l'eût perdu; et M. Dumagny fut ainsi sauvé. M. Desessarts fut fusillé. C'est la seule personne cachée qui ait péri à Feygréac; cependant il y en avoit habituellement quatre cents dans la paroisse. L'accord de ces braves gens étoit si complet, que le vicaire ne s'est jamais éloigné. Il ne s'est pas passé de jour sans qu'il ne célébrât la messe, tantôt dans un lieu, tantôt dans l'autre. Il administroit les mourants; et tout résigné qu'il étoit au martyre où il s'exposoit chaque jour, il ne lui est rien arrivé.

M^me^. Dumoustiers étoit parfaitement aimable; elle cherchoit tous les moyens de nous distraire et de nous consoler. Les visites des Bleus nous donnoient moins d'inquiétude. Dès qu'on les voyoit arriver, les enfants de M^me^. Dumoustiers alloient au-devant, causoient avec eux, leur offroient à boire, et leur faisoient ainsi oublier de fouiller la maison. Nous avions repris nos habits de paysannes.

M^lles^. Caria et Mamet vinrent nous rejoindre. Elles avoient couru de grands risques depuis notre séparation. Les patriotes de Sa-

venay avoient fini par savoir que j'étois accouchée à Prinquiaux, et alors les perquisitions avoient redoublé. On avoit poursuivi ces demoiselles, les prenant pour nous, et elles avoient été forcées de coucher quinze nuits de suite dans les bois.

Dans le courant de Juillet, une gazette échappa à la surveillance de Mme. Dumoustiers, et tomba entre les mains de ma mère. Elle y lut le supplice de soixante et six personnes exécutées à Paris. Plusieurs étoient de notre connoissance. Ce fut pour nous un bien douloureux étonnement d'apprendre que toute la France étoit, comme nos provinces, livrée à l'anarchie la plus sanglante. Quelques jours après, nous sûmes que la mort de Robespierre avoit fait cesser les supplices à Paris. Mais la terreur continuoit toujours pour nous; nous ne cessions pas d'être proscrites; et ce fut dans ce temps-là même que nous courûmes le plus grand danger.

Un jour que j'étois allé avec Mlle. Dumoustiers, sa petite cousine, et une jeune religieuse réfugiée, cueillir des prunes dans le jardin du petit château de la Chapelle, un jeune homme déguisé en paysan aborda ces deux dames. Marie-Louise me dit tout bas,

que c'étoit un habitant de Blain, nommé M. Barbaud, qui avoit eu part à l'insurrection des paysans de Nantes, commencée en même temps que la nôtre, et calmée peu de temps après. Il vivoit caché depuis ce temps-là. Je le laissai causer avec ces dames; je fis semblant d'être une servante, et je m'en allai avec l'enfant cueillir des prunes. Quinze jours après, ce malheureux jeune homme fut pris caché sous le lit de sa mère, devant qui on le massacra. On fouilla dans ses poches, et on y trouva une lettre de sa sœur, qui lui mandoit : « La personne que tu as vue au château » de la Chapelle avec M^lle^. Dumoustiers et la » sœur St. Xavier, et que tu as prise pour une « paysanne, est M^me^. de Lescure. Elle est » blonde, âgée de vingt et un ans; elle est ca- » chée avec sa mère dans la paroisse de Fey- » gréac » ; et jamais je n'ai pu savoir comment M^lle^. Barbaud avoit pu apprendre tout ce détail. J'ai supposé qu'elle le tenoit d'un paysan de Feygréac, servant dans l'armée de Bouchamp, qui m'avoit reconnue, et qui avoit été arrêté et mis en prison à Blain.

Aussitôt on envoya trois cents hommes cerner la Chapelle et le Dréneuf. Heureusement nous ignorions toutes ces circonstances, sans

quoi la frayeur nous eût troublées et perdues. Nous crûmes que c'étoit une visite qui, comme à l'ordinaire, n'avoit aucun objet particulier. J'étois couchée avec ma mère, M^me^. Dumoustiers avec sa fille. M^lle^. des Ressources, qui étoit venue nous voir, étoit aussi dans la chambre. On nous avertit que les Bleus entouroient la maison. Ma mère se leva, prit sa robe de paysanne, et se mit à faire la toilette de Marie-Louise. Félicité vint se coucher dans le même lit que moi, et M^me^. Dumoustiers alla ouvrir. Les Bleus demandèrent d'abord le nombre et la qualité des personnes qui étoient dans la maison. M^me^. Dumoustiers nomma ses enfants, deux nièces, trois servantes. Elle sut aussi trouver un emploi aux deux déserteurs et au petit Vendéen. Elle répondoit avec simplicité et sang froid. Les soldats entrèrent dans notre chambre. Félicité se plaignoit de ce qu'on la réveilloit; Marie-Louise grondoit ma mère de sa maladresse. Ils ne se doutèrent de rien; mais ils répétoient en jurant : Il y a bien des femmes dans cette maison. Ils sortirent, et alors nous respirâmes. Félicité tenoit ma main dans la sienne, et s'aperçut que j'étois baignée de sueur. Nous nous levâmes; on m'habilla en dame, comme nièce de la

maison. Les Bleus passèrent encore quatre heures à fouiller dans tout le château et dans le bois. Ils cherchoient de fausses portes, des trappes, des souterrains. Pendant le même temps, on faisoit des recherches au château de la Chapelle. Enfin, la colère de ne rien trouver fit qu'on emmena à Blain toute la municipalité de Feygréac, et le régisseur de la Chapelle, qui en étoit membre.

Le lendemain, ce régisseur fut relâché et courut sur le champ au Dréneuf. La première personne qu'il rencontra fut ma mère. Son étonnement fut tel, qu'il se trouva mal. Il nous apprit que toutes les recherches de la veille avoient été dirigées contre nous; qu'à Blain, il avoit été interrogé pendant quatre heures, ainsi que les municipaux, pour découvrir notre retraite. Les bonnes gens se doutoient bien que nous étions cachées, mais ignoroient nos noms. L'interrogation leur fit deviner notre secret. Ils n'en furent pas pour cela moins courageux dans leur discrétion. Ni promesses ni menaces ne purent leur arracher un mot. Cependant ils regardoient comme infaillible que nous allions être prises, et alors ils étoient perdus, car ils avoient échangé nos passe-ports de Prinquiaux. On

les mit en prison. Ils s'attendoient à chaque instant à nous voir arriver, et restoient aux grilles de la prison, cherchant à voir passer quelqu'un qui pût nous prévenir. Au bout de vingt-quatre heures, on les mit en liberté. Nous leur rendîmes leurs passe-ports, qui auroient été l'arrêt de leur mort, si nous avions été prises par la suite.

Notre frayeur fut grande quand nous sûmes le danger que nous avions couru. Nous quittâmes le Dréneuf, pour aller habiter le hameau de la Rochelle, au bord de la Vilaine. Cependant, au bout de huit jours, nous revînmes chez M^me^. Dumoustiers. Les mesures devenoient peu à peu moins rigoureuses, et nous sûmes d'ailleurs qu'on nous croyoit en fuite loin du canton : mais elle ne jugea pas prudent de me laisser avec ma mère, puisque nous étions dénoncées comme étant ensemble. Je ne couchai donc plus au château, de peur d'être surprise par quelque visite de nuit; je me logeai dans une petite métairie voisine. Tous les matins, je prenois une vache par la corde, et m'en allois au Dréneuf, où j'entrois par la fenêtre : j'y restois jusqu'au soir.

Nous vîmes plusieurs fois, à cette époque, un habitant de Nantes, qui étoit hors de la

loi et réduit à se cacher : il se nommoit M. de la Brejolière. C'étoit un fort aimable vieillard. Il avoit voulu se déguiser en paysans ; mais il portoit sous cet habit du linge fin, des manchettes, une montre et des odeurs. Il faisoit de jolis vers de société, et y attachoit tant d'importance, qu'un jour qu'il répétoit une épître à ma mère, on vint avertir que les Bleus arrivoient. Le pauvre M. de la Brejolière ne pouvoit se décider à s'en aller sans finir son épître, et il continuoit à la réciter en se retirant.

Nous arrivâmes de la sorte jusqu'au mois d'Octobre. Nous avions chaque jour moins d'inquiétude ; tout s'adoucissoit successivement autour de nous. Cependant, ne sachant aucune nouvelle de ce qui se passoit au loin, nous n'avions ni projets ni espérances. La famine régnoit à Nantes, et par je ne sais quel motif ou quelle sottise, la surveillance des Bleus s'étoit entièrement tournée à empêcher les blés d'arriver dans les villes. Le second régiment de chasseurs, qui avoit été le régiment de Lescure, étoit employé à cette police. Le fils aîné de M^me^. Dumoustiers avoit été forcé d'y entrer. Il nous amenoit souvent plusieurs de ses camarades, et souvent aussi

je les ai entendus discuter sur ce qu'étoit devenue la belle-fille de leur ancien colonel. Les uns disoient que j'avois été sabrée, d'autres que j'avois été noyée, etc., mais tous me croyoient morte, ce qui me rassuroit beaucoup.

Enfin, ma mère se hasarda à écrire à Bordeaux. Elle eut une réponse où elle sut que mon oncle de Courcy et sa femme étoient vivants, et habitoient Citran. Mais cette lettre étoit tellement écrite en mots à double sens et en phrases obscures, qu'elle nous laissa dans l'inquiétude. Ce fut pourtant une circonstance bien heureuse que ce commencement de communication.

On parla peu après d'amnistie pour les Vendéens : on l'avoit d'abord publiée pour les simples soldats. Mais au moment où ces bruits nous donnoient quelque espoir de tranquillité, nous sûmes qu'un homme s'étant informé de nous dans le pays, avoit été saisi, mis au cachot à Blain, et chargé de fers. Nos alarmes recommencèrent, et nous allâmes nous cacher pendant huit jours dans des métairies assez éloignées, dans la paroisse d'Avessac. Nous revînmes ensuite au Dréneuf. Nous imaginions que cet homme nous cherchoit de la

part de mon père. Ce fut alors que Mme. Dumoustiers m'avoua la triste vérité, et que j'appris qu'il avoit été fusillé à Angers. Je cachai à ma mère cette affreuse nouvelle; elle ne l'a sue positivement que trois ans après. Tout ce temps-là, elle est demeurée dans un doute ou plutôt dans un silence cruel, qu'elle ni personne n'osoit rompre.

Comme tout s'adoucissoit, Mme. Dumoustiers parvint à placer à Nantes Mlles. Carria et Mamet. Elles nous firent dire, peu de temps après, qu'Agathe et plusieurs Vendéens étoient encore en prison; que Cottet, un de nos gens, avoit été mis en liberté; que c'étoit lui qui nous avoit cherchées, et qu'il avoit été de nouveau arrêté à Blain, et ramené à Nantes; non pas qu'il eût parlé de nous, mais parce qu'on avoit trouvé sur lui une lettre de recommandation pour quelqu'un qui devoit l'aider à nous trouver.

De jour en jour nous apprîmes que les rigueurs finissoient. On ouvroit les prisons; on proclamoit l'amnistie; on la rendoit générale. M. de la Brejolière en profita; plusieurs Vendéens l'imitèrent. Enfin, ma mère parla d'en faire autant. Cette idée me parut d'abord révoltante. Je ne me fiois pas à l'amnistie. Je

ne pouvois souffrir de rien tenir des républicains. Je ne voulois que repasser la Loire, pour rejoindre l'armée, puisqu'il y en avoit une. Il me sembloit que la veuve de M. de Lescure ne devoit avoir aucune foiblesse, et qu'il y auroit de la lâcheté à abandonner le moindre reste de la Vendée. Ma mère me représentoit que cette exaltation ne convenoit point; que des femmes, surtout aussi peureuses que moi, n'avoient rien de mieux à faire que de supporter le sort qu'elles ne pouvoient éviter. Je m'indignois et je pleurois. Ce fut justement alors que M. Dumoustiers l'aîné résolut d'accomplir le projet qu'il avoit depuis long-temps formé de passer chez les insurgés. Tant que son régiment avoit été cantonné dans le pays, il s'étoit résigné; dès qu'il y eut ordre de partir, il n'hésita plus. Il s'etoit lié avec un camarade qui se nommoit Toupil Lavallette; ils désertèrent et vinrent nous dire adieu. M^me^. Dumoustiers étoit sans foiblesse; elle approuvoit entièrement son fils. Je souffrois, j'étois humiliée de voir cette famille si dévouée, ce jeune homme, qui, après nous avoir sauvées, embrassoit notre cause, tandis que nous étions prêtes à l'abandonner, et alloit chercher la mort avec

ardeur, lorsqu'il n'y avoit même plus de succès à espérer. L'opposition de son sacrifice et de notre découragement m'arrachoit des larmes amères. Je donnai à ces messieurs des lettres pour MM. de la Rochejaquelein et de Marigny, que je croyois encore vivants, malgré les bruits qui couroient de leur mort. M. Dumoustiers et son camarade se joignirent à une soixantaine de Vendéens et de déserteurs, et passèrent la Loire avec des guides que M. de Charrette avoit envoyés sur la rive droite. Ils furent fort bien reçus à l'armée, et sur le champ M. de Charrette les nomma officiers.

CHAPITRE XXII.

L'amnistie. Détails sur les Vendéens fugitifs.

Ma mère insistoit toujours pour l'amnistie. Mme. Dumoustiers fit venir le maire de Redon, qui étoit de ses amis, pour avoir quelques détails. Il nous confirma tout ce que l'on disoit des mesures de douceur qu'on avoit adoptées envers les Vendéens. Je ne me décidai point encore. Je voulus aller à Nantes, pour voir comment tout s'y passoit. J'étois malade d'un dépôt de lait; mais rien ne put m'arrêter. J'étois animée, et ne sentois rien que l'agitation où jette une grande résolution à prendre. Je me débattois contre elle, sans vouloir me dire qu'elle étoit inévitable. Je montai à cheval; je pris un paysan pour guide. Je fis douze lieues sans m'arrêter, et j'entrai à Nantes, en habit de paysanne, un bissac sur le dos et des poulets à la main. J'arrivai chez une amie de Mme. Dumoustiers. J'y trouvai Mlle. Carria et Agathe, qui venoit de sortir de pri-

son. Mme. de Bonchamp y étoit encore. J'allai la voir. Les prisons étoient presque vides. Mme. de Bonchamp elle-même alloit bientôt être libre. Elle m'engagea à profiter de l'amnistie, et à m'adresser à M. Haudaudine, un des prisonniers épargnés à St. Florent, et qui étoit le grand protecteur des Vendéens. J'appris aussi que M. de Charrette étoit en pourparlers pour la paix. En effet, il n'y avoit rien d'humiliant dans les relations qui s'établissoient entre les républicains et les insurgés. Les officiers Vendéens venoient à Nantes armés, et portant la cocarde blanche. Plusieurs même étoient assez imprudents pour insulter publiquement à toutes les choses qui tenoient aux opinions et aux habitudes républicaines. Ils avoient craché sur la cocarde tricolore, et avoient fait des provocations fort déplacées. M. de Charrette, qui vouloit la paix, désapprouvoit hautement ces procédés. Les représentants, qui étoient venus à Nantes pour traiter, ne s'offensoient que foiblement de tout cela. Ils craignoient seulement que cette conduite ne causât du trouble et ne retardât la pacification. Cependant un jour, impatientés du ton de l'intrépide M. Dupérat, que M. de Charrette leur avoit envoyé,

ils lui dirent : « Mais, Monsieur, il est bien » extraordinaire que vous répugniez à traiter » avec la république; les rois de l'Europe né- » gocient bien avec elle. — Est-ce que ces » gens-là sont Français? » répondit M. Dupérat. Il n'y avoit sorte d'accueil qu'on ne fît aux Vendéens qui sortoient des prisons, où que ramenoit l'amnistie. On les traitoit avec distinction, et même il fut interdit, sous peine de trois jours de prison, de les nommer *brigands*. Dans le langage pompeux d'alors, les représentants ordonnèrent de nous donner le nom de *frères égarés*.

Enfin je me déterminai, non sans peine, à imiter tout le monde, et à suivre le parti que chacun disoit le seul raisonnable. Je repartis pour le Dréneuf. Le froid étoit très-rigoureux. C'étoit le soir : je voyageai toute la nuit. Ma mère fut satisfaite de ce que je lui racontai, et de ma résolution. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain pour Nantes. J'avois un grand regret à ne point emmener ma petite fille; mais elle étoit trop jeune pour l'exposer à voyager dans une telle saison. M^lle^. Carria devoit rester auprès d'elle pour la soigner.

Ma mère monta en voiture avec M^me^. Du-

moustiers. Je pris un cheval pour aller à Prinquiaux, dire adieu à mon enfant que je n'avois pas vu depuis sept mois. Je m'égarai dans la campagne; je souffris horriblement du froid. Je trouvai ma fille belle et bien portante, mais fort délicate. Je la recommandai bien à sa nourrice; puis j'allai rejoindre ma mère à Nantes. Il n'y avoit plus personne en prison. Nous revîmes plusieurs Vendéennes. On nous recommanda à M. Maccurtin, bon royaliste, qui sortoit lui-même de prison, et que le représentant Ruelle avoit pris pour son secrétaire, afin d'affecter de la douceur. Il promit de nous faire signer notre amnistie sans éclat et sans retard. Nous nous rendîmes dans le cabinet du représentant. Il n'y étoit pas. Je trouvai là M. Bureau de la Batarderie, ancien membre de la chambre des comptes, dont l'esprit actif et conciliant a été la principale cause de cette paix. Il en conçut le premier la possibilité, et en vint à bout en donnant de bons conseils aux deux partis. Il alloit et venoit sans cesse de l'armée à Nantes, pour travailler à la pacification. Il nous dit qu'elle étoit convenable, qu'on devoit la désirer vivement, et que cela tourneroit bien. Il mettoit beaucoup de chaleur et

de persuasion dans ses démarches et ses discours. Le représentant arriva avec un air empressé, et nous dit : « Mesdames, vous venez » jouir de la paix ». Il s'approcha pour m'embrasser ; je reculai d'un air de mauvaise humeur. Il n'insista pas. J'étois toujours habillée en paysanne. Il signa l'amnistie. Nous passâmes ensuite dans un bureau. On nous demanda où nous étions cachées. Nous répondîmes : Aux environs de Blain ; et on nous remit cet acte d'amnistie. Il étoit ainsi conçu : « Liberté, égalité, paix aux bons, guerre aux » méchants, justice à tous. Les représentants » ont admis à l'amnistie, telle personne, qui a » déclaré s'être cachée pour sa sûreté person- » nelle ». Nous ne voulions pas rester longtemps à Nantes, et surtout nous voulions y être obscurément : mais il nous fut doux de revoir nos compagnons de misère, d'apprendre comment ils s'étoient échappés à tant de dangers. Nous attachions aussi un douloureux intérêt à savoir comment avoient péri ceux que nous avions perdus.

M^me^. de Bonchamp, lors de notre séjour à Ancenis, s'étoit procuré un batelet, et avoit essayé de passer la Loire avec ses deux enfants. Les barques canonnières avoient tiré

sur elle. Un boulet avoit percé le batelet; cependant elle eut le temps de regagner la rive droite. Des paysans l'avoient sauvée à la nage, et elle s'étoit alors cachée dans une métairie des environs, où, le plus souvent, elle habitoit le creux d'un vieux arbre. La petite vérole l'avoit attaquée, ainsi que ses enfants, pendant cet état de misère; son fils en étoit mort. Au bout de trois mois, elle fut prise, conduite à Nantes, et condamnée à mort. Elle étoit résignée à périr, lorsqu'elle lut sur un billet qu'on lui faisoit passer à travers la grille de son cachot : Dites-vous grosse. Elle fit en effet cette déclaration, qui fit suspendre le supplice. Son mari étoit mort depuis long-temps; elle fut obligée de dire que ce prétendu enfant étoit d'un soldat républicain. Elle resta enfermée, et chaque jour elle voyoit sortir les malheureuses femmes qui alloient mourir sur l'échafaud, et qu'on déposoit toujours la veille dans son cachot, après le jugement. Au bout de trois mois, on vit bien qu'elle n'étoit point grosse, et on voulut l'exécuter. Elle obtint encore deux mois et demi pour dernier terme. La mort de Robespierre arriva et la sauva; ensuite on essaya de lui faire obtenir sa liberté. Ce fut

M. Haudaudine qui mit le plus d'ardeur à lui rendre ce service.

M. Haudaudine étoit un honnête négociant de Nantes, zélé républicain, mais vertueux et de bonne foi. Il avoit renouvelé le trait de Regulus. M. de Charrette l'avoit fait prisonnier. Il obtint de retourner chez les républicains pour leur proposer de ne plus fusiller les prisonniers, et de consentir à un cartel d'échange. M. Haudaudine fut fort mal reçu à Nantes. On s'emporta beaucoup contre la lâchete de sa proposition, et on lui signifia qu'il étoit dégagé de la parole qu'il avoit donnée aux *brigands*. Au risque d'être victime des deux partis, M. Haudaudine vint retrouver M. de Charrette, qui, par je ne sais quel motif, le fit remettre en prison. Lorsque M. de Charrette fut repoussé jusqu'à Tiffauges, M. Haudaudine fut mêlé avec nos prisonniers, et épargné comme eux à St. Florent. Cette générosité excita sa reconnoissance; et dès qu'il put rendre service aux Vendéens, il s'y employa avec zèle. Pour sauver M^me^. de Bonchamp, il fit signer à plusieurs prisonniers de St. Florent, qu'elle avoit obtenu de son mari mourant, la grâce de cinq mille républicains.

M^me^. de Bonchamp s'excusa de fort bonne

grâce d'avoir pris pour elle une gloire qui appartenoit à toute l'armée, et me dit que si j'avois été en prison avec elle, le certificat eût été pour toutes deux. Cependant il ne faut pas oublier qu'elle appaisa M. d'Argognes et les soldats ameutés contre les républicains prisonniers.

Mme. d'Autichamp, mère de M. Charles d'Autichamp, parvint à se déguiser si bien, qu'elle entra au service d'un administrateur de district, pour garder les vaches par charité. Elle fit un métier aussi pénible pour elle, tout comme auroit pu le faire une paysanne, ne confiant à personne un secret qui ne fut jamais soupçonné. Au bout d'un an, elle entendit parler d'amnistie; mais elle n'osa de long-temps faire de question à ce sujet, ni chercher à savoir précisément ce qui en étoit. Enfin, un jour elle se détermina à demander à son maître, s'il étoit vrai qu'il y eût une amnistie. « Et qu'est-ce que cela vous fait, » bonne femme? lui dit-il. — Monsieur, ré- » pondit-elle, c'est que j'ai connu des bri- » grands. Comment les reçoit-on? — A bras » ouverts. — Mais, Monsieur, les personnes » marquantes sont-elles aussi bien reçues? » — Encore mieux ». Alors Mme. d'Autichamp

lui dit qui elle étoit. Cet homme, qui avoit véritablement beaucoup de bonté, fut saisi de surprise et de chagrin, et lui reprocha, les larmes aux yeux, un si long mystère et une défiance si complète. Plusieurs dames Vendéennes eurent des aventures semblables, et devinrent, pendant leur proscription, de véritables paysannes, cultivant la terre, gardant des troupeaux, et remplissant en réalité tous les devoirs de leur nouvelle condition. Une demoiselle de la Voyerie se coupa un doigt avec sa faucille, en faisant la moisson. Cette manière d'être cachée étoit bien pénible, mais aussi la seule qui laissât dans une entière sécurité, par conséquent la moins malheureuse.

Il y eut aussi beaucoup de personnes sauvées dans la ville de Nantes, malgré l'horrible terreur qui y régnoit. Le petit peuple y étoit fort bon, et l'on pourroit citer de beaux traits de courage et de dévouement envers les proscrits. Tous les riches négociants se montroient aussi pleins d'humanité. Ils avoient adopté les opinions du commencement de la révolution; mais ils en détestoient les crimes : aussi étoient-ils persécutés presque autant que les royalistes. La classe féroce qui s'empressoit aux mas-

sacres et aux noyades, étoit composée de petits bourgeois et d'artisans aisés, dont beaucoup n'étoient pas Nantais.

D'autres dames furent oubliées, comme par miracle, dans les prisons. On y trouva Mme. de Beauvolliers, Mme. et Mlle. de la Marsonnière, Mlle. de Mondyon, etc. Mais la plupart de celles qui furent prises, périrent sur l'échafaud ou furent noyées. Elles montrèrent toutes, en mourant, un noble courage, ne désavouant en rien leur conduite et leurs opinions. Les paysans et les paysannes n'avoient pas moins de dévouement et d'enthousiasme. Ils répétoient en mourant : Vive le Roi ! nous allons en paradis ; et périssoient avec un calme extraordinaire.

Je n'oublierai point de rapporter deux histoires plus touchantes encore que les autres. Mme. de Jourdain fut menée sur la Loire, pour être noyée avec ses trois filles. Un soldat voulut sauver la plus jeune, qui étoit fort belle. Elle se jeta à l'eau pour partager le sort de sa mère. La malheureuse enfant tomba sur des cadavres, et n'enfonça point. Elle crioit : Poussez-moi, je n'ai pas assez d'eau ; et elle périt.

Mlle. de Cuissard, âgée de seize ans, qui

étoit plus belle encore, s'attira aussi le même intérêt d'un officier qui passa trois heures à ses pieds, la suppliant de se laisser sauver. Elle étoit avec une vieille parente que cet homme ne vouloit pas se risquer à dérober au supplice. M^lle^. de Cuissard se précipita dans la Loire avec elle.

Une mort affreuse fut celle de M^me^. de la Roche St. André. Elle étoit grosse : on l'épargna. On lui laissa nourrir son enfant ; mais il mourut, et on la fit périr le lendemain. Au reste, il ne faut pas croire que toutes les femmes enceintes fussent respectées. Cela étoit même fort rare ; plus communément les soldats massacroient femmes et enfants. Il n'y avoit que devant les tribunaux, où l'on observoit ces exceptions ; et on y laissoit aux femmes le temps de nourrir leurs enfants, comme étant une *obligation républicaine*. C'est en quoi consistoit l'humanité des gens d'alors.

Ma pauvre Agathe avoit couru de bien grands dangers. Elle m'avoit quittée à Nort, pour profiter de cette amnistie prétendue, dont on avoit parlé dans ce moment. Elle vint à Nantes, et fut conduite devant le général Lamberty, le plus féroce des amis de Car-

rier. La figure d'Agathe lui plut : « As-tu peur, » brigande ? lui dit-il. — Non, général, répon- » dit-elle. — Hé bien ! quand tu auras peur, » souviens-toi de Lamberty, ajouta-t-il ». Elle fut conduite à l'entrepôt. C'est la trop fameuse prison où l'on entassoit les victimes destinées à être noyées. Chaque nuit on venoit en prendre par centaines, pour les mettre sur les bateaux. Là, on lioit les malheureux deux à deux, et on les poussoit dans l'eau à coups de baïonnette. On saisissoit indistinctement tout ce qui se trouvoit à l'entrepôt, tellement qu'on noya un jour l'état-major d'une corvette Anglaise, qui étoit prisonnier de guerre. Une autre fois, Carrier voulant donner un exemple de l'austérité des mœurs républicaines, fit enfermer trois cents filles publiques de la ville, et les malheureuses créatures furent noyées. Enfin, l'on estime qu'il a péri à l'entrepôt quinze mille personnes en un mois. Il est vrai qu'outre les supplices, la misère et les maladies ravageoient les prisonniers, qui étoient pressés sur la paille, et qui ne recevoient aucun soin ; à peine les connoissoit-on. Les cadavres restoient quelquefois plus d'un jour sans qu'on vînt les emporter.

Agathe ne doutant plus d'une mort prochaine, envoya chercher Lamberty. Il la conduisit dans un petit bâtiment à soupape, dans lequel on avoit noyé les prêtres, et que Carrier lui avoit donné. Il étoit seul avec elle, et voulut en profiter : elle résista. Lamberty la menaça de la noyer : elle courut pour se jeter elle-même à l'eau. Alors cet homme lui dit : Allons, tu es une brave fille, je te sauverai. Il la laissa huit jours seule dans le bâtiment, où elle entendoit les noyades qui se faisoient la nuit; ensuite il la cacha chez un nommé S***, qui étoit, comme lui, un fidèle exécuteur des ordres de Carrier.

S*** avoit eu un frère Vendéen. Dans les commencements de la guerre, ayant été fait prisonnier par les insurgés, ce frère lui sauva la vie, et le fit mettre en liberté. Après la déroute de Savenay, le Vendéen vint à Nantes, et demanda un asile à son frère. S*** le dénonça, et le fit périr. Cependant les remords s'emparèrent bientôt de lui. Il croyoit sans cesse être poursuivi par l'ombre de son frère, et s'étourdissoit en commettant de nouveaux crimes. Sa femme étoit belle et vertueuse. Elle le prit dans une horreur facile à concevoir : elle lui reprochoit sans cesse

son abominable fratricide; et ce fut dans l'espoir de l'adoucir un peu, que S*** eut l'idée de sauver une Vendéenne et de la lui amener.

Quelques temps après, la discorde divisa les républicains de Nantes. On prit le prétexte d'accuser Lamberty d'avoir dérobé des femmes aux noyades, et d'en avoir noyé qui ne devoient pas l'être. Un jeune homme nommé Robin, qui étoit fort dévoué à Lamberty, vint saisir Agathe chez Mme. S***, la traîna dans le bateau, et voulut la poignarder pour faire disparoître une preuve du crime qu'on reprochoit à son patron. Agathe se jeta à ses pieds, parvint à l'attendrir, et il la cacha chez un de ses amis nommé Lavaux, qui étoit honnête homme, et qui avoit déjà recueilli Mme. de l'Épinay : mais on sut dès le lendemain l'asile d'Agathe, et on vint l'arrêter.

Cependant le parti ennemi de Lamberty continuoit à vouloir le détruire. Il résulta de cette circonstance, qu'on jeta de l'intérêt sur Agathe. On loua S*** et Lavaux de leur humanité, et l'on parvint à faire périr Lamberty. Peu après arriva la mort de Robespierre. Agathe resta encore quelques mois en prison, puis obtint sa liberté. Dans les der-

niers temps, elle eut à notre insu fort souvent de nos nouvelles par des paysans qui venoient à Nantes voir leurs parents prisonniers. Cottet, qui avoit aussi échappé par miracle, et qui s'étoit fait mettre en liberté de fort bonne heure comme républicain Suisse, eut alors l'idée de nous chercher dans notre retraite, pour nous emmener en Suisse comme ses parentes. J'ai raconté comment son zèle avoit été pour nous l'occasion de vives inquiétudes, et avoit pensé aussi lui coûter la vie.

CHAPITRE XXIII.

Détails sur les Vendéens qui avoient continué la guerre. Retour à Bordeaux.

Ce fut ainsi que j'appris à Nantes le sort des fugitifs. Je sus aussi comment avoient fini ceux qui avoient continué de combattre. On ignoroit encore beaucoup de détails sur la fin glorieuse de la plupart d'entre eux; mais j'en ai entendu raconter depuis toutes les circonstances.

Mon père, le chevalier de Beauvolliers, MM. de Mondyon, de Tinguy et quelques autres, se retirèrent, après la déroute de Savenay, dans la forêt du Gavre. Ils y rencontrèrent M. Canelle, négociant Nantais, qui, étant hors de la loi, se cachoit aussi. Il voulut faciliter à ces messieurs les moyens de trouver des asiles. Mon père et ses compagnons refusèrent, et préférèrent de tenter quelque entreprise à main armée. Ils rassemblèrent environ deux cents Vendéens, et sur-

prirent Ancenis : mais comme ils cherchoient à passer la Loire, les républicains, qui avoient emmené les bateaux, s'apercevant du petit nombre des assaillants, revinrent et les entourèrent. Il se passa dans ce combat des prodiges de valeur. Ces messieurs parvinrent à se faire jour le sabre à la main : mais blessés, harassés, ils furent atteints sur la lande par des cavaliers. On les amena à Angers, où ils furent fusillés. M^lle^. Desessarts, qui étoit avec eux, partagea leur sort (1).

Le nom de Donnissan s'éteignit avec mon père. M. de Lescure étoit aussi le dernier de sa famille, dont le vrai nom étoit Salgues, auquel le nom de Lescure étoit substitué par mariage depuis plus de trois cents ans. Le nom de Salgues ne se prenoit même plus dans les actes. Plusieurs familles portent le nom de Salgues, d'autres celui de Lescure; mais aucune n'a prouvé se rattacher à celle de mon mari.

---

(1) On ne noyoit pas à Angers comme à Nantes; mais on accouploit les malheureux condamnés à être fusillés : les couples étoient réunis par une grande corde, et on les menoit au supplice comme l'on conduit des chiens de chasse.

Le prince de Talmont fut pris avec M. Bougon, aux environs de Laval. On différa cruellement sa mort. On le promena de ville en ville, de prison en prison. Il déploya toujours une noblesse et une fermeté dignes de sa race, se montra fort grand au milieu des insultes des républicains. On assure qu'il répondit à ses juges : « Faites votre métier, j'ai fait mon » devoir ». Il finit par être exécuté dans la cour de son château de Laval.

MM. Dupérat, Forestier, Renou, Duchesnier, Jarry, Cacquerey, le chevalier de Chantreau, et quelques autres, pénétrèrent en Bretagne, se cachèrent d'abord, puis allèrent joindre les Chouans de M. de Puysaye aussitôt qu'ils se montrèrent, et combattirent avec eux. M. de Cacquerey fut tué étant surpris seul. Au bout de quelques mois, les autres s'ennuyant d'une guerre qui se faisoit obscurément, et qui se passoit, à cette époque, plus en projets et en intrigues, qu'en combats, car M. de Puysaye arrêtoit toujours leur ardeur, revinrent chez les Chouans des bords de la Loire, commandés par M. de Sepeaux; et de là, dans la Vendée.

Le chevalier de Beaurepaire, MM. de Béjarry, les trois MM. Soyer, MM. Cadi, Gre-

lier, officier d'artillerie, aussi modeste que brave; MM. Vannier, Tonnelay, Tranquille, de la Salmonière, Lejeay, etc., repassèrent peu à peu sur la rive gauche. Ces messieurs, ainsi que ceux qui avoient été avec M. de Puysaye, n'ont cessé d'augmenter la gloire et la réputation qu'ils avoient déjà acquises.

Beaucoup d'autres furent moins heureux, et ont péri, soit sur l'échafaud, soit dans leur retraite, sans que j'aie pu savoir les circonstances de leur mort. MM. de la Marsonnière, Durivault, de Perault, d'Isigny, de Marsanges, de Villeneuve, Lamothe, Desnoues, le dernier frère Beauvolliers, etc., finirent ainsi.

Le vieux M. d'Auzon fut pris à Blain, avec son domestique. Il voulut obtenir la vie de ce brave garçon, qui étoit resté pour le soigner. Quand on vit l'intérêt qu'il y prenoit, on commença par fusiller le domestique, pour rendre plus amère la mort de ce bon vieillard.

M. de Sanglier mourut de fatigue et de maladie entre ses deux petites filles. Depuis, on en a retrouvé une. M. de Laugrenière fut guillotiné à Nantes.

M. de Sepeaux se cacha, et devint par

la suite chef d'une troupe de Chouans, aux environs de Candé et d'Ancenis.

M. de Lacroix fut dénoncé par quatre déserteurs, qui demandèrent une récompense. Carrier, après avoir fait exécuter M. de Lacroix, les envoya à Angers avec une prétendue lettre de recommandation, qui contenoit l'ordre de les faire fusiller.

Le jeune M. de Beaucorps fut pris. Une multitude de coups de sabre au visage le rendoient méconnoissable. Il répondit de manière à laisser croire que ses blessures avoient troublé sa raison. On ne put deviner s'il étoit Vendéen ou Bleu, et on le garda en prison. Il en sortit à l'amnistie.

Deux de nos bons officiers, MM. Odaly et Brunet, son cousin, étoient couchés ensemble, quand on les vint chercher pour être fusillés. On appela M. Odaly et son cousin, qui n'eut pas l'air de croire que cela le regardoit, et qui fut ainsi oublié.

M. de Solilhac, après s'être échappé du Mans, où il avoit été fait prisonnier, trouva moyen de se procurer une feuille de route et un habit de soldat. Il traversa toute la France, en passant même par Paris. Il arriva aux avant-postes de l'armée du Nord, et de

là passa dans le camp des Anglais. Le duc d'Yorck accueillit avec empressement un Vendéen qui pouvoit donner des détails précis sur une guerre encore fort mal connue par les étrangers. Il envoya ensuite M. de Solilhac à Londres. Les ministres le reçurent fort bien, et lui demandèrent beaucoup de renseignements, pour diriger les expéditions qu'ils parloient sans cesse d'envoyer dans l'ouest. Au bout de quelques mois, M. de Solilhac se lassa de tant de projets sans exécution; il se jeta dans une barque, arriva sur la côte de Bretagne, se fit garçon meunier, souleva quelques paroisses, et devint chef d'une division de Chouans.

M. Allard avoit passé la Loire. Il fut pris sur l'autre bord, après avoir erré plusieurs jours. Une commission le condamna. Il alloit être fusillé, lorsqu'on cria : Aux armes! Le supplice fut suspendu. Pendant cet instant de répit, son air de jeunesse et de candeur intéressa; on rétracta le jugement. Il fut enrôlé dans un bataillon, et envoyé en garnison dans l'île de Noirmoutier. Au bout de quelque temps, il s'échappa, et revint sur le continent, en traversant témérairement le bras de mer qui sépare Noirmoutier de la

terre. Il alla se présenter à M. de Charrette, qui le reçut d'abord assez mal. M. Allard fit bientôt connoître son courage et son mérite. M. de Charrette lui donna une division à commander. C'est lui qui fut le prétexte de la seconde guerre. Des soldats qui étoient sous ses ordres violèrent l'armistice. Les républicains le mirent en prison par ruse. M. de Charrette le réclama, fut refusé, et on reprit les armes.

Le prétendu évêque d'Agra fut découvert et pris aux environs d'Angers. On lui demanda s'il étoit l'évêque d'Agra : Oui, dit-il, je suis celui qu'on appeloit ainsi. Il ne voulut point donner d'autre réponse, et mourut sur l'échafaud avec un grand courage ; ses sœurs y ont péri à cause de lui.

MM. d'Elbée, d'Hautrive, de Boissy, M^me^. d'Elbée, et plusieurs autres dames, furent conduits à l'armée de M. de Charrette, par le frère de Cathelineau et un officier nommé M. Biret, qui se mirent à la tête de quinze cents Angevins, et traversèrent tous les postes républicains. M. de Charrette envoya les femmes et les blessés dans l'île de Noirmoutier, qu'il venoit de surprendre. Cathelineau ramena les Angevins dans leur canton.

Trois mois après, les républicains attaquèrent Noirmoutier, et le prirent. Ils y trouvèrent M. d'Elbée, que ses blessures tenoient encore entre la vie et la mort. Sa femme auroit pu se sauver, et ne voulut pas le quitter. Quand les Bleus entrèrent dans la chambre, ils dirent : « Voilà donc d'Elbée. — Oui, ré-» pondit-il, voilà votre plus grand ennemi. » Si j'avois eu assez de force pour me battre, » vous n'auriez pas pris Noirmoutier, ou vous » l'eussiez du moins chèrement acheté ». Ils gardèrent cinq jours M. d'Elbée, l'accablant d'outrages et de questions. Il subit un interrogatoire, où il montra beaucoup de modération et de bonne foi. Enfin, excédé de cette agonie, il leur dit : « Messieurs, il est temps » que cela finisse, faites-moi mourir ». On plaça dans un fauteuil ce brave et vertueux général, et on le fusilla. Sa femme, en le voyant porter au supplice, s'évanouit. Un officier républicain la soutint, et montra de l'attendrissement. Ses supérieurs menacèrent de faire tirer sur lui, s'il ne la laissoit tomber. Elle fut fusillée le lendemain. MM. de Boissy et d'Hautrive furent aussi fusillés. On remplit une rue de Vendéens fugitifs et d'habitants de l'île qu'on leur soupçonnoit favorables,

et on les massacra tous. De ce nombre furent les deux petits le Maignan de l'Écorse, qui, malgré leur jeune âge, alloient toujours au feu, à toutes les batailles, avec leur gouverneur M. Biré, qu'on fusilla aussi.

J'ai raconté comment MM. de la Rochejaquelein, de Baugé, Stofflet, de Langerie, et une vingtaine de soldats, avoient été séparés de l'armée devant Ancenis. Une patrouille républicaine les avoit chassés du bord de la rivière. Les soldats se dispersèrent. Les quatre chefs ne se quittèrent point, et s'échappèrent à travers les champs. Toute la journée ils errèrent dans la campagne, sans trouver un seul habitant. Toutes les maisons étoient brûlées, et ce qui restoit de paysans étoit caché dans les bois. La troupe d'insurgés dont on avoit parlé, et qui avoit paru en face d'Ancenis, étoit commandée par un des frères de Cathelineau; mais elle n'étoit pas habituellement rassemblée, et se bornoit à faire de temps en temps quelques excursions. Enfin, après vingt-quatre heures de fatigue, Henri et ses trois compagnons parvinrent à une métairie habitée. Ils se jetèrent sur la paille pour dormir. Un instant après, le métayer vint leur dire que les Bleus arrivoient; mais ces

messieurs avoient un besoin si absolu de repos et de sommeil, qu'au prix de la vie ils ne voulurent pas se déranger, et attendirent leur sort. Les Bleus étoient en petit nombre; ils étoient aussi fatigués, et s'endormirent auprès des quatre Vendéens, de l'autre côté de la même meule de paille. Avant le jour, M. de Baugé réveilla ses camarades, et ils recommencèrent à errer dans ce pays, où l'on faisoit des lieues entières sans trouver une créature humaine. Ils y seroient morts de faim, s'ils n'avoient attaqué en route quelques Bleus isolés, auxquels ils prenoient leur pain.

Ils pénétrèrent jusqu'à Châtillon, et même y entrèrent pendant la nuit. La sentinelle leur cria : Qui vive ? Ils ne répondirent point, ils s'échappèrent. De là, ils allèrent à St. Aubin, chez M^lle^. de la Rochejaquelein, qui y étoit cachée, et passèrent trois jours avec elle. Henri étoit abîmé de douleur d'avoir été séparé de son armée d'une manière si funeste : il étoit frappé de désespoir. Ayant pris des informations sur l'état du pays, il se résolut à se montrer à ses anciens Poitevins, à en rassembler les débris, et à combattre encore à leur tête.

Il apprit en ce moment que M. de Charrette s'étoit porté à Maulevrier. Il s'y rendit pendant la nuit avec ses compagnons. Il en fut reçu froidement; le général, qui alloit déjeûner, ne lui offrit pas même de se mettre à table. Ils causèrent de la campagne d'Outre-Loire. M. de Charrette demanda quelques détails, mais vaguement : ils se séparèrent. M. de la Rochejaquelein alla manger chez un paysan. Quelques heures après, on battit l'appel pour le départ de l'armée. Henri vint retrouver M. de Charrette, qui lui dit : « Vous » allez me suivre. — Je ne suis point accou- » tumé à suivre, mais à être suivi, Monsieur, » lui répondit-il » ; et lui tourna le dos. Les deux généraux se quittèrent ainsi. Tous les paysans des environs de Châtillon et de Chollet, qui venoient de se joindre à l'armée de M. de Charrette, le laissèrent et vinrent se ranger autour de Henri, dès qu'ils le virent, sans qu'il leur eût même adressé la parole.

M. de la Rochejaquelein commença alors à attaquer les Bleus. Son premier rassemblement se fit dans la paroisse de Névy. Il marcha toute la nuit, et enleva un poste républicain à huit lieues de là. Pendant quatre nuits de suite, il fit une expédition sembla-

ble, mais toujours à de grandes distances; de sorte qu'il jeta beaucoup d'incertitude sur sa marche. Les républicains imaginèrent qu'il y avoit plusieurs troupes, et envoyèrent beaucoup de monde dans le pays. Henri s'établit alors dans la forêt de Vésins. De là, il faisoit des excursions, surprenoit des postes, enlevoit des convois et de petits détachements. Un jour, on lui amena un adjudant général qu'on venoit de prendre. Cet officier fut bien surpris de voir M. de la Rochejaquelein, le général de l'armée Vendéenne, habitant une cahute de branchages, vêtu presque en paysan, un gros bonnet de laine sur la tête, et le bras en écharpe; car le manque de repos empêchoit sa blessure de se guérir. M. de la Rochejaquelein l'interrogea et le fit fusiller. Il avoit dans sa poche un ordre de promettre l'amnistie aux paysans, et de les faire massacrer à mesure qu'ils se rendroient. Henri fit connoître cet ordre dans toutes les campagnes.

Sa petite troupe prenoit peu à peu de l'accroissement, et devenoit successivement maîtresse de tout le pays; mais les garnisons de Mortagne et de Châtillon étoient trop fortes pour qu'il songeât à les attaquer. Enfin, le

mercredi des cendres, 4 Mars 1794, en se portant de Trémentine sur Nouaillé, où il avoit remporté un léger avantage, il aperçut deux grenadiers républicains. On voulut tomber sur eux. Non, dit-il, je veux les faire parler. Il courut en criant : Rendez-vous, je vous fais grâce. L'un des grenadiers se retourna, tira sur lui à bout portant. La balle le frappa au front; il tomba mort. Le grenadier se mit en devoir de lui arracher sa carabine, pour tirer un second coup sur M. de Baugé et quelques autres qui arrivoient précipitamment. Ils sabrèrent le grenadier, et, pénétrés de douleur, ils creusèrent une fosse où l'on ensevelit à la hâte Henri et son meurtrier, parce qu'une colonne ennemie arrivoit. Stofflet, loin de partager la profonde affliction où il voyoit tout le monde, dit dans son mauvais langage : Ce n'étoit pas le Pérou que votre la Rochejaquelein. Il prit le cheval de Henri, et se constitua général; ce qui étoit juste.

Ainsi périt, à vingt et un ans, Henri de la Rochejaquelein. Encore à présent, quand les paysans se rappellent l'ardeur et l'éclat de son courage, sa modestie, sa facilité, et ce caractère de guerrier, de bon enfant, ils par-

lent de lui avec fierté et avec amour. Il n'est pas un Vendéen dont on ne voie le regard s'animer, quand il raconte comment il a servi sous M. Henri. Il étoit né au château de la Durbellière, le 30 Août 1772.

Après avoir pris le commandement, Stofflet continua à faire une guerre de partisan aux républicains, et eut quelques succès. Il réussit même à emporter le poste important de Chollet.

Ce fut à cette époque que M. de Marigny traversa la Loire. Il s'en alla dans le canton qu'il connoissoit le mieux, du côté de Bressuire. Il rassembla les restes de la division de M. de Lescure, et en peu de temps il se forma une armée nombreuse dont il étoit adoré; car malgré la dureté qu'il montroit contre les Bleus, personne n'avoit habituellement un caractère aussi bon et aussi aimable. L'insurrection se trouva alors divisée en trois armées. L'armée du côté de la mer, commandée par M. de Charrette; l'armée d'Anjou, par M. Stofflet, et l'armée du Poitou, par M. de Marigny.

M. de Marigny débuta par un combat brillant et heureux. Le vendredi saint, 18 Avril, il attaqua les Bleus dans les allées de mon château de Clisson, les battit complètement,

et leur tua douze cents hommes. Ce succès leur inspira une grande crainte. Ils évacuèrent Bressuire, et se renfermèrent dans le camp qu'ils avoient établi à Chiché. M. de Marigny fit de Cérizais le centre de ses expéditions. Elles lui réussirent presque toutes, et des trois généraux, aucun alors ne préservoit aussi bien son canton des incursions des Bleus. M. de Marigny poussa même jusqu'à Mortagne. Il ne conserva pas ce poste; mais il y battit les républicains. Plusieurs de nos anciens officiers abandonnèrent les autres armées pour venir le joindre. M. de Baugé, le chevalier de Beaurepaire, etc., quittèrent l'Anjou pour combattre avec lui.

MM. de Charrette et Stofflet devinrent bientôt jaloux des succès et de l'influence qu'acquéroit chaque jour M. de Marigny. Il y eut entre eux une sorte de correspondance et de concert fondés sur ce motif. Ils firent proposer à M. de Marigny une conférence, pour convenir d'un plan commun d'opérations. Il se rendit avec eux à Jalais. Il fut arrêté qu'on rassembleroit les trois armées pour attaquer les postes républicains qui garnissoient toute la rive gauche de la Loire.

Au jour indiqué, M. de Marigny arrive au

rendez-vous après une longue marche. On venoit de distribuer des vivres aux soldats de MM. Stofflet et de Charrette ; il en demanda pour les siens, on ne lui en donna pas assez. Les gens de M. de Marigny, déjà mécontents d'être entraînés à une expédition si éloignée de leurs cantonnements, se mutinèrent et retournèrent sur leurs pas. M. de Marigny voyant que le conseil ne vouloit point écouter ses justes plaintes, suivit ses soldats, s'emporta avec véhémence, et revint à Cérizais, avec d'autant plus de raison, que peu de jours auparavant ces messieurs lui avoient proposé de se démettre de son commandement, et de n'être plus que général de l'artillerie, comme auparavant ; proposition d'autant plus étrange, qu'il n'y avoit alors presque plus de canons dans la Vendée, et qu'il n'y avoit encore aucune nomination faite par le Roi.

L'expédition de MM. de Charrette et Stofflet n'eut point lieu. Ils coururent après M. de Marigny jusqu'à Cérizais : il n'y étoit plus, et son armée étoit dissoute. Alors ils convoquèrent un conseil de guerre, firent le procès de M. de Marigny, et le condamnèrent à mort par contumace. M. de Charrette fit fonction de rapporteur, et conclut à la mort.

L'armée de M. de Marigny montra un vif ressentiment de cet inique jugement, et jura de défendre son général contre qui que ce fût. Il apprit cette condamnation assez tranquillement. Loyal à l'excès, il ne pouvoit croire que ses camarades voulussent réellement le faire périr. Cela lui paroissoit plus absurde que cruel; et il ne vouloit point surtout que les Vendéens s'entre-tuassent pour lui. Il étoit malade, et se retira dans une petite maison de campagne nommée***, auprès de Cérizais. Il passa là quelque temps, d'autant moins inquiet, que Stofflet avoit répété plusieurs fois qu'il lui étoit tout dévoué. Il croyoit donc qu'on ne vouloit que le mettre de côté. Aussi Stofflet s'étant rapproché de Cérizais, M. de Marigny ne prit pas plus de précautions, et ne profita pas de l'offre de M. de Charrette de venir dans son cantonnement; car il est consolant de croire que ce général ne vouloit pas le faire périr, mais seulement le déplacer.

Cependant le curé de St. Laud arriva de l'armée de Charrette, où il avoit passé quelque temps. Il avoit pris depuis long-temps sur Stofflet une influence absolue. Le lendemain de son arrivée, ce général partit du

château de la Marosière, où il avoit couché. En même temps il donna ordre à quelques Allemands d'aller fusiller M. de Marigny. Ces misérables obéirent. M. de Marigny ne pouvoit pas croire une telle horreur. Enfin, quand il vit qu'on vouloit réellement sa mort, il demanda un confesseur; on le lui refusa durement. Alors il passa dans le jardin, dit aux soldats : « C'est à moi à vous commander. A » vos rangs, chasseurs ». Puis il leur cria : En joue, feu; et tomba mort. De tous les Vendéens, aucun assurément n'a péri d'une mort plus déplorable et plus révoltante. M. Stofflet vint à Cérizais; il entra à l'état-major de M. de Marigny avec un air sombre et embarrassé. Après un instant : « Messieurs, dit-il, M. de » Marigny étoit condamné à mort; il vient » d'être exécuté ». On garda un morne silence; il sortit. Le curé de St. Laud entra dans le même moment, montra ou feignit de montrer de la surprise, mais aucune indignation. Comme il ne s'étoit pas encore montré, il prétendit tout ignorer, et arriver d'Outre-Loire. Il paroît certain qu'il avoit eu la veille une conférence avec Stofflet. On le croit généralement, et on suppose que de lui-même, celui-ci n'eût jamais pris un tel parti.

Un instant avant de donner l'ordre aux chasseurs, il avoit promis à M. Soyer l'aîné, le plus habile officier de son armée, et plein de loyauté, qu'il ne seroit fait aucun mal à M. de Marigny ; d'autres personnes accusent aussi MM. de R*** et B*** d'avoir contribué à cette horrible exécution.

Dès que la nouvelle de cette mort fut répandue, il y eut une sorte d'émeute. Les domestiques de M. de Marigny avoient été mis en prison : on fut forcé de les relâcher. L'armée se débanda et refusa de marcher sous les ordres de celui qui avoit assassiné son général. Les officiers passèrent, les uns dans l'armée de M. de Charrette, les autres dans celle de M. Stofflet.

Peu de chefs Vendéens ont laissé une mémoire aussi chérie que M. de Marigny. Il avoit pour le pays tant de ménagements, et s'occupoit tellement des moyens de le mettre à l'abri des dévastations des républicains, que les paysans Poitevins du département des Deux Sèvres étoient remplis de reconnoissance et d'attachement pour lui. Aussi leur haine pour Stofflet dure-t-elle encore, et ils ne parlent jamais sans un vif ressentiment du supplice de leur ancien général.

M. de Baugé, qui étoit tendrement attaché à M. de Marigny, déclara hautement qu'il continueroit à se battre, parce que cela étoit nécessaire, mais comme simple soldat. Stofflet le fit mettre en prison. M. de Beaurepaire vint alors se dénoncer coupable de la même opinion et des mêmes discours. Sa fermeté en imposa à Stofflet. Le lendemain il y eut un combat. Les gardes de M. de Baugé le laissèrent libre : il prit un fusil et alla se battre. Après l'affaire, il alla se remettre en prison ; mais les soldats dirent qu'ils ne vouloient plus le garder. Il continua de suivre l'armée comme soldat, n'approchant jamais de Stofflet, qui n'avoit aucun rapport avec lui. Dès que M. de Charrette eut accepté l'amnistie, il en profita; et quand il vit les intrigants qui entouroient Stofflet, retarder la pacification pour se faire acheter plus cher, il aida de tout son pouvoir les républicains à ramener, par des moyens de douceur et de persuasion, les paysans de M. de Marigny, qui étoient restés dans les bois depuis sa mort, sans vouloir reconnoître aucun chef ni suivre aucune armée, et qui se bornoient à tirer sur les patrouilles républicaines qui venoient les inquiéter.

Après la mort de M. de Marigny, il ne resta plus, à proprement parler, que deux armées. Cependant une troisième existoit dans le canton où avoit commandé M. de Royrand; mais elle étoit peu considérable. M. de Sapinaud, qui l'avoit formée à son retour d'Outre-Loire, étoit d'un caractère liant, et fut toujours plein de condescendance pour les deux autres chefs. Son armée s'appeloit celle du centre.

Ainsi toute l'insurrection se trouva de fait dans les mains de MM. de Charrette et Stofflet, qui ne s'accordèrent jamais réellement. Ils étoient l'un et l'autre dévorés d'ambition, et d'une mutuelle jalousie. La guerre perdit le caractère qu'elle avoit d'abord. On ne vit plus cette union des chefs, cette abnégation de soi-même, qui avoient distingué les premiers temps de la Vendée. Les paysans étoient découragés. Il falloit pour les contenir une force et une dureté qui ne ressembloient en rien à la manière avec laquelle on avoit pu les conduire d'abord. Il n'y avoit plus de grandes batailles. La guerre s'étoit mêlée de brigandages et de mille désordres. La férocité des républicains avoit endurci les ames les plus douces, et des représailles vengeoient le massacre des prisonniers, les noyades de Nantes,

les promesses violées, les villages brûlés avec leurs habitants, et toutes les horreurs que la postérité aura peine à croire. Des colonnes républicaines, qui se surnommoient *Infernales*, avoient parcouru le pays dans tous les sens, massacrant hommes, femmes et enfants. Il est arrivé plus d'une fois, que le général républicain, après avoir écrit au maire qu'il épargneroit les habitants d'une commune s'ils vouloient se rassembler sans crainte, les a fait cerner et égorger jusqu'au dernier. On ne sauroit croire comment, à chaque instant, on manquoit de foi à ces malheureux paysans.

Tel étoit devenu le théâtre de la guerre. M. de Charrette y acquit une gloire immortelle. La témérité de ses résolutions, la constance inébranlable qu'il conservoit dans une situation presque désespérée, cet esprit de ressource incapable de découragement, font de lui un grand homme. On n'oubliera jamais que ce général, blessé, poursuivi d'asile en asile, n'ayant pas douze compagnons avec lui, a inspiré encore assez de crainte aux républicains, pour qu'on lui ait fait offrir un million et le libre passage en Angleterre; et qu'il a préféré combattre jusqu'au jour où il a été saisi pour être traîné au supplice.

Stofflet avoit quelques qualités du même genre, peut-être même avoit-il plus de talents militaires : mais il étoit dur et brutal dans sa manière de commander ; et cependant il étoit facile de le gouverner. Le curé de St. Laud s'étoit emparé entièrement de son esprit, et avoit fini par dicter toutes ses démarches et toutes ses paroles. C'est à l'état-major de Stofflet, dont il étoit l'absolu dominateur, que l'abbé Bernier a acquis la réputation d'ambition, d'égoïsme et de vanité, qu'il a laissée dans la Vendée. Pour parvenir à cette position, pour arriver au pouvoir et à la renommée, il avoit montré un esprit, une prudence et des talents qui l'abandonnèrent dès qu'ayant atteint son but, il ne fut plus obligé de soigner sa conduite.

Beaucoup d'officiers se distinguèrent dans les trois armées, et il s'y passa de fort beaux faits d'armes qui furent peu connus, parce que cette guerre n'avoit aucun grand résultat. Le frère de Cathelineau, qui avoit formé un rassemblement après le passage de la Loire, se montra digne de son nom, et périt glorieusement. Deux autres frères, quatre beaux-frères et seize cousins germains du général Ca-

thelineau sont morts les armes à la main, et il ne reste de tout ce nom qu'un fils et quatre filles du général, tous dans la misère (1).

La santé de ma mère, et le désir d'apprendre tous ces détails sur le sort de nos parents et de nos amis, et sur la fin de la guerre, nous retinrent un ou deux jours à Nantes. Le peu de personnes qui me virent et qui ne me connoissoient point auparavant, furent bien surprises. On avoit fait aux dames Vendéennes, et surtout à moi, une telle réputation militaire, qu'on s'imaginoit M^me^. de Lescure comme une femme grande et forte, qui s'étoit battue à coups de sabre, et qui ne craignoit rien. J'étois obligée de désavouer tous mes hauts faits, et de raconter tout bonnement combien le moindre danger me trouvoit foible et effrayée.

Nous nous hâtâmes de partir pour le Mé-

---

(1) On sera surpris que je n'aie point parlé de M. Trottouin d'Angers. Il n'étoit que commissaire aux vivres, ne s'est jamais battu, et je ne sais comment il est venu à bout de faire croire qu'il avoit joué un rôle dans la Vendée, et d'en jouer un en pays étranger, sous le nom du marquis de St. Félix, donnant des plans militaires, etc.

doc ; il falloit un passe-port. M. Maccurtin me donna un ordre des représentants, qui enjoignoit à la municipalité de donner des passe-ports à Victoire Salgues et à Marie Citran. J'avois pensé qu'il valoit mieux, pour la route, cacher les noms sous lesquels nous étions connues. Je me rendis à la municipalité, toujours vêtue en paysanne. Beaucoup de personnes attendoient ; et en les expédiant, on les rudoyoit désagréablement. Une religieuse étoit avant moi. La municipalité, qui, comme les représentants, ménageoit beaucoup ceux qu'on égorgeoit quelque temps auparavant, traita fort bien la religieuse : cela m'encouragea. Je m'avançai, et ce fut encore plus fort. Au nom *d'amnistiée*, tout le monde se leva, me fit des révérences, m'appela madame. On me fit mille politesses, même des offres de service ; et ce bon accueil n'étoit pourtant que pour la pauvre Victoire, à qui son titre de Vendéenne valoit tout cela. Tandis qu'on venoit de traiter si brusquement des républicains que l'on tutoyoit, on me parloit toujours à la troisième personne.

Nous partîmes avec nos femmes dans une voiture que nous achetâmes. Nous emme-

nions Mlle. de Concise, dont la mère avoit péri à Nantes, et qui ne savoit en ce moment que devenir. Tous nos paquets étoient renfermés dans deux petits paniers, ce qui étonnoit beaucoup les postillons. Avant Ancenis, je m'arrêtai pour aller voir les gens à qui j'avois confié ma fille aînée. Je voulois toujours douter de sa mort. Je m'imaginois que c'étoit peut-être pour la mieux cacher qu'ils avoient dit qu'elle avoit péri. J'en étois si persuadée, que je leur offris imprudemment 3,000 fr. comptant et 1,200 fr. de pension, s'ils me rendoient ma fille. Ils auroient pu supposer une autre enfant; mais ils me répétèrent en fondant en larmes, qu'elle étoit morte, et qu'avec elle ils avoient perdu leur fortune : ils eurent même la probité de vouloir me rendre l'argent que je leur avois laissé en la cachant.

A Ancenis, comme les Chouans se montroient souvent en force sur la route d'Angers, le district ne voulut pas nous laisser aller plus loin sans escorte ; et il y avoit cependant des postes républicains toutes les demi-lieues. Nous n'osâmes point dire que nous n'avions nulle peur des brigands. Nous

passâmes deux jours à attendre l'arrivée d'un aide de camp du général Canclaux, qui devoit passer, parce qu'on vouloit faire un seul convoi. Il sut qui nous étions, et eut alors la politesse de faire passer notre voiture la première, pensant bien que nous le défendrions peut-être mieux contre les Chouans, que les seize hussards qui nous escortoient.

Ainsi nous étions défendues par les Bleus contre les brigands. Cette bizarrerie m'affligeoit; mais après Angers, il n'y eut plus besoin d'escorte. Nous continuâmes notre route pour Bordeaux, sans autres obstacles que ceux d'une saison très-rigoureuse. Nous vîmes sur toute la route beaucoup de misère et de famine. Nous fûmes arrêtées onze jours par les glaces, au passage de St. André de Cubzac. Enfin, nous arrivâmes à Bordeaux, le 8 Février. Mon oncle de Courcy avoit été dangereusement et long-temps malade, et cette circonstance l'avoit préservé de la persécution. Citran n'étoit point vendu.

Tous nos amis, au milieu du plaisir de nous revoir, en éprouvoient une sorte de frayeur. Ils ne pouvoient croire à l'amnistie dont on ignoroit les détails à Bordeaux. Chacun s'em-

pressoit autour de nous, et nous regardoit comme des personnes extraordinaires. Nous allâmes au département pour faire enregistrer notre amnistie. Nous étions toujours vêtues en paysannes. On nous reçut froidement, mais honnêtement. Le commissaire du département voulut nous faire une petite exhortation, et dit qu'on devoit compter sur notre repentir. Je me sentis offensée de cette phrase. Je rougis et le regardai d'une façon qui inquiéta mes amis; mais il n'en arriva rien. Nous rentrâmes tranquillement à Citran.

L'amnistie n'a pas terminé mes malheurs; mais ceux que j'ai éprouvés depuis, ont moins d'intérêt: ils ne tiennent qu'à moi seule.

Je perdis ma petite fille au moment où l'on venoit de la sevrer, à seize mois, et lorsque j'espérois la revoir. Les lois me faisoient son héritière, et me donnoient tous les biens de M. de Lescure, accomplissant en cela les intentions qu'il avoit consignées dans un testament, et sans lequel j'aurois peut-être laissé des collatéraux fort éloignés, se partager une succession qui ne leur étoit pas destinée.

Lorsque le 18 Fructidor arriva, on s'aper-

çut que j'étois sur la liste des émigrés, et il me fallut sortir de France sous peine de mort, comme les autres personnes non rayées. Il étoit cependant bien clair que je n'avois pas quitté la France. Je m'en allai en Espagne avec M. de Courcy, inscrit aussi sur la liste. Ma mère ne s'y trouvoit pas. Je passai huit mois sur la frontière d'Espagne. Je trouvai dans les habitants de ce pays des sentiments nobles et élevés, qui m'y attachèrent sincèrement, et qui, dès-lors, m'ont fait pressentir la conduite qu'ils ont tenue depuis.

Cependant ma mère obtint que je serois rappelée. Elle avoit représenté que mon exil étoit une violation de l'amnistie et de la paix signée avec les Vendéens, qui déclaroient non émigrés tous ceux qui avoient pris part à la guerre. Quelques protections firent écouter cette juste réclamation. Ma mère obtint qu'on enverroit à mon département de la Gironde, la circulaire que le ministre avoit adressée secrètement, le 18 Fructidor, aux départements de l'ouest, pour faire rester en France les amnistiés. Cette lettre étoit ignorée à Bordeaux; ainsi je suis la seule Vendéenne qui ait été obligée de sortir. Je revins, même sans

être mise en surveillance, comme *n'ayant pas dû partir.* Le département de Bordeaux me raya de la liste des émigrés, sur mes certificats de résidence. Il falloit que cette décision fût confirmée à Paris : il paroissoit qu'elle le seroit sans difficultés, et je mis trop de sécurité à cette affaire. Mais des ennemis inconnus ou de zélés républicains dérobèrent, dans les bureaux, la moitié des pièces, et je fus maintenue. Aussitôt je reçus un nouvel ordre de sortir de France dans le délai de vingt jours, sous peine d'être fusillée. Tous mes biens furent mis en vente. Je retournai chez les bons Espagnols qui m'avoient déjà donné asile. J'y passai dix mois, et c'est là que j'ai commencé à écrire ces mémoires. Je revins en France au mois de Mai, et je fus rayée. Toutes les choses avoient changé de face depuis le 18 Brumaire.

Je retrouvai, contre toute attente, les biens que j'avois laissés en partant. Beaucoup avoien été vendus pendant la guerre de la Vendée ; mais ce qui me restoit ne le fut pas pendant mon exil. En Poitou, la mémoire de M. de Lescure m'avoit protégée ; des personnes que je ne connoissois pas, qui n'avoient pas les

mêmes opinions que moi, mirent par reconnoissance pour lui, à mon insu, une chaleur et un dévouement extrêmes, pour me conserver les biens qu'il étoit ordonné de vendre. En Gascogne, je dus tout à MM. Duchâtel, Deynaut, Magnan et Descressonière.

Ma mère me pressoit de me remarier. J'avois toujours pensé que je ne devois vivre que pour regretter ceux que j'avois perdus, et qu'après tant de malheurs, c'étoit un devoir. J'avois eu souvent le désir de consacrer ma fortune et mes soins à secourir les blessés Vendéens qui avoient combattu près de moi, et dont j'avois partagé la misère. Je finis par écouter les conseils de ma mère. Cependant je ne voulois pas perdre un nom qui m'étoit si cher et si glorieux; je ne voulois pas renoncer à tous les souvenirs de la Vendée, pour recommencer une nouvelle existence.

Ainsi je ne pus songer à obéir à ma mère, que lorsque j'eus vu en Poitou M. Louis de la Rochejaquelein, frère de Henri. Il me sembla qu'en l'épousant, c'étoit m'attacher encore plus à la Vendée, unir deux noms qui ne devoient point se séparer, et que j'étois loin d'offenser la mémoire de celui que j'a-

vois tant aimé. J'épousai M. Louis de la Rochejaquelein, le 1^er^. Mars 1802. Depuis ce temps, nous avons toujours vécu à la campagne avec ma mère.

Fin des Mémoires.

SUPPLÉMENT.

Lorsque j'écrivois mes mémoires pour vous, mes chers enfants, nous vivions à la campagne, évitant avec soin l'éclat et le bruit, ne venant jamais à Paris, conservant nos opinions, nos sentiments, et surtout l'espérance que Dieu nous rendroit un jour notre légitime Souverain. M. de la Rochejaquelein se livroit à l'agriculture et à la chasse. Cette vie paisible et obscure ne pouvoit nous dérober à l'action inquiète d'un gouvernement qui ne se contentoit pas de notre soumission, et sembloit s'irriter de ne pas avoir nos hommages et nos services.

Nous vivions en butte à une tyrannie qui ne nous laissoit ni calme ni bonheur. Tantôt on plaçoit un espion parmi nos domestiques; tantôt on exiloit loin de leur demeure quelques-uns de nos parents, en leur reprochant une charité qui leur attiroit trop l'affection de leurs voisins; tantôt mon mari étoit obligé d'aller rendre compte de sa conduite à Paris;

tantôt une partie de chasse étoit représentée comme une réunion de Vendéens. Quelquefois on nous blâmoit d'aller en Poitou, parce qu'on trouvoit que notre influence y étoit trop dangereuse; d'autres fois on nous reprochoit de ne pas y habiter et de ne pas employer cette influence au profit de la conscription. Les gens en place croyoient se faire un mérite en nous inquiétant de mille manières. On vouloit, soit par promesses, soit par menaces, attacher par quelque emploi notre famille au gouvernement. En 1805, on vint offrir à M. de la Rochejaquelein une place à la cour, en lui disant de se mettre à prix. La considération attachée à des opinions fidèles et pures, et à une position indépendante, fatiguoit le gouvernement. Enfin, notre existence étoit sans cesse troublée.

Ce fut dans ce temps à peu près, que nous fîmes connoissance avec M. de Barante, alors sous-préfet de Bressuire.

Les souvenirs de la guerre de la Vendée lui avoient inspiré une grande admiration. Il s'étoit fort attaché au caractère simple et loyal des habitants de ce pays. Il montra franchement de l'estime pour notre constance dans nos sentiments; une confiance

parfaite s'établit entre lui et nous. Autant qu'il fut en lui, il tâcha de rendre notre situation moins pénible. Il disoit hautement qu'il étoit hors de la justice et de la dignité, d'exiger de nous autre chose que l'obéissance aux lois établies. Il savoit que M. de la Rochejaquelein avoit trop d'honneur et de raison pour exciter des troubles et faire répandre du sang inutilement, et qu'il n'entreprendroit rien, à moins que ce ne fût avec l'espérance de sauver son pays.

En 1809, la persécution devint plus avouée et plus directe; on voulut forcer M. de la Rochejaquelein à entrer dans l'armée comme adjudant-commandant, avec le grade de colonel. On savoit qu'il avoit fait, comme capitaine de grenadiers, cinq campagnes contre les nègres de St. Domingue. La lettre du ministre étoit aussi pressante que polie, et fondée sur ce que son frère s'étant illustré dans les armes, il devoit désirer de suivre la même carrière. Il refusa; sa santé, cinq enfants que nous avions déjà, étoient des motifs à alléguer, mais que l'on n'eût peut-être pas admis sans le zèle et les bons offices de M. de Monbadon, notre parent.

Mon beau-frère, Auguste de la Rocheja-

quelein, fut aussi invité à prendre du service, en même temps que MM. de Talmont, de Castries, etc. Il alla à Paris, et refusa. Dès qu'on vit qu'il avoit des objections à faire, au lieu de les écouter, on le fit arrêter. Il ne céda point encore, demanda de quoi il étoit coupable, et ne voulut point comprendre pourquoi on le mettoit en prison; de sorte qu'après plus de deux mois, il força du moins le ministre de s'expliquer sans détour, et de lui signifier qu'il seroit prisonnier tant qu'il ne seroit pas sous-lieutenant. On le plaça dans un régiment de carabiniers; il y passa trois ans. A la bataille de la Moskowa, il fut couvert de blessures, fait prisonnier et conduit à Saratow. Il y fut bien traité, et son sort fut encore adouci à la recommandation du Roi, qui eut l'extrême bonté de faire écrire en sa faveur.

Vers la fin de 1811, ma santé, et le désir de revoir mes parents, nous conduisirent, ma mère et moi, à Paris, où je n'étois pas venue depuis 1792. M. de la Rochejaquelein vint m'y joindre. L'expédition de Russie étoit alors décidée. Les personnes qui, comme nous, étoient restées invariablement attachées à la maison de Bourbon, ne voyoient jamais

Buonaparte entreprendre une guerre, sans concevoir une secrète espérance que quelqu'une des chances qu'il bravoit avec tant de folie, le renverseroit. Cette fois surtout, le caractère gigantesque et extravagant de cette expédition, la distance des armées, la nature du pays où elles alloient combattre, et l'inutilité si claire pour les yeux les plus fascinés d'une entreprise ainsi conçue, donnoient l'idée qu'il couroit vers la fin de sa prospérité. Nous nous entretînmes de cet espoir avec ceux qui partageoient nos sentiments. M. de la Rochejaquelein vit et rechercha les hommes les plus marquants par leur nom et leur constance, entre autres MM. de Polignac, malgré la surveillance de leur prison.

Nous revînmes en Poitou, et de là en Médoc, où nous passâmes l'hiver de 1813. Les désastres de Russie, la destruction de l'armée, les mesures qu'il falloit prendre pour réparer ces pertes, les levées multipliées, les sacrifices de toute espèce que le gouvernement imposoit, l'odieuse formation des régiments de gardes d'honneur, tout sembloit devoir précipiter le dénouement, et amener une révolution à laquelle il falloit se préparer.

Ce fut au mois de Mars de la même année,

que M. Latour arriva à Bordeaux, portant les ordres du Roi. Avant de parler de sa mission, il est nécessaire de rendre compte de ce qui s'étoit passé dans cette ville depuis 1795. Le parti royaliste y avoit toujours été nombreux, les jeunes gens y étoient zélés et entreprenants, la masse du peuple très-bonne, tous les émigrés que l'on y emprisonnoit avoient été délivrés par adresse ou à main armée. Une multitude de réquisitionnaires y avoit trouvé un asile, les prisonniers Espagnols y avoient reçu l'accueil le plus favorable; mille autres circonstances avoient assez prouvé quelle étoit l'opinion des Bordelais. Mais outre cela, l'élite des royalistes étoit secrètement formée en compagnies armées, la plupart composées d'artisans qui n'ont jamais reçu aucune paie. La discrétion de tant de personnes est encore plus remarquable que leur fidélité. Je vais expliquer l'origine de cette organisation.

L'époque qui a suivi la seconde guerre de la Vendée, c'est-à-dire 1796, est celle où les royalistes ont eu le plus d'espérance et concerté le plus d'entreprises. Le directoire avoit alors peu de puissance; on jouissoit d'une grande liberté, et jamais les opinions n'ont eu

un cours aussi peu contraint. Le Roi avoit des intelligences dans presque toutes les provinces. Partout il y avoit une sorte de formation, à peine secrète, du parti royaliste; des commissaires nommés par le Roi, alors à Vérone, travailloient à servir sa cause. C'étoit M. Dupont Constant, qui étoit commissaire à Bordeaux; il présidoit un conseil nombreux : ses principaux agents étoient MM. Archbold, Dupouy, Cosse, Estebenet, etc.

Quelques mois auparavant (après la seconde guerre de la Vendée), MM. Forestier et de Céris vinrent passer quelques jours à Bordeaux. Ces messieurs se rendoient à Barèges pour leur santé. Nous ne connoissions pas ce dernier, parce qu'étant émigré, il n'arriva dans la Vendée qu'en 1794. M. de Céris revint de la part de M. Forestier, nous dire qu'ils avoient résolu de passer en Espagne et en Angleterre. Il demanda à ma mère des lettres de recommandation; elle lui en donna de fort pressantes pour M. le duc d'Havré, son ami intime, et pour mon oncle le duc de Lorges. Elle n'avoit pas l'idée que MM. Forestier et de Céris travaillassent à l'exécution de quelque entreprise. Peut-être

qu'eux-mêmes n'avoient pas de pensées bien arrêtées à cet égard. L'accueil flatteur qu'ils reçurent, les entretiens qu'on eut avec eux, l'état de la France, qui sembloit présenter de plus en plus des chances favorables, redoublèrent leur zèle. Au mois de Mai 1797, ils revinrent, apportant à ma mère une lettre de Monsieur, qui la chargeoit de réunir le parti du Roi à Bordeaux. Il y avoit aussi des instructions du duc d'Havré, du prince de la Paix, etc. Elle vit bien que ces messieurs, par trop d'ardeur, avoient tout exagéré dans leurs discours, et présenté les choses sous un aspect beaucoup trop favorable. Cependant elle regarda comme un devoir sacré, de répondre à la confiance dont les Princes l'honoroient. Elle confia le tout à M. Dudon, ancien procureur général, et à son fils; elle conféra avec eux de ce qu'il y avoit à faire. Ce digne magistrat, malgré son grand âge, étoit plein d'énergie. Il découvrit tout de suite que M. Dupont Constant étoit commissaire du Roi, et ces messieurs formèrent un conseil secret, composé seulement de MM. Dupont, Dudon, Deynaut et de l'abbé Jagault, ancien secrétaire du conseil supérieur de la Vendée. On jugea qu'il importoit, avant tout, d'éclairer

les Princes sur la véritable situation de la France, qu'on leur avoit présentée d'une manière trop flatteuse et inexacte.

M. Jagault partit pour Edimbourg; il rédigea et remit à Monsieur, un mémoire où il exposoit la vérité.

La journée du 18 Fructidor vint bientôt confirmer ses sincères observations. Les espérances des royalistes furent détruites, et leurs projets renversés par cet événement.

Quand, un an après, le gouvernement du directoire commença à être ébranlé; quand les Autrichiens et les Russes obtinrent en Italie de grands succès, que tout sembla présager un changement en France, on reprit avec plus d'ardeur le dessein d'agir. Ma mère avoit gagné depuis long-temps au parti du Roi M. Papin, négociant. Ce jeune homme étoit parti quelques années auparavant, à la tête des volontaires de Bordeaux. Il avoit fait la guerre d'Espagne avec une grande distinction, avoit obtenu le grade de général de brigade sur le champ de bataille. Il avoit aimé la révolution, et dans cette disposition il étoit parti pour les armées. A son retour, apprenant quels excès s'étoient commis en son absence, il ne voulut plus être mêlé aux hom-

mes qui s'en étoient rendus coupables, et se plaignit à M. Deynaut de ce qu'on avoit voulu le mettre sur la liste d'un club de Jacobins.

Ma mère voulut connoître M. Papin; elle exalta l'horreur qu'il avoit conçue pour la révolution, et vainquit l'hésitation qui l'empêchoit de se ranger dans un autre parti, en lui disant qu'il n'y avoit que de la honte à rester fidèle à une mauvaise cause.

Ma mère le présenta à MM. Dudon et Dupont, avec une confiance qu'il méritoit bien. Il les voyoit rarement. M. Queyriaux étoit l'intermédiaire entre eux et lui. Ces messieurs l'ayant nommé général pour le Roi, de tout le département, il s'occupa aussitôt à former la garde royale qui, depuis, n'a pas cessé d'exister (1).

Jamais on ne s'étoit cru si près du succès: la loi des ôtages avoit allumé la troisième guerre de la Vendée, renouvelé et étendu celle des Chouans. A Bordeaux on en vint aux mains; les Jacobins, aidés par un régi-

---

(1) M. Papin fut surtout secondé par MM. de Maillan, Sabès, Labarte, Gautier, Latour-Olanier, Roger, Aquart, Marmajour, Rollac, Dumas, Delpech, etc.

ment, attaquèrent ouvertement les jeunes gens.

M. Eugène de Saluces fut grièvement blessé, et mis en prison avec plus de quarante autres qui sortirent successivement; mais il y resta quatre mois, avec un brave menuisier nommé Louis Hagry, homme d'un zèle extraordinaire. Ceci se passa pendant l'été de 1799; nous étions alors en Espagne, où ma mère avoit obtenu la permission de m'accompagner dans mon second exil, et de passer quelque temps avec moi. Nous rencontrâmes à Oyarsun M. Richer-Sérisy. Ce journaliste, après avoir longuement conféré avec ma mère, partit pour Madrid avec M. Alexandre de Lur Saluces. Il vouloit essayer si l'on pourroit décider la cour d'Espagne à prendre les armes pour la maison de Bourbon, et à seconder les efforts victorieux des Autrichiens et des Russes.

Le retour du général Buonaparte, le 18 Brumaire, et enfin la bataille de Marengo, arrêtèrent encore une fois les projets des royalistes. Tout fut suspendu, hormis les désirs et les liens mutuels qui existoient entre les nombreux serviteurs du Roi.

MM. Dudon moururent, ainsi que l'excellent M. Latour-Olanier. On arrêta grand

nombre de royalistes, qui restèrent dix-huit mois en prison, MM. Dupont, Dupouy, Dumas, etc. M. Papin échappa par la fuite, et trouva le moyen de se justifier par la protection des maréchaux Moncey et Augereau, ses amis. Lors de l'affaire de Pichegru, il étoit de retour à Bordeaux. On y fit de nouvelles arrestations; il s'échappa, retourna auprès du maréchal Moncey. On eut l'air de le croire innocent à cause de ses protecteurs; mais à peine fut-il de retour à Bordeaux, avec la promesse de n'être pas inquiété, qu'on vint pour l'arrêter. Il se cacha, et vit que les renseignements contre lui étoient si positifs, qu'il quitta la France. Il fut jugé par une commission militaire, qui le condamna à mort par contumace. Depuis ce temps, il est en Amérique (1). MM. Forestier et de Céris furent aussi condamnés par contumace. M. Goguet fut exécuté en Bretagne; l'intrépide M. Dupérat enfermé pour le reste de ses jours, etc. Tout rentra dans le silence, et l'on n'eut plus de communication avec le Roi.

---

(1) Sa femme et ses enfants se jetèrent vainement aux pieds de Buonaparte, lorsqu'il passa à Bordeaux, pour obtenir sa grâce.

Ma mère fut très-impliquée, après la bataille de Marengo, sur ce qui s'étoit passé à Bordeaux; elle pensa être mise en prison et jugée. Elle en eut toute la peur; mais elle fut bien servie, et on put heureusement la défendre, parce qu'elle vivoit tranquillement à la campagne, sans se mettre en évidence et sans se vanter de la confiance des Princes. Après avoir montré sa lettre à M. Dudon, elle l'avoit brûlée devant lui, et n'en avoit plus parlé. M. Queyriaux, notre ami, plein d'un zèle sans bornes, étoit presque toujours le seul qui la mît en communication avec tous les royalistes. Elle étoit souvent consultée; mais loin de s'en prévaloir, elle ne s'en mêloit que pour entretenir l'union. Cette conduite tenoit à son caractère et non à un sentiment de crainte. Ma mère ne cachoit pas son opinion, et peut-être même que sa franchise et sa simplicité à cet égard l'ont sauvée, en bannissant toute méfiance. On ne pouvoit croire qu'il y eût quelque chose à deviner chez des personnes qui parloient si ouvertement et qui avoient une conduite si calme.

En 1808, l'enlèvement des princes d'Espagne excita une vive indignation à Bor-

deaux. M. Rollac organisa un plan avec MM. Pedesclaux, consul d'Espagne, Taffard de St. Germain, Roger et quelques autres, pour enlever Ferdinand VII, et le conduire à la station Anglaise. Ils envoyèrent M. Dias, maître de langue Espagnole à Bordeaux, pour l'en prévenir, et il vint à bout de s'introduire quelques instants dans sa chambre et de lui parler; mais le Prince n'eut pas le temps de prendre confiance dans une personne inconnue. Ces messieurs attendirent en vain ses ordres, et le projet manqua.

M. Rollac fit, peu de temps après, un complot pour livrer Pampelune aux Espagnols. Il fut sur le point de réussir; mais étant découvert, M. Rollac fut obligé de fuir. M. Taffard, son ami, le fit embarquer pour l'Angleterre. Il emporta un mot de ma mère pour mon oncle de Lorges, et par ce moyen fut accrédité auprès du Roi, parla du dévouement des Bordelais, et surtout du courage et du zèle de M. Taffard, auquel il devoit la vie. Les relations avec Bordeaux se trouvèrent ainsi rétablies. Il n'en résulta rien pendant quelques années; mais lorsqu'en 1813, la retraite de Moscou eut fait renaître l'espérance, M. Latour arriva à Bordeaux, apportant à

M. Taffard une lettre de son ami, pour l'inviter à rallier le parti royaliste. M. Latour l'en chargea de la part du Roi. Il étoit loin de s'attendre à cet honneur. Gentilhomme peu riche, ayant une famille nombreuse, sans ambition, M. Taffard n'avoit songé, en servant M. Rollac, qu'à remplir les devoirs de l'amitié; et tout attaché qu'il étoit à la maison de Bourbon, il n'avoit pas eu l'idée de former un parti. Les ordres du Roi lui parurent sacrés.

M. Latour étoit chargé par S. M. de voir aussi M. de la Rochejaquelein, et de lui dire qu'elle comptoit sur lui pour la Vendée. Mon mari se trouvoit par hasard ce jour même à Bordeaux, et eut dès le soir une conférence de quatre heures avec MM. Latour et Taffard.

Dès-lors M. Taffard reprit avec MM. Queyriaux, Marmajour, etc., les anciens plans de la garde royale, et M. de la Rochejaquelein partit pour le Poitou. Il parcourut l'Anjou et la Touraine avec M. de la Ville de Baugé, celui des anciens chefs qui lui avoit toujours montré le plus d'attachement; allant partout voir leurs amis et les anciens Vendéens, sondant tous les esprits. Il regretta beaucoup de ne plus trouver dans le département le général

Dufresse, qui l'avoit commandé long-temps, qui avoit rendu beaucoup de services aux Vendéens, et, confident de toutes ses espérances, lui avoit donné depuis dix ans sa parole de servir le Roi quand l'occasion s'en présenteroit. A Tours, il trouva tous les jeunes gens de la Vendée qui avoient été forcés d'entrer dans les gardes d'honneur. Leur ressentiment étoit extrême. Il ne leur cacha point ses désirs et ses espérances, et leur recommanda de se réserver avec prudence pour le moment décisif. Il fut question d'enlever à Valencey Ferdinand VII. M. Thomas de Poix, gentilhomme du Berri, un des meilleurs amis de M. de la Rochejaquelein, devoit être le chef de cette entreprise; il est mort au moment où il eût pu agir. Mon mari, continuant son voyage, passa quinze jours à Nantes, chez M. de Barante, son ami. Il vit dans ses courses le prince de Laval, venu de Paris dans les mêmes vues que lui, MM. de Sesmaisons, M. de Suzannet, son cousin germain, etc.

Cependant les jeunes gardes d'honneur de Tours ne furent pas aussi discrets qu'on le leur avoit recommandé; ils firent plusieurs coups de tête : quelques-uns furent arrêtés,

entre autres M. de Charrette, brave jeune homme, digne du nom qu'il porte.

M. de la Rochejaquelein revint en Médoc; j'accouchai le 30 Octobre. Le 5 Novembre, M. Lynch, maire de Bordeaux, ancien et respectable ami de ma mère, envoya un exprès à mon mari pour lui apprendre qu'on venoit de partir pour l'arrêter. M. Lynch alloit en députation à Paris; il ne se mit en route qu'après avoir eu la certitude que M. de la Rochejaquelein étoit sauvé. Mon mari me laissa ignorer tout ce qui se passoit, et s'en alla à Bordeaux avec MM. Queyriaux. Il avoit dîné à Castelnau, et y avoit vu arriver les gendarmes qui venoient pour le prendre. M. Bertrand les commandoit : il savoit bien ce qu'il venoit faire; mais comme il n'étoit pas porteur de l'ordre, et qu'il étoit seulement chargé de prêter main forte à un commissaire de police, il laissa passer M. de la Rochejaquelein qu'il reconnut parfaitement. Le commissaire de police, qui venoit en voiture, s'embourba et fut retardé dans sa marche. Dès la pointe du jour, le château fut investi; les domestiques qui ouvrirent la porte, ne sachant pas le départ de leur maître, répondirent qu'il étoit dans la maison : eux et les paysans qui arri-

voient en foule pour la messe, étoient plongés dans l'affliction, et vouloient tomber sur les gendarmes pour le delivrer, s'il venoit à être saisi. Plusieurs de nos voisins que nous connoissions peu, montèrent à cheval dans la même intention. La visite fut longue, brutale et ridiculement minutieuse (1).

Tandis que M. de la Rochejaquelein étoit caché à Bordeaux, MM. de Tauzia et de Mondenard, attachés à la municipalité, veilloient à sa sûreté. Pendant ce temps-là, MM. de Monbadon et de Barante faisoient avec un zèle extrême, des démarches pour faire révoquer cet ordre. Le ministre, après quelques difficultés, répondit que M. de la Rochejaquelein n'avoit qu'à venir à Paris pour lui donner les explications nécessaires. Je n'ajoutois pas une foi entière à ces assurances; cependant elles furent répétées si fortement, les moyens d'agir sembloient tellement rendus impossibles

---

(1) Le commissaire de police étoit furieux d'avoir manqué sa proie. Nous avons su depuis, que l'ordre portoit en secret de prendre M. de la Rochejaquelein mort ou vif; on devoit le conduire en poste jour et nuit, et à quelque heure que ce fût, l'amener au ministre lui-même.

par les négociations des alliés avec Buonaparte, et par l'attente journalière de la paix, que je penchois quelquefois, je l'avoue, pour le parti d'aller trouver le ministre. J'avois d'ailleurs la certitude qu'il n'existoit pas une ligne de l'écriture de mon mari, qui déposât contre lui. Je m'effrayois d'une longue séparation et d'un avenir de persécution : pour lui, au contraire, il n'hésitoit nullement. Il prévoyoit avec raison, que lors même que le ministre tiendroit sa parole et ne le mettroit pas en prison, il se trouveroit gêné, soit par un exil, soit par l'offre impérative de quelque place dans l'armée. Il vouloit conserver la liberté d'agir; sa pensée se portoit toujours vers le projet de faire soulever la Vendée quand le moment seroit venu. M. de la Rochejaquelein tournoit tous ses regards de ce côté, et il y étoit appelé naturellement par son nom, par son influence sur les habitants de ce pays dont il avoit une connoissance parfaite : mais d'ailleurs l'intention du Roi le fixoit d'une manière invariable.

Dès qu'une fois il fut caché à Bordeaux, il devint le moyen de réunion de plusieurs associations secrètes, qui jusqu'alors s'occupoient séparément du même but. En effet, la persécution dirigée contre lui l'avoit désigné

comme un chef de parti, et tous les gens dévoués cherchoient à se mettre en relation avec lui. Il en avertissoit M. Taffard, qui ne pouvoit se faire connoître de tout le monde comme étant commissaire du Roi (1).

Dans le mois de Décembre, un des capitaines de la garde royale, M. Gipoulon, maître d'armes, fut arrêté et conduit à Paris, mis aux fers, et resta inébranlable dans quinze interrogatoires. Rien ne fut découvert.

Vers le 1^er^. de Janvier 1814, M. de la Rochejaquelein vint passer trois jours avec moi à Citran; il parcourut ensuite pendant quelque temps le Bas Médoc, avec son ami M. Luetkens, l'homme le plus dévoué au Roi, et remarquable par sa hardiesse froide et calme. Ils communiquèrent à ceux sur lesquels on pouvoit le plus compter, ce que l'on concertoit à Bordeaux; ils les mirent en intelligence avec cette ville : mais l'ardeur de tous avoit beau croître chaque jour, la position de l'armée Française entre Bordeaux et les Anglais, arrêtoit toute tentative.

---

(1) MM. de Gombauld, Ligier, vitrier; Chabaud, instituteur; Badin, l'abbé Rousseau, Dupouy, etc., avoient des réunions particulières.

M. de la Rochejaquelein revint s'établir à Citran. Nos enfants et tous nos domestiques le voyoient. Sans cesse des personnes que nous ne connoissions pas auparavant, venoient conférer avec lui; et cependant jamais sa retraite n'a été troublée, tant il y a eu de discrétion.

La police n'avoit point cessé ses recherches; mais elles étoient plus vivement continuées en Poitou et à Nantes, à cause de l'amitié de M. de Barante.

Depuis le mois de Décembre, quelques mouvements avoient eu lieu dans la Vendée; des conscrits refusoient d'obéir et se battoient contre les gendarmes. Mais le gouvernement, qui craignoit la guerre civile, et qui n'auroit pas eu la force de la réprimer, consentoit à montrer quelque indulgence, exigeoit beaucoup moins de sacrifices du pays, y demandoit moins de levées que partout ailleurs, et n'imposoit pas ces énormes réquisitions qui accabloient le reste des Français (1). Ce système de prudence, combiné avec la présence

(1) La Vendée insurgée étant composée de parties de quatre départements, il y eut dans chacune des adoucissements de différents genres.

d'environ deux mille gendarmes, empêcha la guerre d'éclater pendant l'hiver, bien qu'il y eût des bandes de conscrits insoumis qui se défendoient les armes à la main, et que le peuple désirât vivement de se soulever. D'ailleurs, les chefs ne vouloient rien faire d'incomplet, et attendoient, pour se déclarer, le moment où l'insurrection pourroit être générale. L'apparence continuelle de la paix paralysoit les plus hardis.

Cependant M. de la Rochejaquelein revenoit sans cesse au dessein d'aller se jeter parmi les braves Vendéens ; mais c'étoit se précipiter dans un péril certain. Il y étoit plus exactement recherché qu'à Bordeaux. Il ne pouvoit entreprendre de suivre les grandes routes où il étoit trop connu. Les chemins de traverse, cette année, étoient devenus impraticables par des débordements extraordinaires. Enfin, nous le fîmes à grand'peine consentir à ne se décider qu'après que M. Jagault auroit fait une tournée dans l'ouest, pour s'assurer de la position des choses et lui préparer les moyens d'arriver dans la Vendée. Il partit le 26 Janvier. Il devoit parcourir la Saintonge, prévenir M. de Beaucorps, mon beau-frère, conférer avec M. de la Ville de Baugé, cher-

cher à communiquer avec les anciens chefs, se rendre à Paris, se concerter avec M. de Duras, mes cousins de Lorges, etc.; tout mettre d'accord pour un plan vaste et général, et finir par Nantes, où il auroit confié le tout à M. de Barante.

C'étoient précisément ces mêmes provinces et ce même ensemble d'insurrection, que Monsieur avoit indiqués quinze ans auparavant, lorsqu'il avoit donné des instructions à M. Jagault.

Arrivé à Thouars, il écrivit, le 5 Février, qu'il étoit impossible à M. de la Rochejaquelein de pénétrer sur le champ dans la Vendée, et d'y rien commencer d'important; qu'il alloit continuer sa route vers Paris, et qu'à son retour, il espéroit que tout seroit mieux disposé pour l'entreprise. De tels délais ne pouvoient s'accorder avec l'impatience de mon mari.

Depuis quelque temps, la nouvelle de l'arrivée de Monseigneur le duc d'Angoulême à l'armée Anglaise, s'étoit répandue, et dans les derniers jours ce bruit s'étant accrédité, M. de la Rochejaquelein se décida sur le champ à se rendre auprès de lui pour recevoir ses ordres et lui rendre compte de ce qui se pas-

soit. (M. Armand d'Armailhac étoit venu trois jours auparavant lui offrir un bâtiment qui partoit pour St. Sébastien). Il quitta Citran pour se concerter avec MM. Taffard et de Gombauld.

En rentrant à Bordeaux, M. de la Rochejaquelein pria M. de Mondenard de dire à M. Lynch, arrivé depuis deux jours de Paris (1), qu'il souhaitoit lui témoigner sa reconnoissance et lui ouvrir son cœur. Celui-ci vint le trouver : M. de la Rochejaquelein lui dit qu'il croyoit ne pouvoir mieux reconnoître le service si grand qu'il en avoit reçu, qu'en lui apprenant ce qui avoit été préparé à Bordeaux en son absence, les secrets des royalistes, et son départ pour St. Jean de Luz. M. Lynch saisi de joie et de surprise, lui dit sans hésiter : « Assurez Monseigneur

(1) M. Lynch étant à Paris, et prévoyant la chute de Buonaparte, avoit trouvé un prétexte pour entrer dans la maison de santé où étoient MM. de Polignac, et après une longue conférence, leur avoit donné sa parole d'honneur que si Bordeaux se soulevoit un jour pour le Roi, il prendroit le premier la cocarde blanche. Ces messieurs lui recommandèrent de s'entendre avec MM. de la Rochejaquelein et de Gombauld, avec lesquels ils avoient eu des relations depuis long-temps.

» le duc d'Angoulême de tout mon dévoue-
» ment; dites-lui que je serai le premier à
» crier vive le Roi, et à lui rendre les clefs
» de la ville (1) ».

C'étoit sur un bâtiment commandé par le capitaine Moreau, qui avoit une licence pour l'Espagne, que M. d'Armailhac avoit préparé le passage de M. de la Rochejaquelein; mais il étoit bien difficile d'arriver jusqu'à ce bâtiment. Outre toutes les visites qu'il devoit subir avant de sortir de la rivière, les douaniers devoient s'y tenir jusqu'à quatre lieues en mer, et revenir dans un canot.

Je venois de recevoir une lettre très-rassurante de la part de M. le sénateur Boissy-d'Anglas, commissaire extraordinaire dans la douzième division; M. de la Rochejaquelein l'emporta, pour prouver à Monseigneur que ce n'étoit pas la nécessité de fuir qui l'amenoit à ses pieds. Il nous quitta le 15 Février au soir; je n'eus de force que pour demander à Dieu de recevoir le dernier sacrifice que nous pouvions faire au Roi.

---

(1) M. de Gombauld avoit déjà prévenu M. le comte Maxime de Puysegur, adjoint municipal, tout dévoué au Roi.

M. de la Rochejaquelein, et M. François Queyriaux, qui voulut absolument courir les mêmes périls, s'embarquèrent la nuit du 17, dans la chaloupe de Taudin, pilote côtier de Royan : ils se couchèrent dans la tille, sans pouvoir changer de position durant quarante-deux heures. On réussit à passer devant le *Régulus*, vaisseau stationnaire, qui visitoit la moindre embarcation. Une tempête affreuse se déclara et fit courir les plus grands dangers à la barque. Le bâtiment du capitaine Moreau perdit son ancre ; l'on crut un instant qu'il seroit forcé de retourner à Bordeaux. On trouva une ancre à Royan. Pendant ce retard, la chaloupe de Taudin étoit mouillée au milieu de tous les bateaux de ce port, et mille hasards pouvoient, à chaque minute, trahir les deux fugitifs. Le capitaine Moreau mit en mer ; il falloit un prétexte pour aller le joindre. Taudin s'avise de demander à un de ses fils, à haute voix et devant tous ceux qui étoient sur le quai, s'il a remis à Moreau les pains qu'il devoit lui donner : le fils répond que non. Le père s'emporte, lui reproche son oubli : sa colère éloigne toute méfiance. Il va chercher les pains dans sa maison à Royan, et en même temps

il confie son secret au pilote qui alloit chercher les douaniers. Ils conviennent tous deux qu'ils aborderont au même instant le vaisseau par le travers, Taudin du côté de la mer, l'autre du côté de la terre; et tandis que les douaniers descendent dans la chaloupe, MM. de la Rochejaquelein et Queyriaux se glissent à plat ventre dans le bâtiment par le bord opposé.

La traversée fut rapide; en vingt-deux heures ils arrivèrent devant le port du Passage. Une violente tempête venoit de s'élever; elle fit périr, quelques heures après, plusieurs navires à la vue de terre. Cependant Moreau parvint à aborder. M. de la Rochejaquelein et son compagnon trouvèrent à Renteria lord Dalhousie, et lui confièrent le motif de leur voyage. Il les accueillit avec empressement, leur fit les offres les plus obligeantes, les pressa même d'accepter de l'argent. M. de la Rochejaquelein ne lui demanda qu'à être conduit vers Monseigneur le duc d'Angoulême, qui étoit à St. Jean de Luz. Dans ce moment, lord Dalhousie n'avoit point là de chevaux; il donna deux soldats pour guides à ces messieurs, qui marchèrent toute la nuit. Ils se rendirent chez le Prince: il étoit arrivé depuis quinze jours

seulement, sous le nom de comte de Pradelles, accompagné du comte Etienne de Damas. Lord Wellington lui avoit rendu ses hommages. Le maire de St. Jean de Luz, les habitants de quelques petites paroisses voisines, étoient, jusqu'alors, les seuls Français qui lui eussent secrètement fait connoître leurs sentiments et leurs vœux. Sitôt qu'il sut les plans de Bordeaux, la situation de la Vendée et l'opinion générale, son cœur se rouvrit à l'espérance, et il déclara que rien ne lui feroit quitter le sol de cette France, où il retrouvoit encore des sujets si fidèles, et qu'il y périroit plutôt que de jamais se séparer d'eux. Il apprit à ces messieurs, que Monsieur étoit en Suisse, Monseigneur le duc de Berri à l'île de Jersey, et qu'ils cherchoient, comme lui, à se jeter en France.

M. le duc de Guiche fut chargé de conduire les voyageurs au quartier général de lord Wellington, alors à Garitz. Cet illustre général les reçut fort bien. Il avoit, dès le premier instant, montré un grand attachement à la cause de la maison de Bourbon. Mais lorsque les alliés et l'Angleterre consentoient ou sembloient consentir encore à négocier avec Buonaparte, lord Wellington ne

pouvoit pas se porter à une démarche éclatante en faveur de nos Princes; d'ailleurs, il tomboit dans l'erreur commune aux étrangers, et ne croyoit pas les esprits en France aussi bien disposés qu'ils l'étoient. Il avoit devant lui un général habile et l'armée Française à combattre; tout devoit se rapporter à ce but. Telles étoient les objections que M. de la Rochejaquelein avoit à vaincre. Quoique présentées avec de grands égards pour nos Princes, et même avec regret, elles n'étoient ni moins fortes ni moins raisonnables. M. de la Rochejaquelein demanda d'abord l'occupation de Bordeaux, promettant que la ville se déclareroit pour le Roi; puis, afin d'opérer en même temps une puissante diversion qui préservât Bordeaux, il insista pour obtenir un ou deux bâtiments et quelques centaines d'hommes seulement, pour débarquer de nuit sur les côtes de Poitou, l'escorter à deux lieues dans les terres, et l'y laisser; qu'ils se retireroient pour se rembarquer tout de suite et attirer sur eux l'attention des troupes, tandis qu'il poursuivroit sa route. Lord Wellington lui dit positivement, qu'il ne pouvoit disposer d'aucunes troupes pour une expédition que son gouvernement ne lui avoit pas dé-

signée. M. de la Rochejaquelein fut donc obligé de renoncer, pour le moment, à se rendre dans la Vendée, dont toutes les côtes étoient gardées avec la plus scrupuleuse exactitude par les douaniers.

Lord Wellington se décida à marcher en avant. M. de la Rochejaquelein eut l'honneur de le suivre le lendemain au passage du Gave d'Oleron; il retourna ensuite auprès de Monseigneur. Il y arriva en même temps que MM. Okely et de Beausset, députés de Toulouse, qui venoient offrir au Prince les vœux et les services de cette ville. On apprit au même moment la bataille d'Orthez. Monseigneur partit pour le quartier général: M. de la Rochejaquelein le suivit, et M. Queyriaux prit le chemin de Bordeaux pour aller instruire le conseil (1) du succès de leur voyage, et porter la proclamation du Prince. Il fit sa route au milieu des conscrits et des habitants que la bataille d'Orthez avoit mis en fuite.

Monseigneur envoya le comte de Damas pour juger de l'esprit de la ville de Pau; il

---

(1) Le conseil royal étoit composé de MM. Taffard, Lynch, de Gombauld, de Budos, Alexandre de Lur Saluces, de Pommiers, Queyriaux aîné et Luetkens.

courut mille dangers dans son voyage, et ne put obtenir aucun résultat.

M. Bontemps Dubarry étoit parti le matin, envoyé par M. Taffard, pour avertir lord Wellington que la ville étoit sans défense, que l'on désiroit vivement la présence de Monseigneur le duc d'Angoulême. Ce rapport acheva de décider lord Wellington : il ordonna au maréchal Beresford de se diriger avec trois divisions sur Bordeaux. M. Bontemps revint sur le champ rendre compte de sa mission ; il courut beaucoup de risques de St. Sever à Bordeaux, et ne s'en tira qu'avec bien du courage et du sang froid. Le lendemain de son départ, l'armée Anglaise se mit en marche, et M. de la Rochejaquelein, qui partoit avec l'avant-garde, fut prendre les derniers ordres de S. A. R. Monseigneur lui dit que lord Wellington, qu'il venoit de quitter, étoit toujours persuadé que Bordeaux n'oseroit pas se déclarer. Alors, M. de la Rochejaquelein affirma que Bordeaux feroit le mouvement, qu'il en répondoit sur sa tête ; qu'il lui demandoit seulement la permission de précéder les Anglais de trente-six heures. « Vous » êtes donc bien sûr de votre fait ? — Au- » tant qu'on peut l'être d'une chose hu-

» maine.—Monseigneur reprit vivement : J'ai » confiance en vous, partez ».

M. de la Rochejaquelein se tint avec les troupes légères jusqu'à Langon, d'où il fut chez M. Alexandre de Saluces, à Preignac. De là, M. Valens (1) lui servit de guide pour entrer dans la ville, à travers des détachements de troupes Françaises et de gendarmerie, et il arriva à Bordeaux, le 10 Mars, à dix heures du soir. Il apprit que le conseil venoit d'envoyer prier le maréchal Beresford de retarder son mouvement, afin qu'on eût le temps de mieux préparer les esprits, de prendre des mesures, de réunir les royalistes des environs à ceux de la ville. M. de la Rochejaquelein représenta vivement l'inconvénient de ce délai; qu'il ne falloit pas laisser le temps de la réflexion aux esprits timides; qu'on devoit profiter de l'élan des royalistes; que c'étoit par un mouvement spontané que l'opinion de la ville se manifesteroit. On revint à son avis, et successivement MM. Luetkens, François Queyriaux, Valens, d'Estienne et de Canolle, furent envoyés à la rencontre

(1) Aujourd'hui garde du corps de la compagnie du duc de Luxembourg.

du Prince et des Anglais, pour les supplier de hâter leur marche.

Pendant ce temps, toutes les autorités supérieures avoient quitté la ville.

Enfin, le 12, à huit heures du matin, tout fut prêt pour recevoir Monseigneur le duc d'Angoulême : on se réunit à l'Hôtel de Ville. Les hussards Anglais commençoient à entrer dans la ville : on craignit qu'arrivant ainsi, avant que les habitants fussent prévenus de ce qui alloit se passer, il n'en résultât quelque inconvénient. M. de la Rochejaquelein monta vîte à cheval avec M. de Pontac, et se rendit auprès du maréchal Beresford, pour le prier de faire sortir les hussards, afin que le mouvement royaliste fût fait avant l'entrée des Anglais. Il l'obtint, et demeura avec le maréchal. M. de Puysegur resta à l'Hôtel de Ville, pour y proclamer le Roi, en même temps qu'il le seroit hors des portes.

La garde royale avoit eu ordre de se rendre sur la route avec des armes cachées. Les chefs suivoient sans affectation le cortége de la municipalité. M. Lynch étoit en voiture ; il descendit hors la ville, et dit en substance au maréchal, que s'il entroit

à Bordeaux comme vainqueur, il lui laissoit prendre les clefs, n'ayant nul moyen de les défendre ; mais que si c'étoit au nom du Roi de France et de son allié le Roi d'Angleterre, il les lui remettroit avec joie. Le maréchal répondit qu'il avoit l'ordre d'occuper et de protéger la ville, qui étoit libre de prendre le parti qu'elle voudroit. Aussitôt (1) M. Lynch cria vive le Roi, et mit la cocarde blanche. Toutes les personnes de la garde royale en firent autant. L'on vit au même instant le drapeau blanc arboré sur le clocher de St. Michel, où, depuis la veille, il devoit être déposé. Aussitôt on répandit, parmi les royalistes et les curieux qui avoient suivi M. Lynch, que Monseigneur le duc d'Angoulême arriveroit dans la journée. Alors, les cris de vive le Roi furent universels ; chacun mettoit du papier à son chapeau, et couroit dans les rues en

(1) On ne doit pas oublier que dès la veille, la petite ville de Bazas cria vive le Roi, sans savoir si Bordeaux en feroit autant, et cela, dès que le Prince y arriva et malgré lui, car sa bonté lui faisoit craindre que les royalistes ne se compromissent par un mouvement partiel.

annonçant cette nouvelle imprévue. Quand, une heure après, M. le duc de Guiche annonça Monseigneur le duc d'Angoulême, la surprise et la joie animèrent tous les cœurs; et oubliant tout danger, on peut dire que la ville entière ressortit avec MM. Lynch, Taffard, etc. Presque tout le monde se jetoit à genoux; des gens du peuple crioient: Celui-là est de notre sang. Tous vouloient toucher ses habits et son cheval. On le porta, pour ainsi dire, dans la cathédrale, où l'attendoit monseigneur l'Archevêque. Il fut pendant quelques moments séparé de sa suite, et pensa être étouffé par la foule.

Je n'avois pas le bonheur de jouir de ce spectacle; j'étois restée à la campagne. Le souvenir de la guerre de la Vendée, qui avoit commencé vingt et un ans auparavant, le 12 Mars, remplissoit mon ame de tant d'émotions, que je restai plus de trente heures anéantie et dans un état de stupeur.

M. de la Rochejaquelein demanda sur le champ à Monseigneur le duc d'Angoulême, la permission de lever un corps de cavalerie. Le Prince, qui arrivoit dans un pays ruiné et accablé de tant de sacrifices, d'où toutes les caisses publiques avoient été emportées, et ne

voulant rien demander aux habitants, ne pouvoit avoir des fonds pour former des corps soldés. Cette cavalerie se composa donc de volontaires équipés à leurs frais. MM. Roger (1), François de Gombauld et de la Marthonie, obtinrent aussi la permission de former des compagnies; mais M. de la Rochejaquelein, se regardant toujours comme destiné à combattre dans la Vendée, ne se chargeoit que provisoirement de ce commandement.

Un des premiers soins des Anglais, devoit être de forcer l'entrée de la rivière, pour établir la communication des deux rives, et pour se préserver des attaques d'une flottille assez nombreuse, que l'on avoit équipée à la hâte, et qui menaçoit sans cesse le Médoc et même Bordeaux. On expédia un courrier pour St. Jean de Luz, afin que de là on envoyât des ordres à l'escadre Anglaise; mais on pensa que ces ordres arriveroient plus tôt en faisant partir un aviso du petit port de la Teste. Lord Dalhousie confia ses dépêches à MM. Eugène de Saluces, Paillès et Moreau. La Teste étoit, le 12 Mars, occupée par un poste d'infanterie

(1) Un des anciens chefs de la cavalerie royale, dès l'organisation.

et trois cents gardes nationaux d'élite. MM. de Mauléon et de Malet de Roquefort, qui commandoient ces derniers, leur firent prendre la cocarde blanche. Ils trouvèrent de la résistance dans les habitants et les soldats de ligne ; ils coururent de grands dangers : leur fermeté seule les sauva. Ils arrivèrent à Bordeaux, amenant une grande partie de leurs gardes nationaux et du détachement d'infanterie; le reste alla, de son côté rejoindre les troupes Françaises qui étoient à Blaye. Cependant, M. de Saluces et ses compagnons ne purent s'embarquer à la Teste, comme ils l'avoient cru. Le maire et quelques habitants s'opposèrent à leur départ : il fallut revenir à Bordeaux. S. A. R. chargea alors M. de la Rochejaquelein de se porter sur la Teste avec deux cent cinquante Anglais, une partie des gardes nationaux de M. de Malet, et quelques volontaires. Les habitants furent d'abord très-effrayés ; mais comme ils connoissoient M. de la Rochejaquelein, et qu'il étoit chargé par le Prince de leur porter des paroles de bonté et d'indulgence, tout se passa à l'amiable ; les trois plus mutins furent seulement mis en prison pour quelques jours. Mon mari en passa huit à la Teste, s'occupant à faire reconnoître

l'autorité du Roi sur toute la côte, à dissiper les préventions des habitants, et à réunir la poudre et les canons des batteries, pour les envoyer à Bordeaux.

Peu de jours après, lord Dalhousie partit pour attaquer St. André de Cubzac et Blaye. Il proposa à M. de la Rochejaquelein de venir avec lui, à cause de la connoissance qu'il avoit du pays, des habitants, et de l'espoir d'établir des relations avec l'intérieur, surtout avec la Vendée. Sa compagnie de volontaires vouloit le suivre. Lord Dalhousie la refusa. On rencontra les troupes Françaises à Étauliers; elles étoient inférieures en nombre, et furent repoussées.

Mon mari profita du passage des rivières, pour faire repartir M. de Ménard, gentilhomme des environs de Luçon, qui étoit venu, à travers mille dangers, prendre les ordres du Prince pour la Vendée. M. de Ménard fut arrêté à Saintes, et sauvé par le général Rivaux, qui étoit royaliste au fond de l'ame. Il arriva dans la Vendée : il courut sur le champ pour faire insurger ce pays; mais les nouvelles de Paris ne lui en donnèrent pas le temps. M. de la Rochejaquelein n'avoit pu réussir, jusque-là, à faire parvenir l'ordre de soulèvement.

Quelques heures après le combat d'Étauliers, arriva M. Bascher, que mon mari avoit vu dans les gardes d'honneur. Il avoit déserté de Troies, et s'étoit caché chez un de ses parents près de Nantes, où il avoit trouvé M. de Suzannet, qui l'envoyoit à M. de la Rochejaquelein. Il venoit annoncer que tout étoit prêt dans l'ouest, que l'ardeur des paysans étoit de plus en plus vive, que le tocsin sonneroit dans la semaine après Pâques, et que les paroisses de notre ancienne armée désiroient M. de la Rochejaquelein pour les commander. On demandoit quinze mille fusils, et surtout de la poudre, dont on manquoit absolument. Il n'y avoit besoin d'aucunes troupes pour débarquer ces objets, puisque le pays devoit se soulever auparavant.

Cette mission de M. Bascher lui avoit fait courir beaucoup de risques; il avoit été poursuivi. Enfin, à travers le désordre des troupes Françaises, il étoit parvenu jusqu'à Étauliers. Mon mari l'envoya sur le champ au Prince.

Lord Dalhousie revint à Bordeaux pour préparer l'attaque de la citadelle de Blaye. L'amiral Penrose la bombardoit déjà du côté de la rivière, dont il avoit forcé le passage. M. Deluc, maire de la ville, avoit, dès le 13 Mars,

fait assurer S. A. R. de son dévouement, et avoit fait de vains efforts pour décider la garnison à se rendre.

Cependant, on n'étoit pas sans inquiétude à Bordeaux. Une forte division Française arrivoit par Périgueux; les Anglais n'étoient pas nombreux. On ignoroit que le marquis de Buckingham, avec cinq mille hommes de milice Anglaise, avoit demandé et obtenu de s'embarquer pour défendre Bordeaux, dès qu'on avoit su l'insurrection de cette ville. Le vent contraire les empêchoit d'entrer dans la Gironde. L'on n'avoit pas eu le temps de former assez de corps Français; mais les royalistes redoubloient d'ardeur. L'amour pour le Prince s'augmentoit de la manière la plus vive. Il sortoit tous les jours pour visiter les postes militaires, accompagné seulement de deux ou trois personnes, toujours au pas dans les rues, et au milieu d'une foule qui, toujours plus charmée de sa bonté et de sa confiance, ne cessoit de crier : Vive le Roi! vive Monseigneur le duc d'Angoulême! On étoit électrisé par l'idée qu'il affrontoit tous les dangers pour le salut de la France, et chacun auroit donné sa vie pour lui. Le comte Etienne de Damas en donnoit l'exemple par

son dévouement. Chargé de toutes les affaires de Monseigneur, il sera à jamais cher aux Bordelais par l'affabilité et le zèle infatigable avec lequel il travailloit jour et nuit. Une circonstance rassurante étoit que l'insurrection de l'ouest alloit enfin éclater. Lord Dalhousie, qui montroit autant d'habileté que d'attachement au Prince, avoit consenti à tout ce qui pouvoit faciliter ce mouvement. Le jour étoit fixé au 13 Avril, pour le départ de M. de la Rochejaquelein; sa compagnie de volontaires vouloit le suivre. On lui donnoit la poudre et les armes demandées. On expédioit un aviso à Jersey pour Monseigneur le duc de Berri, qui brûloit de se jeter dans la Vendée. Nous étions dans toutes ces agitations si vives de crainte et d'espérance, le 10 Avril, jour de Pâques, quand le courrier arriva à quatre heures. Apprenant que Paris avoit reconnu le Roi, et que tout étoit fini, l'ivresse fut générale et impossible à décrire; toute la ville se livra à l'enthousiasme. Monseigneur le duc d'Angoulême donna à M. de la Rochejaquelein la récompense la plus flatteuse, en daignant le charger de porter à Paris ses dépêches pour Monsieur, et d'aller prendre les ordres du Roi. Il arriva un ins-

tant avant S. M. à Calais. Quand le duc de Duras le nomma, le Roi dit : « C'est à lui » que je dois le mouvement de ma bonne » ville de Bordeaux », et tendit la main à M. de la Rochejaquelein, qui se jeta à ses pieds.

Fin du Supplément.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. Coalition du Poitou. Mon mariage. Ordre de rester à Paris. Époque qui précéda le 10 Août 1792. P. 1.

CHAPITRE II.

Le 10 Août. Fuite de Paris. 19.

CHAPITRE III.

Description du Bocage. Mœurs des habitants. Premiers effets de la révolution. Insurrection du mois d'Août 1792. Époque qui précéda la guerre de la Vendée. 35.

CHAPITRE IV.

Commencement de la guerre. Départ de M. de la Rochejaquelein. Notre arrestation. 55.

CHAPITRE V.

Retraite de l'armée d'Anjou. Avantage remporté aux Aubiers par M. de la Rochejaquelein. L'armée d'Anjou répare ses pertes. Massacres à Bressuire. Les républicains abandonnent la ville. Arrivée de M. de la Rochejaquelein à Clisson. 77.

CHAPITRE VI.

Les Vendéens occupent Bressuire. Tableau de l'armée royaliste. 117.

CHAPITRE VII.

Prise de Thouars, de Parthenay et de la Châtaigneraie. Défaite de Fontenay. Prise de Fontenay. P. 128.

CHAPITRE VIII.

Formation du conseil supérieur. Victoires de Vihiers, de Doué, de Montreuil. Prise de Saumur. 152.

CHAPITRE IX.

Occupation d'Angers. Attaque de Nantes. Retraite de Parthenay. Combat du bois du moulin aux Chèvres. 174.

CHAPITRE X.

Reprise de Châtillon. Combats de Martigné et de Vihiers. Élection de M. d'Elbée. Attaque de Luçon. 195.

CHAPITRE XI.

Arrivée de M. de Tinténiac. Seconde bataille de Luçon. Victoire de Chantonnay. 213.

CHAPITRE XII.

Combats de la Roche d'Érigné, de Martigné, de Doué, de Thouars, de Coron, de Beaulieu, de Torfou, de Montaigu, de St. Fulgent. Attaque du convoi de Clisson. 234.

CHAPITRE XIII.

Combat du moulin aux Chèvres. Reprise de Châtillon. Bataille de la Tremblaye et de Cholet. 259.

CHAPITRE XIV.

Passage de la Loire. Marche par Ingrande, Candé, Château-Gonthier et Laval. P. 277.

CHAPITRE XV.

Combats entre Laval et Château-Gonthier. Route par Mayenne, Ernée et Fougères. Mort de M. de Lescure. 302.

CHAPITRE XVI.

Arrivée de deux émigrés envoyés d'Angleterre. Route par Pontorson et Avranches. Siége de Granville. Retour par Avranches, Pontorson et Dol. 325.

CHAPITRE XVII.

Batailles de Dol. Marche par Antrain, Fougères et la Flèche. Siége d'Angers. 346.

CHAPITRE XVIII.

Retour à la Flèche. Déroute du Mans. 370.

CHAPITRE XIX.

Tentative pour repasser la Loire. Déroute de Savenay. Dispersion de l'armée. 388.

CHAPITRE XX.

Hospitalité courageuse des Bretons. Hiver de 1793 et 1794. 412.

CHAPITRE XXI.

Séjour au château du Dréneuf. 431.

CHAPITRE XXII.

L'amnistie. Détails sur les Vendéens fugitifs. 452.

CHAPITRE XXIII.

Détails sur les Vendéens qui avoient continué la guerre. Retour à Bordeaux. P. 467.

Supplément. 499.

Fin de la Table.